

Fredy Perlman

Contre le
Léviathan, contre
son His-toire

Imprimé en 2025

— Note —

Plutôt que le mot « *history* » (histoire), Perlman utilise « *His-story* » pour insister sur le fait qu'il s'agit de « Son histoire ». L'Histoire officielle n'est finalement que celle du Léviathan, contre laquelle l'auteur oriente son récit. La traduction en français « His-toire » ne rend plus compte du double sens, mais on a préservé cette écriture de la traduction française, qui souligne le caractère artificiel du récit, une légende parmi d'autres. De la même façon, Perlman utilise « *dis-covery* » (découverte) et « *dis-cover* », qui fonctionnent en anglais sur le même modèle et en faisant apparaître le « *cover* » (couvrir), mais pas forcément sur toutes les variations en français (dé-couvrir, dé-couverte, dé-couvreur...).

* * *

Pour tout contact, question, critique, insulte, ou tout simplement obtenir des exemplaires du livre à diffuser dans une bibliothèque ou en distro, contactez-nous à notre courriel électronique (bien que nik la technologie) :

contrelelebiathan@distruzione.org

Table des matières

Chapitre 1.....	7
Chapitre 2.....	25
Chapitre 3.....	47
Chapitre 4.....	75
Chapitre 5.....	95
Chapitre 6.....	109
Chapitre 7.....	117
Chapitre 8.....	127
Chapitre 9.....	143
Chapitre 10.....	157
Chapitre 11.....	171
Chapitre 12.....	185
Chapitre 13.....	195
Chapitre 14.....	213
Chapitre 15.....	237
Chapitre 16.....	253
Chapitre 17.....	275
Chapitre 18.....	295
Chapitre 19.....	311
Chapitre 20.....	339
Chapitre 21.....	361
Chapitre 22.....	381
Chapitre 23.....	399
Chapitre 24.....	425



— Chapitre 1 —

*Et nous sommes ici comme sur une plaine étrangement obscure
Balayée d'alarmes confuses de combat et de fuite,
Où des armées ignorantes se heurtent de nuit. (M. Arnold)*

*Ici, on ne peut se tenir ni debout, ni allongé, ni assis,
Il n'y a pas même de silence dans les montagnes
Mais le tonnerre sec et stérile sans pluie... (T. S. Eliot)*

La plaine étrangement obscure, c'est ici. Voici la terre vaine :
l'Angleterre, l'Amérique, la Russie, la Chine, Israël, la
France...

Et nous sommes ici comme des victimes, ou comme des spectateurs, ou comme des auteurs, de tortures, de massacres, d'empoisonnements, de manipulations, de spoliations.

Hic Rhodus ! C'est ici qu'il faut sauter, ici qu'il faut danser ! C'est la *wilderness* ! Y a-t-il jamais eu autre chose ? C'est la sauvagerie ! Appelez-vous cela la liberté ? C'est la barbarie ! La lutte pour la survie, c'est précisément ici. Ne l'avons-nous pas toujours su ? N'est-ce pas là un secret public ? N'a-t-il pas toujours été le grand secret public ?

Cela reste un secret. C'est connu publiquement mais non avoué. Publiquement, le désert est ailleurs, la barbarie est au loin, la sauvagerie est sur le visage des autres. Le tonnerre sec et stérile sans pluie, les alarmes confuses de combat et de fuite sont projetés au dehors, dans le grand inconnu, à travers les mers et par-dessus les montagnes. Nous sommes à l'écart avec les anges.

*Une forme avec un corps de lion et une tête d'homme,
Au regard sans expression et sans pitié comme le soleil,
Remue lentement ses cuisses... (W. B. Yeats)*

... remue lentement ses cuisses à l'encontre du désert projeté, à l'encontre de la barbarie réfléchie, à l'encontre du visage sauvage qui guette depuis le bassin, ce mouvement vidant le bassin, lacérant ses rives, et laissant un cratère aride là où il y avait la vie.

Dans un livre prodigieusement lucide, intitulé *Au-delà de la géographie*, livre qui va aussi au-delà de l'histoire, au-delà de la technologie, au-delà de la Civilisation, Frederick W. Turner (à ne pas confondre avec Frederick Jackson Turner, le défenseur des frontaliers) ouvre le rideau et inonde la scène de lumière.

D'autres ont ouvert le rideau avant Turner ; ce sont ceux qui ont rendu public le secret : Toynbee, Drinnon, Jennings, Camatte, Debord, Zerzan, parmi les contemporains auxquels j'ai emprunté leurs lumières ; Melville, Thoreau, Blake, Rousseau, Montaigne, Las Casas, parmi les prédécesseurs ; Lao-tseu aussi loin que la mémoire écrite puisse aller.

Turner emprunte les lumières des communautés humaines qui sont hors de portée de la Civilisation pour voir au-delà de la géographie. Avec les yeux de celui qui est dépossédé de ce monde autrefois magnifique qui repose sur le dos d'une tortue, il regarde ce double continent dont, à partir du jour où il fut appelé Amérique, les bassins se vidèrent, les rives furent lacérées, les forêts devinrent d'arides cratères.

*... une immense image provenant du Spiritus Mundi
Trouble ma vue...*

Se concentrant sur cette image, Yeats demandait :

*Et quel rude animal, que son heure arrive enfin,
Se traîne vers Bethléem pour naître ?*

Cette vision est aussi claire pour Turner qu'elle le fut pour Yeats :

*L'obscurité tombe à nouveau ; mais je sais maintenant
Que vingt siècles de sommeil dur comme la pierre
Furent agités jusqu'au cauchemar par un berceau à bascule.*

Des prophètes d'autrefois revinrent pour partager leurs visions avec leurs communautés, exactement comme des femmes partagèrent leurs grains et des hommes leur chasse.

Mais il n'y a pas de communauté. La véritable mémoire de la communauté est une image brouillée provenant du *Spiritus Mundi*.

Le prophète d'aujourd'hui déverse sa vision sur des feuilles de papier, sur des rives de cratères arides où des brutes cuirassées montent la garde et demandent le mot de passe, Preuve Positive. Aucune vision ne peut passer par leurs portes. Le seul chant qui passe est un chant devenu aussi sec et cadavéreux que les fossiles trouvés dans les sables.

Turner, qui est lui-même un garde, un professeur, a le courage d'un Bartolomé de Las Casas. Il prend d'assaut les portes, refuse de donner le mot de passe, et il chante, il déclame, peu s'en faut qu'il ne danse.

La cuirasse saute. Même si elle n'est pas simplement portée comme des vêtements ou des masques, même si elle est collée au visage et au corps, même si la peau et la chair doivent être arrachées avec elle, la cuirasse saute quand même.

Depuis peu, beaucoup ont pris d'assaut les portes. Ce n'est que récemment que quelqu'un a chanté que le réseau d'usines et de mines était l'Archipel du Goulag et que tous les travailleurs étaient des zeks (c'est-à-dire des conscrits, des détenus, des membres d'un « gang de labeur »). Un autre a chanté que les nazis ont perdu la guerre mais pas leur ordre nouveau. Les déclamateurs sont légion maintenant. Va-t-il pleuvoir ? Est-ce le demi-jour d'une aube nouvelle ? Ou bien est-ce le crépuscule où la chouette de Minerve peut voir parce que le jour prend fin ?

* * *

Turner, Toynbee et d'autres se focalisent sur l'animal qui est en train de détruire le seul foyer connu des êtres vivants.

Turner donne comme sous-titre à son livre : « L'Esprit occidental contre la *Wilderness* ». Par esprit occidental, il entend l'attitude ou la

posture, l'âme ou l'esprit de la civilisation occidentale, connue de nos jours comme la Civilisation.

Turner définit le désert de la même façon que le définit l'esprit occidental, sauf que le terme est positif pour Turner et négatif pour l'esprit occidental : le désert embrasse toute la nature et toutes les communautés humaines qui sont hors de portée de la Civilisation.

Dans *Une étude de l'Histoire* Arnold Toynbee exprime son enthousiasme pour l'histoire et la Civilisation. Après avoir examiné l'ascension et la chute du III^e Reich nazi, et tous les raffinements qu'il amena à sa suite, Toynbee perdit son enthousiasme. Il exprima cette perte dans un livre qu'il intitula *L'humanité et la Terre-Mère*. Sa vision dans ce livre est proche de celle de Turner : l'humanité s'écarte de la Terre-Mère.

Le terme d'humanité chez Toynbee embrasse l'esprit occidental aussi bien que les communautés humaines hors de portée de la Civilisation, et sa Terre-Mère embrasse toute la vie.

J'emprunterai à Toynbee le terme de Terre-Mère. Elle est le premier protagoniste. Elle est vivante, elle est la vie elle-même. Elle conçoit et donne naissance à tout ce qui croît. Beaucoup l'appellent la Nature. Les chrétiens l'appellent la *wilderness*. Toynbee la désigne aussi sous le terme de Biosphère. Elle est la terre ferme et l'eau, l'enveloppe de notre planète. Elle est l'unique habitat des êtres vivants.

Toynbee la décrit comme une peau fine et délicate, assez haute pour que les avions puissent voler et assez basse pour que les mines puissent être creusées. Le calcaire, le charbon et le pétrole font partie de sa substance, ils sont de la matière qui fut autrefois vivante. Elle filtre sélectivement les radiations émises par le soleil, afin précisément d'empêcher la vie de brûler. Toynbee la désigne comme une excroissance, une auréole ou une rouille, sur la surface de la planète, et il fait la conjecture qu'il ne peut y avoir d'autres Biosphères.

Toynbee dit que l'humanité, les êtres humains, en d'autres termes nous, nous avons grandi très vigoureusement, plus vigoureusement que n'importe quels autres êtres vivants, et enfin plus vigoureuse-

ment que la Biosphère. L'humanité a le pouvoir de détruire la croûte délicate, et c'est ce qu'elle est en train de faire.

Il y a de nombreuses manières de parler d'un piège. Il peut être décrit du point de vue de l'environnement qui s'auto-équilibre, du trappeur, de l'animal pris au piège. Il peut même être décrit du point de vue du piège lui-même, à savoir du point de vue objectif, scientifique, technologique.

Il y a aussi de nombreuses manières de parler de la destruction de la Biosphère. Du point de vue d'un seul protagoniste, la Terre elle-même, l'on peut dire qu'elle est en train de se suicider. Avec deux protagonistes, l'humanité et la Terre-Mère, l'on peut dire que nous sommes en train de l'assassiner. Ceux de nous qui acceptent ce point de vue et se tordent de honte souhaiteraient que nous soyons des baleines. Mais ceux de nous qui prennent le point de vue de l'animal pris au piège chercheront un troisième protagoniste.

Le protagoniste de Toynbee, l'humanité, est trop diffus. Il embrasse toutes les civilisations et aussi toutes les communautés hors de portée de la civilisation. Pourtant, comme Toynbee lui-même le montre, les communautés ont coexisté avec d'autres êtres pendant des milliers de générations sans faire aucun tort à la Biosphère. Elles ne sont pas des trappeurs mais des animaux pris au piège.

Qui donc est le destructeur de la Biosphère ? Turner pointe du doigt l'esprit occidental. C'est le héros qui se mesure lui-même contre la *wilderness*, qui réclame la guerre d'extermination de la Nature par l'Esprit, du corps par l'âme, de la Biosphère par la technologie, de la Terre-Mère par la Civilisation, de tout par dieu.

Les marxistes pointent du doigt le mode de production capitaliste, et parfois seulement la classe capitaliste. Les anarchistes pointent l'État. Camatte pointe le Capital. Les nouveaux déclamateurs pointent la Technologie, la Civilisation, ou les deux.

Si le protagoniste de Toynbee, l'humanité, est trop diffus, beaucoup d'autres sont trop étroits.

Les marxistes ne voient que la paille dans l'œil de l'ennemi. Ils évincent leur scélérat au profit d'un héros, le mode de production

anti-capitaliste, l'ordre révolutionnaire. Ils ne se rendent pas compte que leur héros est exactement la même « forme avec un corps de lion et une tête d'homme, au regard sans expression et sans pitié comme le soleil ». Ils ne se rendent pas compte que le mode de production anti-capitaliste veut seulement dépasser son frère dans la destruction de la Biosphère.

Les anarchistes sont aussi variés que l'humanité. Il y a des anarchistes gouvernementaux et commerciaux, de même qu'un petit nombre est à louer. Certains diffèrent des marxistes uniquement parce qu'ils sont moins informés. Ils veulent remplacer l'État par un réseau de centres informatiques, d'usines et de mines coordonné « par les travailleurs eux-mêmes » ou par un syndicat anarchiste. Mais ils n'appelleraient pas cette organisation-là un État. Le changement de nom exorciserait la bête.

Camatte, les nouveaux déclamateurs et Turner considèrent les scélérats des marxistes et des anarchistes comme de simples attributs du protagoniste réel. Camatte donne un corps au monstre. Il nomme le monstre capital, en empruntant ce terme à Marx mais en lui donnant un nouveau contenu. Il promet de décrire l'origine et la trajectoire du monstre mais ne l'a pas encore fait. Les nouveaux déclamateurs ont emprunté leurs lumières à L. Mumford, à J. Ellul et à d'autres, mais ; à ma connaissance, ils ne sont pas allés plus loin que Camatte.

Turner va plus loin. Son but est de décrire seulement l'esprit du monstre, mais il sait que c'est le corps du monstre qui détruit les corps des communautés humaines et le corps de la Mère-Terre. Il dit beaucoup de choses sur l'origine et la trajectoire du monstre, et il parle souvent de sa cuirasse. Mais c'est au-delà de son objectif que de nommer le monstre ou de décrire son corps.

Mon but est de parler du corps de la bête. Car il a certainement un corps, un corps monstrueux, un corps qui est devenu plus vigoureux que la Biosphère. C'est probablement un corps sans vie propre. C'est probablement une chose morte, un énorme cadavre. Il est probable qu'il ne remue lentement ses cuisses que lorsque

des êtres vivants l'habitent. Quoi qu'il en soit, son corps est ce qui accomplit la destruction.

Si la Biosphère est une excroissance sur la surface de la planète, la bête qui est en train de la détruire est également une excroissance. Le destructeur de la Terre est une rouille ou une auréole à la surface de la communauté humaine. Il n'est pas excrété par toutes les communautés, par l'humanité. Toynbee lui-même en rejette la faute sur une toute petite minorité, sur un très petit nombre de communautés. La bête cadavéreuse a peut-être été excrétée par une seule communauté parmi des myriades.

* * *

La bête cadavéreuse excrétée par une communauté humaine est jeune, au plus deux ou trois générations. Avant de revenir à elle, je vais jeter un coup d'œil aux communautés humaines, car elles sont beaucoup plus vieilles, elles sont âgées de milliers de générations.

On nous a raconté que, même si les communautés humaines sont jeunes, il y eut une époque où tout était eau jusqu'à ce qu'un rat musqué ait plongé au fond de la mer et ait ramené la Terre sur le dos d'une tortue. C'est ce qu'on nous a dit.

On peut supposer que les premiers marcheurs qui bénéficièrent des efforts du rat musqué étaient des géants ou des dieux appelés de nos jours des dinosaures.

Des pilliers de tombes modernes ont déterré ces ossements de dieux et les ont exposés dans des vitrines de verre pour Preuve. Les pilliers de tombes utilisent ces vitrines d'ossements afin d'intimider toutes les histoires provenant d'une autre mémoire humaine que la leur. Mais les histoires de ces pilliers de tombes sont plus ennuyeuses que des myriades d'autres histoires, et leurs vitrines d'ossements n'éclairent que les pilliers de tombes eux-mêmes.

Les histoires sont aussi diverses que leurs conteurs. Dans beaucoup d'histoires, la mémoire s'efforce d'atteindre une époque où elle, la mémoire, était logée chez une grand-mère qui connaissait les nageurs,

les rampants et les marcheurs comme ses parents puisqu'elle ne marchait pas plus fréquemment sur ses jambes de derrière qu'eux. Dans un récit ancien, la première grand-mère tomba sur la Terre d'un trou dans le ciel.

Dans un récit moderne, elle était un poisson doté d'un museau qui, ayant, en badinant, pratiqué la respiration en mettant son museau hors de l'eau, survécut grâce à cette habitude lorsque le bassin s'assécha.

Dans un autre récit ancien, la Biosphère avala plusieurs grands-mères avant que l'ancêtre commun ne fit son apparition, et il est probable qu'elle avalera les arrière-petits-fils de cet ancêtre. Il se peut que Toynbee ait tort à propos du pouvoir relatif des deux protagonistes. Beaucoup d'histoires parlent de grands-parents miniatures, de nains ; un récit moderne les désigne comme des musaraignes arboricoles.

Ces nains habitaient sous terre tandis que les géants, les dinosaures, se promenaient à la lumière du jour. Les prudentes musaraignes arboricoles descendaient de leur arbre la nuit pour se régaler d'insectes, non pas parce que les géants étaient mesquins mais à cause de la différence de taille. Beaucoup de musaraignes arboricoles furent satisfaites de cet arrangement et elles restèrent des musaraignes arboricoles. Certaines, sans doute une petite minorité, voulurent se promener à la lumière du jour.

Heureusement, pour les musaraignes remuantes, que les dinosaures ont figuré parmi les grands-mères avalées par la Biosphère. Les anciennes musaraignes arboricoles purent prendre le soleil, ou danser et jouer en plein jour sans crainte d'être écrasées. Des minorités parmi elles devinrent agitées ; certaines voulurent ramper, d'autres voler. Les majorités conservatrices, satisfaites d'elles-mêmes, contentes de leurs capacités, comblées par leur environnement, restèrent ce qu'elles étaient.

* * *

Les administrateurs des îles du Goulag nous disent que tous ceux qui nagent, rampent, marchent et volent, ont passé leur vie à travailler pour manger.

Ces administrateurs diffusent leurs informations trop tôt. Les divers êtres n'ont pas encore été tous exterminés. Toi, le lecteur, tu n'as qu'à te mêler à eux, ou bien les observer à distance, pour voir que leurs vies éveillées sont remplies de danses, de jeux et de fêtes. Même la chasse, l'activité consistant à approcher, à feindre et à bondir, n'est pas ce que nous appelons du travail, mais ce que nous appelons du divertissement. Les seuls êtres qui travaillent sont les détenus des îles du Goulag, les zeks.

Les ancêtres des zeks travaillaient moins qu'un patron d'entreprise. Ils ne savaient pas ce qu'était le travail. Ils vivaient dans une condition que J. -J. Rousseau appelait « l'état de nature ». Cette expression de Rousseau devrait être ramenée à un usage courant. Elle tape sur les nerfs de ceux qui, selon les mots de R. Vaneigem, ont des cadavres dans la bouche. Elle rend la cuirasse visible. Dites « l'état de nature » et vous verrez les cadavres surgir.

Insistez sur le fait que la « liberté » et « l'état de nature » sont synonymes et les cadavres essaieront de vous mordre. Ceux qui sont apprivoisés, domestiqués, tentent de monopoliser le mot de liberté ; ils aimeraient l'appliquer à leur propre condition. Ils appliquent le terme de « sauvages » aux êtres libres. Mais c'est un autre secret public que ceux qui sont apprivoisés, domestiqués, deviennent à l'occasion sauvages mais ne sont jamais libres tant qu'ils restent dans leurs enclos.

Même le dictionnaire ordinaire ne garde ce secret qu'à demi caché. Il commence par dire que libre signifie citoyen ! Mais il dit ensuite « Libre : a) qui n'est déterminé par rien qui aille au-delà de sa nature ou de son être ; b) déterminé par le choix de l'acteur ou par ses désirs... ».

Le secret est éventé. Les oiseaux sont libres jusqu'à ce qu'on les encage. La Biosphère, la Terre-Mère elle-même, est libre lorsqu'elle se mouille, lorsqu'elle s'étend au soleil et se laisse percer la peau par

une chevelure multicolore fourmillant d'être rampants et volants. Elle n'est déterminée par rien qui aille au-delà de sa nature ou de son être jusqu'à ce qu'une autre sphère d'égale grandeur s'écrase sur elle ou bien qu'un animal cadavéreux taille dans sa peau et déchire ses entrailles.

Les arbres, les poissons et les insectes sont libres quand ils croissent de la graine jusqu'à leur maturité, chacun réalisant son propre potentiel, son souhait – jusqu'à ce que la liberté de l'insecte soit restreinte par celle de l'oiseau. L'insecte mangé a fait cadeau de sa liberté à la liberté de l'oiseau. L'oiseau, à son tour, laisse tomber et engraisse la graine de la plante favorite de l'insecte, accroissant ainsi la liberté des héritiers de l'insecte.

L'état de nature est une communauté de libertés.

Tel fut l'environnement des premières communautés humaines, et il demeura ainsi pour des milliers de générations.

Les anthropologues modernes qui portent le Goulag dans leur cerveau réduisent ces communautés humaines aux déplacements qui ressemblent le plus au travail, et ils donnent le nom de cueilleurs aux gens qui ramassent et parfois stockent leurs nourritures préférées. Un employé de banque appellerait ces communautés des caisses d'épargne !

Les zeks d'une plantation de café au Guatemala sont des cueilleurs, et l'anthropologue est une caisse d'épargne. Leurs libres ancêtres avaient des choses plus importantes à faire.

Les !Kung ont survécu miraculeusement en tant que communauté d'êtres humains libres jusqu'à notre époque d'extermination. R. E. Leakey les a observés sur leur terre natale de la forêt africaine luxuriante. Ils ne cultivaient rien d'autre qu'eux-mêmes. Ils faisaient d'eux-mêmes ce qu'ils voulaient être. Ils n'étaient déterminés par rien qui aille au-delà de leur être — et pas par des réveils, des dettes ou des ordres de supérieurs. Ils faisaient festin et la fête, et ils jouaient tout le temps sauf quand ils dormaient. Ils partageaient tout avec leurs communautés : nourriture, expériences, visions, chants.

Une grande satisfaction personnelle, une joie intérieure profonde résultaient de ce partage.

(Dans le monde actuel, les loups expérimentent encore les joies qui proviennent du partage. C'est peut-être la raison pour laquelle les gouvernements paient des primes aux tueurs de loups.)

S. Diamond a observé des êtres humains libres qui survivaient jusqu'à notre époque, y compris en Afrique. Il a pu voir qu'ils ne travaillaient pas, mais n'a pas tout à fait pu se résoudre à le dire en anglais. Au lieu de cela, il a dit qu'ils ne faisaient pas de distinction entre le travail et le jeu. Diamond veut-il dire que l'activité de gens libres peut être considérée comme du travail à un moment donné, comme du jeu à un autre moment, cela en fonction de ce que ressent l'anthropologue ? Veut-il dire qu'ils ne savaient pas si leur activité était du travail ou du jeu ? Veut-il dire que nous, vous et moi, les contemporains cuirassés de Diamond, nous ne pouvons pas distinguer notre travail de notre jeu ?

Si les !Kung visitaient nos bureaux et nos usines, ils pourraient penser que nous jouons. Pourquoi d'autre y serions-nous ?

Je pense que Diamond voulait dire quelque chose de plus profond. Un ingénieur chargé de chronométrer les mouvements et qui observerait un ours près d'un carré de baies ne saurait pas quand démarrer sa montre. L'ours commence-t-il à travailler lorsqu'il se dirige vers le carré de baies, lorsqu'il cueille la baie, lorsqu'il ouvre ses mâchoires ? Si l'ingénieur a un peu de jugeote, il dira probablement que l'ours ne fait aucune distinction entre le travail et le jeu. Si l'ingénieur a de l'imagination, il dira probablement que l'ours fait l'expérience de la joie à partir du moment où les baies virent au rouge foncé et qu'aucun des mouvements de l'ours ne sont du travail.

Leakey et d'autres suggèrent que les ancêtres communs des êtres humains, nos grands-mères les plus anciennes, ont leur origine dans les forêts africaines luxuriantes, quelque part près du territoire des !Kung. La majorité conservatrice, profondément satisfaite de la générosité surabondante de la nature, heureuse des choses

accomplies, en paix avec elle-même et le monde, n'avait pas de raison de quitter sa terre natale. Elle resta.

Une minorité remuante partit à l'aventure. Peut-être suivait-elle ses rêves. Peut-être son bassin favori s'assécha-t-il. Peut-être ses animaux préférés partirent-ils ailleurs. Ces gens-là avaient de l'attachement pour les animaux ; ils reconnaissaient les animaux comme des cousins.

On dit que ces vagabonds ont marché vers tous les pays boisés, les plaines et les rivages lacustres d'Eurasie. Ils ont marché ou flotté vers presque toutes les îles. Ils sont passés par le pont terrestre existant près du pays de glace du nord pour aller jusqu'à la pointe la plus au sud du double continent qui sera appelé Amérique.

Les vagabonds sont allés dans des pays très chauds et des pays froids, dans des pays ayant beaucoup de pluie et des pays qui en ont peu. Peut-être certains d'entre eux ont-ils ressenti de la nostalgie pour le territoire chaud qu'ils avaient quitté. Si c'est le cas, la présence de leurs animaux favoris, leurs cousins, compensa leur perte. Nous pouvons encore voir l'hommage que certains d'entre eux rendirent à ces animaux sur les murs des grottes d'Altamira, sur les roches d'Abrigo del Sol dans la vallée de l'Amazonie.

Certaines femmes apprirent des oiseaux et des vents à semer des graines. Certains hommes apprirent des loups et des aigles à chasser. Mais aucun d'entre eux n'a jamais travaillé. Et tout le monde le sait. Les chrétiens cuirassés qui « découvrirent » plus tard ces communautés savaient que ces gens ne travaillaient pas et cette connaissance tapait sur les nerfs des chrétiens, elle les ulcérait, car elle laissait entrevoir des cadavres. Les chrétiens parlèrent des femmes qui s'adonnaient à des « danses lascives » dans les champs au lieu de se borner à faire le ménage ; ils dirent que les chasseurs faisaient beaucoup de « simagrées » diaboliques avant de tendre effectivement la corde de l'arc.

Ces chrétiens, ingénieurs primitifs chargés de chronométrer les mouvements, ne pouvaient pas dire quand le jeu finissait et quand le travail commençait. Familiers depuis longtemps des corvées

des zeks, les chrétiens éprouvèrent de la répulsion pour les païens lascifs et diaboliques qui prétendaient que la malédiction du travail n'était pas tombée sur eux. Les chrétiens mirent rapidement fin aux « simagrées » et aux danses, et ils veillèrent à ce que personne ne soit dans l'incapacité de distinguer le travail du jeu.

Nos ancêtres – j'emprunterai le terme de Turner et je les appellerai les possédés – avaient des choses plus importantes à faire que de se battre pour survivre. Ils aimaient la Nature et la Nature payait de retour leur amour. Partout où ils étaient, ils trouvaient l'abondance, comme Marshall Sahlins le montre dans son livre *L'économie de l'âge de pierre*. *La société contre l'État* de Pierre Clastres insiste sur le point que la lutte pour la subsistance ne peut être confirmée chez aucun des possédés ; elle peut en revanche être confirmée chez les dépossédés dans les enfers et sur les marges de l'industrialisation progressive. Leslie White, après une revue complète de rapports provenant de lieux et d'époques éloignés, donne un aperçu sur « la culture primitive en tant que tout » et conclut que « il y a suffisamment à manger pour une richesse de vie rare chez les “civilisés” ». Je n'utiliserais pas le mot de primitif pour parler de gens dotés d'une richesse de vie. J'emploierais le mot de primitif pour parler de moi et de mes contemporains, avec notre pauvreté progressive de vie.

* * *

La part principale de notre pauvreté est que la richesse de vie des possédés nous est à peine accessible, même à ceux d'entre nous qui n'ont pas enchaîné leur imagination.

Nos professeurs parlent de fruits et de noix, de peaux d'animaux et de viande. Ils pointent du doigt nos supermarchés, emplis de fruits et de noix. Nous avons une abondance dont nos ancêtres ne pouvaient rêver, CQFD. Ce sont, après tout, les choses réelles qui importent. Et si nous voulons plus que des fruits et des noix, nous pouvons aller au théâtre voir des pièces ; nous pouvons même

nous vautrer devant la télé et consommer tout le spectacle universel. Alléluia ! Que pourrions-nous désirer de plus ?

Merci à nos professeurs, nous avons à peine accès à nos ancêtres dangereux, démoniaques, possédés, qui pensaient que les fruits et les noix n'étaient pas des choses réelles mais des futilités, et qui s'abandonnaient à des visions, des mythes et des cérémonies.

Merci à nos professeurs, nous savons maintenant que les visions sont des hallucinations personnelles, que les mythes sont des contes de fées, et que les cérémonies sont du théâtre que nous pouvons voir tout le temps dans les films.

Nous en savons même beaucoup sur la possession. La possession, c'est la propriété. Nous possédons des maisons, des garages, des voitures, une installation stéréo, et nous courons sans cesse pour posséder davantage. Il n'y a pas de limite à ce que nous désirons posséder. Il faut dire que la possession est à coup sûr notre objectif central, pas le leur.

Peu nombreux sont les professeurs qui, comme Mircea Eliade, se libèrent de la vision cuirassée et voient à travers le rideau de fer de l'inversion et de la falsification. Et même Eliade brouille ce qu'il voit quand il soutient trouver des analogies et des vestiges dans notre monde. Le détroit qui nous sépare de l'autre rive s'est élargi depuis trois cents générations, et tout ce qui a été récupéré sur l'autre rive n'est plus un vestige de leur activité mais une excrétion de la nôtre ; c'est de la merde.

Réduits à l'état d'ardoises vierges par l'école, nous ne pouvons pas savoir ce que c'était d'élever des héritiers pour les amener à la vision, à la pénétration, à l'expérience, accumulées par des centaines de générations.

Nous ne pouvons pas savoir ce que c'était d'écouter les plantes pousser, et de ressentir cette croissance.

Nous ne pouvons pas savoir ce que c'était de sentir la graine dans la matrice et d'apprendre à sentir la graine dans la matrice de la terre, de sentir comme la terre sent, et enfin de s'abandonner et de laisser la terre nous posséder, de devenir la terre, de devenir la

première mère de toute vie. Nous sommes vraiment pauvres. Des centaines de générations de vision, de pénétration, d'expérience ont été effacées.

Au lieu de nous abandonner, au lieu de savourer le peu que nous pouvons conserver de leurs pouvoirs, nous construisons des définitions et des catégories.

Nous parlons de matriarcat. Ce nom est un substitut à bas prix de l'expérience. C'est une affaire, et nous sommes toujours à l'affût d'affaires. Une fois que le nom est sur la porte, la porte peut être fermée. Et nous voulons que les portes restent fermées.

Le nom de matriarcat est sur la porte d'un âge où les femmes se reconnaissaient elles-mêmes, et étaient reconnues par les hommes, comme les conceptrices, comme les créatrices de la vie, comme les incarnations du premier être, comme les premiers êtres.

Savoir le nom figurant sur la porte revient à ne rien savoir. La connaissance commence de l'autre côté du seuil. Même le nom figurant sur la porte est inexact. Matri fait référence à la mère, mais arcat provient d'une époque tout à fait différente. Arcat (du grec « archi ») fait référence au gouvernement, à un ordre artificiel opposé à un ordre naturel, à un ordre où archon est invariablement un homme. An-archie serait un meilleur nom pour la porte. Le préfixe grec « an » signifie « sans ».

De l'autre côté du seuil, la mère possédée retourne à son corps et elle continue à partager son expérience avec sa parenté, comme elle partage les fruits et les noix.

Nous tirerions la langue sur les fruits et les noix. Mais ses sœurs, ses cousins, ses nièces et ses neveux, ont faim de son expérience.

Quand la mère partage son expérience, elle partage aussi la vision et la pénétration accumulées par des centaines de générations, la sagesse qui l'aidait à rendre son expérience si significative, si terriblement profonde. Elle ne se sert pas de la craie au tableau.

Elle n'écrit pas un manuel. Elle sautille. Elle chante. Elle entame les « danses lascives », l'« orgie » qui terrifieront un jour les chrétiens. Ses cousines et ses nièces se joignent à la danse. Elles se laissent

aller, elles s'abandonnent à ses chants, à ses mouvements. Elles se laissent aussi posséder par l'esprit de la terre. Elles éprouvent aussi la plus grande joie imaginable.

Les neveux également s'abandonnent ; eux aussi sont possédés, enrichis. Mais lorsque la cérémonie est finie, ils pressentent qu'ils ont moins à se réjouir d'avance que leurs sœurs. Ils savent qu'ils ne sont pas les créateurs de vie, les premiers êtres. Dans *Le turbot*, Günter Grass dépeint d'une manière vivante le complexe d'infériorité de ces neveux, de ces mâles à l'état de nature. Ce sont des étalons. Ce sont des objets sexuels. Ce sont eux qui font des grâces et qui se décorent pour se rendre séduisants auprès des femmes, comme les paons, les canards et leurs cousins.

Les neveux prennent leurs lances ayant forme de phallus et leurs flèches pour aller dans les bois, et ils reviennent au village avec de la viande. Mais ils savent que la viande, si elle n'est pas aussi commune que les fruits et les noix, est encore quelque chose sans importance par comparaison avec les voyages de possession et d'abandon de soi de leurs tantes, car ces voyages les mettent en présence des véritables sources de l'être.

Les neveux aussi sont en quête de visions. Eux aussi, ils sont les héritiers de centaines de générations d'observation et de sagesse. Leurs oncles y veillaient. Ils savent que la forêt n'est pas la chose qu'elle est devenue pour nous : un corral à viande, une usine à bois. Ils connaissent la forêt comme un être vivant qui fourmille d'êtres vivants. Eux aussi, comme leurs tantes, se laissent aller, se laissent posséder par l'esprit d'un arbre, d'un lieu d'un animal. S'ils ont appris beaucoup, et bien, ils lèvent même les yeux, au-dessus de la forêt. Ils essaient d'obtenir le ciel. Et, en de rares occasions, l'esprit du ciel les possède. Ils volent. Ils deviennent le ciel, en ressentant tous ses mouvements, en pressentant ses intentions. Ils deviennent le ciel qui s'accoupla avec la terre pour donner naissance à la vie. Un homme qui revient à son village avec ces nouvelles vaut quelque chose et a beaucoup à partager, plus que de la simple viande.

Quels voyages cela a dû être ! Ces profondes célébrations de la vie n'ont pas de contrepartie, d'analogie, avec ce que Turner appelle « la version étroite, asexuée, anthropocentrique, avec laquelle la civilisation occidentale nous a désagréablement familiarisés... ».

La distance que le progrès nous a fait parcourir est révélée par le touriste occasionnel qui tombe sur un prophète. Le touriste écoute le vieil homme qui, d'une manière ou d'une autre, s'est glissé dans notre époque depuis l'autre rive. Le touriste assiste en se trémoussant à ce qu'il appelle une « séance », et il prend des photographies. À la fin de tout cela, le touriste exhibe une photographie qui prouve que le prophète n'a pas volé, ne s'est même pas levé de son siège. Et le touriste s'en va, heureux et convaincu que les autres, mais pas lui, sont des dupes et des idiots.

Les photographies montrent ce en quoi nous sommes le plus intéressés : la surface des choses. Elles ne montrent pas les qualités, les esprits.

Certains qui ont quitté les communautés humaines se sont souvenus de quelques-unes de ces qualités. Ils se sont souvenus de certaines joies de la possession — non pas la possession de choses, mais la possession de l'être.

Ils se sont souvenus — mais de manière vague et brouillée.

Entourés de choses, ils ont perdu l'aptitude d'exprimer les qualités. Ils savaient que l'époque qu'ils ont quittée avait plus de valeur, de pureté et de beauté que tout ce qu'ils trouvèrent depuis lors. Mais leur langage était devenu pauvre. Ils ne pouvaient parler de ce qu'ils avaient perdu qu'en le comparant avec les choses de leur monde. Ils l'appelèrent l'âge oublié, l'âge d'or.



— Chapitre 2 —

Une personne cuirassée pose ces questions-là : si l'âge d'or avait tant de valeur, tant de beauté, tant de pureté, pourquoi les gens l'ont-ils quitté ? Si les civilisés s'en souviennent, pourquoi ne se précipitent-ils pas pour y retourner ? S'il était si agréable, pourquoi les agriculteurs ne mettent-ils pas leur charrue au rebut pour en revenir au bâton à fouir ? (C'est le même interrogateur qui demande également : si vous êtes si futé, pourquoi n'êtes-vous pas riche ?)

Il existe des réponses à ces questions-là. Mais l'interrogateur ne désire pas les entendre. Il connaît déjà la réponse. L'humanité a quitté l'état de nature parce que la Civilisation est un stade supérieur. (Stade supérieur de quoi ? La personne cuirassée ne le dira jamais. Elle change rapidement de sujet.)

La théorie du stade supérieur est aussi vieille que la Civilisation elle-même. Lewis Henry Morgan, juriste du XIX^e siècle qui vécut dans la partie septentrionale de l'État de New York, est l'auteur de l'une de ses versions modernes qui a eu le plus d'influence.

Expert conseil d'hommes d'affaires spéculant en Bourse, politicien républicain et raciste, Morgan trouva néanmoins le temps d'effectuer une étude sur ses voisins de la partie septentrionale de l'État de New York, restes dévastés des communautés iroquoises autrefois nombreuses. Les prédécesseurs racistes de Morgan, Washington et Jefferson, avaient insisté sur le fait que les Iroquois étaient des enfants, mais Morgan pensait que les Iroquois avaient atteint un stade compris entre l'enfance et l'adolescence.

Morgan généralisa son racisme en édifiant une échelle dont chaque barreau luisait d'un lustre raciste. Il ne fit aucun effort pour dissimuler son mépris ; au contraire, il en fit étalage ; un tel mépris était (et est encore) une marque de raffinement en Amérique. Il nomma le

barreau le plus bas le stade de la petite enfance, l'état sauvage. Il nomma le barreau suivant le stade de l'enfance, la barbarie. Et il nomma bien sûr les barreaux supérieurs la Civilisation, et le barreau le plus élevé, la civilisation américaine. C'est sur ce barreau du sommet que se trouvait Morgan en compagnie de la grande race blanche. Les professeurs américains furent si flattés qu'ils élurent Morgan président de l'Association américaine pour le Progrès de la Science.

Plus tard, les professeurs regretteraient leur vote. L'échelle raciste de Morgan fut empruntée par l'agitateur Karl Marx et par l'homme d'affaires révolutionnaire Friedrich Engels. Marx avait l'intention de rafistoler cette échelle mais il n'en trouva jamais le temps. Ce fut Engels qui rafistola l'échelle de Morgan. Il ne la rafistola pas beaucoup. Il emprunta l'échelle telle quelle, avec tout le lustre raciste de la nomenclature de Morgan : l'état sauvage, la barbarie, etc. Engels rafistola seulement le sommet de l'échelle. Il renomma le barreau le plus haut, et il plaça un barreau encore plus élevé au-dessus de ce dernier.

Engels changea le nom de la grande race blanche de Morgan en en faisant la classe capitaliste, et, sur le barreau au-dessus de cette dernière, il plaça les chefs et les partisans du parti politique de Marx. Et c'est sous cette forme que l'échelle raciste de Morgan devint la religion officielle de l'URSS, de la Chine, de l'Europe de l'Est et d'autres pays, où les noms de ces barreaux sont bourrés dans la tête des écoliers comme un catéchisme.

Naturellement, dès que les agitateurs se furent saisis de cette échelle, les professeurs américains ne voulurent plus s'en approcher. Ils oublièrent Morgan. (Cela se fait facilement en des lieux où la mémoire est à la merci des éditeurs de mots écrits.)

Mais le racisme ne disparut pas d'Amérique, et l'échelle de Morgan était une trop bonne chose pour qu'on la laisse aux agitateurs. L'archéologue V. G. Childe, bien que marxiste lui-même, donna à l'échelle une aura de respectabilité en recouvrant ses barreaux avec toutes les dernières Preuves Positives. Et l'échelle revint en

Amérique, non pas tout à fait comme une religion officielle, mais plutôt comme un dernier recours, comme quelque chose à utiliser dans des circonstances critiques. La référence à l'« état de nature » crée toujours des circonstances critiques.

Cette échelle, la théorie des stades supérieurs, explique naturellement pourquoi les gens ont quitté l'état de nature. C'est ce qu'elle est censée faire. Le titre du livre d'Engels est *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. L'explication est simple, claire, en réalité mécanique, et elle peut être enseignée à l'école élémentaire. Tout ce que nous avons à faire est de détourner les yeux des êtres vivants et de nous concentrer sur les choses. L'échelle est une chose. De même ses barreaux. Et les liaisons entre les barreaux inférieurs et supérieurs sont aussi des choses. Ce sont des dispositifs. Childe intitula fallacieusement son livre *L'homme se fait lui-même*, en donnant l'impression que son sujet était l'être vivant. Pour Childe, l'homme lui-même est une chose, une boîte d'objets et de dispositifs ; la matière est le cœur et l'homme l'excroissance.

Le dispositif responsable du passage de l'homme du barreau appelé état sauvage au barreau appelé barbarie est un accessoire appelé conditions matérielles, ou, de manière plus complète, niveau de développement des forces productives. C'est ce même accessoire qui est responsable des passages à tous les barreaux supérieurs.

Marx et Engels, et aussi Morgan, vivaient à une époque où les conditions matérielles, littéralement le sol lui-même, se dérobaient sous les pieds des anciens dirigeants, les barons et les évêques détestés : les propriétaires capitalistes des mines et des usines raflaient les terres des aristocrates. Marx et Engels pronostiquèrent que, de façon similaire, le sol se déroberait sous les pieds des capitalistes, et ils projetèrent leur souhait jusqu'à l'aube des temps.

Selon les modalités de cette projection, l'homme existe pendant des milliers de générations comme sauvage. Ensuite, il y a environ trois cents générations, les conditions matérielles deviennent favorables pour quelque chose de plus élevé que l'état sauvage. Ces conditions comprennent l'agriculture, la métallurgie, la roue, etc. Une fois qu'il

dispose de toutes ces choses, l'homme est capable d'engendrer un surplus de produits, une marge. (Turner, lui aussi, succombe à cette partie de la théorie.) Ce surplus, cette marge, est ce qui entretient, littéralement nourrit, l'excellent nouveau monde qui devient alors possible : rois, généraux d'armées, maîtres d'esclaves, contremaîtres de « gangs de labeur ». L'homme a toujours désiré des dirigeants, des armées permanentes, l'esclavage, la division du travail, mais il n'a pas pu réaliser ces rêves tant que les conditions matérielles n'étaient pas mûres. Et dès qu'elles le sont devenues, tous les sauvages à l'esprit progressiste sautèrent sans hésitation sur le barreau supérieur.

(Lecteur, fais-moi une faveur et réexamine d'abord la théorie des stades supérieurs. Dis-moi ensuite si tu considères encore ma caricature comme exagérée.)

La théorie des stades supérieurs peut être enseignée aux petits enfants parce que c'est un conte de fées. Il n'y a rien à redire aux contes de fées. Mais les tenants de celui-ci prétendent que ce n'en est pas un ; ils n'ont que mépris pour les contes de fées.

* * *

Les prétendues conditions matérielles n'étaient rien d'autre que des aides pour banqueter, marcher et flotter. Elles étaient comme des cannes pour les vieillards. Leur diversité et leur complexité attestent de l'ingéniosité des êtres humains. Pour nous, ces choses ont un caractère central, mais cela ne prouve pas que les êtres humains à l'état de nature tournaient autour des fruits, des noix et des cannes. Aussi peu que nous sachions de leurs grands moments, nous savons pourtant que ceux-ci n'étaient pas des foires industrielles, des célébrations de nouvelles inventions, l'étalage de dispositifs. Les choses ont certainement été utiles, mais elles étaient des futilités par comparaison avec les moments où l'on prenait contact avec le commencement, la source de la vie, l'être lui-même.

Ces futilités sont anciennes, et elles ont pu être plus variées au temps jadis qu'elles ne le sont maintenant. Quand les fruits mûrissaient sur

de hautes branches, toutes sortes de perches munies de crochets, de cordes et d'échelles furent inventées pour atteindre les fruits avant que les singes ne le fissent.

Les gens se reconnaissaient comme les cousins des animaux. Beaucoup de leurs instruments leur permettaient de copier les façons de faire des animaux. Sur les bords des rivières et des lacs, les gens inventaient toutes sortes de radeaux et de canoës afin de flotter comme des canards et des cygnes. Ils amassaient des noix pour la consommation hivernale à la manière des écureuils. Ils disséminaient les graines à la manière des oiseaux. Ils confectionnaient des filets à la manière des araignées. Ils traquaient le cerf à la manière des loups. Les loups ont des dents et des mâchoires puissantes. Les gens aiguisaient des bâtons et des pierres. (Nos archéologues les représentent comme taillant la pierre tout au long de la journée, comme des zeks. C'est à nouveau une projection. Ces gens-là n'étaient pas contraints par ce que Toynbee appelle des « institutions impersonnelles ». Ils n'avaient aucune raison de continuer à tailler après que cela eut cessé d'être un divertissement.)

Des fouilleurs modernes ont même exhumé les vestiges d'anciennes cités en certains lieux d'Anatolie et du Levant, lieux qui ont été appelés plus tard Shanidar, Jéricho, Çatal Höyük, Hacilar. À Shanidar, l'ensemble de la communauté partageait une caverne comme lieu de refuge hivernal ; les occupants de la caverne utilisaient des métaux. À Jéricho, les gens s'enfermaient eux-mêmes dans une caverne en construisant un mur, probablement pour se protéger contre des intrus hostiles. Ces gens-là semblent n'avoir fait que peu ou pas du tout de plantation. Plus au nord, il y en avait d'autres qui plantaient des graines et qui soignaient des animaux, mais qui n'avaient pas construit de villes ou de murs. Et de l'autre côté du monde pour eux, il y avait les ancêtres ou les prédécesseurs des Ojibwa qui pratiquaient la métallurgie dans la région du lac Supérieur, en faisant de beaux ornements et instruments en cuivre.

Aucun de ces gens-là n'a créé d'« institutions impersonnelles ». Ils restèrent parents. Ils continuèrent à partager tout ce qu'ils

possédaient et tout ce qu'ils expérimentaient. Les utilisateurs du cuivre du lac Supérieur ne plantaient pas de graines et ne soignaient pas d'animaux. Peut-être auraient-ils pu le faire, mais ils n'en avaient pas le moindre besoin. Ils avaient des chiens. Les chiens se sont apparemment domestiqués par eux-mêmes, soit à cause d'un amour incompréhensible pour les êtres humains, soit à cause d'une poussée de parasitisme. Mais quelle satisfaction pouvait-on tirer du développement de races parasites d'élan ou de wapitis, semblables à des chiens ?

Les objets matériels, les cannes et les canoës, les bâtons à fourir et les murs étaient des choses qu'un individu isolé pouvait faire ou bien c'étaient des choses, comme un mur, qui exigeaient la coopération de nombreuses personnes lors d'une occasion unique. Je parierais que les bâtisseurs des premiers murs de Jéricho cessèrent d'être des bâtisseurs de mur dès l'instant où ce fut achevé ; ils retournèrent à des activités plus importantes. Je parierais même qu'ils construisirent le mur afin de poursuivre leurs activités plus importantes sans être dérangés.

Quant au surplus de produit, cette fameuse marge, que ces instruments ont rendu censément possible, Sahlins et d'autres ont montré que des communautés dotées de nombreux instruments et des communautés en ayant peu, qui vivaient dans des environnements luxuriants ou durs, furent toutes entourées de surplus. Après que tous les gens avaient mangé à leur faim, après que tous les insectes, les oiseaux et les animaux avaient mangé à leur faim, il y avait encore de fait un don qui tombait sur terre et fertilisait les nouvelles pousses du printemps prochain. Beaucoup d'animaux et beaucoup de gens mettaient en réserve ce qu'ils s'attendaient à utiliser durant un hiver moyen, mais aucun n'amassait plus que cela ; les gens libres n'en avaient pas besoin.

* * *

La plupart des instruments sont anciens, et les surplus ont été disponibles depuis l'aube des temps, mais ils n'engendrèrent pas des institutions impersonnelles. Ce sont des gens, des êtres vivants, qui les engendrent, les uns comme les autres. Car ce n'est pas l'homme, ou l'humanité, qui en est responsable, mais une communauté isolée, une toute petite minorité selon les termes de Toynbee.

Par ailleurs, cette toute petite minorité n'engendre pas ces institutions dans les conditions matérielles les plus favorables, à savoir dans les régions boisées luxuriantes autour des Grands Lacs ou dans les forêts abondantes de l'Afrique ou de l'Eurasie. Elle le fait dans les conditions matérielles les moins favorables, dans un environnement extrêmement dur.

Des fouilleurs exhumèrent et déchiffrèrent en effet des tablettes qui éclairaient certains des premiers moments des institutions impersonnelles.

Les tablettes sont en sumérien, langue qui est probablement originaire d'Asie centrale. Leurs auteurs sont les premiers hommes à savoir lire et écrire. Les villages où ils vivaient s'appelaient Erech, Ur, Eridu, Lagash. Ces villages se situaient dans la vallée comprise entre le Tigre et l'Euphrate. Cet endroit sera appelé bien plus tard le Croissant Fertile afin d'expliquer pourquoi les ânes ont des queues. Les premières tablettes ne parlent pas de ce lieu aussi favorablement. Elles le décrivent comme un endroit infernal et l'on peut se demander pourquoi ces gens-là y restent. Ils sont résolus à faire de l'agriculture dans une jungle. Les cours d'eau débordent chaque année, fertilisent la vallée et la transforment en marécages.

Les femmes plantent des graines. Une année, la crue est si violente qu'elle emporte aussi bien la récolte que les maisons. L'année suivante, il n'y a pas assez d'eau et les plantes se dessèchent et meurent sous la chaleur brûlante du soleil.

Les villageois commencent assurément à penser à retourner vers les conditions matérielles plus favorables de l'Asie centrale, où ils n'avaient pas à dépenser autant de temps et d'énergie pour simple-

ment survivre, où ils avaient du temps pour des activités plus agréables.

Mais ils étaient tenaces. Les grands-mères convoquent les anciens à un conseil. Ces hommes ont eu des rêves. Les femmes poussent les hommes à rêver d'un approvisionnement en eau régulier, ni trop, ni trop peu.

Les hommes sont sans aucun doute offensés qu'on les ait détournés de leurs transports mentaux pour de telles futilités. Ils sont probablement convoqués à un deuxième conseil, puis à un troisième, ce dernier au cours d'une famine.

Les anciens répondent paresseusement. Ils ont sûrement vu comment les castors s'assurent d'un approvisionnement régulier en eau. Ils rêvent. Ils voient que ce dont on a besoin c'est d'un barrage, de canaux et de rigoles d'écoulement. Mais qui les construira ? Certainement pas les anciens. Ils ne sont pas des castors. Ils réunissent les jeunes et leur expliquent leur rêve.

Les jeunes n'ont rien fait du tout jusqu'à présent, aussi désirent-ils vivement se montrer généreux et pleins de bonne volonté en offrant de travailler.

Mais personne ne sait comment procéder. Les anciens peuvent ou non imaginer les plans, mais ils ne dirigent certainement pas l'ouvrage concret. Ils choisissent un jeune homme fort, un lugal ; ils lui disent d'aller observer les castors. Les anciens retournent ensuite à leurs entreprises philosophiques plus importantes.

Le lugal, ce qui signifie homme fort en sumérien, apprend ou non des castors, et il fait ou non le planning. Mais il assure certainement la direction. N'a-t-il pas été désigné par les anciens ?

Lorsque les rigoles et les canaux sont creusés, le lugal revient parmi ses pairs, fier mais pas encore arrogant. Rien n'a encore changé. Ces entreprises collectives étaient assez peu fréquentes mais pas inhabituelles dans ces communautés de parents.

Mais c'est Erech, un endroit où les dieux ne veulent manifestement pas que des gens vivent. Une seule crue emporte tous ces travaux jusqu'à la mer. Cette fois-ci, les anciens choisissent un jeune homme

encore plus fort et ils lui recommandent d'étudier les castors plus consciencieusement ; ou bien ils rêvent de manière plus profonde. Cette fois-ci, les berges et les digues tiennent, du moins au début.

Mais Erech reste un lieu matériellement misérable, et sous peu les berges commencent à s'effondrer. Le lugal expérimenté est appelé pour réparer les berges et les digues. Le lugal et ses cousins se plaignent qu'ils auraient pu être appelés une lune plus tôt, quand les berges étaient encore réparables ; maintenant, ils doivent reconstruire l'ensemble de l'ouvrage. Cela a lieu deux fois, au plus trois fois, avant que le lugal insiste pour pouvoir siéger au conseil des anciens, afin d'avoir son mot à dire dans le choix de l'époque de remise en état des digues.

Les printemps passent et les hivers passent, occupés par des banquets, des fêtes, des danses et des jeux.

Les anciens d'Ur, et même ceux de Lagash, désignent des lugals pour aller étudier les travaux d'irrigation d'Erech.

Un ancien d'Erech meurt de vieillesse, et puis un autre ; ils sont remplacés au conseil par des nouveaux venus.

Maintenant, le lugal est un ancien plus expérimenté que les nouveaux venus et il s'exprime à propos d'autres sujets que les digues. Il devient arrogant, et ses cousins le soutiennent. Lui et eux sont après tout ceux qui fournissent à Erech un approvisionnement régulier en eau. Le lugal ose même dire à une vieille grand-mère où il ne faut pas planter ses graines.

Un jour, le lugal est retrouvé mort, assassiné par un dieu, un dieu connu pour être en contact étroit avec la grand-mère insultée. Un nouveau lugal est choisi, moins arrogant, et les anciens veillent à l'écarter du conseil.

Il n'existe aucune preuve positive pour corroborer tout cela. Le fait est que les tablettes sumériennes sont mystérieusement silencieuses à propos des actes des femmes et des anciens à l'époque des premiers lugals. Et avec le passage du temps, les scribes qui écrivent les tablettes font en sorte que les gens oublient que les femmes

sumériennes furent importantes, que les anciens siégèrent autrefois au conseil, qu'il y eut une époque avant le premier lugal.

* * *

Mais je reviens à mon histoire.

Les gens d'Ur et ceux de Lagash ont achevé leurs travaux hydrauliques. Ils deviennent chaque année plus nombreux.

Une année, les rigoles d'écoulement de Lagash débordent dans les canaux d'Ur et abîment les ouvrages de ce village.

Cela rend si furieux le lugal d'Ur, dénommé Urlugal, qu'il attaque, avec ses cousins armés de lances, ceux de Lagash. La jeunesse exaspérée d'Ur détruit les ouvrages hydrauliques de ses voisins et poursuit les gens de Lagash en fuite jusqu'au désert. Dans leur fureur, ils tuent plusieurs étrangers, des nomades du désert dont ils croisent le chemin.

Quand enfin les Lagashiens assiégés demandent la fin des hostilités, les vainqueurs, Urlugal à leur tête, imposent un fardeau cruellement lourd aux vaincus. L'homme d'Ur demande réparation aux Lagashiens, lesquels doivent reconstruire aussi bien leurs propres ouvrages hydrauliques que ceux d'Ur. Les Lagashiens qui ne veulent ou qui ne peuvent pas supporter une telle charge sont invités à apporter de grands présents à l'homme d'Ur, à des périodes déterminées.

Urlugal est résolu à garder la trace de tous ces présents de tribut qui lui sont dus, car il est aussi tenace que ceux de ses ancêtres qui n'ont pas abandonné le Croissant Fertile. Afin de garder la trace des dons et des donateurs, il envoie un ou deux de ses cousins à Erech étudier les marques que certains hommes de Erechlugal ont faites sur des tablettes d'argile afin de garder la trace des meilleures périodes de remise en état des digues. Les hommes d'Urlugal confectionnent bientôt leurs propres tablettes d'argile, et sur ces tablettes ils cisèlent des marques en forme de coin qui signifient les noms de ceux de

Lagash qui doivent encore des présents de tribut, ainsi que leurs montants.

Tous ces événements ne se déroulent pas au cours de la vie d'un seul Urlugal. Urlugal n'est que l'un des noms des lugals d'Ur. Les Sumériens ont des centaines, voire des milliers de lugals, et les scribes inventent encore d'autres noms de lugals afin de remplir la période qui s'est écoulée entre eux et l'aube des temps. Pour les Sumériens, l'intervalle qui se situe entre eux-mêmes et le Commencement n'est pas aussi court que ce qu'il deviendra plus tard pour les chrétiens. Les tenaces Sumériens comptent par millions.

Je m'en suis tenu à ce nom d'Urlugal parce qu'il est parlant, et c'est pourquoi je le garde. Il continue donc à percevoir le tribut de Lagash. Ses neveux y gagnent en surveillant les travaux hydrauliques de leurs voisins au lieu de les faire eux-mêmes.

Des nouvelles alarmantes arrivent alors. Quelques cousins d'Urlugal sont allés chasser, peut-être dans les forêts du Liban. L'un d'eux revient avec tout juste assez de vie en lui pour raconter son histoire. Les chasseurs ont été attaqués par des nomades armés de lances ; tous ont été tués sauf le narrateur. Les attaquants étaient probablement des parents de ces étrangers tués par les hommes d'Urlugal au cours du raid contre Lagash.

Urlugal s'apprête immédiatement à attaquer les étrangers meurtriers avec ses cousins les plus forts. Les anciens essaient de calmer les plus impétueux, en suggérant que les étrangers avaient voulu venger les victimes du raid initial d'Urlugal, et qu'un autre raid ne mènerait qu'à d'autres représailles. Mais les violents ne seront pas arrêtés.

Urlugal et ses cousins, encore grisés par leur victoire sur Lagash, se mettent en route vers la forêt du Liban. Ils trouvent effectivement un camp d'étrangers. Ils le rasent complètement et tuent la plupart des nomades. Sur leur chemin de retour, avec les troupeaux d'animaux capturés, les hommes d'Ur sont attaqués par une autre bande d'étrangers. La forêt semble fourmiller d'étrangers.

Urlugal et beaucoup de ses cousins sont tués. Les survivants abandonnent leur butin et s'enfuient vers Ur en désordre.

Toute la ville d'Ur est dans une grande fureur. Quelqu'un rappelle à la foule en colère la prédiction des anciens et il est immédiatement mis à mort. Les survivants et leurs cousins réclament à grands cris la nomination au poste de lugal du plus fort et du plus résolu d'entre eux. Les vainqueurs de Lagash ne veulent pas être vaincus par de simples étrangers, ils ne veulent pas être des mouches pour des araignées qui ne vivent pas dans des villes et qui ne plantent pas de graines. Le conseil des anciens, assailli par la fureur de toute la ville, désigne avec hésitation un nouveau lugal.

Les guerriers enragés se mettent en route pour attaquer les étrangers. Ils envoient des éclaireurs de manière à ne pas être piégés dans une autre embuscade. Ils transportent aussi bien leur ravitaillement que le lugal lui-même sur des voitures à roues ; le lugal peut ainsi économiser ses forces pour la véritable bataille, et les hommes d'Ur peuvent se déplacer plus vite que les étrangers. Ils trouvent plusieurs camps de nomades et rasant complètement chacun d'entre eux.

Ils reviennent à Ur – mais cette fois-ci non pas seulement avec des troupeaux captifs mais aussi avec des étrangers captifs. À leur retour, les guerriers sont embrassés par leurs parents qui s'étaient inquiétés. Pendant une quinzaine, toute la ville d'Ur ne pense plus qu'à banqueter, danser et faire des célébrations. Les anciens, hommes et femmes, préparent de généreuses offrandes aux esprits et aux pouvoirs qui ont permis la victoire. Des offrandes spéciales sont faites au dieu du lugal.

Quand les célébrations prennent fin, les guerriers grisés, les héros, ne sont pas disposés à revenir à la remise en état des canaux. La corvée assignée aux Lagashiens est sur le point de s'achever. En effet, les Lagashiens se plaignent d'avoir déjà fait pour Ur plus que ce qu'ils étaient d'accord de faire. Qui va faire les réparations maintenant ? Les cousins du lugal avaient pris l'habitude de diriger les Lagashiens vaincus et ils ne sont pas ravis par la perspective d'avoir à les remplacer.

Les étrangers capturés sont mis au travail sur les canaux. Chacun des cousins du lugal est maintenant un lugal, un surveillant. Le terme

sumérien est ensi. C'est un sous-lugal, un assistant du lugal, un chef mais pas le chef.

Les nomades continuent de harceler les chasseurs et les voyageurs d'Ur. Mais les nouvelles concernant leurs raids ne sont plus si alarmantes. Le lugal mène des expéditions fréquentes contre ces étrangers parlant une langue sémitique incompréhensible.

Les anciens ne font plus d'objections à ces expéditions, et ils se bornent prudemment à leurs activités visionnaires et philosophiques. Occasionnellement, le lugal consulte un vieil homme ou une vieille femme à propos de la probabilité d'une victoire, mais sinon il les garde à distance.

Le lugal envisage maintenant avec plaisir ces expéditions, car chaque nouveau raid ramène de nouveaux étrangers à Ur. Il y a à présent assez d'étrangers à Ur pour remettre en état les canaux en toute saison. Bientôt, les captifs des premières expéditions sont recrutés pour des expéditions contre de nouveaux pillards.

Les nouveaux étrangers ne réparent pas seulement les digues. Ils réparent aussi les maisons des vieux hommes et des vieilles femmes. Ils font le ménage du lugal et bientôt celui des ensis.

Les femmes sumériennes donnent encore naissance aux plantes dans les champs, mais maintenant elles font cela uniquement en gardant un contact étroit et continu avec la terre et avec les esprits responsables de nourrir les plantes. Le travail effectif consistant à semer les graines est accompli par les étrangers captifs.

Et qui sont ces étrangers ? Nous pouvons à coup sûr reconnaître en eux les premiers zeks ! Ce sont des ouvriers, des prolétaires, des travailleurs à plein temps. La langue sumérienne vient d'une autre époque. De la même manière qu'elle n'a pas de mots comme roi, souverain, empereur, président, elle n'a pas non plus de mots comme zek, ouvrier, esclave. Les Sumériens continuent d'appeler un lugal lugal, et ils continuent d'appeler les étrangers des étrangers. Mais, dans un temps incroyablement court, Ur abandonne le monde des prophètes et des visions.

* * *

J'ai utilisé le temps présent. Ur, c'est maintenant. Ce n'est pas exotique du tout. C'est notre monde.

Que s'est-il passé ?

Je me suis déjà débarrassé de l'explication marxiste. Ce ne sont pas des conditions matérielles favorables qui ont engendré le premier lugal d'Erech. Les conditions matérielles sont restées ce qu'elles étaient durant des générations, et les gens d'Erech n'avaient pas accès aux meilleures d'entre elles. Les conditions matérielles commencent à changer seulement après le premier lugal, et à partir de là elles changent rapidement.

Pierre Clastres dira qu'il s'est produit une révolution – non pas une révolution matérielle mais une révolution politique. C'est une bonne façon de présenter la chose, mais ce n'est vrai que rétrospectivement. Les Sumériens subirent à l'évidence un grand changement ; nous pouvons l'appeler une révolution, mais ils ne le ressentirent pas comme une révolution.

Du point de vue des Sumériens, rien ne change. Dans un sens, ils ne quittent jamais l'état de nature. C'est ce qui explique probablement le caractère exotique qui continuera à s'attacher à ce que nous appellerons les « civilisations primitives ». Les Sumériens ne sont pas devenus des zeks. Ils sont encore possédés. Les femmes sumériennes donnent encore naissance, non pas comme des machines à produire des soldats et des travailleurs, mais comme des êtres vivants en contact étroit avec les sources de l'être. Les hommes sumériens, en particulier les anciens, cherchent encore le contact avec les esprits des vents, des nuages, et même du ciel lui-même.

De fait, ils se vouent à leurs recherches plus complètement qu'ils ne l'ont jamais fait auparavant. Maintenant, toute leur énergie est consacrée aux danses, aux fêtes et aux cérémonies. Ils n'ont plus à s'occuper des futilités de la survie matérielle. Toutes ces futilités-là, on les accomplit pour eux.

Bien plus, le lugal et ses hommes offrent aux esprits des présents beaucoup plus généreux que ceux qui pouvaient être donnés auparavant. Les hommes du lugal ont même construit des autels permanents dédiés à tous les esprits et pouvoirs, des autels incroyablement beaux, et, autour de ces autels, ils ont disposé des jardins qu'ils ont remplis de toutes les créatures des déserts et des forêts.

Jamais auparavant des gens n'avaient démontré d'un tel hommage et d'un tel respect à l'égard des êtres responsables de la vie. Il est vrai que le lugal bâtit l'autel le plus grand pour son propre dieu. C'est évidemment présomptueux de la part de l'arrogant lugal, puisqu'il ne peut pas savoir si les esprits acceptent l'ordre hiérarchique dans lequel il les dispose. C'est une sorte de révolution. Mais les Sumériens ne vont pas maintenant se retourner contre le lugal à cause de son arrogance. Ils se sont accoutumés à lui, et, au lieu que cela les ennuie, cela les fait sourire avec une certaine fierté. C'est grâce à lui qu'ils peuvent se vouer si entièrement au bien-être de leur cité.

Je dois concéder à mon interrogateur que les Sumériens ne se dessaisissent d'aucun de leurs nouveaux instruments. Ils ne brûlent pas de revenir à l'âge d'or sans fin. Ils sont dans l'âge d'or, encore plus maintenant que jamais auparavant.

Mais les Sumériens en or ne constituent plus la totalité de Sumer. En fait, dans certains exposés savants, les Sumériens en or n'existeront même pas. Ils seront congédiés à l'aide d'un simple mot. Ce mot est celui de temple. Les thuriféraires d'Inanna, la fille affectueuse de la Lune, les communiant avec Anu, l'esprit du ciel, ne sont pas les utilisateurs des nouveaux instruments. Ils ne sont pas les administrateurs des ouvrages d'irrigation, les bâtisseurs des grands palais, les héros des combats militaires. Ils sont ce que nous appellerons des prêtres et des prêtresses, des oracles et des devins. Tout ce qui resté dans Sumer de l'état de nature s'est contracté dans ce que nous appellerons la religion.

Peut-être que certaines des femmes qui ne sèment plus les graines, peut-être que certains des hommes qui ne chassent plus et ne

soignent plus les animaux ressentent de la nostalgie pour les anciens temps. Mais il n'y a pas de preuve d'un mouvement de « retour à la terre » chez le clergé sumérien. Les scribes qui cisèlent les tablettes sont des domestiques du lugal ; ils ne sont pas engagés pour relater la nostalgie du clergé. Les seuls indices que nous possédons, ce sont les jardins que les hommes du lugal construisent et remplissent pour les pensionnaires du temple.

Ces jardins du temple sont mystérieusement luxuriants pour des petites villes entourées par des perspectives non urbaines et à une distance des forêts et des montagnes que l'on peut aisément effectuer à pied — et les Sumériens sont de bons marcheurs. Se pourrait-il, comme Turner le suggère, que le monde à l'extérieur de la cité soit déjà devenu une *wilderness* ?

Il faut examiner les choses avec soin. Le monde à l'extérieur d'Ur n'est pas la *wilderness* que désignera le mot que nous employons. Leur *wilderness* n'est évidemment pas représentée par la forêt ou le désert, par les plantes ou les animaux, puisque les pensionnaires du temple, amoureux de la nature, les ont tous amenés à l'intérieur de la cité.

Se pourrait-il que leur *wilderness* soit la *wilderness* créée par le lugal et ses hommes : les champs de bataille environnant toutes les villes de Sumer, les sites relatifs aux raids et aux contre-raids, les scènes de torture, de carnage et de capture ? Une prêtresse qui voudrait communier avec la lune près d'un étang situé en forêt devrait se mettre en route avec une escorte armée. C'est devenu plus pratique de faire venir un étang et une forêt en miniature dans les pourtours d'Ur.

Si la première communauté libre s'est rétrécie à la dimension d'un temple, une excroissance de cette communauté a énormément grandi, car le temple est maintenant entouré par une ville affairée, presque moderne dans tous ses aspects sauf celui de la religion — peut-être pas tout à fait moderne mais du moins parfaitement intelligible pour nous.

Il y a des riches et il y a des pauvres, puisque les familles d'ensis ne sont pas les parents des étrangers et ne partagent rien avec eux. Il y a

un marché, puisque ceux qui sont dans l'aisance ne cueillent plus, ne font plus pousser ou ne chassent plus leur propre nourriture. Il y a des administrateurs de projets d'ouvrage et leurs gangs de labeur. Il y a des généraux et leurs soldats. Il y a des archivistes et il y a même une école pour les scribes. Et tout va comme sur des roulettes.

Regardons de plus près. Si les gens du temple sont en or, ceux qui sont à l'extérieur sont en métaux plus vils.

Les membres des gangs de labeur, parlant une langue sémitique, mariés et ayant un enfant ou plus, qui ne sont pas tout à fait encore sumérisés, se souviennent de jours meilleurs. Il ne serait pas du tout insensé de supposer que ces premiers zeks n'aiment pas plus leurs ensis que les derniers zeks n'aiment les leurs. Certaines des victoires célébrées sur les tablettes sont des victoires sur des étrangers déjà établis à Sumer ; en d'autres termes, ce sont des victoires sur des zeks qui s'étaient soulevés.

Les étrangers sont maltraités, surmenés et méprisés. Ils ne sont ni libres ni en bonne santé. Ils sont les dépossédés. Certains de leurs enfants pourraient envisager un avenir plus brillant, en particulier ceux qui vont à la guerre et qui massacrent assez courageusement d'autres étrangers. Les Sumériens ne sont pas encore parvenus au stade le plus élevé de la misère héréditaire. Mais même ainsi, le sort des zeks sumériens n'est en aucun cas en or.

Rousseau, et avant lui La Boétie, s'interrogeront à propos de situations de ce genre. Dans chaque gang de labeur donné, il y a de nombreux zeks et seulement un ensi. Qu'est-ce qui retient les zeks de se liguer contre l'ensi ? Pourquoi les gens reproduisent-ils une vie quotidienne misérable ?

Jetons un coup d'œil aux ensis. Ils sont matériellement à l'aise.

Mais ils sont assaillis par des craintes, et l'un des ensis au moins est paranoïde. Il a peur d'être assassiné par les zeks de son équipe.

Il a déjà exécuté plusieurs conspirateurs. Il a peur que son incompétence ne soit rapportée au lugal. Et, Dieu l'en préserve, il suspecte que quelqu'un du temple ne lui en veuille.

Il y a quelque chose d'autre à propos de cet ensi. Ses zeks ne sont ni libres ni en bonne santé. Mais il ne l'est pas non plus. Sauf quand ils se soulèvent, ou se liguent contre un ensi, les zeks ne sont pas déterminés par leur nature ou leur être propre, par leurs choix ou leurs souhaits. Les tâches auxquelles ils consacrent leur journée ne sont pas les leurs. Mais ces tâches ne sont pas non plus celles de l'ensi.

L'ensi connaît un gang de labeur dont le surveillant a été tué par des conspirateurs zeks. L'homme assassiné a été remplacé par un homme ayant un point de vue différent et des intérêts tout à fait différents. Et pourtant, quand il était autrefois surveillant, le nouvel homme faisait les mêmes choses que le surveillant assassiné, et presque de la même manière.

D'étranges idées viennent à l'esprit de l'ensi. Se pourrait-il, se demande-t-il, que le seul homme à Ur qui soit son propre maître soit le lugal ? Il se demande maintenant si même cela est vrai. Il a entendu parler d'une ville dont le lugal a été tué avec la plupart de ses ensis dans un soulèvement de zeks. Lorsque l'ensi entendit cette histoire pour la première fois, il ne fut pas surpris qu'il y eut une effervescence, que beaucoup d'activités émanant de la volonté du lugal s'arrêtent. Mais il se souvient maintenant que très peu d'activités furent immobilisées complètement, même durant l'inter-règne entre deux lugals. Il se souvient même que le conseil des anciens ne remplaça pas le lugal mort ; les anciens restèrent dans le temple et fermèrent ses portes. De nombreuses activités de la ville, celles qui étaient importantes à cet égard, continuèrent comme avant, comme le mouvement entièrement prévisible de la descendance des ensis.

Des idées encore plus étranges viennent à l'ensi. Il lui semble que la ville a une volonté propre. Mais il sait que non. Le seul dans la ville à avoir une volonté, c'est le lugal. Les ensis ne font qu'exécuter la volonté du lugal. Et si tant est que les zeks aient une volonté, c'est une volonté de s'évader. L'ensi conclut que cela ne rime à rien de penser. Penser est un travail de prêtres et d'oracles.

L'un des lointains descendants de l'ensi, dans une Ur beaucoup plus récente, un scribe nommé Thomas Hobbes, saura que l'ensi est en train d'essayer de comprendre la Civilisation avec des idées qui proviennent de l'état de nature. Ce Hobbes-là saura qu'Ur n'est plus dans l'état de nature, qu'elle n'est plus une communauté d'êtres humains autodéterminés.

* * *

Hobbes saura qu'Ur n'est plus une simple ville. Ur est un État, peut-être même le premier État. Et un État, dira Hobbes, est un «animal artificiel». C'est quelque chose de tout neuf, quelque chose dont ni l'homme ni la nature n'ont rêvé. C'est «ce grand Léviathan appelé la chose publique, ou État, en latin *civitas*, qui n'est qu'un homme artificiel».

Comme l'ensi qui pense, Hobbes saura que cet homme artificiel n'a pas de vie propre, et il demandera : «Ne pouvons-nous pas dire que tous ces automata (machines qui marchent d'elles-mêmes à l'aide de ressorts et de rouages comme le fait une horloge) ont une vie artificielle ?»

L'ensi ne peut pas encore se représenter une horloge. Hobbes, plus évolué, ne sera plus capable de se représenter la nature ou les êtres humains. Il demandera : «Qu'est le cœur, sinon un ressort ; et les nerfs, sinon autant de fils ; et les articulations, sinon autant de roues... ?» Dans un monde d'horloges, le Léviathan n'apparaîtra pas aussi étrange à Hobbes qu'il apparaît à l'ensi.

Hobbes dépeindra le Léviathan comme un Anglais artificiel : masculin, blond, avec une couronne sur la tête, un sceptre dans une main et une épée dans l'autre, son corps composé de myriades d'êtres humains sans visage, les zeks.

Hobbes affirmera avec insistance que le Léviathan a la tête d'un homme. Il aurait probablement été d'accord avec Yeats, trois siècles plus tard, sur le fait que la bête a «un corps de lion et la tête d'un homme». Mais il insistera sur la tête d'homme. Il saura que les zeks

n'ont pas de tête, qu'ils sont les ressorts et les fils qui actionnent le corps. Il pensera que le monstre ne contient qu'un seul homme libre et en bonne santé, le lugal. Hobbes pourra appeler le lugal un roi, un monarque, un souverain et encore bien d'autres noms, parce que son langage aura été enrichi par la prolifération du Léviathan qui était intervenue.

L'ensi philosophe sait déjà mieux que Hobbes que la bête n'a ni le corps ni la tête d'un homme, qu'il soit anglais ou sumérien. L'ensi sait que même le lugal, l'homme le plus libre d'Ur, ne peut pas aller chasser le matin, pêcher l'après-midi et danser la nuit comme son esprit le pousse à le faire. Il connaît un lugal qui était parti chasser seulement deux fois, et la deuxième fois, pendant qu'il se trouvait dans les bois, son ensi favori le remplaça comme lugal, et le premier dut demander asile à une ville voisine.

L'ensi sait qu'un lugal qui se laisse déterminer par son esprit serait rapidement renversé par des ensis voire des zeks, et que même le temple serait en effervescence.

L'ensi, moins évolué que Hobbes, est donc plus familier avec les êtres vivants qu'avec les ressorts et les horloges. Il ne peut pas se représenter le Léviathan avec une tête humaine, ni avec un corps de lion. Il pourrait utiliser la première description de Hobbes et s'imaginer la bête comme un animal artificiel, mais pas comme un animal aussi gracieux et souple que le lion.

Il pourrait se l'imaginer comme un ver, un ver géant, non pas un ver vivant mais une carcasse de ver, un cadavre monstrueux, son corps composé de nombreux anneaux, sa peau couverte de pustules formées de lances et de roues et d'autres instruments technologiques. Il sait de sa propre expérience que toute la carcasse est amenée à la vie artificielle par les mouvements des êtres vivants piégés à l'intérieur, les zeks qui actionnent les ressorts et les roues, de la même façon qu'il sait que la tête cadavéreuse est actionnée par un simple zek, le zek en chef.

Parmi les conjectures que Hobbes donnera en offrande à son Ur, il y aura celle que les zeks ont pris réellement goût à leur emprison-

nement dans la carcasse, ou bien, que la tête a fait un arrangement avec le corps, si ce n'est dans l'Ur de Hobbes, du moins dans l'Ur originaire.

L'ensi philosophe, qui s'est maintenant retiré dans le temple, connaît bien mieux la question. Il sait en effet que les zeks sont des étrangers amenés de force à Ur avant même qu'ils aient compris la langue du lugal. Les zeks ne passèrent alors aucun contrat, et ils n'en ont pas passé depuis.

L'ensi se souvient même que les Lagashiens vaincus qui s'engagèrent à remettre en état les canaux d'Ur ne firent cet arrangement qu'à la pointe des lances.

Bien plus, pas même un lugal n'a mis en avant la revendication de Hobbes ; on se serait tellement moqué de lui qu'il aurait renoncé à sa charge. Le lugal sait que même les anciens ne l'ont pas nommé, puisque les anciens ne s'occupent plus des nominations ; ils se consacrent aux autels. Le lugal prétend que son pouvoir lui provient de l'esprit violent qui demeure dans la ziggourat, cette montagne artificielle. C'est cette forme de phallus étendue par terre et construite par l'homme qui est la tête réelle du Léviathan, et elle ne passe aucun contrat.



— Chapitre 3 —

Le surplus de produits, la fameuse marge, n'engendra pas le Léviathan. C'est au contraire le Léviathan qui engendra la marge. Les communautés d'êtres humains n'avaient pas plus besoin de cette marge que les communautés de loups.

Les abeilles ont besoin d'une marge pour nourrir leur reine. Le Léviathan a besoin d'une marge pour nourrir non seulement les trois dieux et les gardiens de leurs autels, mais principalement le lugal, les ensis et les scribes, ainsi que les ressorts et les roues avec lesquelles on fait la guerre.

Le premier Léviathan ne révolutionne pas les conditions matérielles de production car c'est lui qui les institue ; il est lui-même synonyme des conditions matérielles de production. Le premier Léviathan révolutionne les conditions de l'existence elle-même, et non seulement celles des êtres humains mais celles de tous les êtres vivants et de la Mère-Terre elle-même.

Le surplus de produits fait son apparition en même temps que les récipients qui le contiennent. Les communautés humaines ont depuis longtemps possédé des corbeilles et des vases, bien que rarement plus que ceux qu'elles pouvaient transporter de leurs campements d'hiver à ceux de printemps. Elles n'en avaient pas besoin. Avec l'essor du premier Léviathan, il y a une véritable révolution technologique dans la production de récipients. Turner, et Mumford avant lui, mentionnent la prolifération de coffres, de pots et de bacs en argile qui font maintenant son apparition.

De fait, Ur, enclose dans des murs et approvisionnée en grains, est elle-même un grand bac, un coffre de la taille d'une ville.

Le surplus de produits est simplement un autre terme pour le contenu matériel du Léviathan, pour ses entrailles. Il ne peut guère

exister par lui-même, suspendu entre ciel et terre, « prêt » pour la carcasse infecte qui doit prendre forme autour de lui.

Les communautés de gens libres avaient habituellement mis en réserve suffisamment de nourriture pour leur permettre de traverser un hiver moyen, et bien que certains de leurs rêveurs fussent d'excellents météorologues, elles devaient souvent compter et se restreindre quand le ciel déjouait les prévisions des rêveurs.

Le premier Léviathan emmagasine assez pour le pire des hivers possibles et ensuite pour plusieurs, puisque les gens libres ne travaillent plus. Un être vivant ainsi bourré suffoquerait ou exploserait. Il y a des amas de tous les produits imaginables. Et là où il y a de l'accumulation, il y a du commerce.

Le commerce est très ancien. À l'état de nature, le commerce est quelque chose que les gens font avec leurs ennemis. Ils ne commercent pas avec leurs parents.

Une personne donne des choses, exactement comme elle donne des chants, des histoires ou des visions, à ses parents. La personne qui reçoit peut ou non rendre la pareille en d'autres occasions. L'action de donner est source de satisfaction. Nous serons si éloignés de cela que nous ne comprendrons pas. Ce sera notre défaut, non le sien.

Elle commerce uniquement avec des ennemis. Si un groupe hostile, qu'il soit proche ou éloigné, possède quelque chose qu'elle désire, elle va, accompagnée de plusieurs cousins bien armés, vers ces gens hostiles avec quelque chose qu'ils pourraient vouloir. Elle propose son présent, et il vaut mieux que les ennemis lui offrent immédiatement la chose qu'elle désire car sinon elle ramène son présent directement à son village.

Peu après l'essor de la première Ur, le commerce prend de l'extension. En pratique, chacun devient l'ennemi de tous les autres. Lorsque vous donnez un présent à quelqu'un, vous vous attendez à recevoir ce pour quoi vous êtes venu ; vous en prenez soigneusement note sur vos tablettes d'argile, et malheur à celui qui manque à ses engagements.

Un seul coup d'œil sur les amas de produits engendre une nouvelle qualité humaine. Cette qualité devient si largement répandue que l'on a peine à croire qu'elle a pu ne pas toujours exister : la cupidité. Vous pouvez voir que plus de la moitié du grain mis en réserve dans les coffres pourrit chaque année, inutilisée. Et vous savez que, dans les montagnes du Agrostis et au Levant, il y a des camps d'étrangers qui mettent rarement en réserve suffisamment pour tenir le coup lors d'un hiver rude. Ceux des montagnes du Zagros portent de beaux vêtements de fourrure, et ceux du Levant obtiennent une teinture pourpre à partir de certains coquillages.

Vous, frère de prêtre et cousin d'ensi, vous vous mettez en route pour le Zagros avec quarante charretées de grain tirées par des zeks, production annuelle de quarante zeks. Vous partez à la fin d'un long et rude hiver. Vous obtenez dix vêtements de fourrure pour chaque charretée. Vous revenez à Ur avec ce qui semble être une charge plus petite, mais une fois à Ur vous trouvez des gens prêts à vous donner une charretée de grain et même plus pour chaque vêtement. Bientôt vous avez plus de vêtements et de grain que n'importe quel autre homme à Ur.

Mais, un hiver, vous parvenez au camp des étrangers et vous les trouvez peu disposés à vous donner dix vêtements pour une charretée. Ils prétendent qu'ils n'ont pas assez de fourrures. Il leur est peut-être venu à l'esprit qu'ils ont été grugés, que la relation qu'ils avaient établie avec vous n'est pas une relation entre leurs fourrures et votre grain, mais entre eux et les zeks qui moissonnent le grain, et que vous êtes un brigand qui vole les uns et les autres.

Vous revenez en hâte à Ur avec votre grain et puis vous retournez au camp des étrangers avec votre cousin l'ensi et une bande d'hommes bien armés. Les hommes de l'ensi enlèvent les vêtements du dos des étrangers. Comme il n'y a pas encore assez de vêtements, les hommes de l'ensi reviennent à Ur avec plusieurs fils et filles d'étrangers. Ur a progressé jusqu'au stade où l'on se lance dans le commerce extérieur.

* * *

Il existe certaines preuves selon lesquelles les commerçants sumériens exercèrent leur cupidité très loin à l'est d'Ur, jusqu'en Inde, très loin à l'ouest, jusqu'en Anatolie et peut-être même jusqu'en mer Égée, très loin au sud, jusqu'à la première ou la deuxième cataracte du Nil. Avant de spéculer à propos de leurs voyages, il me faut faire une digression, parce que les préjugés modernes ont fait n'importe quoi du peu de preuves qui existent.

Beaucoup des premiers archéologues, si ce n'est la majorité, étaient des racistes éclairés et progressistes. L'apparition du Léviathan meurtrier sera un grand moment pour eux, et ils prétendront que le Léviathan de la race blanche a été le père de tous les autres Léviathans.

Un peu plus tard, durant l'ère de la communauté des nations, le racisme devra s'atténuer quelque peu. On dira alors que les habitants de l'Égypte, aussi bien que ceux de la Perse et de l'Inde, ont tous été dotés du génie leur permettant d'imaginer des machines de guerre permanentes, qu'ils ont tous développées, par coïncidence, leurs propres Léviathans de manière indépendante au cours des quelques mêmes générations.

L'exploit consistant à mettre sur pied un Léviathan sera considéré comme une marque de génie. Mais cet exploit est-il une marque de génie ou de débilité mentale ? Qui, si ce n'est des imbéciles, voudrait sortir de l'état de nature pour entrer dans les entrailles de la carcasse d'un ver artificiel sans raison valable ? La suggestion selon laquelle de nombreuses communautés humaines succombent à cette idiotie à un moment donné, chacune sur sa propre initiative, n'est ni plausible ni bienveillante. Ce qui demande du génie, c'est de se tenir à l'écart du monstre.

Il y a plusieurs façons de se tenir à l'écart du monstre. Malheureusement pour les communautés humaines, elles ne conduisent pas à un refuge sûr. Pour des raisons de brièveté, je les à deux d'entre elles : la communauté peut se placer physiquement

hors d'atteinte du monstre, ou bien là où elle est et essayer de se défendre contre la bête.

Les tablettes les plus anciennes n'enregistrent pas de mouvements de communautés vers l'extérieur de la sphère de Sumer. Il sera suggéré que les derniers émigrants vers le double continent, du côté opposé de la terre par rapport à Ur, les Inuits, commencent leur traversée de la Sibérie vers l'Alaska et le Groenland à peu près au moment où le premier Léviathan est mis en mouvement. Il n'y aura aucune preuve que ces gens-là ont été refoulés par d'autres, selon une version primitive de la maintenant fameuse théorie des dominos. Toynbee et d'autres documenteront ces mouvements sur des périodes plus récentes, quand les exploits militaires de généraux chinois pousseront des peuples établis près de la muraille de Chine à parcourir toute la longueur de l'Eurasie jusqu'aux portes de Rome, refoulant tous les autres devant eux. Nous saurons qu'un grand nombre de communautés eurasiennes se tiendront avec succès hors d'atteinte du monstre jusqu'à ce que le Léviathan dénommé URSS avale les dernières d'entre elles à notre époque.

Déménager physiquement, à savoir fuir ou, comme nous le disons, jeter l'éponge, met effectivement hors d'atteinte du monstre. Mais, en fin de compte, personne ne peut fuir de manière définitive puisque le Léviathan rétrécira la taille du monde et transformera tous les lieux de refuge en terrains défrichés. Et toutes les communautés ne sont pas disposées à fuir. Leurs vallées, leurs bosquets et leurs oasis, les endroits où leurs ancêtres sont enterrés sont pleins d'esprits familiers et souvent amicaux. Un tel lieu est sacré. Il est le centre du monde. Les points de repère d'un pays sont les principes d'orientation de la psyché, la vie n'a pas de sens sans eux. Pour une telle communauté, abandonner son lieu équivaut à commettre un suicide collectif.

Ainsi, elles restent là où elles sont, et sont embrassées par les lèvres grotesques du monstre. Des objets façonnés d'origine sumérienne seront trouvés dans des sites aussi bien anciens-égyptiens qu'indiens. Sans savoir qui a transporté ces objets, nous saurons qu'il était plus

facile d'aller de la Mésopotamie au Nil à l'époque de la première Ur qu'il ne l'est à notre époque, même après qu'Urukugul eut commencé à transformer la région en « une plaine étrangement obscure balayée d'alarmes confuses de combat et de fuite, où des armées ignorantes se heurtent de nuit ». En comparaison à ce que les Léviathans modernes feront de cette région, la plaine étrangement obscure de l'époque d'Urukugul est un jardin paisible, et un cousin d'ensi n'aurait pas d'ennuis en la parcourant.

De la même manière que pour les endroits les plus éloignés, nous saurons que, lorsque les caravanes maritimes et terrestres entre le Croissant Fertile et l'Inde sont mentionnées pour la première fois dans les enregistrements, elles mentionnées comme quelque chose de très ancien, et que la première mention de la route de la soie vers la Chine ne sera pas un discours d'inauguration.

Les Léviathans deviendront finalement aussi grands que des continents. Mais nous ne devrions pas projeter cette énormité sur les époques reculées et nous attendre à ce que ces premiers contacts soient fréquents et concernent beaucoup de gens. Dans certaines circonstances, un galet près d'une source peut faire changer tout le cours d'un fleuve. Nous connaissons tous l'ancien voyageur Marco Polo qui prit goût à la pizza, aux spaghettis et aux raviolis chinois, et qui transporta son goût à travers toute la longueur de l'Eurasie, transformant totalement l'alimentation italienne. Je parierais que deux visites seulement — la première, celle du cousin commerçant de l'ensi, puis la seconde, celle de l'ensi et de son expédition punitive — auraient fait une forte impression sur n'importe quelle communauté à l'état de nature. Et les marchands sumériens voyagent, par terre et par mer, jusqu'en des lieux éloignés qu'ils appellent Dimum, Magan et Meluhha.

Je laisse le lecteur méditer sur les détails de telles rencontres. Je dis seulement qu'après que les enfants des réfractaires sont enlevés par les crétins armés de lances, un membre de la communauté qui parle encore des bienfaits de la Civilisation est un idiot, aux yeux de ses pairs comme des nôtres.

Nous arrivons ici à un problème qui a tourmenté les gens depuis l'époque de la première Ur. Le problème de la résistance. Certains d'entre nous souhaiteront, rétrospectivement, que les communautés à la portée d'Ur aient détruit ce premier monstre dans son repaire, pendant qu'il était petit et isolé.

Évidemment, de nombreuses communautés dans les montagnes du Zagros et dans les plaines persiques essayent précisément de le faire, mais elles échouent.

D'autres, moins optimistes, peut-être moins confiantes dans la puissance de leurs dieux en présence d'armures et de roues, font ce qu'il y a de mieux après la fuite : elles s'enferment derrière des murs en évitant ainsi les griffes du monstre. Les murs protègent ces résistants des griffes d'Ur mais ils ne les mettent pas à l'abri des entrailles du Léviathan.

Pourquoi les résistants échouent-ils ? C'est là une question importante, la question de la vie contre la mort. Norman O. Brown en fera le titre d'un livre très instructif.

Les communautés pré-étatiques étaient des réunions d'individus vivants mais mortels. Tous leurs secrets et tous leurs usages étaient transmis directement, de bouche à oreille. Si le gardien d'importants secrets non communiqués mourait, ses secrets mouraient avec lui. Les inimitiés et les rancunes disparaissaient avec ceux qui les entretenaient. Les visions et les méthodes étaient aussi variées que les individus qui en avaient fait l'expérience et les avaient pratiquées ; c'est pourquoi il y avait une telle richesse. Mais les visions et les méthodes étaient mortelles comme les gens. La mortalité fait partie inséparablement de la vie : c'en est la fin.

Nous continuons à projeter les institutions modernes sur l'état de nature. Il n'y avait pas d'institutions dans l'état de nature.

Les institutions sont impersonnelles et immortelles. Elles partagent cette immortalité avec des êtres non vivants sous le soleil. Elles ne sont évidemment pas des êtres vivants. Elles sont des anneaux de la

carcasse. Les institutions ne font pas partie de la vie mais de la mort. Et la mort ne peut pas mourir.

Les ensis meurent et les zeks meurent, mais le gang de labeur continue à « vivre ». Les généraux et les soldats meurent, mais l'armée d'Ur continue à « vivre », et en fait elle devient plus forte et plus implacable. Le royaume de la mort grandit mais la vie meurt. Cela crée des problèmes que les résistants n'ont pas été, jusqu'ici, capables de résoudre.

Ceux qui essayent de détruire le premier Léviathan en prenant d'assaut ses murs, les Gouti et autres dans le Zagros, les Élamites dans les plaines de la Perse, les Cananéens et autres Sémites au Levant, ne peuvent pas se borner à envoyer un unique détachement de troupes avec un chef non officiel comme dans le passé. Un détachement d'un seul camp ne parviendra même pas aux abords d'Ur. Ils doivent s'allier avec d'autres camps, avec le plus possible, avant même d'envisager un raid sérieux. Et une fois qu'ils se sont regroupés et ont attaqué, ils ne peuvent pas se disperser et retourner à leur vie de village comme ils pouvaient toujours le faire auparavant. Il est même possible qu'ils battent l'armée principale d'Ur, mais avant que la célébration de leur victoire ne s'achève, ils apprennent que l'armée immortelle d'Ur a déjà massacré beaucoup de leurs parents.

Ainsi, puisqu'ils ont pris la peine de s'allier, ils restent alliés. Les jeunes hommes ne reposent pas leurs lances. C'est sans précédent, mais comment faire autrement pour résister au monstre ? Ils se sont engagés à rester et ils se voient dans la nécessité d'en accepter les horribles conséquences.

Leurs hommes armés font aux étrangers ce que les étrangers leur ont fait. Ils reviennent avec des prisonniers sumériens, et les captifs sont mis au travail sur des autels et des fortifications de la localité.

La technologie progresse à pas de géant. Le royaume de la mort se développe. Il y a bientôt plusieurs Léviathans. Il y a Élam dans les plaines de la Perse, il y a Mari, Ebla et d'autres au Levant, et on parle d'un Léviathan gouti quelque part dans les montagnes.

Les braves combattants réussissent uniquement en s'infligeant eux-mêmes une défaite.

* * *

Ceux qui s'enferment derrière des murs tombent dans un piège similaire.

Des communautés bâtirent des murs auparavant, à Jéricho par exemple. Mais elles construisirent un mur une fois. La construction du mur ne constituait pas une institution chez elles. Les gens hostiles qui campaient à l'extérieur n'étaient pas l'armée immortelle d'Urlugal. Ils étaient d'une autre communauté soit qui se déplaçait vers un autre site, soit qui trouvait des maris et des femmes parmi les habitants de Jéricho, et qui cessait donc d'être hostile.

Ce n'est plus la situation qu'affrontent les bâtisseurs de murs sur les rives du Nil, ceux qui élevèrent le Mohenjo-Daro entouré de murs sur les rives de l'Indus, ceux qui s'enfermèrent un peu plus tard dans des forteresses en Anatolie centrale.

Les intrus du Léviathan ne sont pas des communautés de mortels libres. Ils sont les émissaires de quelque chose qui ni ne part ni ne meurt. Même leurs mémoires ne sont pas humaines car ce sont des pierres transportées dans des bourses. Les murs de Jéricho ne feront plus l'affaire. Les murs doivent être hauts et solides, et ils doivent être réparés aussi souvent que les digues d'Erech.

Les saisons passent et les générations passent, et pourtant les murs doivent encore être entretenus. Et entretenus, ils le sont, génération après génération.

La prophétesse qui rêva de la nécessité de ces murs a éprouvé là sa dernière vision importante. Depuis ce jour, ses parents lui accordèrent trop peu d'attention ; ils se sont mis à rôder autour de son frère, le pharaon, qui combine dans sa personne les charges de prêtre et de lugal sumériens.

Les murs ne peuvent pas être entretenus de manière permanente avec une division temporaire du travail. Au début, ceux qui cultivent

librement le sol sont invités à aider à la construction des murs, en échange de visions stimulantes ainsi que de grain pillé par les hommes du pharaon à d'autres cultivateurs. Et les paysans libres bâtissent effectivement, apparemment de leur propre gré, des murs, des colonnes et des autels sublimement beaux, avec des surfaces couvertes de motifs sculptés et peints pleins de signification pour n'importe qui au bord du Nil.

Mais une division permanente du travail est coercitive par le simple fait qu'elle est permanente, et la contrainte est bientôt aussi générale sur les rives du Nil qu'elle l'est sur celles du Tigre. Ce qui était fait volontairement par une génération est exigé de la suivante, et est imposé. L'Égypte n'est plus un endroit où les gens partagent leurs usages ; c'est maintenant un endroit où certains imposent des lois aux autres. Les usages sont toujours des usages vivants ; les lois ne sont pas des usages de gens libres. Les lois sont les usages du Léviathan.

Les tâches accomplies pour le pharaon ne sont pas librement choisies ; ce sont des tâches imposées, du travail forcé.

Et, comme un ver vivant qui se reconstitue à partir d'un simple anneau, un Léviathan complet est excrété par la maison du pharaon. Les bâtisseurs et les artisans ne sont plus invités. Le pharaon conduit maintenant ses armées vers le nord, vers le Sinaï et le Levant, et vers le sud, vers la Nubie. Il revient avec des prisonniers. Il impose un lourd tribut à ceux qui ne sont pas capturés et il laisse des collecteurs de tribut dans des garnisons lointaines. Comme le lugal, il a maintenant des scribes qui gardent la trace du tribut, et il envoie des expéditions punitives.

Le pharaon a lui aussi maintenant une mémoire artificielle, une banque de données comme nous l'appellerons. Ses scribes ont inventé une écriture qui leur est propre, comme l'ont fait les scribes du lointain Mohenjo-Daro sur l'Indus. Les caractères et les matériaux sont différents, mais l'objectif est le même. Et les scribes du pharaon, comme ceux du lugal, ont conçu une année artificielle, un calendrier, la toute première forme de l'horloge, afin d'être

capables de prévoir les époques où les récoltes dues par tribut sont à maturité.

Que c'est triste ! Tout ceci est fait pour protéger les anciens usages contre les attaques d'une bête « au regard sans expression et sans pitié comme le soleil ». Tout ceci est fait par égard pour les esprits de la vallée, pour les dieux des anciennes communautés.

Nous devons nous souvenir que les progressistes éclairés qui feront tout cela dans l'intérêt des forces productives, pour la science et la technologie, pour le Léviathan lui-même, ne sont pas encore nés. Peut-être que les cités de Sumer, villes étonnamment séculaires, renferment déjà des précurseurs des progressistes modernes, mais même là le dieu du ziggourat vient en premier.

En Égypte, il n'y a même pas une lueur des lumières progressistes, et il n'y en aura pas pendant au moins une centaine de générations. Là, le but de toute la violence, de la capture des étrangers, du déchirement des communautés, est de préserver l'ancienne communauté, de défendre la vie contre le grand cadavre.

Tous les massacres des raids, des invasions et des guerres, sont des tueries sacrificielles. Elles sont faites par égard pour la vie, par égard pour les esprits des animaux, des plantes, du fleuve, des enfers et du ciel.

Mais le monde des esprits se rétrécit, comme il l'a fait à Sumer, et il se limite progressivement au temple, qui, en Égypte, est aussi la maison du pharaon.

Malheureusement pour les Égyptiens, la vie ne peut pas être préservée dans un vase scellé. Elle s'atrophie, et, à la fin, elle meurt.

Cette mort triste, lente, peut être observée sur les peintures d'Égypte, sur ses sculptures, dans son savoir, dans ses temples.

Les tout premiers peintres et sculpteurs respirent encore nettement l'air de la communauté que la maison du pharaon a l'intention de garder intacte. Ces gens-là sont encore en contact avec des femmes qui quittent leur corps pour visiter les enfers, avec des hommes qui s'étendent jusqu'au ciel et volent, avec des gens qui parlent réellement avec le chacal et l'ibis, car les dieux se mêlent aux gens. Les tout

premiers artisans du pharaon connaissent encore de tels prophètes, mais pas beaucoup, et la prochaine génération en connaîtra encore moins.

Il y a encore des prophètes qui ont des visions et des révélations, mais qui sait ce que les étrangers leur inspirent ? À la fin on ne peut avoir confiance que dans les visions du pharaon et le pharaon prend soin de se borner aux visions des anciens.

Les dieux cessent de se mêler aux gens à partir du jour où le pharaon entreprend de protéger les dieux et d'en faire sa chasse gardée. Et, malgré tous les efforts du pharaon, les dieux meurent. Je suppose que c'est à cause de ses efforts qu'ils meurent. Je ne prétends pas en savoir beaucoup sur les divinités, mais il me semble qu'ils ne peuvent pas mieux tolérer les Léviathans que les gens ne supportent des fléaux ; les dieux sont parmi les premières victimes du cadavre ; la bête est déicide.

La mort des dieux d'Égypte est consignée. Après deux ou trois générations de protection de la part du pharaon, leurs représentations sur les murs et les piliers des temples ne bondissent plus, ne volent plus. Elles ne respirent même plus. Elles sont mortes. Elles sont des copies inanimées des anciennes représentations vivantes. Les copistes sont précis, on pourrait dire pédants. Ils semblent croire que cette imitation fidèle des originaux apportera de la vie aux copies.

Une mort et une décomposition similaires feront aussi pâlir les chants et les cérémonies. Ce qui était autrefois une célébration joyeuse, un abandon de soi, une communion orgiaque avec l'au-delà se rétrécit au niveau d'un rituel sans vie, d'une cérémonie officielle conduite par le chef de l'État et par ses fonctionnaires.

Cela devient du théâtre, et tout est organisé. Cela n'est plus destiné au partage mais au spectacle. Et cela ne grandit plus le participant qui devient maintenant un simple spectateur. Il se sent diminué, intimidé, frappé d'une terreur mystérieuse par le pouvoir de la maison du pharaon.

Notre peinture, notre musique, notre danse (tout ce que nous appelons l'art) seront des héritières de cette activité spirituelle moribonde. Ce que nous appelons la religion sera une autre héritière morte, mais à un stade si avancé de décomposition que sa source autrefois vivante ne peut plus être devinée.

* * *

Pendant que l'extase de la communauté vivante antérieure languit à l'intérieur du temple et souffrent d'une mort lente et douloureuse, les êtres vivants, à l'extérieur de l'enceinte du temple mais à l'intérieur de l'État, perdent leur joie intérieure. L'esprit se ratatine en eux. Ils deviennent des coquilles vides. Nous avons vu que cela se produit même dans des Léviathans qui se disposent, tout du moins au début, à résister à un tel rétrécissement.

Au fur et à mesure que les générations passent, les individus dans les entrailles artificielles du cadavre, les ensis comme les zeks — ceux qui actionnent les anneaux du grand ver — se mettent de plus en plus à ressembler aux ressorts et aux roues qu'ils manipulent. À tel point que, quelque temps plus tard, ils auront entièrement pris l'apparence de ressorts et de roues. Mais ils ne seront jamais totalement réduits à l'état d'automate ; Hobbes et ses successeurs le regretteront.

Les gens ne deviennent pas tout à fait des coquilles vides. Une faible lueur de vie demeure chez les ensis et les zeks sans visage qui ressemblent plus à des ressorts et à des roues qu'à des êtres humains. Ils sont des êtres humains en puissance. Ils sont, après tout, les êtres vivants qui portent la responsabilité de la naissance du cadavre, ils sont ceux qui reproduisent, sèvent et actionnent le Léviathan. Sa vie n'est qu'une vie empruntée ; il ne respire ni ne se multiplie ; ce n'est même pas un parasite vivant ; c'est une excrétion et ils sont ceux qui l'excrètent.

La reproduction coercitive et obligatoire de la vie du cadavre est le sujet de plus d'un essai. Pourquoi les gens font-ils cela ? C'est le grand mystère de la vie civilisée.

Il n'est pas suffisant de dire que les gens sont contraints. Les premiers zeks capturés travaillent seulement parce qu'ils y sont physiquement contraints, mais la contrainte physique n'explique plus pourquoi les enfants des zeks ne lâchent pas leurs leviers. Ce n'est pas que la contrainte se dissipe. Elle ne disparaît pas. Le travail est toujours du travail forcé. Mais quelque chose d'autre se produit, quelque chose qui s'ajoute à la contrainte physique.

Au début, la tâche imposée est considérée comme une charge. Le zek nouvellement capturé sait qu'il n'est pas un réparateur de digues, il sait qu'il est un Cananéen libre débordant de vie extatique, car il ressent encore les esprits des montagnes et des forêts du Levant palpiter en lui. La remise en état des digues est quelque chose qu'il accepte afin d'éviter d'être massacré ; c'est quelque chose qu'il porte simplement, comme une lourde armure ou un masque disgracieux. Il sait qu'il jettera son armure dès que l'ensi aura le dos tourné.

Mais la tragédie de cela c'est que plus longtemps il porte son armure et moins il est capable de l'enlever. L'armure adhère à son corps. Le masque se colle progressivement à son visage. Ses tentatives pour ôter le masque deviennent de plus en plus douloureuses, car la peau a tendance à s'arracher avec lui. Il y a encore un visage humain sous le masque, de même qu'il y a encore potentiellement un corps libre sous l'armure, mais la simple action de les mettre à l'air demande un effort presque surhumain.

Et comme si tout cela n'était pas suffisant, quelque chose commence à se produire dans la vie intérieure de l'individu, dans son extase. Elle commence à se tarir. De même que les esprits vivants de la communauté antérieure se sont ratatinés et sont morts quand ils ont été enfermés dans le temple, l'esprit vivant de l'individu se ratatine et meurt à l'intérieur de l'armure. Son esprit ne peut pas plus respirer en vase clos que ceux des dieux. Il étouffe. Et comme la vie se ratatine en lui, elle laisse un vide grandissant. Ce gouffre béant se remplit aussi vite qu'il se vide, mais non pas de joie, d'esprits vivants. L'espace vide se remplit de ressorts et de roues, de choses mortes, de la substance du Léviathan.

L'être humain autrefois libre devient de plus en plus ce que Hobbes pense qu'il est. L'armure portée naguère à l'extérieur s'enroule désormais autour de l'intérieur de l'individu. Le masque devient le visage de l'individu. Ou bien, comme nous le disons, la contrainte est « intériorisée ». La vie extatique, la liberté, se réduisent à une simple potentialité. Et la potentialité, comme Sartre le fera remarquer, n'est rien.

Cette réduction est la plus visible dans les cités de Sumer, des Léviathans qui sont étonnamment modernes à cet égard aussi. Elle devient si visible que les Sumériens commencent à s'en apercevoir eux-mêmes. Ce n'est pas la ritualisation de plus en plus abrutissante des activités du temple qui les gêne, ni même le vide intérieur de plus en plus perceptible des ensis et de leurs familles. Tout cela semble être accepté comme une conséquence de la nécessité d'un approvisionnement sûr en eau et en zeks. Ce qui les gêne c'est que les descendants des premiers Sumériens sont eux-mêmes réduits à l'état de zeks. L'instrument principal de cette réduction est le commerce, ou comme nous disons, les affaires. Plus que tout autre Léviathan des anciens temps, la ville sumérienne est un paradis pour les hommes d'affaires.

Un homme d'affaires est un être humain dont l'humanité vivante a été expulsée complètement. Il est par définition une personne qui s'accommode, et qui profite, des entrailles matérielles du Léviathan. Les gens réduits à l'état de choses figurent parmi les objets qui se trouvent dans les entrailles de la bête et constituent manifestement du gibier pour ce chasseur de profits. L'axiome de l'homme d'affaires, bien avant qu'Adam Smith ne le fasse connaître au public, est : chacun pour soi et les dieux contre tous.

Nous avons déjà vu comment l'homme d'affaires sumérien a réduit une communauté d'étrangers à l'état de débiteurs, de réfractaires, et enfin de zeks. Il applique maintenant la même sagesse économique

aux étrangers à l'intérieur de Sumer, et, en fin de compte, il cesse de distinguer les étrangers des Sumériens.

Cette réduction va si loin que, au temps du règne d'Urukagina, le lugal lui-même est embarrassé par cette situation. Et ce lugal décide de faire quelque chose à ce sujet, ou du moins il publie une tablette qui énonce cette intention.

Urukagina, qui assume la charge de lugal de Lagash à une époque où ses voisins du sud ont déjà paré les rives du Nil avec les premières pyramides, n'est probablement pas le premier réformateur. Mais il est le premier attesté par un document. Il est le premier d'une longue liste à vouloir placer le bien-être du ver entier devant le bien-être d'un de ses anneaux. Il peut voir que ceux qui recherchent avidement le profit, et qui ne constituent qu'une section de l'ensemble, ont faussé la cohérence du cadavre, sa capacité même à se mouvoir, en dévorant toutes ses entrailles. Il proclame que les vipères « ne doivent pas ramasser de fruits dans le jardin du pauvre », qu'elles « ne doivent pas livrer le faible et la veuve au puissant », qu'elles ne doivent pas réduire les Sumériens à l'état de zeks.

En plaçant la prospérité du ver entier au-dessus de celle de son anneau le plus enflé, ce lugal réformateur, comme beaucoup de ses successeurs libéraux, déchaîne des forces qui le submergent. Se fiant à sa mémoire des premiers stades de l'existence du ver, il présume qu'il connaît l'arrangement le meilleur, ou le plus juste, des anneaux du ver.

Le premier Urlugal présumait qu'il connaissait la hiérarchie des dieux et il fit accepter sa présomption parce que les dieux étaient déjà faibles et mourants.

Urukagina ne parvient pas à s'en sortir parce que l'anneau qu'il attaque, bien que mort par définition, est fort. Le châtiment prend la forme d'une invasion de la part d'Umma. Urukagina est évincé de sa charge par Lugal-zaggizi d'Umma. Urukagina est tué, de même que ses ensis libéraux et la plupart de ses zeks, et Lagash est rasée complètement.

La ville d'Umma n'est connue ni pour sa puissance ni pour son courage, et elle n'a pas acquis soudainement ces qualités. Son homme fort, Lugal-zaggizi, n'envahit pas Lagash avec les forces d'Umma. Les forces nécessaires aussi bien que la technologie exigées pour une telle invasion se trouvent dans l'anneau qu'Urukagina a attaqué. Lugal-zaggizi est l'instrument de la chute du réformateur non seulement parce qu'il soutient les puissants, mais aussi parce qu'il sait quelque chose qu'Urukagina ne savait pas.

Lugal-zaggizi comprend que la tête du Léviathan n'est pas là où elle était il y a un an ou une génération, ni là où Urukagina pense qu'elle devrait être. De même que le dieu du lugal est toujours le dieu résidant dans la ziggourat en forme de phallus, l'anneau le plus puissant du Léviathan est toujours sa tête. Telle est la justice du Léviathan, et Lugal-zaggizi, et non Urukagina, est le véritable champion du ver.

Le soutien de Lugal-zaggizi aux puissants lui fournit des alliés dans toutes les cités de Sumer. Peut-être sont-elles toutes assaillies par des réformateurs nostalgiques d'un ordre antérieur du Léviathan. Les forces de Lugal-zaggizi les envahissent toutes.

Avant que tous les cadavres soient enterrés, Lugal-zaggizi est le lugal d'Umma, de Lagash, d'Ur et d'Erech. Ses scribes le décrivent comme l'Homme d'Erech, le Seul et l'Unique. La vallée du Tigre et de l'Euphrate est occupée par un Léviathan unique. Sumer est une pour la première fois. Le ver a mangé tous ses prédécesseurs. Les scribes de Lugal-zaggizi le décrivent également comme le lugal des lugals, une expression que ses sujets de langue sémitique traduisent par le roi des rois et le seigneur des seigneurs.

Mais les jours de cet homme pourtant tout-puissant sont comptés. De même que ceux qui parlent le sumérien ne sont plus tous des prêtres et des ensis, ceux qui parlent le sémitique ne sont plus tous des zeks. Par voie de mariage, de vaillance physique ou de flagorne-rie, les petits-enfants des zeks arrivent au palais et au temple. Ceux qui sont dans le temple prennent la liberté de donner des noms de déités sémitiques oubliées depuis longtemps aux dieux sumériens,

en donnant par exemple le nom vulgaire d'Ishtar à la fille de la Lune. Les prêtres de langue sumérienne paraissent ne plus s'en préoccuper ; beaucoup d'entre eux savent que les dieux sumériens ne sont désormais rien de plus que des noms. En outre, de nombreux frères de prêtres de langue sémitique sont des ensis –il y en a tant, en effet, qu'il serait imprudent d'insister sur le fait que le nom réel d'Ishtar est Inanna. Bien plus, dans les villes éloignées qui parsèment la route allant de Sumer jusqu'au Levant et au Sinaï, il y a non seulement des ensis de langue sémitique mais même un petit nombre qui prétend à la fonction de lugal. Sargon l'Akkadien en est un.

Sargon est sumérien en tout sauf pour ce qui concerne sa langue. Il commença apparemment sa carrière comme ensi du lugal d'Ur, pour lequel il collectait le tribut dans une province du Levant. Lorsque Ur échut à Lugal-zaggizi, Sargon nomma sa province Akkad et il prit la fonction de lugal. Il a observé le gras Léviathan de Lugal-zaggizi, quelque chose que nous appellerions un empire, pendant une génération entière. Il comprend tout d'un coup quelque chose que même Lugal-zaggizi ne sait pas ; ses scribes disent que c'est Ishtar qui le lui a dit. Sargon sait que la tête-phallus du Léviathan est pour tous les puissants, et non pas uniquement pour les puissants de langue sumérienne.

Tous les puissants qui ont ressenti ne serait-ce qu'un manque de considération trouvent un champion chez Sargon. En suivant l'exemple de Lugal-zaggizi, il fait prisonnier son mentor et balaye irrésistiblement les villes qui donnèrent naissance aux premiers Léviathans.

Un Léviathan unique, aussi long que le Nil et plusieurs fois plus large, s'étend maintenant sur la totalité du Croissant Fertile. Ses entrailles contiennent les cités mésopotamiennes d'Umma, d'Ur, de Lagash et d'Erech, ainsi que toutes les villes qui jalonnent les routes vers le Levant.

Sargon, qui commença sa carrière comme collecteur de tribut, sait aussi bien que tout pharaon ou lugal ce que le ver fait le mieux. Il mange le tribut, non seulement pour nourrir le lugal et les ensis,

qui ont maintenant des noms sémitiques, mais par-dessus tout pour nourrir les dieux de plus en plus violents qui résident dans le temple, des dieux aussi morts que le Léviathan lui-même, et aussi affamés que lui.

* * *

Les exploits et les destins d'Urukagina, de Lugal-zaggizi et de Sargon sont le sujet de ce que nous appelons l'« histoire ». Mary Jane Shoultz a démystifié ce mot. Quand nous parlons de l'histoire réelle, de l'histoire au sens propre, nous voulons dire l'*His-toire*.

C'est une affaire exclusivement masculine. Si les femmes y font leur apparition, elles le font en portant une armure et en tenant une forme phallique. Ces femmes-là sont masculines.

Toute l'affaire tourne autour des formes phalliques : la lance, la flèche, la ziggourat, l'obélisque, le poignard, et naturellement plus tard la balle et le missile. Tous ces objets sont taillés en pointe, et ils sont tous faits pour pénétrer et tuer. La ziggourat mésopotamienne et l'obélisque égyptien, montagnes fabriquées par l'homme qui pointent vers le ciel, annoncent le jour où les mâles déchireront la couche d'ozone de l'atmosphère et se propulseront dans les espaces privés d'air où seuls les dieux volaient autrefois.

Beaucoup, depuis Euripide jusqu'à Bachofen, Shoultz, Grass et Turner, se demanderont pourquoi l'*His-toire* est si exclusivement masculine. Ils se rappelleront la qualité d'étalon du mâle humain à l'état de nature et ils se poseront la question de savoir si les hauts faits du Léviathan qui constituent l'*His-toire* ne sont pas la revanche du mâle.

Avec l'essor des Léviathans, les femmes sont rabaisées, domestiquées, maltraitées et instrumentalisées, et les scribes se mettent ensuite à effacer le souvenir que les femmes furent un jour importantes. Diamond affirme que l'instruction, que Shoultz dénomme « l'instruction-mâle », est idéalement adaptée à l'effacement du passé de la mémoire.

Dans les vieilles communautés, lorsqu'un ancien oubliait quelque chose, un autre était susceptible de s'en souvenir, et les traditions ne pouvaient guère se perdre à moins que la communauté tout entière ne connût un désastre.

Mais dès que la mémoire sociale se loge sur les rouleaux et les tablettes des scribes, une seule directive du pharaon ou du lugal peut effacer toute une partie du passé, ou même tout le passé.

En Égypte, de nombreux cartouches anciens, des médaillons, seront trouvés avec le nom à peine discernable d'une femme, la matriarche ; sur tous ces cartouches, le nom de la femme est effacé par les scribes des temps postérieurs qui y inscrivent le nom d'un homme.

La femme est la mère ; elle est la terre ; elle donne naissance à la vie. Mais l'homme ne se sent plus inférieur ; il s'est immergé dans le Léviathan qui est asexué et qui ne donne naissance à aucune vie, mais qui n'a pas besoin de donner naissance puisqu'il est immortel. L'armure du Léviathan leur conférant les pleins pouvoirs, les mâles rendent coup pour coup.

Turner citera l'un de ces contes pour endormir les enfants racontés par les Akkadiens sumérisés qui partagent le pouvoir avec Sargon. Ils se rappellent encore la mère originelle, Tiamat, la première ancêtre de la vie. Mais maintenant, ils se débrouillent pour qu'elle soit aussi morte que le Léviathan, puisqu'ils disent que le ciel et la terre elle-même sont formés de son cadavre démembré. Mardouk, le dieu de Sargon, est celui qui l'a démembrée. Selon les termes de Turner, Mardouk « écrase son crâne, fend son corps comme une huître, et les vents dociles emportent son sang ». Turner fera remarquer que le violent Mardouk aura une longue lignée de successeurs qui haïssent la terre ; notre lugal contemporain Reagan essaiera d'être le dernier. *L'His-toire* est une chronique des actes des hommes se trouvant à la tête phallique du Léviathan, et, dans son sens large, elle est la « biographie » de ce que Hobbes appellera l'homme artificiel. Il y a autant d'*His-toires* qu'il y a de Léviathans.

Mais *l'His-toire* tend à devenir singulière pour la même raison que Sumer et maintenant tout le Croissant Fertile deviennent singuliers.

Le Léviathan est un cannibale. Il dévore ses contemporains comme ses prédécesseurs. Il aime la pluralité de Léviathans aussi peu qu'il aime la terre. Son ennemi c'est tout ce qui est à l'extérieur de lui.

L'*His-toire* est née avec Ur, avec le premier Léviathan. Avant ou hors du premier Léviathan, il n'y a pas d'*His-toire*. Les individus libres d'une communauté sans État n'avaient pas d'*His-toire*, par définition : ils n'étaient pas entourés par le cadavre immortel qui est le sujet de l'*His-toire*. Cette communauté était une pluralité d'individus, un regroupement de libertés. Les individus avaient des biographies, et c'étaient elles qui étaient intéressantes. Mais la communauté en tant que telle n'avait pas de « biographie », d'*His-toire*.

Pourtant le Léviathan a bien une biographie, mais une biographie artificielle. « Le roi est mort, vive le roi ! » Des générations meurent, mais Ur continue à vivre. À l'intérieur du Léviathan, une biographie intéressante est un privilège qui est conféré à peu de personnes ou même à une seule ; les autres ont des biographies ternes, semblables aux copies égyptiennes des originaux autrefois magnifiques. Ce qui est intéressant maintenant, c'est l'histoire du Léviathan, tout du moins pour ses scribes et ses His-toriens.

Pour les autres, comme le saura Macbeth, la légende du Léviathan, comme celle de son souverain, est « une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et ne signifiant rien ».

Le souverain est tué par un envahisseur ou un usurpateur et ses grands actes meurent avec lui. L'histoire du ver immortel finit lorsqu'il est avalé par un autre immortel. Le récit de ces absorptions est le sujet de l'*His-toire* mondiale, qui, par son nom même, préfigure déjà un seul Léviathan qui renferme la terre entière dans ses entrailles.

* * *

Les tentatives des prisonniers humains de s'extraire des entrailles des vers morts sont au moins aussi courantes que les absorptions de petits Léviathans par de plus grands. Les gens ne se contentent

pas de se révolter. En réalité, les gens partent, s'échappent, fichent le camp. Ils essaient constamment de le faire. Ils y réussissent fréquemment.

Le règne de Sargon fut long. Son empire dura deux générations. Il s'acheva quand « tous les pays se révoltèrent contre lui et le cernèrent à Agade », d'après les termes d'une tablette cunéiforme. Rien ne reste de l'énorme Léviathan qui s'étendait sur tout le Croissant Fertile.

Malheureusement, des anneaux du ver décomposé demeurent disséminés dans la région, et chaque anneau tend à se recomposer en un ver complet. Les choses mortes possèdent des pouvoirs qui font défaut aux êtres vivants. Les biologistes essaieront de donner cette étrange capacité des choses mortes aux êtres vivants, par un procédé appelé clonage.

Certains fragments, ceux qui contiennent les riches et les puissants, parviennent à faire bouger le nouveau ver, et un nouveau Léviathan punit ceux qui se sont échappés en les réduisant carrément à l'esclavage, à l'état de zeks perpétuels. Le successeur de Sargon, Rimush, étend même la carcasse du ver jusqu'aux Élamites dans les plaines persiques.

Il y a des révoltes de toutes parts et, à la fin, Rimush est tué par ses propres gardes. Son successeur est Naram-sin, qui est appelé « le dieu d'Agade » par ses scribes, mais l'empire de ce dieu est en état de décomposition continue. Les captifs qui sont dans les entrailles de ce Léviathan invitent les nomades sans roi de partout à les aider à mettre en pièces le monstre de l'intérieur.

Les guerres intestines durent jusqu'au règne du successeur suivant. À la fin, les Élamites s'en vont, les Lagashiens s'en vont, et puis la bête entière se brise en petits morceaux. Même les zeks abandonnent les canaux.

Le grand Léviathan est détruit, et pour beaucoup de gens définitivement. Il faudra attendre quatre générations pour qu'un Léviathan semblable réapparaisse dans cette partie du monde. L'anarchie est de retour dans le Croissant Fertile.

Malheureusement, ce n'est pas l'anarchie de la période antérieure. Les êtres humains qui se sont extraits du Léviathan sont mutilés. Leur armure ne se détache pas. Chez beaucoup, la potentialité d'être un humain reste nulle. La région elle-même a été transformée par les Léviathans en guerre en une *wilderness* inhospitalière. Et certains des alliés, par exemple les Goutéens, qui avaient été invités à aider à culbuter le grand ver, essaient de mettre en marche un ver à eux, sur le modèle de celui de Lugal-zaggizi et de Sargon. Néanmoins, les captifs s'en vont, préférant apparemment l'anarchie, même imparfaite à l'ordre du Léviathan.

Pendant la génération même où l'anarchie est de retour dans l'ancienne Sumer-Akkad, les conscrits du pharaon délaissent les tâches de construction des pyramides et des palais qui leur avaient été assignées, se retournent contre le pharaon et contre tous les rites officiels de ses prêtres, et ils rétablissent ainsi un certain degré d'anarchie sur le Nil. Les zeks du pharaon retournent à leurs villages et ils essaient de reprendre la vie qu'ils vivaient dans les temps anciens. Mais des anneaux brisés du monstre qui était dirigé par le monarque de Memphis sont éparpillés sur les rives du Nil. Les anciens agents du pharaon déchu essaient de mettre en mouvement certains de ces anneaux. « Soixante-dix rois en soixante-dix jours » : cela révèle le degré de leur succès.

Et, une génération ou deux après l'effondrement de ces deux géants (les archéologues ne sont pas d'accord sur la chronologie), une troisième tentative de mise sur pied d'un Léviathan cafouille. Mohenjo-Daro sur l'Indus est abandonné par ses habitants. Les détails de ce départ ne seront pas connus parce que leur écriture n'a pas été déchiffrée. Ce départ sera un mystère pour des gens au cerveau civilisé, et ses causes seront cherchées dans des inondations, des sécheresses, des invasions et même un « changement tectonique ». Si l'on est convaincu que les gens ne voudraient jamais quitter les entrailles de la Civilisation, alors on doit avoir recours aux changements tectoniques pour expliquer pourquoi ils partent. Mais si l'on n'en est pas aussi convaincu, alors le mystère n'est pas

ce pourquoi les gens s'en vont, mais pourquoi ils y restent aussi longtemps qu'ils le font.

Les gens de l'Indus ont évité d'être mis aux fers par un État pendant de nombreuses générations. Les gens du Tigre et du Nil ne l'ont pas évité durant aussi longtemps.

L'on doit ici faire remarquer que les anneaux des Léviathans décomposés ont un avantage inéquitable sur les communautés d'êtres humains libres. Les anneaux sont comme des machines.

S'ils ont été simplement abandonnés et n'ont pas rouillé trop profondément, ils peuvent être huilés et remis en fonctionnement par n'importe quel bon mécanicien. Les anneaux, étant des choses mortes, peuvent se corroder ; ils ne meurent jamais.

Mais, une fois mortes, les communautés humaines restent mortes. Les communautés d'êtres vivants sont nettement inférieures à cet égard. Dit quelque peu différemment, cela veut dire que la mort est toujours du côté des machines.

Cela a des conséquences tragiques pour ceux qui finalement réussissent à se débarrasser de la lourde carcasse. Ils ne peuvent pas retourner aux anciennes communautés, car elles ont été détruites par des générations de civilisations qui ont commis des pillages, des rapt et des meurtres. Les gens ne peuvent pas revenir à leur ancienne vie ; ils doivent recommencer autre chose. Nous ne ferons pas semblant de croire que les usages, ce que nous appelons la culture, nourris et cultivés pendant des centaines de générations, peuvent être régénérés en une seule nuit. Il est très possible que ces usages exigent la mise en culture pendant de nombreuses générations.

Mais les gens qui luttent pour lancer un nouveau commencement n'ont pas d'époque où le faire. Ils campent au milieu des anneaux du Léviathan, des machines que tout bon mécanicien peut réactiver et utiliser pour anéantir les efforts de toute une génération en une seule campagne.

Et c'est précisément ce qui se passe. Sur le Nil, des anneaux du Léviathan décomposé sont remis en marche à Thèbes et

Hérakléopolis, et tous deux se transforment en vers complets. Sur le Tigre et l'Euphrate, en fait à Erech, l'homme fort Utukhegal met la main sur le ver peu dégourdi que ceux de Gouti ont mis en marche, uniquement pour être renversé par son adjoint. Ce dernier, Urnammu, réussit à remettre tout le Léviathan suméro-akkadien en état de marche, en l'étendant de nouveau du Levant jusqu'à Élam. Tous les efforts pour lancer un nouveau commencement sont réduits à néant. Ils ne sont pas interrompus : ils sont tués.

Après deux générations, les captifs du monstre régénéré s'échappent de nouveau. Cette fois-ci, le Léviathan suméro-akkadien est abandonné pour de bon. Mais les Sémites sumérianisés et cuirassés insistent pour rafistoler les anneaux, et à Assur, ils mettent en marche un nouveau ver, celui-ci garni de zeks pris parmi de nouveaux étrangers sémitiques, les Amorites.

Cinq générations plus tard, les descendants des zeks amorites lancent un Léviathan à eux à Babylone, où ils continuent à appeler les contremaîtres des gangs de labeur des « surveillants d'Amorites ». Et cinq générations après, l'Amorite Hammourabi étend le ver babylonien sur l'ancien royaume d'Urukagina, tandis que les précédents maîtres des Amorites, les Assyriens, étendent leur ver sur les provinces occidentales du royaume de Lugal-zaggizi.

Pendant ce temps, des gens non dénommés venant des forêts et des montagnes de Gouti ont transporté des pièces de l'armure mésopotamienne à travers toute l'Eurasie jusqu'en Chine, car telle est l'origine, dit-on, de la culture Yang Shao. Deux générations seulement plus tard, il y a une écriture et une dynastie Hsia : on attribue à son fondateur, Yü, d'avoir pourvu à un approvisionnement en eau sûr.

À l'ouest du Croissant Fertile, en Anatolie, où les femmes continueront pendant de nombreuses générations à célébrer la fertilité exubérante de la terre, il existe déjà, en deux lieux souvent visités par les marchands assyriens, des vers naissants, connus plus tard des Égyptiens et des Assyriens sous le nom de Hittites.

Chaque nouveau modèle a des accessoires qui manquaient à ses prédécesseurs. Les anneaux laissés au Levant par la décomposition du monstre de Sargon sont reconditionnés en monstres mobiles, semblables à des pieuvres, qui transporteront le commerce phénicien jusqu'à des endroits bien au-delà de la portée de beaucoup de vers immobiles. Les marchands phéniciens reconditionnent même, à Byblos et à Ugarit, les écritures hiéroglyphique et cunéiforme en un outil commercial bien plus efficace, l'alphabet.

Les communautés humaines régressent à mesure que les vers progressent. Comme L. Mumford le suggérera, le plus grand exploit du Léviathan est de réduire les êtres humains à l'état de choses, de transformer les hommes en unités combattantes mécaniques efficaces.

Tout cela est déprimant. Le royaume de la mort est en expansion. Et puisque la mort est à la vie ce que la nuit est au jour, lorsque le royaume de la mort se développe, celui de la vie se contracte. L'histoire inhumaine ne raconte vraiment rien d'humain.

Ayant mentionné certains des principaux protagonistes qui se sont attaqués aux communautés humaines et à la Terre-Mère elle-même, je vais me tourner vers un petit groupe de gens qui se sont extraits des entrailles de l'un des plus grands Léviathans. Ces gens-là étaient sans importance pour tout le monde sauf pour eux-mêmes à l'époque de leur évasion et ils seraient restés sans importance si leurs héritiers juifs, chrétiens et islamiques n'avaient pas transporté la marque de l'expérience de leur évasion jusqu'à tous les refuges auparavant sûrs du globe.

Ces gens-là sont, évidemment, les Hébreux qui s'évadèrent de la civilisation égyptienne. Et arrivé à ce point je dois dire que je suis surpris par l'interrogateur cuirassé qui m'a jeté d'un air suffisant les bienfaits de la Civilisation au visage, puisqu'une partie de sa cuirasse est faite des détritiques de ce petit groupe qui s'éloigna de ces merveilles.



— Chapitre 4 —

Le livre qui est à l'origine des religions civilisatrices d'aujourd'hui ne commence pas avec les constructeurs de Civilisation, c'est-à-dire avec les Sumériens qui mirent sur pied le premier Léviathan. Son premier chapitre parle d'un jardin terrestre, un endroit qui rappelle l'état de nature. Son deuxième chapitre parle de la fuite de gens des entrailles d'un vaste Léviathan. Ce livre décrit ensuite d'un point de vue non critique la tentative de ces gens-là de mettre sur pied leur propre Léviathan, mais le livre continue en parlant des captivités douloureuses et souvent insupportables qu'ils subirent dans les intestins d'autres vers. L'impression d'ensemble qu'il donne c'est que les merveilles de la Civilisation ne sont pas positives, que ce ne sont pas des merveilles qui favorisent la vie.

Les évasions hors de la Civilisation sont si nombreuses et si fréquentes que les vers dévoreurs de vie apparaissent en état continu de décomposition.

L'exode d'Israël hors d'Égypte n'est pas une évasion majeure, mais elle est une évasion qui est bien documentée, de sorte que nous pouvons avoir une vision de l'intérieur de certaines des actions et même de certaines des pensées des participants.

Les sujets de l'exode sont des zeks de l'Égypte, mais ils semblent être des zeks relativement privilégiés. Ils ne savent pas lire et écrire. Comme cela se révélera plus tard dans le récit, ce ne sont pas des gens qui sont tous du même avis et, s'ils ne forment même pas une seule tribu, ils seront soudés en une par leurs expériences communes ultérieures.

Ils ne sont pas restés longtemps en Égypte, seulement quelques générations, de sorte qu'ils se souviennent qu'il existe un monde à l'extérieur de l'Égypte. Leur référence au jardin terrestre est peut-être

un souvenir d'un monde hors du Léviathan. Turner suggérera que le seul jardin dont ils se souviennent est le jardin mésopotamien du lugal et de ses successeurs akkadiens.

C'est peut-être réellement le cas pour certains d'entre eux, mais je suppose que la plupart ont quelque chose d'autre en tête.

Quarante générations après leur exode d'Égypte, les scribes de ces gens-là écriront leur Livre ; dans ce Livre, ils raconteront avec précision des événements politiques et militaires décrits sur des tablettes et des rouleaux qui sont accessibles aux érudits modernes, mais qui n'étaient pas accessibles aux scribes. Les mémoires des gens qui ne savent ni lire ni écrire sont longues. Des gens qui se souviennent des actes des pharaons, des Hittites et des Assyriens peuvent aussi se souvenir que leurs ancêtres vivaient autrefois en communautés d'êtres humains libres, que ce soit au Yémen ou en Éthiopie, et que ces ancêtres communiaient avec les animaux, avec la terre, avec l'esprit du ciel et l'esprit du pommier.

Je soupçonne qu'ils se rappellent, et appellent Éden, ce dont d'autres se souviennent comme de l'Âge d'or. Et s'ils se sentent mal à l'aise en Égypte, le souvenir qu'il y a un extérieur, et même un extérieur agréable, idyllique, doit stimuler en eux le désir de quitter la plus grande et la plus riche de toutes les anciennes civilisations.

Malgré leur nostalgie de ce que Morgan et Engels appelleront un stade plus primitif d'existence, un stade qui n'était pas un mode de production, ces zeks relativement privilégiés n'ignorent pas les conditions matérielles et sociales de leur époque. Ils savent que le Léviathan égyptien n'est qu'un monolithe parmi les autres, et ils semblent en savoir beaucoup sur les autres. Ce n'est pas surprenant, puisqu'ils se souviennent d'ancêtres récents plus nettement qu'ils ne se souviennent d'Adam d'Éden, et au moins d'un de ces ancêtres récents, un homme appelé Abraham, provenant de Harran, ville située au carrefour même des routes conduisant aux plus grands Léviathans du monde. Même si cet Abraham ne vivait pas près du palais du gouverneur ou du temple mais dans les environs, il était

certainement familier avec la ville et ses jardins, et probablement aussi avec les jardins d'autres villes.

Abraham a dû être encore plus familier avec les marchands et les soldats des grands Léviathans, puisque Harran est située sur la route prise par les voyageurs de commerce assyriens qui cherchaient des profits de bonne fortune en Anatolie, et que le commerce pacifique de ces représentants, qui avait lieu pendant la journée, conduisait presque inévitablement au cours de la nuit à des heurts d'armées ignorantes qui transformaient les environs de Harran en une plaine étrangement obscure.

Les parents d'Abraham ont été certainement entraînés dans les alarmes confuses de combat et de fuite. Ils ont même dû combattre comme auxiliaires aux côtés des hommes cuirassés, égyptiens ou hittites. Il est peu probable qu'ils aient été des auxiliaires des Assyriens puisque leur livre n'exprimera que de l'horreur et de la peur à l'égard des escadrons de la mort envoyés par les tyrans d'Assur et de Ninive.

Les scribes écriront que leur ancêtre Abraham n'adorait déjà que Yahvé, mais ils prenaient sûrement leurs désirs pour des réalités, puisque les petits-enfants d'Abraham honoreront encore plusieurs dieux de la nature dans leur captivité ultérieure en Égypte. On ne nous dit pas exactement quand et pourquoi les parents d'Abraham se mirent en route ou furent emmenés en Égypte, mais il existe de nombreuses occasions où un tel voyage aurait été opportun ou même nécessaire.

* * *

Les tentatives répétées des successeurs akkadiens et amorites de Lugal-zaggizi de remettre le Léviathan embrassant le monde en état de marche eurent l'effet non intentionnel de mettre en mouvement de nombreux peuples du monde.

Nous avons déjà vu combien la visite d'un marchand, d'un cousin du marchand et de quelques hommes cuirassés pouvait être pertuba-

trice. Des communautés de planteurs de graines et des communautés de nomades pastoraux prirent les armes, soit pour se protéger de visites futures, soit pour essayer de récupérer leurs parents capturés. En Anatolie, des femmes influentes exhortèrent le pankuš, le conseil de tous, à défendre leurs usages contre les attaques des marchands de la mort, et les époux les plus puissants de ces femmes influentes commencèrent à construire des murs. Les scribes hittites postérieurs ne feront allusion sur leurs tablettes qu'à l'époux puissant, et ils le mentionneront sous le nom du roi Labarnash Ier, mais ils rappelleront que ce roi était un simple époux parce que les femmes resteront fières et fortes à l'époque des scribes. Les femmes anatoliennes ne furent pas rabaissées si facilement ; plus de cinquante générations plus tard, Hérodote parlera encore des « Amazones » anatoliennes, et il y aura encore des femmes puissantes en Anatolie à l'époque patriarcale de Rome.

Pendant que les communautés les plus établies résistaient au monstre en s'enfermant derrière des murs, les nomades pastoraux plus mobiles firent comme le Gouti avait fait et prirent d'assaut les portes des Léviathans voleurs. En ce temps-là, les tentacules tenaces des différents Léviathans avaient dispersé les arrière-grands-parents de pratiquement tous les peuples qui auraient voulu prendre d'assaut les portes des Léviathans à des époques plus récentes. Arrière-grands-parents des gens parlant sanskrit et iranien, des gens parlant tungus et turc, des Mongols, des Finnois et des Magyars. Les Mésopotamiens les appelaient Kassites, Hourrites et Mitanniens. Les Égyptiens les appelaient Hyksos. On dit que les Hittites, dont le pays d'adoption est l'Anatolie, trouvent leur origine parmi eux.

Beaucoup de ces gens sans roi montaient des chevaux et maniaient des outils en fer, mais cela ne les rendait pas plus civilisés que les ancêtres des Ojibwa qui utilisaient du cuivre sur les Grands Lacs ; les chevaux et le fer ne sont devenus des forces productives de la technologie de la Civilisation que lorsqu'ils intégrèrent de l'armurerie du Léviathan.

Ces peuples n'avaient pas peur d'attaquer des villes, et la fureur amenait certains d'entre eux à saccager complètement les centres urbains de ceux qui les avaient dispersés. Les Kassites de langue sanskrite, fédérés avec les Élamites, rasèrent complètement une grande partie de l'empire des Amorites et atteignirent le seuil même de Babylone.

Les cousins des Kassites, appelés Hourrites par les Assyriens, formèrent leur propre fédération à cheval dans les hautes terres d'Arménie et harcelèrent Assur ainsi que les avant-postes levantins d'Assur.

Le peuple, ou les peuples, appelé Hyksos se fédéra avec les armées égyptiennes et chassa les Assyriens du Levant tout entier. L'armée hittite alliée avec les Hyksos, les Hourrites et les Kassites mit à sac Alep la commerçante, le joyau du Levant, de même que la distante Babylone elle-même, tout en aidant les Kassites à imposer aux Amorites les mêmes charges que les Amorites avaient imposés aux Kassites.

Il est possible que les parents d'Abraham aient aidé les Hyksos à déloger les Assyriens de leurs postes avancés du Levant et aient accompagné certains de leurs camarades auxiliaires jusque chez eux, chez le big brother situé sur le Nil, où la vie serait moins balayée par des alarmes confuses de combat et de fuite. Ou bien il se peut qu'ils aient cherché refuge sur le Nil une génération plus tard quand les Mitanniens à cheval firent au royaume d'Assyrie ce que les Kassites avaient fait à celui de Babylone.

Il est aussi possible que les parents d'Abraham aient été capturés par Amosis le victorieux. Ou bien, deux générations après cela, ils pourraient avoir été emmenés vers le Nil lors d'une expédition de chasse au zek lancée par Touthmôsis II.

Il semble vraisemblable que les héritiers d'Abraham étaient déjà établis comme zeks aux environs de Karnak ou même plus au sud quand Ménélas et ses Mycéniens fortifièrent leurs villes sur le rivage nord de la Méditerranée, et quand une éruption volcanique en Crète

aplatit la maison communautaire en pierre qui sera appelée plus tard le palais de Minos.

Ils ont probablement vu, et ils ont même pu participer à la construction du palais de la reine Hatchepsout sur l'autre rive du Nil, l'une des plus grandes merveilles architecturales du monde, qui n'a été égalée ni avant ni depuis – un palais entouré par des jardins tropicaux luxuriants qui retournèrent plus tard aux sables du désert. Mais ils ne furent pas impressionnés par cette merveille. Comme les zeks d'ailleurs, ils ont probablement éprouvé des douleurs dans leurs phalanges quand ils ont vu les grands monuments de leurs maîtres. Pour cette même raison, ils n'avaient pas pu penser au jardin du lugal quand ils se souvenaient de l'Éden, et ils n'avaient guère pu penser que leurs ancêtres étaient nés dans un jardin de lugal.

Ils étaient encore en Égypte quand la reine Hatchepsout fut assassinée par son successeur, quand les scribes gommèrent son nom des cartouches, fabriquant ainsi la preuve qui démontrait qu'il n'y avait jamais eu de femme pharaon. Les zeks ont dû se demander s'il fallait réellement faire tout cela pour effacer le souvenir d'une femme qui n'a jamais réclamé d'être autre chose qu'un homme.

Les captifs n'avaient pas pu savoir que, pendant que le nom d'Hatchepsout était souillé et oublié en Égypte, Thésée — celui qui haïssait les femmes, un basileus ou le commandant d'une bande de Mycéniens — était en train de vaincre les Amazones anatoliennes, de tuer Antiope, de réduire en esclavage ses sœurs et de se retrancher dans la ville fortifiée de Troie.

* * *

Les Hébreux vivant en Égypte n'ignoraient nullement les usages et les actes des grands Léviathans de leur époque. On peut même supposer qu'ils n'étaient pas tous du même avis sur ces usages et ces actes. Certains d'entre eux, de même que certains Hyksos, étaient probablement des modernisateurs qui pensaient que Lugal-zaggizi et les autres pacificateurs d'énormes régions apportaient la paix et

non la lance. Les modernisateurs étaient sans doute une minorité. La majorité a dû constituer ce que nous appellerions les primitivistes, des gens qui regardaient nostalgiquement en arrière vers l'ancien jardin et ses dieux de la nature.

Les modernisateurs n'ont pas pu se sentir à l'aise aussi bien parmi leurs compagnons immigrés que parmi leurs hôtes égyptiens, étant donné que de nombreux hyksos avaient été expulsés pour leurs points de vue et leurs usages étrangers, à l'époque où des égyptiens honorables remplaçaient leurs alliés précédents comme administrateurs du Sinaï et du Levant. Les modernisateurs n'ont pu que ressentir du dépit quand Touthmôsis III envoya des égyptiens qui ignoraient tout des langues cananéennes administrer les terres du pharaon au Levant et protéger ces terres du cruel Mitanni, et les soi-disant ambassadeurs ont dû enrager quand Aménophis II se maria avec la fille du Mitannien Artatama et conclut une alliance avec ces conducteurs de char contre les Hittites.

Les enfants ou les petits-enfants des modernisateurs aussi bien que des primitivistes ont dû éprouver de la répulsion à l'égard d'Aménophis III, puisque non seulement il prolongea l'alliance abhorrée avec le Mitanni et qu'il envoya des ambassadeurs à l'horrible Assyrie, mais qu'il se maria avec sa propre fille. L'autorité de ce tyran détestable se poursuivit pendant presque deux générations ; heureusement que l'Ishtar envoyée par le Mitanni afin d'aider le tyran à vivre encore longtemps échoua.

Les modernisateurs ont respiré librement pour la première fois quand un modernisateur royal fut élevé à la charge de pharaon en tant qu'Aménophis IV et remplaça son nom par celui d'Akhnaton. Si ce pharaon ne fut pas le premier souverain totalitaire, il fut le premier souverain totalitaire révolutionnaire.

On dira de nos jours que les grands-pères de Moïse apprirent leur monothéisme d'Akhnaton, dont on pense qu'il l'a inventé. Je crois que ce pharaon n'eut pas à inventer ce qui avait été la pratique courante, pendant plus de cinquante générations, de ses voisins bâtisseurs de ziggourats. Il a pu apprendre certains détails de cette

pratique des immigrés sémitiques qui résidaient dans le palais ou dans ses environs.

Le pharaon décréta que, de même qu'il était le roi des rois et le seigneur des seigneurs, Aton le Soleil serait désormais le dieu des dieux. La révolution ne fut pas dans ce décret mais dans ce qui s'ensuivit. Des bandes armées de prêtres d'Aton nouvellement nommés, escortées par les armées du pharaon et probablement par les immigrés modernisateurs, prirent d'assaut les temples de tous les autres dieux et exproprièrent tous les autres clergés pour donner toutes les terres et tous les palais à Aton. Ce furent là les événements avant-coureurs des guerres de religion bien plus célèbres qui dévasteraient l'Europe à une époque ultérieure. L'Égypte n'avait jamais fait auparavant l'expérience d'un tel iconoclisme, d'une telle persécution, d'une telle violence intestine.

Malheureusement pour les modernisateurs, les prêtres conservateurs qui étaient restés loyaux aux dieux évincés, des groupes de ces prêtres en tout cas, se révoltèrent contre les usurpateurs et contre leur dieu Aton. Si certains immigrés avaient gagné la faveur d'Akhnaton, ils étaient maintenant en difficulté. Après avoir placé sur le trône Toutankhamon âgé de neuf ans, les prêtres adorateurs des idoles se mirent à traiter les partisans du monothéisme comme ils avaient été traités. Une nouvelle épuration d'étrangers commença. Il était temps de quitter l'Égypte.

Si Akhnaton n'a pas donné le monothéisme aux Hébreux, il leur fit quand même une faveur d'une autre sorte : il avait abandonné le Levant lorsqu'il avait rappelé ses armées pour écraser les idoles. Mais les persécutés apprirent rapidement que les Hittites avaient remplacé les Égyptiens comme occupants du Levant, de sorte que le Levant n'était probablement pas encore sûr pour les Sémites égyptianisés.

Aussi, les Hébreux restèrent là où ils étaient et ils ne firent rien pendant que le chef d'armée Horemheb souillait le nom d'Akhnaton, en prétendant que l'administration du monothéiste avait été

corrompue, ses collectes d'impôts frauduleuses, ses réquisitions arbitraires et son armée une bande de pillards.

Les Hébreux avaient certainement entendu dire que des zeks alliés avec des Araméens nomades avaient évincé le tyran de Babylone et que les escadrons de la mort assyriens avaient envahi avec promptitude Babylone et infligé des mutilations abominables aux rebelles. Ces informations n'enhardirent pas les rebelles potentiels. Aussi, les Hébreux restèrent tranquilles là où ils étaient pendant que Ramsès Ier et Ramsès II firent à la mémoire d'Akhnaton ce que Touthmôsis III avait fait à la mémoire d'Hatchepsout : ils l'effacèrent.

* * *

Finalement, le jour tant attendu s'approcha.

Ramsès II, mégalomane qui ordonna de construire à travers toute l'Égypte des statues de lui-même de la taille d'une montagne, décida de conquérir le monde. Ce pharaon vida l'Égypte de sa nourriture et de ses fournitures afin d'approvisionner ses armées. Il marcha vers l'ouest et réduisit les tribus libyennes libres à l'état de sujets payant tribut. Puis, il marcha vers l'est et le nord, vers le Levant, avec l'armée la plus grande jamais rassemblée. Cette armée, qui se ravitaillait en route en pillant toutes les communautés se trouvant sur sa ligne de marche, engendra un ressentiment impérissable tout le long de la côte sud-est de la Méditerranée.

Pendant ce temps, les Hittites qui étaient prévenus enrôlèrent la plus grande armée jamais réunie au nord de l'Égypte et se préparèrent à affronter les envahisseurs, leur armée engendrant des ressentiments le long de toute la rive nord-est de la Méditerranée.

Les deux géants, cuirassés et traînant le pas, se rencontrèrent à Kadesh sur l'Oronte. Les scribes des Égyptiens et ceux des Hittites prétendirent que leur souverain respectif avait été victorieux, mais leurs deux Léviathans commencèrent à se décomposer immédiatement après la victoire.

Les Hittites victorieux retournèrent en Anatolie et furent assaillis par des Mycéniens pleins de ressentiment et d'autres bandes d'aventuriers armés. Aucun des sujets anatoliens des Hittites ne voulut continuer à entretenir le palais de Khatuchilich ou son armée.

Au Levant, les Hittites tenaient encore Carchemich, mais les Assyriens dirigés par Salmanasar mirent brusquement fin à la Carchemich hittite. Les Assyriens se préparaient à « massacrer l'hôte du Mitanni » s'ils n'avaient pas été obligés de se tourner vers l'est pour affronter les Babyloniens ressuscités, aidés par les Élamites.

Les cités marchandes phéniciennes, en particulier Tyr et Sidon, libres finalement d'alimenter leur propre Baal ou Moloch au lieu des dieux de leurs suzerains hittites, expédièrent leurs vastes bateaux vers la Libye et ailleurs en Afrique, vers la mer Égée et la mer Adriatique, en fait à travers toute la Méditerranée et jusqu'à l'Atlantique. Ils laissèrent des marques de leur visite en de nombreux endroits du monde, mais ne révélèrent pas leurs destinations aux concurrents.

Par la plus pure des coïncidences, à l'autre bout du monde, de l'autre côté d'un océan qui ne sera pas officiellement parcouru jusqu'à ce qu'un certain Colomb n'accomplisse cet exploit, des têtes colossales ont été sculptées, des têtes de gens qui ne ressemblent en rien à ceux qui ont jamais vécu aux environs de Tehuantepec, ce que l'on désignera comme les têtes olmèques. Il serait naturellement insultant de suggérer aux Nahuatl et aux Mayas d'aujourd'hui que leurs ancêtres n'ont pas inventé des pratiques comme la construction de ziggourats ou l'alimentation de Baal en victimes humaines. Mais cette suggestion n'aurait pas été insultante pour les ancêtres de ces gens, puisqu'ils ont insisté réellement sur le fait qu'ils avaient beaucoup appris d'étrangers à l'apparence insolite qui venaient de la mer.

Quoi qu'il en soit, en Méditerranée, les marchands aux grands bateaux firent naître des ligues défensives équipées de petits bateaux, et ces ligues s'apprêtèrent bientôt à lancer leurs propres expéditions de pillage.

Le monde entier sembla avoir été mis frénétiquement en mouvement.

Ramsès II revint sur le Nil à temps pour célébrer son exploit, et il ordonna à ses sculpteurs de dépeindre la victoire de Kadesh sur les murs de chaque nouveau temple, un moment différent de la bataille sur chaque mur.

Mais bientôt, le Léviathan de Ramsès se décomposa aussi sûrement que celui de son ennemi. Une conspiration de palais faillit avoir raison du pharaon. Des zeks des gangs de labeur refusèrent tout simplement d'accomplir les tâches qui leur étaient assignées. Ce fut un exemple précoce de grève enregistré. Le rapport fait par les scribes suggère même qu'il aurait pu s'agir d'une grève générale. Et puis les nouvelles arrivèrent que des Libyens transportés par mer et d'autres mystérieux étrangers étaient en train de faire une razzia dans le delta du Nil.

Si les Hébreux devaient un jour échapper à leur captivité d'Égypte, c'était sûrement le moment.

* * *

Les prisonniers fugitifs se placent sous la protection de Moïse, un Égyptien, du moins du côté maternel. (En Égypte, les noms et les richesses sont encore transmis matrilineairement, ancienne coutume que les scribes et les pharaons tentèrent d'abolir avec aussi peu de succès que les Hittites anatoliens.)

Moïse est peut-être un petit fonctionnaire du palais qui ne réussit pas à s'élever en raison de ses liens de famille avec des étrangers. Les derniers propos de cet homme sont fanatiquement patriarcaux, et ce fanatisme ne peut pas être expliqué par les tendances patriarcales des nomades pastoraux ; on trouvera en effet des matériaux qui montrent que les nomades pastoraux hébreux adoraient des déités aussi bien féminines que masculines en Égypte. Son père fut probablement fonctionnaire sous le régime d'Akhnaton, il perdit sa charge quand le pharaon monothéiste fut renversé, et il a depuis lors bougonné et fait parade de ses opinions modernistes auprès de ses compagnons. Le fils, Moïse, rejette manifestement sa mère ainsi

que le peuple de cette mère et il choisit de devenir un défenseur, un libérateur du peuple de son père et de son demi-frère.

Nous n'avons aucune raison d'attaquer les mobiles de Moïse et d'attribuer son choix au ressentiment. Le Livre le décrit comme un membre de la classe dirigeante, qui a des principes et qui unit sa destinée avec celle des opprimés, et nous pouvons accepter ce fait et le prendre comme point de départ. Il est aussi idéalement apte à cette tâche consistant à conduire les captifs hors du Léviathan que n'importe quel cousin d'ensi. Il n'a qu'à dire : « Laissez partir mon peuple », et ses anciens compagnons fonctionnaires et même ses parents donneront les ordres et les passeports nécessaires.

La destination est claire. Moïse veut conduire les captifs à Canaan récemment évacué par toutes les grandes armées, et au moins deux d'entre elles ne sont pas à même d'y revenir de sitôt : l'occupant égyptien est immobilisé par les grévistes, les conspirateurs et les maraudeurs, et l'occupant hittite semble, sur la base de tous les rapports dont Moïse a eu connaissance, se décomposer totalement, assailli par des famines incessantes et des pillleurs hostiles. La troisième grande armée, l'assyrienne, est occupée ailleurs. Son tyran Toukouliti-Ninourta est sur le Tigre pour y soumettre les Babyloniens et les Élamites et pour se proclamer roi des rois et seigneur des seigneurs, soleil de tous les peuples. Ainsi, Canaan ressemble à un lieu de refuge sûr, tout du moins pour l'instant.

Mais pour les partisans de Moïse, ou du moins pour les « primitivistes » qui en font partie, Canaan autre chose : une langue commune, un chez-soi originaire commun ; il signifie probablement quelque chose comme l'Éden vers lequel ils ont voulu retourner. Pourquoi d'autres auraient-ils appelé cette province du Levant déchirée par la guerre la « Terre promise » ?

Il n'y a aucune raison de présumer que Moïse est un modernisateur comme son père, étant donné, en particulier, qu'il quitte l'Égypte avec les zeks. Le Livre précise bien qu'il n'y a pas de modernisateurs dans toute cette troupe de vagabonds. En effet, le dégoût de ces gens pour les agréments de la Civilisation est si profond qu'il sera

ressenti par les scribes civilisés des villes, lesquels, quarante générations plus tard, écriront encore avec écœurement sur les « lieux de débauche » de l'Égypte et sur Babylone « la prostituée ».

Moïse n'était à l'évidence pas un modernisateur. Mais lorsqu'il se retrouve dans les sables du désert, et que certains veulent se rendre au Yémen tandis que d'autres veulent aller vers la mer Rouge et l'Éthiopie, Moïse doit décider exactement qui il est et ce qu'il est. Le Moïse du Livre n'est pas un modernisateur. Il ne croit pas que la lubrification et la rénovation d'un Léviathan puisse avoir une signification humaine. Il éprouve autant de répulsion pour Assur, Hatti et Ur que n'importe quel de ses partisans.

Mais où est la Terre promise ? La plupart de ses partisans sont apparemment des primitivistes. Et manifestement ils sont faibles ou aveugles puisqu'ils semblent être persuadés que, une fois qu'ils ont atteint sans encombre le désert, Moïse ne peut plus rien pour eux. Ils s'accrochent à lui, soit en raison de leur loyauté, soit parce qu'ils sont encore intimidés par l'ancien membre du personnel du palais égyptien.

Moïse n'est en fait ni un modernisateur ni un primitiviste. Il est clair qu'il est un homme cuirassé qui est incapable d'enlever sa cuirasse. Il est comme Lénine. Il cherche en lui mais il n'y trouve pas de destination ; tout ce qu'il trouve en lui, ce sont des morceaux de l'armure du Léviathan. Il hait Ur et Assur, et son contemporain Toukouliti Ninourta le fait trembler de rage. Mais sa seule voix intérieure est la voix de Lugal-zaggizi, la voix de la toute-puissance, du roi des rois et du seigneur des seigneurs, du mâle des mâles. Lénine entendra la voix de l'électrification. Pourtant Moïse hait chaque roi des rois en particulier, de même que Lénine hait les capitalistes. Moïse fait du roi quelque chose d'abstrait et en fait un dieu, de même que Lénine fera de l'électrification quelque chose d'abstrait et en fera le communisme.

Par cet acte, Moïse projette son néant intérieur, son armure, son esprit mort sur le cosmos lui-même.

Si quelqu'un dans ce groupe se représente l'Éden comme le jardin du lugal, c'est précisément Moïse. Les dieux sont tous morts pour cet Égyptien de la classe supérieure. Pour lui, il n'y a pas d'Éden, il n'y a que le Léviathan.

C'est une ironie que cet homme, pour qui il n'y a pas d'au-dehors, ait dû être celui qui conduit les autres.

Naturellement, il n'avait pas imaginé tout cela avant de quitter l'Égypte, et peut-être s'attendait-il à ce que son armure se détache, peut-être espérait-il qu'une faible lueur de vie naisse en lui. Mais rien ne se passe. Seule une abstraction remue en lui, sans corps, sans sexe, neutre et immortelle. L'abstraction du Léviathan lui-même, en tant que concept.

Nous saurons tous que ses disciples n'apprécient pas ce qu'ils entendent. Dès qu'il tourne le dos, ils reconstituent l'ancien cercle sacré de la vieille communauté. Ils s'abandonnent. Ils rêvent. Ils sont possédés. Ils honorent un veau d'or, non pas parce qu'il est en or mais parce que c'est une femelle, parce qu'elle donne naissance à la vie, parce qu'elle appartient à la terre et parce qu'elle est la terre.

Ces gens-là connaissent la différence entre les idoles mortes des Égyptiens et les symboles vivants de leurs ancêtres. Ils se souviennent. Ce qu'ils ont à l'intérieur d'eux n'est pas mort. Ils sont des zeks et des enfants de zeks. Ils ont toujours su que leur armure était un fardeau dont ils se déferaient un jour, et, quand le jour arrive, ils sont capables de s'en défaire.

Moïse est contesté. Il peut répondre en allant vers eux, en écoutant leurs voix. Il est toujours Moïse l'homme, l'être humain potentiel. Il est libre. Il peut laisser la faible lueur qui vit en lui s'épanouir, s'ouvrir comme un œuf. Il peut choisir de devenir vivant.

Mais Moïse répond en leur tournant le dos. Il laisse son armure prendre le dessus. Il se raidit. W. Reich dira qu'il devient rigide. Il choisit de laisser le potentiel à zéro, de laisser l'armure éteindre la faible lueur de vie qui existait. Il laisse le Léviathan parler à travers lui. Et la voix qui parle n'est pas celle d'Akhnaton, le soleil, mais celle de Lugal-zaggizi, le seigneur des seigneurs.

L'armure ne parle pas de jardin. Elle exprime « une vision de la vie qui est spirituellement à des années-lumière de la communauté mythique », comme Turner l'affirmera. La voix du Léviathan parle de commandements et de châtements. Elle ne parle pas de voies, de chemins vers l'être, mais de lois, de portes fermées. Elle ne dit pas : « Tu peux et tu dois être ». Elle dit : « Tu ne dois pas ».

Et malheur à ceux qui désobéissent. De la même façon que la chose, le Léviathan, a sa police pour persécuter, torturer et exécuter ceux qui s'écartent de sa justice, le concept du Léviathan, Yahvé, a aussi sa police.

Mais la police du concept n'est pas elle-même un concept. Moïse confie cette tâche à celle qui donne elle-même la vie, c'est-à-dire à la nature – non pas à toute la nature, mais seulement à ses irrutions, seulement à sa violence, totalement condensée et concentrée comme dans le dieu de Lugal-zaggizi qui habite la ziggourat. Tremblements de terre, tempêtes, inondations et pestes sont les instruments de persécution, de torture et d'exécution de Yahvé. La déesse adorée dans le veau est retournée contre ses adorateurs.

Et c'est maintenant qu'arrive la touche qui couronne le tout. Moïse devient maintenant un véritable précurseur de Lénine. « Tu n'auras pas d'autre dieu au-dessus de moi ». C'est quelque chose que Moïse peut très bien avoir appris d'Akhnaton. C'est quelque chose de moderne. Aucun Suméro-akkadien n'a encore été capable d'imposer ce « pas d'autre ». Moïse n'enfile pas de simples morceaux de l'armure, il la vêtit tout entière.

Le commandement a encore une forme sumérienne, mais sa signification moderne est déchiffrable :

Et il prit le veau qu'ils avaient fabriqué, le brûla au feu, le moulut en poudre fine, et en saupoudra la surface de l'eau qu'il fit boire aux enfants d'Israël.

L'ancien fonctionnaire du pharaon sait que les captifs des communautés libres doivent être transformés en zeks ; ils doivent être domestiqués, ils doivent être contraints à manger leur liberté.

Mais les adorateurs du veau résistent encore. Ils se rebellent. Ils sont prêts à s'enfuir de nouveau, et cette fois-ci hors du Léviathan de leur chef.

Aussi l'homme cuirassé laisse tomber le voile et rend l'armure visible pour tous. Il cesse d'être un médium à travers lequel Lugal-zaggizi parle. Il devient Lugal-zaggizi. Il lance une purge générale à l'aide d'une police qui n'est ni un concept ni la colère concentrée de la terre :

« Mettez chacun votre épée sur votre hanche, allez et venez dans le camp, de porte en porte, et tuez chacun son frère, son ami, son voisin ». Les fils de Lévi [ils formeront plus tard une Ligue de Défense] firent ce que Moïse avait dit ; et du peuple, il tomba ce jour-là environ trois mille hommes.

Ce massacre est le premier holocauste perpétré au nom de Yahvé. Et il n'y a ni recours humain ni justification humaine. « Je suis parce que je suis ». C'est le dogme.

Le visage anti-naturel, anti-humain, de ce qui sera appelé plus tard le totalitarisme, doit être porté avec le reste de l'armure. Le moindre bout de peau humaine doit être dissimulé. Le Léviathan n'a ni vie ni âme. Il est ce qu'il est. Il est son unique but. Il est la mort, dans toute la force du terme, injustifiée, inexplicée.

Nous nous habituerons à la science, à la technologie et à l'État laïque ; nous ne serons pas horrifiés par l'inhumanité de la vision de cet homme ; certains de nous seront même impressionnés par son caractère progressiste, si ce n'est prophétique.

Mais ceux qui quittèrent l'Égypte, ceux d'entre eux qui étaient encore vivants, ne peuvent supporter cette monstrueuse régression, et Moïse le sait. S'il n'agit pas rapidement, le meurtre de masse sera suivi par le suicide de masse ou par un exode de ceux qui resteront. Le « je suis parce que je suis » n'est pas suffisant pour ceux qui se souviennent encore.

C'est pourquoi il présente la fameuse Alliance. Il leur a déjà dit : « Si vous écoutez ma voix ... alors vous serez mon trésor... ». Maintenant, comme un dresseur de chevaux, il leur dit comment il

prendra soin d'eux, quelle récompense leur obéissance leur rapportera. Ils atteindront la Terre promise. Mais, dans ce pays, ils resteront des zeks. La malédiction du dur labeur ne sera pas levée. Ce pays ne sera pas l'Éden, un endroit qui n'existe plus pour l'homme cuirassé (de même que les femmes n'existent pas pour lui ; seuls les fils existent ; les femmes ne sont rien d'autre que des machines à enfanter, des récipients qui pourraient aussi bien être faits d'argile, cette matière à laquelle la terre elle-même a été réduite, cette matière destinée à être manipulée et mutilée).

La Terre promise est un nouveau Léviathan, et ceux dont il prendra soin seront récompensés comme les ensis de Lugal-zaggizi. Tu exproprieras les autres. Tu hériteras de grandes et belles cités que tu n'as pas construites, et de maisons pleines de bonnes choses que tu n'as pas remplies, et de vignes et d'oliviers que tu n'as pas plantés. C'est le pays du lait et du miel, et les troupes de Moïse doivent le prendre d'assaut comme des pionniers :

Et je vais chasser devant toi les Amorites, les Cananéens, les Perizzites, les Hivvites et les Jébuséens...

Il est significatif que le Cananéen, le cousin, doit être la première victime. Le Léviathan n'a pas de parents. Quiconque se met sur son chemin et tout ce qui vit à l'extérieur de lui est son ennemi. Tous les êtres qui ne sont pas enfermés dans ses entrailles, que ce soient des gens, des animaux ou des arbres sont ses ennemis.

... Soyez féconds, repeuplez la terre et soumettez-la, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les êtres vivants qui rampent sur la terre.

Comme Turner le fait remarquer, c'est une déclaration de guerre à la *wilderness*, et cet ordre a maintenant pris un sens terrifiant : il concerne « tous les êtres vivants qui rampent sur la terre ». C'est la déclaration de guerre du Léviathan contre toute vie.

Moïse meurt, mais les « fils de Lévi » atteignent réellement la Terre promise, le pays de leurs parents d'autrefois. Et ils n'y arrivent pas en tant que parents ; ils ne reconstituent pas l'ancien cercle et ils ne font pas revivre la communauté perdue. Ils arrivent comme les Assyriens

armés de Toukouliti-Ninourta, en tant que Némésis de leurs anciens parents. L'un des fils de Lévi, un homme nommé Deborah, un précurseur de la Jeanne d'Arc en armure, emplit les pionniers d'une haine génocidaire. Elle, ou plutôt lui, vaticine, tempête et gesticule afin de rendre furieux ses fils contre les derniers Moabites, Hazorites et Cananéens qui demeurent sur la Terre promise.

Moïse meurt, mais le Léviathan qu'il a mis en marche est immortel, et même si, à l'avenir, il est lui aussi avalé, son concept ouvrira un jour le chemin à des monstruosité insoupçonnées par Lugal-zaggizi ou Moïse.

Et tu dévoreras tous les peuples que Yahvé, ton Dieu, te livre ; ton œil sera sans pitié pour eux...

Comme Turner l'observera, cela annonce déjà les « sombres nuages sur l'Afrique, les Amériques, l'Extrême-Orient, jusqu'à ce que même les îles et les enclaves de jungle les plus à l'écart soient frappées par le feu et l'épée, et par l'arme plus subtile de leur conversion par la dérision ». C'est déjà la découverte du Nouveau Monde.



— Chapitre 5 —

Les Hébreux qui s'enfuient de leur captivité égyptienne et qui s'apprêtent ensuite à mettre en mouvement leur propre ver n'introduisent, par leurs efforts, rien de nouveau au Levant, malgré les théories novatrices de leur guide.

Ils occupent les champs et les maisons de ceux qu'ils battent militairement, et ensuite ils essaient de suivre les commandements de leur chef disparu.

En plus du Yahvé abstrait, on dit que Moïse a donné à ses héritiers de nombreuses lois qui leur permettent de rester purs aux yeux immortels de l'Abstraction. Après être restés purs durant deux ou trois générations, ils commencent à copier les usages de leurs voisins impurs. Des orateurs délirants ont des accès de frénésie en tentant d'imaginer précisément ce que Moïse avait en tête.

De tels déchainements, accès et transes publics semblent avoir été coutumiers dans les anciens Léviathans, et ils font que ces lieux paraissent presque libres comparé aux cages dans lesquelles nous vivons, où toute communication est entièrement contrôlée.

S'étant habitués aux maisons et aux champs des Cananéens expropriés, certains orateurs se demandent si Yahvé n'avait pas voulu que son peuple élu possède certaines des « bonnes choses » de leurs voisins phéniciens, ou certaines armes en fer et l'efficacité militaire de leurs voisins philistins. Un prophète délirant découvre que les Hébreux n'ont que le concept du roi des rois tandis que les gens de l'Est, les Assyriens, possèdent la chose réelle en la personne d'Assur-rabi II.

Un homme nommé Saül accepte le défi et imite rapidement l'Assyrien en levant des troupes. Saül est tué en testant la force de ses troupes contre les Philistins de fer, et un homme plus familier avec les usages des géants de fer transforme le Léviathan israélite en

quelque chose de comparable au ver philistin. Le roi David réduit alors les fils de Lévi, qui ont survécu jusqu'à présent, à l'état de machines à tuer efficaces, déployées en une armée permanente, elle-même augmentée de mercenaires de fer.

Avec cette force, le monarque est enfin capable de réaliser le reste du rêve de Moïse et de Deborah, à savoir de réduire Moab, Ammon, Édom et Aram. Il fait ensuite alliance avec les adorateurs de Baal phéniciens de Tyr contre ses précédents alliés philistins, révélant ainsi, par la facilité de sa victoire, que les hommes de fer n'étaient pas des géants.

Le monarque victorieux, incité par un autre orateur, imite les adorateurs de Baal en construisant un temple pour son dieu. Le fait que ce dieu ne soit pas un vestige mort d'un passé antérieur au Léviathan mais le roi des rois, l'abstraction du Léviathan lui-même, ne tracasse personne. Le dieu de ce temple est traité exactement de la même manière que les dieux des ziggourats.

Le fils du roi David hérite de la couronne et réduit encore plus de gens au nom de dieu. Les hommes puissants qui lui sont subordonnés emplissent leurs maisons de bonnes choses, toujours au nom de dieu, exactement comme les Babyloniens le font au nom de Mardouk, les Assyriens au nom d'Assur et les Phéniciens au nom de Baal. Les origines et les traits de ce dieu sont différents de ceux des autres dieux, mais tout le reste est semblable, même après que le Léviathan unifié se divisera en deux Léviathans se querellant, nommés Israël et Juda. Les récits sont suméro-akkadiens, la loi est babylonienne, les proverbes sont égyptiens, les psaumes sont phéniciens.

Il y a une lueur de quelque chose de différent lorsque l'orateur Élie tempête contre ce manque d'originalité de la part d'un peuple possédant un dieu aussi exceptionnel, mais cet orateur ne parvient pas à lancer un nouveau départ ou même un deuxième exode.

Stanley Diamond fera remarquer que le Livre de Job est une apologie de cette répugnance à aller dans une direction humainement plus significative. La richesse personnelle dans une mer de pauvreté

paraît irréconciliable avec les anciens modes de sociabilité pour l'esprit archaïque de Job, jusqu'à ce qu'il se convainque d'accepter la richesse comme une récompense de sa soumission aveugle au dieu impénétrable.

La suffisance dont témoigneront les futurs Puritains décrits par Max Weber s'affiche déjà publiquement. Ce contentement de soi ne sera pas dénoncé avant que le berger égalitaire Amos ne s'en prenne à lui. Mais à cette époque, il sera déjà trop tard, comme Amos lui-même le comprendra à partir de l'écriture sur le mur. Téglath-Phalasar III reconditionnera le Léviathan assyrien moribond en une machine de guerre efficace et commencera à avaler toute la Mésopotamie et tout le Levant. Le successeur de ce militariste, Sargon II, avalera le premier État d'Israël et déportera ses habitants, et Sennachérib portera un coup similaire à l'État de Juda. Ce sera au cours de leurs longue captivité en Assyrie et ensuite à Babylone que les héritiers de Moïse forgeront quelque chose de nouveau. La mémoire du messie qui les fit échapper à une captivité plus ancienne leur donnera non seulement l'espoir mais une solidarité inhabituelle pour des captifs peu importe l'époque.

* * *

Ce manque d'originalité de la part des héritiers libérés de Moïse ne peut pas être attribué à l'encerclement par des armées contre-révolutionnaires hostiles, excuse que les héritiers de Lénine utiliseront plus tard. Les Israélites installés à Canaan ne sont tourmentés ni par les armées des géants ni même par celles des pygmées durant vingt ou dix générations (ce nombre dépend de la confiance que l'on accorde ou non à la chronologie généralement acceptée ; son exactitude sera mise en doute).

Le géant hittite cesse de tourmenter qui que ce soit au Levant parce qu'il se retire du tableau d'ensemble. Ce Léviathan traînant le pas qui affronte la puissante Égypte à Kadesh se décompose si complètement que les Grecs qui planteront plus tard des oliviers sur ses

forteresses ensevelies ne se souviendront même pas de son nom. Les Israélites qui écrivent le Livre se souviendront seulement du nom des Hittites, et la splendeur du travail de cette civilisation ne sera rappelée que lorsque les archéologues contemporains l'exhumeront de monceaux de boue. Aucune invasion massive, aucune sécheresse, aucun changement tectonique ne sont nécessaires pour expliquer l'écroulement de cet héritier du sort de Mohenjo Daro. Les scribes égyptiens qui sont les témoins de la mort de leur monstrueux voisin disent simplement que personne n'a pris fait et cause pour Hatti. Les bandes de Mycéniens, Phrygiens et Ioniens qui résistent à la conscription dans les armées du Léviathan anatolien sont capables de prendre d'assaut les dernières forteresses de Hatti pour la même raison qu'Attila le Hun sera capable plus tard de mettre Rome à sac. Le monstre a été expulsé.

Les immortels, après tout, meurent, et pas seulement lorsqu'ils sont avalés par des plus grands Léviathans. Les immortels meurent eux aussi lorsque leurs contenus humains se retirent et laissent les carcasses se putréfier. Les vers artificiels n'ont pas de vie propre.

Les danseurs forment des cercles autour de Cybèle, la déesse de la terre, et ils célèbrent leur liberté recouvrée. Ils seront encore en train de danser dix ou quinze générations plus tard lorsque des Athéniens en visite les décriront comme des peuples gouvernés par des reines ; c'est ainsi que les futurs Athéniens sous-entendront que ces gens-là ne sont gouvernés ni par des archontes ni par des rois.

Il serait exagéré de dire qu'il ne reste rien du ver hittite en Anatolie. D'anciens conscrits mycéniens et ioniens, en bandes bardées de fer et formées d'aventuriers et de tueurs mâles, dont Homère célébrera les exploits, sont des plaies ouvertes laissées par le Léviathan précédent sur la terre anatolienne de Cybèle. Les anneaux continuent d'agir. Mais ces anneaux ne sont que des éléments nuisibles aux environs des villages paisibles jusqu'à ce que la pieuvre phénicienne ne les emplisse de son suintement pourpre.

Le géant égyptien cesse aussi de tourmenter le Levant mais ne se décompose pas aussi complètement que son voisin hittite. Il se fige.

Étant donné qu'ils doivent promouvoir des conspirateurs potentiels, soudoyer les meneurs des gangs de labeur en grève, négocier avec d'anciennes provinces qui ont fait défection en faveur des aventuriers libyens, les Égyptiens ne se risquent plus à innover. Cette attitude conservatrice donne au pharaon, aux prêtres et au peuple ample occasion de faire preuve d'un respect particulier à l'égard des dieux morts, dans le temple et sur les autels. N'était-ce pas là l'objectif principal des fondateurs du ver ? Les dieux ont la première place en Égypte ; le modernisme et le sécularisme n'auront à balayer que le peu qui reste encore d'un passé mort depuis longtemps.

Le géant assyrien laisse également le Levant en paix, tout du moins pour vingt ou dix générations, avant qu'il n'avale et déporte les habitants israélites et phéniciens du Levant. Mais je reviendrai plus tard à ce géant.

J'examinerai d'abord les pygmées, les Phéniciens de Tyr, de Sidon et d'autres enclaves indépendantes, les proches voisins des Israélites de Canaan. Ces commerçants maritimes sont appelés les hommes rouges ou les hommes pourpres par les gens demeurant sur toutes les côtes que leurs bateaux peuvent atteindre, parce que les Phéniciens détiennent le monopole mondial de la teinture pourpre qu'ils protègent bien. Leurs tissus et vêtements pourpres sont aussi précieux dans le monde entier que l'or et l'uranium le seront à des époques plus ultérieures.

* * *

Les fils de Lévi établissent les plus étroites relations avec leurs voisins phéniciens, allant jusqu'à se marier avec des femmes de Tyr et même, à l'occasion, se prosterner devant Baal. Je soupçonne que c'est précisément cette proximité qui permet d'expliquer le manque d'originalité des Israélites du Levant. La malédiction du travail tombe lourdement sur les semeurs et les moissonneurs qui cèdent une part substantielle de leur récolte annuelle en échange

des vêtements pourpres de leurs riches voisins et d'autres bonnes choses venait souvent de de lieux éloignés.

Des préjugés plus récents dépeindront tous les juifs comme des marchands, mais depuis l'époque du roi David jusqu'à celle du roi Ézéchias, les tenants et les aboutissants du commerce leur sont plus étrangers que Baal lui-même. Ce sont des fermiers, ou plus exactement des paysans. Nous dirions de nos jours que les deux petits États israélites sont des colonies économiques des Phéniciens rapaces, et, comme les zeks dans les colonies économiques récentes, ils n'ont ni le temps ni l'énergie pour être originaux.

Les vêtements et autres breloques, que les hommes de Tyr offrent si généreusement à leurs voisins qui travaillent durement, coûtent peu aux Phéniciens et, en retour, les villes marchandes sont grandement approvisionnées en bétail et en grain qui leur sont nécessaires par leur arrière-pays bienveillant. Ils n'ont pas besoin d'envoyer des bateaux en Anatolie ou à Syracuse pour se procurer ces biens de première nécessité, et ils peuvent ainsi remplir leurs bateaux avec des choses plus légères et bien plus précieuses que du bétail et du blé.

Les marchands phéniciens, dont le secret essentiel consiste à donner des choses qui leur coûtent peu et à prendre des choses qui coûtent beaucoup aux autres, transportent des quantités de plus en plus importantes de choses qui abondent dans un endroit vers un autre endroit où ces choses sont rares. Et ils continuent à effectuer ces transports jusqu'à ce que les choses originellement abondantes soient épuisées à leur source, auquel cas ils commencent à épuiser une autre source.

Avant l'époque du roi Salomon d'Israël et de son beau-père Hiram de Tyr, les arbres ainsi que les éléphants foisonnaient au Levant. Après les règnes de ces deux hommes apparentés, les arbres du Levant se retrouvent tous dans les coques des navires et les murs des temples, et les éléphants sont devenus aussi exotiques au Levant que le caribou.

Les grands bateaux phéniciens naviguent de la mer Rouge à l’océan Indien pour acquérir des défenses d’éléphants chez les Indiens qui tuent ces animaux et qui sont avides des pourpres du Levant et des minerais de Libye. En termes de réduction des êtres vivants à des formes qui peuvent être transportées par bateau, et en termes de transfert de la faune et de la flore assassinées de lieux où elles se développent bien vers des lieux où elles ne le peuvent pas, la pieuvre artificielle phénicienne est un plus grand violeur de la Biosphère que tous les Léviathans antérieurs réunis. L’esprit occidental s’attaquant au désert sera beaucoup plus redevable à la Phénicie que la teinture pourpre.

Les vingt ou dix générations qui débutent avec la mort des Hittites et se terminent avec la conquête assyrienne représentent la grande époque de la métropole levantine, et pas de sa colonie économique. Les hommes artificiels ayant forme de pieuvre des minuscules Tyr et Sidon sont les seuls Léviathans qui fonctionnent encore à l’ouest de la Chine, et je me risquerais même à penser que le calme relatif de la machine de guerre appelée Assyrie est dû au moins en partie à l’afflux de marchandises exotiques dont l’achat épuise même les ressources assyriennes.

Et, pourtant, on sait bien moins de choses directement sur les précurseurs phéniciens des Athéniens, des Vénitiens et des Américains entreprenants que sur n’importe quel autre ancien Léviathan. Ce que nous savons d’eux provient principalement de ce que d’autres racontent. Les marchands emportent leurs secrets dans la tombe.

Tout ce que nous savons, c’est que leur empire en forme de pieuvre consiste en bateaux et en comptoirs, comprend de nombreuses côtes du monde, si ce n’est la plupart d’entre elles. Nous savons qu’ils établissent leurs comptoirs sur les côtes de l’Afrique et sur le rivage atlantique de l’Espagne. Barry Fell suggérera que les bateaux phéniciens traversaient l’océan houleux bien avant que les marins de Séville ne le fassent, et d’autres suggéreront qu’ils auraient même pu s’aventurer dans l’océan Pacifique et être à l’origine des statues d’hommes à barbe des îles polynésiennes.

Nous saurons que, sur la péninsule italienne, pendant ou très peu après le règne du roi Hiram, les Étrusques apprennent tout à coup à écrire leur propre langue en utilisant l'alphabet de Hiram et que, en Attique aussi bien qu'en Anatolie, les plus rangés des aventuriers errants apprennent également à écrire, et avec le même alphabet. Nous saurons que beaucoup de ces comptoirs, que ce soit Gadir (= Gades = Cadix) ou Tarchich sur la côte atlantique, la célèbre Carthage, la Sardaigne ou la Sicile, ou bien les nombreux comptoirs sur la mer Adriatique et sur la mer Égée, qui auront plus tard des noms grecs, deviennent rapidement des monstres en forme de pieuvre qui pillent et épuisent leur arrière-pays avec la perfection de leurs fondateurs, afin qu'ils soient bien fournis en articles quand les grands navires y font escale.

Grâce aux progrès des activités des Phéniciens cachottiers, l'Europe occidentale est en voie de devenir un tissu serré de tentacules entrelacés, un endroit où un être humain libre ne peut plus ni sauter, ni se tenir debout ou assis.

* * *

La pieuvre phénicienne se nourrit des Israélites et d'autres peuples qui sont venus vers la Méditerranée par une décision initiale de résister à la léviathanisation.

Nous avons vu que des Léviathans antérieurs poussèrent des peuples de la steppe à fuir ou à se défendre, et que cette alternative fut à l'origine de vagues de déplacements ressenties jusqu'à la Chine lointaine.

Les Mitanniens, les Kassites et les Hittites furent certains de ces nombreux peuples qui se raidirent pour faire face frontalement au Léviathan et qui se trouvèrent ensuite piégés dans le filet d'un Léviathan qu'ils avaient fabriqué eux-mêmes. Une fois cuirassés et retranchés, les Hittites de fer mirent ensuite en mouvement de nouvelles vagues avec leurs chasses aux conscrits et leurs razzias de tribut.

Les Mycéniens, les Ioniens et les Doriens sont peut-être descendus vers l'Anatolie et vers la terre ferme et l'archipel grecs en réponse aux provocations hittites. Du point de vue linguistique, ces gens sont des cousins des Hittites, des Kassites et des Mitanniens, des Aryens qui firent leur apparition en Inde, et même des Perses qui hériteront par la suite de toute l'Anatolie et du Levant.

Les gens parlant l'iranien (ou l'indo-européen) et ceux parlant le turc semblent se déplacer ensemble dans les steppes. Ils feront leur apparition plus tard ensemble sur les frontières de l'Empire romain ; ils ne sont pas, pour le moins, des étrangers les uns pour les autres. Certains sont des planteurs qui ne bougent que si on les y pousse ; d'autres sont des pasteurs nomades. Certains d'entre eux sont des éleveurs de chevaux qui peuvent se déplacer rapidement de la Mésopotamie jusqu'en Chine, et un petit nombre forge ses armes à partir du fer.

Les Grecs mycéniens étaient déjà en Anatolie et sur la terre ferme grecque à l'apogée du Léviathan hittite. Des vases mycéniens datant de la période moyenne hittite seront trouvés à Chypre, en Égypte et au Levant, et même en des lieux aussi éloignés que la Sicile et l'Irlande ; il a fallu que l'huile d'olive mycénienne soit transportée vers tous ces endroits dans des bateaux phéniciens puisqu'il n'y aura aucune preuve de l'existence d'une grande flotte de commerce mycénienne. Ils firent occasionnellement usage de l'écriture, mais ils n'avaient ni roi ni armée permanente. Leur communauté antérieure s'était brisée mais ils ne s'étaient pas encore enfermés dans leur propre Léviathan bien que leur Thésée s'y essaya fermement. Soit ils se joignaient aux Hittites pour rechercher des conscrits, soit ils allaient à la chasse au tribut tout seuls ; des nouveaux venus au parler presque identique au leur ne les traitèrent pas comme des parents mais comme des ennemis. Les Mycéniens fortifièrent leurs villes et tinrent à distance les nouveaux venus, probablement avec l'aide des Hittites. Presque immédiatement après la mort des Hittites, les places fortes mycéniennes commencèrent l'une après l'autre à capituler devant les Grecs ioniens et doriens.

Les affronts subis par les nouveaux venus avant leur arrivée ne pourront pas être examinés avec précision puisque les Grecs ultérieurs choisiront d'oublier le passé précédant leur Léviathan. Nous pouvons néanmoins essayer d'avoir une certaine idée de la nature de ces affronts en regardant ailleurs.

Sur une tablette assyrienne contemporaine de la destruction de Mycènes, le scribe de Téglaṯh-Phalasar Ier se vante que, au cours d'une seule campagne dans la région située au nord du lac de Van, le tyran et son armée ont capturé des milliers de Mouchkis, nom sous lequel les Assyriens désignaient les Phrygiens, les Hittites, les Grecs et les autres peuples de langue indo-iranienne.

Les Grecs balayent leurs prédécesseurs mycéniens au cours de la période où l'empire commercial phénicien est à son apogée. Comme leurs prédécesseurs goutis, les Grecs forment des ligues tribales de guerriers menées par un basileus, chef de guerre qui était antérieurement un prêtre. Également comme les Goutis, ils restent fédérés pendant si longtemps qu'ils perdent tout contact avec leurs communautés originelles. De leurs anciennes déités, ils apportent principalement Zeus, le dieu du tonnerre lanceur de javelots qui guide le chef de guerre. Ils prennent le Minotaure, le Labyrinthe, Hélène, Artémis et Déméter en Anatolie et en Crète. Les navires phéniciens leur apportent Cadmos, Europe et un projet de Léviathan.

Les fédérations les plus anciennes, et parmi elles celle du fameux Agamemnon, semblèrent aussi déterminées que les Mongols le seront à balayer toute trace de ce que les Grecs appelleront plus tard la Civilisation. Ils démantèlent les forteresses et ne les reconstruisent pas, ils rasent les palais et ne les copient pas, ils détruisent les écrits et n'apprennent pas leurs écritures. Ils utilisent les tablettes des scribes hittites comme des pierres pour les murs de nouvelles forteresses. Leurs lances sont leurs dieux et ils vivent pour le combat.

Mais lorsque les grands navires arrivent et déchargent du tissu pourpre et de l'ivoire, les héros s'engagent à régaler les étrangers de cadeaux la prochaine fois. Leurs voisins, et en particulier les femmes de ceux-ci, extraient l'huile des olives et le jus des raisins. Les Grecs

proposent de protéger ces voisins au lieu de les harceler, et ils leur offrent des cadeaux qu'ils ont reçus des Phéniciens. Ils postent des gardes près des autels et des aires de danse où les femmes deviennent folles à cause de la boisson et se liguent contre leurs protecteurs. Et les Grecs font des provisions de vases et de jarres pour stocker l'huile et le vin à vendre.

Les petits-fils d'Agamemnon se présentent sur les côtes de la mer Égée comme des marchands de vin et d'huile. Toutes les enclaves deviennent l'une après l'autre des tentacules de la pieuvre phénicienne.

Lorsque la tête de la pieuvre est avalée par le ver assyrien, chaque tentacule grec devient autonome.

Cette histoire est habituellement racontée comme l'émergence des Grecs de l'obscurité vers la lumière de la Civilisation. Mais au moins un Grec, qui n'est pas encore cuirassé, ressent cette séquence comme quelque chose de complètement différent de l'émergence vers la Lumière.

Le poète Hésiode se souvient de temps meilleurs. Il est un contemporain de l'invasion assyrienne de la Phénicie, et donc un contemporain des Grecs qui s'apprêtent à mettre sur pied leur propre empire commercial.

Hésiode décrit cinq âges ou générations d'êtres humains mortels. Les plus anciens, des pasteurs nomades qui vécurent quelque part dans les steppes et les montagnes, étaient

une race d'or... Et, comme les dieux, ils menaient une vie préservée des souffrances, loin des malheurs et des peines... La joie et le calme présidaient aux travaux des champs, à leurs grandes richesses – riches en bétail et chéris des puissances divines !

Ces premiers êtres humains n'ont pas complètement disparu, ils errent par toute la terre, drapés de brume, châtiés les actes cruels et injustes...

Tandis qu'elles se trouvaient encore dans les steppes, les communautés de pasteurs nomades ont été disloquées par les agents d'un Léviathan, et il apparut

la race deuxième, de loin inférieure, race d'argent, ... dissemblable de celle d'or par l'esprit et la taille... Zeus, le fils de Cronos, dans sa colère, ensevelit ces gens qui s'abstinrent d'honorer les dieux bienheureux, habitants de l'Olympe.

Lorsque la terre recouvrit cette deuxième génération désorientée, il apparut ceux qui se fédérèrent contre les agents de la dislocation, *la troisième race des hommes de vie périssable, nés du frêne. Zeus la fit de bronze, en aucun point égale à la race d'argent, bien que terrible et puissante. Elle fut séduite par Arès aux actes de violence. Ils vivaient sans connaître la farine. Leur cœur était d'un acier redoutable, terrifiant : une force immense et des bras invincibles leur poussaient aux épaules, sur leurs membres robustes. Ils possédaient des maisons de bronze, des armures de bronze et des araires de bronze... Mais détruits par leurs propres mains, les uns et les autres vinrent dans la vaste demeure d'Hadès le lugubre, privés de nom...*

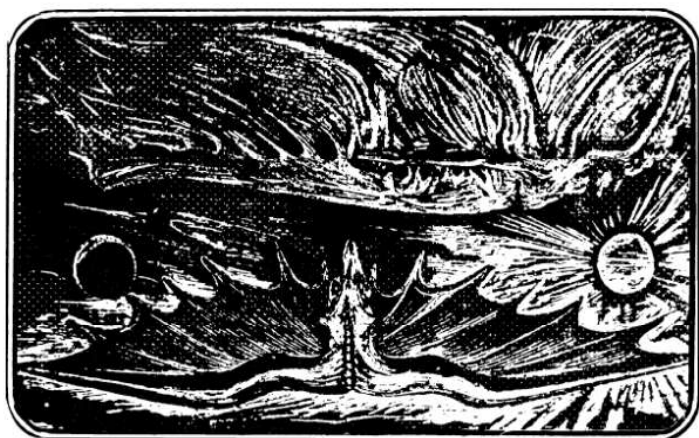
Ensuite vinrent les chefs de guerre glorifiés par Homère, les *héros, ceux-là mêmes qu'on nomme demi-dieux, précédents occupants de la terre sans borne. Mais la guerre mauvaise et l'âpre combat les brisèrent soit devant Thèbes aux sept portes, en contrée cadméeenne, lorsqu'ils se disputaient les troupeaux laissés par Œdipe, soit sur leurs nefs, au-delà du vaste abîme du grand golfe, s'acheminant vers Troie pour Hélène aux tresses charmantes.*

Enfin vint la cinquième génération, celle d'Hésiode, les victimes et les complices des marchands de vin et d'huile, les Grecs enfin initiés aux arts de la Civilisation par leurs guides phéniciens. Hésiode écrit : *Si j'avais pu ne pas vivre parmi la cinquième race ! Être mort plus tôt ou être né par la suite ! Car la race actuelle est de fer : de jour, les misères, et de nuit, les afflictions consomment sans trêve les mortels... Sûr de sa force, chacun détruira la ville de l'autre. Plus de reconnaissance du moindre serment, ni du juste, ni du bien : ils honoreront le fauteur d'injustice, l'homme violent. La force fera le droit... Puis le Zèle suivra les hommes de vie miséreuse, le médisant, au front dégoûtant, qu'égaient les misères. Et, quittant pour l'Olympe, la terre aux larges routes, revêtant leur corps*

magnifique de voiles splendides, abandonnant les mortels — s'enfuiront vers la troupe immortelle Némésis et Pudeur : il ne restera plus chez les hommes que les lugubres douleurs.

La mémoire d'Hésiode à propos des choses du passé lui donne un pouvoir que Moïse n'avait pas : le pouvoir d'enlever son masque, posé par le Léviathan, alors qu'il est encore englué dans la toile d'araignée de ce Léviathan. Nous appellerons ce pouvoir « théorie critique », un nom insipide pour un tel pouvoir. On donnera plus tard à ce pouvoir la forme d'un poignard à double tranchant, mais ce ne sera pas le fait des Grecs à qui Hésiode l'a donné.

Les compagnons grecs d'Hésiode se détournent du cadeau qu'il leur donne si libéralement parce que, exactement au moment où il leur rappelle leur âge d'or, le Léviathan assyrien est en train d'avalier les mentors et les guides phéniciens des Grecs, et que les compagnons d'Hésiode se préparent à se lancer dans la mise en place de leur propre pieuvre.



— Chapitre 6 —

La pieuvre phénicienne et ses descendants grecs, vénitiens et autres viendront à être considérés comme étant différents du ver assyrien. Il y en aura même qui verront en la pieuvre une forme de la liberté humaine. J'ai l'intention de montrer que c'est une illusion d'optique.

Il n'y a aucun doute sur le fait que les deux Léviathans sont différents. Les griffes et les crocs du ver artificiel, ses armées, sont attachés au corps, tandis que les tentacules de la pieuvre artificielle se détachent du corps et l'on peut dire qu'ils se déplacent librement, en particulier si les tentacules sont des bateaux. Le ver est pour une large part terrestre, tandis que la pieuvre tend à être maritime.

Il n'y a pas de doute qu'il s'agit de deux types différents. Ce ne sont pas des types de communauté humaine mais des types de Léviathan. Tous deux sont ce que Hobbes appellera des « hommes artificiels ». Chacun d'eux est un automate, une machine, et comme les autres machines, chacun peut parfois être converti ou adapté pour qu'il fasse ce que fait l'autre.

La différence principale entre eux ne réside pas dans la façon dont les tentacules se meuvent, ni dans le milieu dans lequel ils se déplacent, ni dans la taille de la tête, mais plutôt dans la manière dont les deux automates utilisent le surplus déjà mentionné. Tous deux vivent du surplus produit par le travail des zeks. Mais le ver emploie la plus grande part de ce surplus pour accroître son corps et sa tête, ses fonctionnaires et ses armées, tandis que la pieuvre maintient la plus grande part de son surplus continuellement en circulation entre ses sources et ses destinations.

Ce traitement différent du surplus donne à chacun un avantage particulier sur l'autre. L'un tend à avoir une plus grande richesse, l'autre un plus grand pouvoir. Une pieuvre efficace et flexible — les

viles phéniciennes semblent avoir été les deux — peut sucer une part de plus en plus grande de la Terre-Mère avec ses tentacules. Les Phéniciens purent transporter une énorme proportion de la Biosphère pillée et dénaturée dans les cales de leurs navires — et à l'évidence, il le firent effectivement. Mais, avec toute cette richesse, la pieuvre phénicienne était encore désavantagée en termes de pouvoir par rapport au ver assyrien, comme révélé par une seule campagne menée par Téglaath-Phalasar III.

La facilité de la conquête assyrienne est forcément surprenante. Nous pensons que le riche peut acheter le pouvoir aussi aisément que le puissant peut saisir la richesse. Nous pensons à l'Empire britannique, pieuvre ayant la puissance d'un ver, ou à l'Empire américain, ver ayant les tentacules d'une pieuvre.

Les Phéniciens achètent bien des armées. Quelques petits-fils de Lévi, en effet, s'y distinguent comme mercenaires. Mais les armées dévorent le surplus dans les cales des navires. Les chefs des maisons de commerce savent que toute la richesse de la Phénicie provient de l'embarquement de produits vers des lieux où elles sont précieuses, et du remplissage des cales avec les produits bon marché qui sont précieuses ailleurs. Les marchands savent également que les grandes armées acquièrent des appétits insatiables et menacent d'avaler tout ce qui est entreposé dans les cales des navires. Et, naturellement, les marchands ont raison.

Quand les machines de guerre de Téglaath-Phalasar III abattent les portes de la Phénicie, les Assyriens n'héritent pas d'un empire mondial de tentacules flottants. Les militaristes assyriens n'ont pas besoin de déporter les marchands de la Phénicie, et ils ne veulent peut-être même pas mettre fin à cet empire flottant. Mais, dès l'instant où leurs armées affamées pillent les cales des bateaux, la pieuvre phénicienne s'effondre. Tout ce qui reste d'elle, ce sont les morceaux de tentacules qui sont hors d'atteinte de l'Assyrie, les avant-postes sur les deux rives de la Méditerranée et sur l'Atlantique. La mère de tous ces avant-postes pourrit comme les navires vides dans ses ports. Ces navires, dont les cales ne contiennent mainte-

nant que ce qui reste de la forêt autrefois luxuriante du Levant, vont en fin de compte sombrer. Les arbres qui se trouvent dans les cales des bateaux n'ont pas d'héritiers parce que le sol sur lequel ils ont poussé a été emporté vers la mer dès l'instant où il a perdu sa couverture végétale. Ce sol, encore riche d'organismes vivants, rejoindra les bateaux engloutis au fond de la Méditerranée, où tous deux se transformeront graduellement en pétrole enfoui dans les fonds marins.

* * *

La pieuvre maritime phénicienne n'était initialement rien d'autre qu'un tentacule ou une excroissance des vers terrestres sumérien et égyptien, et l'on pourrait se demander comment cette pieuvre s'y est prise pour rester autonome aussi longtemps qu'elle le fit, en particulier si l'on considère son infériorité militaire vis-à-vis du monstre assyrien.

Il nous faut garder à l'esprit que le ver terrien n'est une entité cohérente et efficiente que pour Hobbes qui prend ses désirs pour la réalité. La décomposition continue est l'état normal des vers artificiels sur le terrain. Les êtres humains réduits à l'état de ressorts et de roues ne cessent jamais d'y résister. Les campagnes militaires de la bête contre les résistants aussi bien extérieurs qu'intérieurs, à savoir ses tentatives pour arrêter sa décomposition, sont en fait la matière de son *Histoire*.

La décomposition était aussi l'état normal du Léviathan assyrien au cours des vingt ou dix générations de l'apogée phénicien.

Quand le Léviathan hittite s'effondra, Toukoulti-Ninourta d'Assyrie conduisit son armée pour capturer et réduire en esclavage les milliers de soldats laissés en plan par l'empire déchu, pensant probablement gagner la puissance de l'autre. Mais l'Assyrie ne gagna rien dans cette prise, et la soudaine rareté des tablettes de glorification suggère que l'Assyrie, en essayant de nourrir sa grande armée, perdit la capacité de se nourrir elle-même. Babylone ainsi que l'Élam se retirèrent de

l'est du monstre, et lorsque Téglaath-Phalasar Ier récupéra ces pertes, des tribus fédérées de Mouchkis tentèrent de prendre d'assaut l'ouest de l'Assyrie. On raconte que les arrière-grands-pères des Mèdes et des Perses se trouvaient parmi ces Mouchkis en colère.

Les efforts militaires de l'Assyrie pour ne pas lâcher ses extrémités échouèrent manifestement, les tablettes parlent de famines et d'évasions. Les Mouchkis de langue hourrite s'installèrent dans une forteresse appelée Urartu dans les montagnes d'Arménie, et même les zeks de langue sémitique d'Assyrie, les Araméens comme les Chaldéens, commencèrent à s'échapper des gangs de labeur et des armées. Assur-Nasirpal II transféra la tête du Léviathan assyrien de Ninive à Calach afin d'être plus près des places fortes des rebelles, mais son successeur, Salmanasar III, affronta une résistance de plus en plus grande. Ce civilisateur dut raser Ninive ainsi qu'Assur afin de restaurer la *pax assyriana*. Même alors, les troubles ne furent pas terminés en Assyrie. Les Hourrites d'Urartu l'attaquèrent de concert avec les zeks qui la sapaient de l'intérieur, de sorte qu'Assuridan III éprouva ce qui a dû être aux yeux des Assyriens la plus grande des ignominies : la défaite militaire sur tous les fronts. Son successeur, Assurnirari V, subit l'ignominie encore plus grande d'être renversé par le soulèvement de sa propre capitale, Calach. Pour toutes ces raisons, le Léviathan assyrien ne commença sa carrière d'aveur de tous ses concurrents vingt ou dix générations après la capture par Toukoulti-Ninourta des Hittites laissés en plan.

Téglaath-Phalasar III d'Assyrie, appelé Pulu le rénovateur par ses contemporains, fut un autre de ces grands innovateurs sur le long chemin qui mène de la barbarie à la Civilisation. Les civilisés d'autre fois firent preuve d'une cruauté inhumaine. L'innovation de ce monarque progressiste consista à déporter des populations entières de leurs lieux familiers de refuge vers des lieux étrangers où ils dépendaient de la générosité du conquérant y compris pour la nourriture.

Hiram II de Tyr est mentionné sur les tablettes assyriennes comme un vassal de bonne volonté ; apparemment, ce Hiram tenta d'ache-

ter sa grâce au tyran assyrien. Nous avons vu combien cette grâce coûtera à Tyr et aux autres villes phéniciennes.

Damas, Édom et le petit État d'Israël avec sa capitale Samarie essayèrent de résister à Pulu le rénovateur, mais le roi Achaz de Juda et ses troupes servirent ce roi en ordonnant la déportation, servant d'auxiliaires aidant l'Assyrie à réprimer les résistants. De nombreux héritiers de Moïse, des gens aussi bien que des prophètes, s'insurgèrent contre cette collaboration, et le successeur du roi Achaz, le roi Ézéchiass, entoura de murs son royaume contre les Assyriens. Mais, à cette époque-là, tous les autres Léviathans levantins indépendants avaient été démolis et transformés en vassaux par le successeur de Pulu, Salmanassar V, et l'Assyrien suivant, Sargon II, abattit les portes de Samarie. On raconte qu'il déporta toute sa population de vingt-sept mille habitants. Juda était alors le dernier Léviathan indépendant du Levant.

Le règne de Sargon II est un autre grand bond en avant vers la Civilisation. Ce tyran dépasse de loin son homonyme akkadien en technologie mortifère, en cruauté inhumaine et en véritable pouvoir meurtrier. Comme lui, il se dispose à conquérir le monde. À Khorsabad, il construit un palais qui sera exhumé par nos contemporains : ses sculptures et son architecture hiérarchiques, impersonnelles et intimidantes expriment une cruauté et une terreur inégalées. Comme lui, il met aussi en mouvement des forces qui avaleront ses successeurs. Alliés des Élamites, les Chaldéens et les Araméens désireux de s'échapper trouvent sous son règne un champion chez un ancien zek nommé Merodach-Baladan, et ne laissent aucun répit aux Assyriens.

Assailli par des rébellions continuelles, Sennachérib le successeur de Sargon pille et massacre la majorité des habitants de son empire. Au cours du règne de ce forcené, les Assyriens abattent finalement le royaume de Juda et déportent la plupart de ses habitants, saisissent les navires vides de la Phénicie et massacrent les rebelles chaldéens et araméens dans leur place forte de Babylone.

Ensuite, sous Assarhaddon, les Assyriens détruisent Sidon la phénicienne, assiègent la Tyr appauvrie, et commencent à envahir l'Égypte.

Assurbanipal, le dernier tyran d'Assyrie, qui hérite d'un empire qui embrasse l'entière du monde connu du Léviathan, voit son empire se rétrécir à la taille qu'il avait avant que Pulu ne le restaure. Assurbanipal se console en devenant bibliothécaire et en contemplant la grandeur passée de l'Assyrie sur les milliers de tablettes cunéiformes qu'il rassemble à Ninive. Il est le précurseur de ces historiens érudits qui trouveront une consolation semblable dans leurs bibliothèques.

L'Égypte, le Levant et Babylone émergent du Léviathan assyrien en décomposition, meurtris et incapables de reprendre vigueur.

Quelque chose d'autre émerge, quelque chose qui avait été mis en mouvement par les machines de guerre assyriennes qui ont violé le monde entier : une autre fédération de tribus venant des steppes et des montagnes.

Les avatars de ce nouvel assaut de l'extérieur sont les Mèdes, lesquels s'installent facilement dans l'Élam presque entièrement dévasté. Derrière les Mèdes, on trouve les turcophones et les iranophones fédérés que les Grecs appelleront les Scythes et les Perses. Les nouveaux venus aident Nabopolassar le Chaldéen à déloger le pouvoir assyrien de Babylone et, se joignant ensuite à lui, ils mettent un terme définitif à l'*His-toire* assyrienne.

Le Chaldéen suivant est Nabuchodonosor, un tyran régnant sur une Babylone très peuplée à la richesse scintillante et à la pauvreté lamentable. Il réduit les villes levantines désormais misérables, et il installe Sédécias de Juda en tant que gouverneur fantoche de Tyr, de Sidon, de Moab, en plus de Juda. Mais lorsque Sédécias offre de s'acquitter du même service auprès du pharaon d'Égypte, les Chaldéens de Babylone assiègent Tyr, brûlent Jérusalem et déportent à Babylone les juifs qui restaient encore au Levant.

Voilà jusqu'où les Chaldéens sont capables d'étendre leur Léviathan néo-babylonien. Nabonide, dernier des héritiers de Nabopolassar,

est, comme Assurbanipal le dernier Assyrien, un collectionneur d'antiquités. Les nouveaux venus des steppes envahissent toutes les places fortes qui ont un jour été détenues par les Sumériens, les Akkadiens, les Assyriens et les néo-Babyloniens.



— Chapitre 7 —

Avec l'arrivée des Mèdes, des Perses et des Scythes, nous avons un aperçu. Mais seulement un aperçu de ce qui infusait dans les chaudrons des sorcières et des chamans des steppes et des montagnes eurasiennes.

Quand les Goutis, les Kassites, les Hittites et les Grecs arrivèrent, nous n'avons pas eu accès à leur passé parce qu'ils avaient oublié ou réprimé tout souvenir de celui-ci. Le Grec Hésiode s'est seulement souvenu que ce passé était en or par comparaison à sa propre époque, mais il en oublia la plupart des détails.

Lorsque les Perses arrivent, ils se souviennent d'un visionnaire, ou d'un mouvement de visionnaires, appelé Zarathoustra, et veulent préserver les traces survivantes de cette mémoire dans des livres.

On ne sait pas si ce Zarathoustra vivait dans les steppes ou dans les environs de l'empire néo-babylonien, ou même s'il était un homme ou une communauté.

Zarathoustra réduisit les cinq générations d'Hésiode au nombre de deux : la première est à l'extérieur du Léviathan, la seconde à l'intérieur.

Celle à l'extérieur est la Lumière, Ahura-Mazdâ, associée avec les esprits du feu, de la terre et de l'eau, avec les animaux et les plantes, avec la Terre et la Vie. Ahura-Mazdâ est la force et la liberté de la génération qu'Hésiode considère comme la première, la race d'or.

Celle qui est à l'intérieur est l'Obscurité, Ahriman, également appelée Le Mensonge. Ahriman est le Léviathan, mais aussi l'armure du Léviathan qui disloqua l'ancienne communauté.

Nietzsche reconnaîtra que Zarathoustra a sommé les êtres humains de gagner en stature, d'être plus que des marchands de vin et d'olives. Zarathoustra a annoncé et peut-être même proclamé la guerre d'Ahura-Mazdâ contre Ahriman.

Cette guerre ne serait pas un exode courtois conduit par un fonctionnaire. Zarathoustra savait que des partisans menés par le bout du nez ne recouvreraient pas leur liberté. Ahriman se loge autant dans le monde que dans l'individu. La guerre contre Ahriman se fait dans le monde et dans l'individu. C'est une lutte simultanée contre le Léviathan et contre son armure. Elle se fait avec le feu, le grand purificateur. Le masque est brûlé, l'armure est réduite en cendres, le Léviathan est incendié. Et malheur au monde si le feu tombait entre les mains d'Ahriman, entre celles des hommes cuirassés !

Malgré les avertissements et les mises en garde de Zarathoustra, le feu d'Ahura-Mazdâ tombe entre les mains d'un homme cuirassé, Cyrus, arrière-petit-fils d'Achémenès le perse. Ce Cyrus-là n'hésita pas à mener les gens par le bout du nez. Instruit par les Mèdes qui ont hérité non seulement d'Élam mais aussi de tout ce que les Élamites avaient appris d'une centaine de générations de Léviathans mésopotamiens, Cyrus, comme Moïse, se laisse entraîner par son armure.

Ceux qui se font mener par le bout du nez ne voient pas l'armure de Cyrus. Tout ce qu'ils voient, c'est le manteau de Cyrus, le manteau de Zarathoustra. Ils pensent que Cyrus ne les conduit pas dans l'ancien piège, mais vers un lieu tout à fait différent.

Parmi ces partisans, il y a de nombreux peuples de l'extérieur dont les communautés ont été malmenées par les Léviathans mésopotamiens, des gens des steppes et des montagnes, des gens de Parthie, d'Afghanistan et de l'Inde. De nombreux peuples cuirassés de l'intérieur suivent également Cyrus : ce sont ceux qui attendaient antérieurement que les Chaldéens détruisent, et non pas restaurent, le monstre assyrien.

L'une de ces personnes cuirassées de l'intérieur, un homme nommé Isaïe, qui ne peut penser à la libération que d'une manière très étroite et uniquement dans les termes de son cercle immédiat, croit que Cyrus est le Messie :

*Je [le Seigneur] l'ai suscité du nord, et il est venu...
Il passe sur les satrapes comme sur la boue,*

*Et comme le potier il foule la glaise.
Pour ouvrir les yeux aveugles,
Pour tirer de prison les prisonniers,
Du cachot les habitants des ténèbres.
Ainsi parle le Seigneur à son oint,
À Cyrus, que j'ai pris par sa droite,
Pour terrasser par lui les nations,
Et pour désarmer les reins des rois ;
Pour ouvrir les portes devant lui,
Et pour rendre libres les entrées :
« Moi, je marcherai devant toi,
J'aplanirai les terrains montueux ;
Je briserai les portes d'airain,
Et je mettrai en pièces les verrous de fer... »*

Les espérances des moins cuirassés sont sans aucun doute plus grandes. Le perse qui porte le manteau de Zarathoustra peut donner naissance à de tels espoirs parce qu'il existe un écœurement depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la mer de Chine, et dont l'objet est le Léviathan.

Dans la lointaine Chine, des gens disent que l'armure et le masque du Léviathan ne sont pas la Voie. Ils apprennent à éprouver de la joie à propos du lever du soleil et du jaillissement d'un ruisseau hors d'une source, et non à propos de la chute d'un ennemi et du jaillissement du sang hors d'une blessure. Ils commencent à se défaire de l'armure. Ils disent que l'être humain, qui était tant, est en train de devenir très peu.

En Inde, des gens disent que le Léviathan, ses distinctions et ses hiérarchies artificielles ne sont pas la réalité fondamentale, qu'ils ne sont pas la réalité du tout. Ils brisent tous leurs liens avec le Léviathan et concentrent leur attention sur la réduction en cendres de l'armure qui s'est enroulée autour de leurs entrailles. Ils sont résolus à en ôter jusqu'au dernier des morceaux, car ils se rappellent également que les êtres humains furent beaucoup, qu'ils avaient coutume de voler.

D'une extrémité à l'autre du vaste continent, des cercles de femmes dansent autour de feux célébrant l'émergence de nouveaux êtres humains depuis les cendres. Toute l'Eurasie est en train de danser.

Si nous devions étiqueter cette danse, nous pourrions la désigner par un rejet généralisé de la Civilisation, de ses masques et armures. Nous ne pouvons pas appeler cette danse « religion ». La voie d'un être humain libre est tout ; il n'y a rien au-dessus d'elle. La religion est une partie du Léviathan ; elle peut avoir commencé comme voie mais n'en est plus une ; elle a été déformée et transformée en une partie de l'armure

Nous n'apprenons rien sur l'écœurement ou sur l'espoir d'un renouveau humain des danseuses elles-mêmes parce que des armées ignorantes brisent les cercles, celles de Cyrus la première.

Nous apprenons des enfants et des petits-enfants, qui n'ont pas eux-mêmes dansé, mais qui en ont entendu parler.

En Chine, les visions de Lao-tseu, contemporain tout aussi vague de Zarathoustra, sont rassemblées dans des livres et seront connues sous le nom de La Voie.

En Inde, les visions d'un certain Gautama sont recueillies et seront considérées par les gens masqués et cuirassés comme des techniques destinées à enlever le masque et l'armure.

En Grèce, des échos de ces espoirs demeurent chez les femmes qui continuent de danser et qui se rappellent avoir vu un nouveau Dionysos émerger des cendres. Des échos demeurent aussi chez les musiciens qui se réunissent autour de Pythagore de Samos afin de renouveler ces espoirs.

Il faudra attendre vingt-cinq ou trente générations pour en arriver aux lignes générales de ce que Turner appellera « le culte de crise », le christianisme. Et il faudra ensuite au moins autant de générations pour en arriver aux lignes générales de l'inversion de ce culte de crise. Le perse Cyrus porteur du manteau de Zarathoustra et l'Indien Açoka plus tard porteur du manteau de Bouddha sont tous deux les précurseurs de Constantin et des papes.

Les Perses qui envahissent l'empire néo-babylonien des Chaldéens ne réactivent pas les machines de guerre assyriennes. Un tel revirement ne se serait pas accordé avec les espérances de leurs partisans. Cyrus se déplace lentement, avec des escadrons d'éléphants, de chameaux et de chevaux. Il n'a pas besoin de la terreur assyrienne. Il fait aisément traverser l'Eurasie à son armée. La simple dimension et la seule apparition de son armée en marche inspirent la terreur, et le souvenir de la cruauté assyrienne pousse à la soumission.

Au cours des quelques années que dure le règne du fils de Cyrus, le Léviathan perse embrasse également l'Égypte, et il renferme des mondes dont les Assyriens n'ont même pas entendu parler.

Pendant ce temps, les visions de Zarathoustra sont réduites au seuil de religion. Les gens qui désiraient sont incités à attendre. Les prêtres démontrent leur ferme engagement en copiant et en préservant la Voie, l'Avesta, dans un livre. Les mêmes prêtres convainquent les gens que le renouveau viendra aussi sûrement que le jour suit la nuit, mais pas au cours du règne de Cyrus le Grand. Le renouveau viendra après leur mort, car ils traverseront alors le pont vers le chemin qui mène au royaume de la Lumière. Et là, seulement là, Saoshyant le Sauveur les ressuscitera.

Après que Cyrus le Grand est allé lui-même à la recherche de Saoshyant sur le chemin d'au-delà du pont, son fils Cambyse guide son armée cuirassée à travers le Levant et sur la route qui descend vers le Nil. La nature véritablement étrangère du cirque ambulant perse désarme tout Égyptien qui a l'idée de résister. Le perse, en arrivant, se moque des pratiques de l'ancien temple, mais se rattrape de sa raillerie en promettant de le subventionner. Il promet de s'occuper de tous les besoins du temple pour que le pharaon et ses prêtres puissent avoir encore plus de temps pour se consacrer aux dieux.

Ce que Cambyse ne dit pas c'est que certains de son escorte, des marchands levantins et babyloniens, resteront derrière quand la

grande armée retournera vers le Croissant Fertile. L'Égypte avait élevé des défenses pour se préserver de la rapacité du marchand mésopotamien, et elle en fut préservée pendant une centaine de générations. Mais à l'époque où les marchands assyriens vinrent, aucun Égyptien ne se souvint pourquoi le premier mur avait été construit, et maintenant que Cambyse s'en va, peu d'entre eux remarquent les hommes qui s'affairent autour des marchandises.

Cambyse le victorieux quitte l'Égypte, mais au lieu d'être accueilli par des guirlandes, il trouve la moitié de son royaume en armes, laquelle s'est soulevée contre lui. En l'occurrence, les anciens partisans de Cyrus pensaient réellement que Cyrus et son fils étaient venus du nord pour mettre le feu à la machine à collecter les tributs, et non pour la faire fonctionner. Cambyse se dirige vers la vieille ville d'Abraham, Harran, où les derniers Assyriens ont essayé de se cacher de leurs zeks révoltés, et là, dit-on, le fils de Cyrus se suicide. Les Perses se joignent aux Chaldéens et aux Araméens pour célébrer la mort du tyran, et un disciple de Zarathoustra proclame la fin du Léviathan.

Mais Darius, un cousin éloigné de Cambyse qui hérite de son titre, s'entoure d'hommes cuirassés nostalgiques de l'Assyrie, et, avec ces hommes et ces méthodes, il réprime les rebelles et remet en état le Léviathan collecteur de tributs.

Darius se proclame alors lui-même souverain du royaume « par la grâce d'Ahura-Mazdâ ». Tous les espoirs, que les individus se sont débrouillés pour garder vivants, pourrissent maintenant en eux comme les navires vides de Tyr.

Les His-toriens appelleront Darius « le Grand » parce qu'il restaure les méthodes assyriennes à bien plus grande échelle, dans un Léviathan qui s'étend sur plus de la moitié de l'Eurasie, depuis le Nil du sud jusqu'au bassin de l'Indus.

Mais enfin les Égyptiens se souviennent pourquoi ils ont construit leur mur. Ils remarquent enfin que les recettes des marchands sont énormes par comparaison avec celles des collecteurs de tribut,

lesquels prennent bien plus que ce dont tous les temples d'Égypte ont besoin et donnent très peu aux temples.

Les Égyptiens tentent de se retirer du Léviathan perse, mais Darius le Grand a accès à des conscrits dans la moitié du monde, et ses recruteurs vont en chercher encore plus dans les forêts et les vallées au sud disloquant les communautés, et mettant en mouvement des vagues qui affecteront l'Afrique comme les vagues antérieures ont affecté l'Eurasie.

La grande armée abat définitivement les murs d'Égypte. Aux époques de leur apogée où les Perses, les Grecs et les Romains en terminent avec l'Égypte, le royaume le plus riche du monde sera la colonie la plus pauvre du monde.

Le Léviathan perse a maintenant mangé tous les autres. On soupçonne l'existence d'un Léviathan chinois lointain, mais peu de gens se rendent là-bas, et on ne peut se fier aux histoires racontées sur lui par les Scythes.

En tout cas, les Perses savent qu'il existe un monde en dehors du Léviathan, beaucoup plus proche que la Chine. Ils tournent leur attention vers les Scythes, ces cavaliers légers et ces manieurs de fer qui accompagnèrent les premiers Perses vers le Croissant Fertile, mais qui n'ont pas encore été incorporés dans le royaume de Darius. Lui et son armée se mettent en route pour réparer cette omission. L'immense armée suit la route hittite abandonnée à travers l'Anatolie, traverse l'Hellespont et avance vers la Thrace.

Les Perses, avec leur armure assyrienne et babylonienne, ont oublié combien les gens de la steppe avaient l'habitude d'être légers – et le sont encore. Ils attrapent un maraudeur ici, un autre là, mais ne peuvent pas trouver de ville, de palais, de temple, pas même un camp central. Les hommes cuirassés ne peuvent pas imaginer comment ces gens peuvent vivre ainsi : dans les bois, sans gangs de labeur. Pour les hommes cuirassés du Léviathan, c'est cela la *wilderness*. Darius décide que son armée, aussi grande qu'elle soit, ne l'est pas encore assez pour avaler la *wilderness*.



— Chapitre 8 —

En revenant de Thrace vers l'est, les Perses se mêlent aux Grecs égéens et anatoliens, appelés Mouchkis sur les vieilles tablettes. Les Perses trouvent certainement que les anciens Mouchkis sont civilisés comparés à leurs compagnons scythes d'autrefois.

Il est vrai que la mer Égée et la mer Ionienne sont de véritables nids de querelles mesquines, d'inimitiés et de guerres sans fin entre de petites cités.

Mais si l'on examine les choses de plus près, les anciens Mouchkis ne sont pas du tout comme les tablettes assyriennes et babyloniennes les décrivent. Ils parlent le dialecte grec de l'iranien, qui est la langue originelle des Perses, mais, sous tous les autres aspects, ceux que les Assyriens appelaient les Mouchkis sont des Phéniciens – non pas comme les Phéniciens de l'époque de Darius, mais comme les anciens Phéniciens qui embrassaient le monde. Ils écrivent leur grec avec des caractères phéniciens, portent des vêtements phéniciens, racontent des histoires phéniciennes, voyagent avec des bateaux phéniciens, et chaque petite ville possède des comptoirs commerciaux partout en Méditerranée, exactement comme les Phéniciens.

Chaque cité, appelée *polis*, a des autels dédiés à des dieux dont certains sont phéniciens. Mais dieux ne sont pas dans le temple : ils sont dans l'agora, la place du marché.

Les hommes de la *polis* sont tous – sauf les esclaves – des marchands de vin et d'olives et tous filoutent et mentent aussi habilement que les Phéniciens. Ils prétendent qu'ils tirent leur force physique des vigoureux exercices qu'ils pratiquent sous le soleil, mais les Perses apprennent rapidement qu'au moins une partie de la force des Grecs provient des cargaisons de blé qui arrivent quotidiennement. Bien que les Grecs tentent de mentir sur la source de ce blé,

Darius découvre que ces anciens Mouchkis n'ont aucun problème pour localiser les Scythes. Comme de vrais Phéniciens, ils donnent quelques jarres d'olives et des cruches de vin à quelques hommes forts scythes et reviennent vers la mer Égée avec tout le blé qu'ils peuvent manger.

Les Perses cuirassés à l'assyrienne voient instinctivement le point faible de ces minuscules Phénicie grecques avec leurs empires flottants : les cités grecques ne peuvent pas nourrir de grandes armées ; elles doivent maintenir leur richesse à flot afin de l'accroître et même de la conserver. Les Perses savent qu'ils peuvent devenir les maîtres de toutes les *polis* anatoliennes en une seule campagne.

Mais ce n'est pas nécessaire. Les Grecs connaissent également leur faiblesse, et chaque *polis* ionienne surpasse toutes les autres en vidant ses coffres et navires pour offrir à Darius le Grand plus de cadeaux que son armée ne peut en transporter jusqu'à Persépolis. Comme Hiram II de Tyr, les Grecs essayent d'acheter leur sortie des entrailles du Léviathan qui embrasse le monde.

Le grand Darius, se désignant cyniquement « roi par la grâce d'Ahura-Mazdâ », reconnaît sûrement quelque chose qui fait que ces Grecs diffèrent de tous leurs prédécesseurs.

Les Grecs savent que leurs dieux sont morts, que les temples sont vides. Quand ils écoutent une récitation de la description qu'Hésiode fait de l'âge où les dieux se mêlaient aux hommes, les auditeurs concentrent leur attention sur le décompte des strophes dans les vers du poète.

Darius doit souhaiter que les Perses qui écoutent des récitation des visions de Zarathoustra apprennent à concentrer leur attention sur le décompte des strophes. Ce cynisme l'aide assurément à reconnaître que les Grecs deviennent ce que nous appelons des laïques. Il pense sûrement qu'ils sont uniques en cela, car il ne peut pas savoir que les lointains Chinois sont en train de se lancer dans un laïcisme similaire exactement au même moment.

Les Grecs font encore des sacrifices et des offrandes à leurs dieux, ou ils feignent de faire. Ils ne tuent pas et ne pillent pas pour l'amour

de la tuerie et du pillage. Mais lorsqu'ils vont à leurs temples et à leurs autels, iels ne concentrent pas leur attention sur les dieux, même morts. Ils concentrent leur attention sur les lignes, les formes et les couleurs des toits et des colonnes.

Comment est-ce possible ? Les vieux Phéniciens ne pouvaient pas supporter de vivre sans leur Baal mort, ils ne pouvaient pas supporter de se voir comme de simples marchands de pourpre et d'ivoire. Les Grecs ne peuvent pas le supporter mieux que leurs mentors. Ils tremblent à la pensée d'un nouvel Hésiode qui décrirait une sixième génération faite d'aucun métal mais de vin et d'huile d'olive emmagasinés dans leurs vases d'argile. Ils parlent de tout sauf du vin et de l'huile d'olive, et des esclaves qui récoltent, pressent et emmagasinent les jus. Non, ils ne se considèrent pas comme des marchands de vin et d'olives, mais comme des juges experts en lignes, formes et couleurs. Même de celles qui ne font pas partie des vases.

Les Grecs sont ce que nous appelons des amateurs d'art. Ils ont accompli l'exploit de transférer les activités du temple à l'agora. C'est que rares sont les activités de leur temple qui provenaient de leur passé ; la plupart provenaient de la Phénicie et n'avaient jamais eu beaucoup de signification pour eux.

Quand ils en ont eu terminé avec le saccage du temple, ils ont forgé des activités sans plus aucune relation avec leur passé ou celui de qui que ce soit d'autre. Ce qui est l'unique réalité pour tous les autres perd toute sa substance chez les Grecs. Les grandes promulgations de lois deviennent du théâtre, les autels de l'architecture, les visions de la peinture et de la sculpture. L'extériorisation des visions devient de l'art, les explorations intérieures de la philosophie, le partage de la rhétorique.

Les Grecs ont inversé la relation entre le temple et le Léviathan. Pour tous leurs prédécesseurs, la bête artificielle, bien que grande et forte, était un simple outil, un instrument destiné à nourrir les dieux morts du temple. Mais les Grecs ont pris les fragments de leur temple éviscéré et les ont transformés en simples ornements de leur

Léviathan. Le seul dieu auquel ils rendent un culte, c'est leur *polis*, mais ils n'adorent qu'une *polis* convenablement ornée.

Leur Aristote pensera que leurs lois et ornements servent à purger les gens de leur armure, à les purifier, mais cet homme verra beaucoup de choses à travers des lentilles qui inversent pour lui les choses que les autres voient clairement. Les lois et ornements des Grecs servent en réalité à empêcher les gens de se purger et de se purifier, car ils dissimulent l'armure, la masquent, lui donnent l'apparence de l'art.

Darius le perse doit savoir que les Grecs sont très en avance sur ses sujets cananéens du Levant qui adorent actuellement l'abstraction du Léviathan, mais qui la traitent comme si elle était un dieu sumérien et lui assujettissent leur Léviathan réel. Ces Cananéens-là persécutent même les Ammonites, les Moabites, les Édomites, les Samaritains, les Phéniciens et les autres Cananéens qui n'adorent pas cette abstraction dans leur temple.

Ce n'est que beaucoup plus tard que des gens qui prétendent être des héritiers de Moïse apprendront à adorer le Léviathan réel, mais ils seront en cela des héritiers des Grecs, et des Grecs anglais plus récents de l'époque de Hobbes, qui essayeront d'accomplir l'exploit d'adorer un Léviathan sans ornements.

Darius et ses hommes forts apprennent ce qu'ils peuvent, et bientôt leur capitale Persépolis et leur centre administratif Suse se remplissent de constructions qui ne sont pas des temples, et de monuments qui ne sont pas des autels. L'architecture prend son essor dans le Croissant Fertile pour la première fois, et les Perses qui ont cherché la lumière d'Ahura-Mazdâ découvrent la lumière artificielle de l'art.

Durant les règnes de Xerxès et d'Artaxerxès, le Léviathan perse se pare de plus en plus d'ornements, et lors du règne de Darius II il est aussi beau qu'une *polis*.

À l'époque où le dernier Darius, Darius III, s'enfuit devant l'élève d'Aristote à la renommée mondiale, les Perses ne connaîtront de Zarathoustra que presque aussi peu que les Grecs. Bien que ceux-ci

transforment son nom en Zoroastre, ils ne le connaîtront que de nom.

* * *

Les souverains perses tentent de rester à l'écart du nid de frelons égéen, où chaque petite *polis* essaye d'entraîner le ver tout entier dans des dissensions insignifiantes avec une *polis* avoisinante.

Par conséquent, toutes les *polis* grecques ne tombent pas dans l'étreinte du Léviathan perse. Et les Grecs qui n'ont pas été avalés n'hésitent pas à exploiter le handicap de leurs frères, comme les Phéniciens qui n'hésitèrent pas à exploiter l'ignorance de leurs compagnons cananéens lesquels, dans leur captivité égyptienne, n'avaient pas eu l'occasion de s'initier au commerce.

En réalité, tous les Grecs égéens ne profitent pas de la condition faite à leurs frères anatoliens. Certains, comme les Spartiates, sont incapables d'en tirer bénéfice. De nombreuses générations auparavant, les Spartiates avaient essayé de rester dans ce qu'Hésiode a appelé leur premier âge. Les femmes avaient gardé de l'importance chez eux, et les hommes s'étaient accommodés de se comporter plus comme des ornements que comme des maîtres. Mais les Spartiates avaient fait l'erreur d'essayer de préserver leur communauté en voie de disparition en obligeant d'autres à la ravitailler, en conquérant et en asservissant leurs voisins messéniens. Au lieu de préserver quoi que ce soit qui vaille d'être conservé, cette action avait transformé les Spartiates en armures gelées, collées à leurs lances, si redoutables que les anciens Messéniens réduits à l'état d'Hilotes se soulèveront et aboliront le peu qui restait de Sparte.

Les Grecs qui gagnent à la débâcle des Ioniens sont ceux qui n'ont rien préservé de leur passé : ceux de Corinthe, d'Égine, d'Érétrie, et par-dessus tout d'Athènes.

Les lois de Dracon ont réduit les planteurs de graines à l'état de débiteurs, et les anciens débiteurs sont maintenant des esclaves qui servent d'agrément aux marchands de vin et d'olives. Pour eux, le

monde est un objet de pillage. La terre n'est pas la mère, c'est est un tourbillon d'atomes en mouvement. Exactement comme la *polis*. Chaque petite cité, bien que représentant un frelon pour Darius, est en fait la tête d'une pieuvre, munie de tentacules mobiles qui explorent chaque anse et chaque fissure le long des rives de la Méditerranée, avec des comptoirs et des colonies sur les côtes de l'Afrique, de l'Espagne et de l'Italie. Les tentacules grecs n'essaient pas de croiser les chemins des tentacules envoyés par Carthage, Gadès ou Tartessos, car les Grecs ne sont pas sûrs de leur prouesse commerciale face aux Phéniciens actuels qui opèrent encore à partir de ces lieux. Mais les Grecs, en particulier les Athéniens, vont partout ailleurs, et rien ne les détourne d'envoyer des bateaux remplis de marchandises vers les avant-postes et les colonies des infortunés Ioniens qui doivent vider leurs navires pour plaire au Perse Darius. Et en vainquant la flotte expédiée contre eux par le fils de Darius, Xerxès, les Athéniens s'épargnent de payer tribut à la Perse et deviennent rapidement aussi riches que les héritiers survivants de leurs mentors phéniciens, les Carthaginois.

* * *

C'est maintenant que commence l'ascension de cette grande Athènes (et de son empire) admirée si fort par l'esprit occidental futur après sa soi-disant Renaissance. Les six générations suivantes regorgeront, aux yeux occidentaux cuirassés, de « formes de liberté » infiniment variées.

Les « formes de liberté » seront visibles en ne regardant que la rhétorique athénienne, et non pas les esclaves, les raisins et les olives. La rhétorique athénienne déclare que les villes anatoliennes sont à présent libres et qu'elles peuvent reprendre là où elles s'étaient arrêtées.

Mais la flotte athénienne invaincue les enferme toutes dans la Confédération de Délos, un nom rhétorique pour désigner l'Empire athénien. Les cités cariennes et lydiennes qui refusent poliment d'y

être enfermées y sont contraintes par la pieuvre maritime athénienne qui remplace le ver terrestre perse.

La discorde atteint la métropole elle-même. Deux partis se constituent, le parti du ver et le parti de la pieuvre. Les partisans de l'autorité du parti du ver savent qu'un empire a besoin d'une grande concentration de puissance militaire pour l'empêcher de se démembrer.

Les marchands du parti de la pieuvre, menés par le tyran constitutionnel Périclès, savent que la richesse d'Athènes provient de ses tentacules mobiles et qu'une grande concentration militaire épuiserait les sources de cette richesse, viderait les navires et perdrait l'empire. Les marchands savent que les tentacules ne sont pas des êtres humains libres mais des morceaux d'armure, des parties de la *polis*, des éclats qui, comme des flèches, ne servent leur objectif que lorsqu'ils sont détachés.

C'est pour ce bon sens mercantile que l'archonte Périclès sera un jour futur loué comme défenseur de la liberté.

Périclès défend la liberté de circulation des marchandises, et non pas la liberté des gens. Deux tiers de la population de la métropole proprement dite se composent de zeks, de gangs de labeur embauchés pour l'exploitation de mines et de carrières, pour les métiers manuels, pour les services domestiques personnels. Et les villes de l'empire athénien sont des payeurs de tribut comme les villes de l'empire perse.

Le parti du ver est battu, mais les Athéniens n'abandonnent pas leurs aspirations vermiformes. Ils essaient d'englober tout leur arrière-pays, la Béotie d'Hésiode, dans leur empire. Cela conduit à la guerre avec Thèbes aussi bien qu'avec Sparte, et les Athéniens, sous Périclès, entament leur métamorphose, la transformation presque quotidienne d'une pieuvre flexible en un ver retranché, avec des va-et-vient. Sous Périclès, ils envoient des tentacules vers l'Égypte, et pourtant ils construisent des murs. Vaincus par les Spartiates et leurs alliés, les Athéniens abandonnent leur empire terrestre, mais ils se précipitent pour réduire leurs colonies maritimes de Samos et de Byzance.

À l'intérieur de la métropole elle-même s'élèvent ce que Toynbee décrira comme des œuvres architecturales suprêmement belles, qui sont payées par les tributs impériaux extorqués par la force de l'armée athénienne et, j'ajouterais, par les ruses commerciales.

La liberté de Périclès, c'est la liberté des griffes et des tentacules de se saisir de tout ce qu'elles peuvent atteindre. C'est la fonction de cet art, de cette architecture et de ce théâtre, suprêmement beaux, de dissimuler les griffes et les tentacules, avant tout aux yeux des Athéniens eux-mêmes.

Les Athéniens sont néanmoins conscients de ces griffes et de ces tentacules, puisqu'ils les manipulent. Seuls des apologistes futurs d'autres griffes ne verront rien d'autre que de la beauté suprême dans l'Athènes de Périclès. Grisé par la puissance des impérialistes qui remportent des succès, l'archonte Périclès et ses amis marchands vont trop loin.

Les Athéniens eux-mêmes appellent ce fait de se tromper soi-même l'hubris : l'arrogance aveugle. Ils tentent de se saisir des avant-postes d'outre-mer de Corinthe.

Mais Corinthe n'est pas une *polis* ionienne estropiée par les collecteurs de tributs perses. Corinthe est une proche voisine, la deuxième ville immédiatement après Athènes pour ce qui concerne les possessions d'outre-mer.

C'est maintenant que débute cet épisode de violence inhumaine sur terre et sur mer, d'asservissements, de massacres et de plaies connu sous le nom de guerre du Péloponnèse et dont le récit de Thucydide a permis de prendre connaissance pour l'éternité.

Tous les alliés athéniens, tous les confédérés et toutes les colonies se rebellent contre la forme de liberté que l'Athènes de Périclès avait partagée avec eux.

Après plus d'une génération de guerre fratricide et génocidaire, Athènes est rabaissée au rang d'une *polis* ordinaire, mais une *polis* surchargée des monuments de sa gloire passée.

Les Athéniens rabaissés deviennent pieux. Ils ordonnent l'exécution d'un homme nommé Socrate parce qu'il annonce publique-

ment que les dieux d'Athènes sont morts. Ils sont déjà morts depuis longtemps, mais ce n'est pas le moment d'annoncer leur décès.

Sans le couvert de leurs dieux, les Athéniens ne sont que des marchands de vin et d'huile d'olive, et même pas des marchands de premier rang dans ce domaine. Les Phéniciens de Carthage, sur la rive nord de l'Afrique, sont plus doués qu'eux. Et parmi les Grecs, Syracuse a dépassé Athènes en taille et en richesse, sinon en ouvrages magnifiques.

La grande époque d'Athènes est terminée. Athènes s'est élevée et est tombée. Tout ce qui reste, c'est la tentative de Platon de fonder le Léviathan idéal, la *polis* parfaite.

Platon est un Athénien typique. Il parle du Léviathan avec le langage du temple. Il concentre son attention sur les ornements qui dissimulent l'armure. Il ne fait allusion aux esclaves, aux raisins et aux olives que lorsqu'il explique que certains sont nés pour presser les jus, d'autres pour les vendre. Il pense que les esclaves seront heureux si quelqu'un leur explique cela.

Platon ne sait pas, ne peut pas savoir, qu'un de ses contemporains, habitant la Chine lointaine, est en train d'imaginer une théorie presque identique en utilisant le langage du Léviathan lui-même, sans ornements.

Cet exact contemporain de Platon, c'est Shang Yang, ministre du duc de Tch'in, qui est l'héritier d'un anneau de ver sur le bord occidental de la Chine, anneau qui a pu être transporté là par des pasteurs nomades sous influence assyrienne ou même par les Scythes.

La *polis* idéale de Shang Yang n'a aucun des ornements de Platon. Le roi-philosophe de cette République commence par faire bouger les choses en transformant la terre des communautés paysannes en un bien négociable. Ensuite, des marchands appauvrissent les paysans et les poussent à s'endetter. Maintenant, le duc exproprie les paysans défaillants, ou bien les paysans eux-mêmes vendent leur terre pour apurer leurs dettes. Autrement dit, l'ancienne communauté fondée sur la parenté est brisée, la terre passe au duc et à ses acolytes et un grand nombre d'anciens paysans maintenant

sans terre est disponible pour les gangs de labeur et les armées. Sur cette base solide, le Léviathan est construit. Il tient par la contrainte. Ses vétérans, c'est la police secrète. Son argument, c'est la terreur. La musique, la poésie et la moralité subvertissent ses buts et sont totalement liquidées. Le dessein de la machine est de s'agrandir par la guerre perpétuelle et par la préparation de la guerre.

* * *

Platon et Shang Yang trouvent tous deux des monarques à qui proposer leurs services, mais seul celui de Shang Yang accepte son offre. Le tyran de Syracuse à qui Platon propose ses services n'a que faire des ornements. Syracuse n'utilise plus le langage du temple.

Aristote, admirateur et élève de Platon, met la sagesse du maître dans des manuels, forme qui convient à l'Académie. Quand Philippe de Macédoine invite ce philosophe à raconter à son fils Alexandre tout ce qui est à savoir sur la *polis*, Aristote accepte l'invitation.

Philippe lui-même s'est passé de la sagesse du philosophe. Il a commencé en remettant en état un anneau rouillé abandonné en Thrace par le perse Darius au cours de sa chasse aux Scythes. Philippe sait des choses qu'Aristote ne sait pas. Il sait — peut-être intuitivement, peut-être a-t-il entendu parler du sort de la Phénicie — qu'une pieuvre maritime n'est pas de force à lutter contre un ver terrestre, en particulier maintenant que toutes les *polis* de la mer Égée ont été éreintées par la tentative d'Athènes d'être à la fois une pieuvre et un ver.

Le dernier défenseur de la pieuvre athénienne est un homme nommé Démosthène. D'autres envoient des ambassades à Philippe. Le parti de la pieuvre fondé par Périclès semble avoir péri avec l'empire maritime.

Démosthène défend la pieuvre. Mais en Athénien et en orateur, il utilise la rhétorique, le langage orné qui dissimule au lieu de révéler. S'il était Shang Yang, il parlerait directement du vin et des olives, il rappellerait à ses compagnons que leur richesse, telle qu'elle est,

leur provient de la circulation continue des marchandises dans leurs bateaux, et que même une courte visite de l'armée de Philippe viderait les navires. Si Philippe restait plus longtemps, les bateaux s'arrêteraient et les marchands athéniens deviendraient aussi pauvres que leurs esclaves.

Les auditeurs de Démosthène seraient sourds même aux clairs avertissements de Shang Yang, parce qu'ils préfèrent affronter plusieurs Philippe plutôt qu'une autre guerre du Péloponnèse, et que les autres Grecs ne peuvent imaginer que les Macédoniens seraient pires que la Confédération athénienne. Ils invitent, ou du moins ils font semblant d'inviter le Macédonien, en réduisant au silence tous ceux qui appellent à la résistance.

Naturellement, ils ont tort et Démosthène, ou plutôt Shang Yang, a raison. Athènes ne se trouve pas dans une meilleure situation dans les entrailles du ver macédonien que Hiram II de Tyr dans le ver assyrien.

L'histoire de la *polis* grecque et de ses tentacules mobiles est complètement terminée. L'humanité léviathanisée a fait un autre grand pas sur l'échelle. Philippe de Macédoine sera un nom connu de tous les écoliers.

La seule *polis* restante, c'est la lointaine Syracuse située sur une île à mi-chemin entre l'Italie et Carthage, et Syracuse ne sera jamais aussi belle qu'Athènes. Les Athéniens avaient pillé leur temple et traîné tout ce qu'il contenait sur l'agora, ils avaient déjà profané ce qui était autrefois sacré, mais ils avaient fait tout cela avec des pinceaux de peintres, avec art. Les habitants de Syracuse le font avec des couteaux de boucher, et bientôt leur Archimède vendra ses pouvoirs de visionnaire à un tyran qui les retournera contre la vie elle-même, contre la Mère-Terre. Cet Archimède fanfaronnera : « Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde », et quand le tyran tue avec les leviers et les poulies de l'inventeur, Archimède s'écriera « Eurêka ! ». Syracuse n'est plus une belle *polis*.

Elle est située entre le monde orné de la *polis* grecque et un monde futur sans ornement de gangs de labeur et de machines à tuer dont

les visionnaires desséchés exprimeront leurs préceptes moraux meurtriers en traduisant « Eurêka ! » par « Ça marche ! ».

Dès que Philippe y entre, les Grecs achéens quittent leurs belles cités ornées. Leurs bateaux commencent à pourrir et rejoindront bientôt ceux de Tyr au fond de la mer. Les anciens marchands de vin et d'huile d'olive se louent à n'importe quel souverain possédant assez de richesse pour engager des mercenaires. Dorénavant, il y aura des Grecs dans les deux camps de toutes les guerres se déroulant en Eurasie orientale, à l'ouest de la Chine.

Philippe est apparemment assassiné sur l'ordre de la mère du jeune Alexandre. Le brave Démosthène propose un décret à la mémoire de l'assassin du tyran.

Mais le fils du tyran n'est pas près de mettre en pratique les préceptes qu'il a appris d'Aristote. Ni sa mère, ni les hommes forts de son père n'ont cela en tête. Même si Alexandre a regardé au-delà de son maître et appris par lui-même des choses sur les raisins et les olives, il n'y a rien qu'il puisse faire pour faire fonctionner la pieuvre.

C'est ainsi qu'Alexandre, âgé de vingt ans, accepte de devenir « le Grand ». Il laisse une poignée d'hommes forts l'appeler le général des Grecs, et se dispose avec ses flatteurs à devenir le roi des rois et seigneur des seigneurs, suivant ainsi les chemins ouverts pour lui par Cyrus, les deux Sargon et Lugal-zaggizi, et il s'éteint finalement à Babylone à l'âge de trente-trois ans.

De nombreux Grecs qui y étaient restés quittent la *polis* pour aider le général des Grecs à monter sur le trône laissé vacant par Darius III, et ils affrontent des compagnons grecs engagés pour empêcher le perse de chuter de son trône.

Ces Grecs, ou du moins certains d'entre eux, deviennent les administrateurs de royaumes qui ont été découpés dans le Léviathan peu maniable d'Alexandre par les hommes forts qui avaient précisé cette idée en tête lorsqu'ils s'étaient mis en route avec l'élève d'Aristote. Chaque homme fort devient un roi des rois dans une ou plusieurs des langues innombrables qui sont parlées dans le Léviathan décomposé d'Alexandre, et bientôt les ornements grecs,

les ornements qui seront plus tard saluées comme « des formes de liberté » enjolivent, couvrent et dissimulent les crocs et les griffes de tous les types concevables de ver artificiel.

* * *

Après la plus grande des victoires grecques, les Grecs qui ont fait bon accueil à Philippe sont entravés par les collectes de tributs, les chasses aux conscrits et les perquisitions de nuit – ce que nous appellerons les impôts, la loi et l'ordre. Le foyer proprement dit de la *polis* est envahie, occupée, peuplée de garnisons et pillée, d'abord par l'ancien homme fort de Philippe, Antipatros, puis par la mère d'Alexandre, enfin par toute une série d'Antigonos, de Démétrios et de Philippe, jusqu'à ce que Philippe V connaisse le sort de Darius III et tombe entre les griffes du prochain Léviathan. Une autre *His-toire* prend fin. Les enthousiastes de la *polis* deviennent des bibliothécaires et des amateurs d'antiquités.

Cette série d'atrocités se présentera dans les livres d'histoire comme une édifiante suite de progrès. Mais ces événements ne sont pas vécus comme des progrès humains par ceux qui en font l'expérience. L'auteur dramatique Ménandre exprime la profondeur de son enthousiasme pour la marche en avant de la Civilisation par la réflexion suivante : « Le plus sage est celui qui a le moins d'espérances, et le plus heureux celui qui meurt jeune ».

Le philosophe Zénon n'a même plus un brin du patriotisme de ses prédécesseurs Platon et Aristote. Aux yeux de Zénon, tout dans le monde du Léviathan est un mal nécessaire. L'enthousiasme des bâtisseurs de *polis* fait place à la résignation des zeks. Épicure aussi l'affirme : l'enfer, c'est ici même, c'est le monde fabriqué par l'homme dans lequel vous êtes, et les dieux sont trop loin pour vous aider. Donc vivez discrètement et, avec de la chance, vous n'aurez rien à craindre.

Il y en a certains, que l'on appelle les cyniques, qui vont même plus loin. Ils disent qu'il n'y a rien du tout d'humain dans le Léviathan,

et que la seule alternative humaine est de ne tenir absolument aucun compte de l'État et de vivre selon sa conscience.

Jamais depuis l'époque d'Hésiode, les Grecs n'avaient tourné le dos à la Civilisation si complètement.

La résistance, le rejet et le retrait sont soit sautés dans les récits de l'*Histoire*, soit compartimentés, et expliqués afin de s'en débarrasser, sous forme de « religion ». Pourtant, ce sont les seules parties de l'histoire qui ont une signification humaine. Tout le reste est une histoire de vers, une histoire des vers artificiels énormes, mangeurs d'hommes et destructeurs de la terre.

L'histoire des successeurs d'Alexandre est un récit de cruautés et de guerres entre des Léviathans rivaux essayant de se manger l'un l'autre. Ils ont tous fini par être mangés par un ver composé de nouveaux pasteurs nomades, et engraisé par les chasses aux conscrits, les razzias pour le tribut et les caravanes marchandes.

Les tribus nomades des Parnis, à travers les terres desquelles les caravanes vont vers la Chine et en reviennent, se disposent à abrégier la carrière de la Civilisation, mais, comme tant de leurs prédécesseurs, elles finissent par étendre un Léviathan parthe sur les provinces orientales du royaume d'Alexandre.

Pas loin de la Parthie, Q'in met en pratique les préceptes de Shang Yang et il devient Shi Huangdi, le premier empereur du Léviathan chinois unifié.

Dans la Méditerranée, les yeux de tous sont braqués sur Syracuse, la dernière *polis* grecque riche et puissante survivante. Syracuse est en train de s'emmêler avec la pieuvre carthaginoise. Mais nous regarderons ailleurs, parce que nous savons que Syracuse et Carthage sont sur le point d'être avalées – Carthage sera en réalité détruite – par un ver que personne ne peut encore apercevoir, un ver dénommé Rome.



— Chapitre 9 —

Nous allons être à même de considérer Rome de très près. Ce sera un Léviathan extrêmement bien documenté parce qu'il est épris de son *His-toire*. Nous pourrons nous demander si les tribus latines sont réellement sorties de l'« obscurité » des steppes eurasiennes pour entrer dans la « lumière » de la civilisation méditerranéenne parce que les forces productives étaient mûres et les attendaient, si les « barbares » se sont lancés à l'assaut des portes de la Civilisation parce qu'ils étaient avides de se saisir des raffinements du stade supérieur et de jouir de ses agréments. Dans le cas de Rome, nous n'aurons pas à spéculer : l'histoire est consignée par écrit et conservée.

Seuls les débuts sont vagues. Les Romains disent qu'ils descendent de jumeaux allaités par une louve. Ils partagent ce mythe avec les Turcs, de sorte qu'il est possible qu'un groupe ait emprunté le mythe de ses origines à un autre, ou bien qu'une partie d'un peuple autrefois unique ait changé de langue mais ait conservé le mythe de ses origines. Dans tous les cas, un animal totem est important dans le passé de Rome, et en l'occurrence une louve.

Nous voyons d'abord les Romains camper aux alentours de l'Étrurie.

Les Étrusques, rappelons-nous, sont des clients de la Phénicie. Ils sont les Grecs de l'Italie. Les Étrusques sont comme une pieuvre. Les Grecs les désignent sous le nom de pirates, c'est à dire des marchands dont ils refusent la concurrence. Les Étrusques ont des flottes de bateaux, comme les Grecs et les Phéniciens. Ils ont des villes avec des temples et des autels, comme les Sumériens.

Les Latins sont aux Étrusques ce que les Mouchkis étaient aux Assyriens et les Scythes aux Grecs. La langue latine est en réalité de la même famille que celle des Mouchkis et des Scythes, et il semble

possible que ces gens aient été des parents proches dans un passé pas très éloigné, et que les femmes et les déités de la terre aient été aussi importantes pour eux qu'elles le restent chez un autre peuple apparenté appelé les Sarmates.

Les marchands étrusques, afin d'apaiser leurs dieux et de leur faire plaisir, exploitent non seulement des victimes d'outre-mer, mais aussi celles qui se trouvent dans leur arrière-pays, à savoir les Samnites, les Sabins et les Latins.

Les tribus exploitées constituent une ligue pour se défendre contre les exploiters.

Les Étrusques tentent de pacifier ou d'exterminer les résistants fédérés. Mais, comme les Phéniciens et les Grecs, les Étrusques ne sont pas excessivement forts sur terre. Ils sont une pieuvre, leur force réside dans les cales de leurs bateaux. Les tribus fédérées des Latins, des Sabins et des Samnites n'aspirent pas à s'installer dans les établissements marchands des Étrusques. Au contraire, elles luttent pour éradiquer la civilisation étrusque de la péninsule italienne. Elles ne sont pas animées par l'admiration, mais sont révoltées par les lieux de débauche.

Elles font la guerre contre l'Étrurie pendant quatre générations. Les buts et les âmes des combattants sont mutilés par cette longue guerre. Et pourtant, même ensuite, les anciens intrus ne se précipitent pas pour devenir ce que les Étrusques étaient. Ils laissent l'empire commercial étrusque s'enfoncer dans la mer. Ils laissent les navires pourrir. Les Romains n'auront toujours pas de bateaux quand ils iront vers la mer de nombreuses générations plus tard.

Les Latins et leurs confédérés ne sont pas séduits par la « maturité des forces productives ». Ils éprouvent de la répulsion pour ces forces et ils se fédèrent pour les détruire. Mais, tandis qu'ils sont fédérés pendant quatre générations, quelque chose leur arrive. Ils subissent ce que P. Clastres appellera une « révolution politique », bien que la transformation soit graduelle. Les généraux deviennent permanents, et les soldats aussi. Les paysans qui ravitaillent l'armée

deviennent eux aussi permanents, et leurs contributions en arrivent à être attendues et finalement exigées.

Au cours de quatre générations, une communauté d'égaux est métamorphosée en une société composée de trois classes, et les tribus fédérées deviennent terriblement similaires aux Étrusques détruits.

Les narrateurs romains parlent de deux classes : les plébéiens et les nobles.

Les plébéiens sont tenus en contrainte. Ils ne sont plus des êtres humains libres. Sous certains aspects, ils n'ont guère changé : ils tiennent des fêtes à la déesse Cérès, la Terre-Mère, qui nourrit leurs graines. Cette Cérès est la sœur jumelle de Déméter et d'autres déesses de la terre indo-iranienne.

Les nobles ont beaucoup changé. Leur dieu de la guerre est une abstraction qu'ils appellent Optimus Maximus, et ce dieu ressemble étonnamment à un marchand étrusque déifié : en échange d'une quantité donnée d'offrandes, on attend de lui qu'il accorde un nombre donné d'avantages ou de victoires militaires. Les nobles sont devenus méfiants comme les Étrusques. Ils ne sont pas du tout les hommes du peuple qu'étaient leurs grands-pères.

La grandeur du défi a mutilé la communauté originelle, et dans ce sens, malgré leur victoire apparente, les Latins ont été vaincus. Ils sont mutilés parce que la plupart ne peut tenir tête à la machine militaire nouvellement conçue et qu'un petit nombre d'entre eux ne peut répondre à ses besoins les plus fondamentaux qu'en contraignant et expropriant les autres.

À ce point-là, les Romains ressemblent aux Étrusques pour certains de leurs confédérés et pour d'autres intrus, mais pas pour eux-mêmes. Ils ne se rendent pas compte que les Samnites et les Celtes sont en train de se retourner contre les mêmes choses que les Romains. Peut-être des soldats plébéiens s'en rendent-ils compte, mais ils sont dépendants des grains que les nobles réquisitionnent aux paysans, et la noblesse militaire romaine est bien connue pour son manque inhabituel d'imagination. Les Romains tournent leurs

forces contre les Celtes égalitaires comme si les Celtes étaient des Étrusques, et conduisent ensuite leurs armées contre leurs anciens alliés, détruisant tous les villages samnites.

Les nobles romains, comme les anciens Spartiates, sont devenus des armures gelées, collées à leurs lances. Mais contrairement aux Spartiates, ils vont essayer d'étendre leurs armures sur toute la surface du monde. Ils commencent par annexer et réprimer leurs anciens alliés sabins.

Les plébéiens romains font sécession et refusent de continuer à fournir leur appui aux nobles arrogants. Les nobles hautains font face à ce défi en recourant à un moyen déjà utilisé par Périclès : ils élèvent les soldats plébéiens au rang de petits nobles, lesquels ont leurs propres plébéiens. Maintenant, les intérêts des anciens plébéiens coïncident avec ceux des grands nobles. C'est un moyen que nous appellerons cooptation ou récupération.

Les Romains se mettent ensuite à avaler toutes les autres tribus, fédérations et cités de la péninsule italienne. Les Romains sont plus obsessionnellement militaristes que les Assyriens ne l'ont jamais été. Rome n'a pas seulement une armée puissante ; Rome est une armée puissante, et elle n'est rien d'autre.

* * *

Les Romains appellent leur ville une *res publica*, une chose publique. Ils savent que c'est une chose, une chose fabriquée, un artifice, bien avant que Hobbes ne présente sa découverte. Les soldats romains meurent dans les batailles, mais la chose publique, elle, va de victoire en victoire. Elle ne meurt pas, elle ne peut pas mourir, elle est un Léviathan. Les Romains sont devenus civilisés.

Mais, bizarrement, leur répulsion, leur haine à l'égard de la Civilisation, continue encore à présent de les animer.

Ils aident les Syracusains à chasser les Carthaginois de Sicile, car ils reconnaissent chez les Carthaginois les traits phéniciens qu'ils avaient haïs chez les Étrusques. Les Romains défendent Syracuse

en l'absorbant, et ils transforment toute la Sicile en une province romaine.

Puis ils se tournent contre les villes grecques de la péninsule italienne. Ils détruisent ces villes avec la férocité qu'ils ont montrée envers les Étrusques et les Carthaginois civilisés.

Contrairement aux Assyriens et aux Perses, les Romains ne se contentent pas de ruiner les villes en exigeant un tribut. Ils rasant les villes grecques, confisquent la terre, réduisent leurs habitants en esclavage, recrutent les paysans grecs dans leur armée.

Enfermés dans un Léviathan ayant la forme d'un ver, les Romains ne peuvent toujours pas supporter un Léviathan ayant la forme d'une pieuvre, et ne le pourront jamais. Ils continuent à faire la guerre à l'Ogre que leurs ancêtres voyaient dans la Civilisation, l'État-cité étrusque. En ce sens, tout l'essor de Rome est une guerre incessante contre la Civilisation.

Les parties grecques de l'Italie sont littéralement extirpées par l'armée romaine. La terre elle-même est découpée en immenses domaines qui sont attribués aux petits nobles et aux plébéiens. Les anciennes terres grecques sont appelées des latifundia, et elles sont travaillées par des équipes d'esclaves enchaînés.

Cette étrange combinaison d'un Léviathan grotesque avec une haine violente à l'égard des réalisations léviathaniques ne concerne pas la seule Rome, même parmi les cas pour lesquels on possède des documents.

Le Léviathan de Q'in Shi Huangdi se développe en Chine durant la génération où Rome se développe en Italie, et avec les méthodes assyriennes recommandées par Shang Yang : guerre, perfidie, meurtre, massacre, déportation. Les militaristes de Q'in sont résolus à extirper toutes les traditions et les réalisations de toutes les régions qu'ils envahissent, en réduisant les populations à l'état de gangs de labeur, en brûlant tous les livres à l'exception de celui de Shang Yang. Après une demi-génération, des révoltés se soulèvent dans toutes les régions de la Chine contre cette monstruosité et réussissent à la mettre à bas. Shang Yang n'a pas entendu parler de Périclès ; ses

écrits ne comportaient pas le précepte selon lequel des révoltés potentiels peuvent être transformés en collaborateurs exaltés quand on leur donne des latifundia.

Au cours de cette même génération, les héritiers cuirassés d'Alexandre le Grand, les Antiochos et les Séleucos, font avancer leurs armées de l'Égypte jusqu'aux frontières de la Chine, en essayant de réduire les populations à une misère similaire, mais, contrairement à leurs pendants chinois et romain, ces héritiers du Léviathan grec tentent de préserver quelques ornements et agréments de la Civilisation.

En asservissant les Grecs d'Italie, les Romains eux-mêmes deviennent conscients que la machine de guerre peut être embellie, ornée. Les Romains apprennent l'art au contact de leurs esclaves grecs, mais ils apprennent à contre-cœur. Ils sont presque comme des modernes dans leur répugnance ; ils sont en effet presque prêts à dire qu'une machine à tuer est belle si elle fonctionne. Mais ils ne sont pas tout à fait des modernes dans la mesure où ils laissent les artisans grecs dissimuler le militarisme brutal par l'architecture, la sculpture et la peinture. Ils apprennent l'esthétique, cette étrange aptitude à ne voir dans le sang jaillissant d'une blessure que la beauté de la forme et de la couleur.

Ayant transformé toute l'Italie en un camp armé appelé Rome, ils frappent dans toutes les directions, comme si le monde entier était composé d'Étrurie qui dérangeaient leur harmonie, ou comme si une machine au mouvement perpétuel avait été déclenchée par les Étrusques, machine que personne n'avait pu arrêter par la suite.

Ils font leur apparition en Grèce elle-même, tout d'abord sous le prétexte de protéger les « Grecs libres et indépendants » des crocs de l'homme fort àpre au gain Antiochos, puis des crocs du dernier Philippe, et enfin des Grecs eux-mêmes, qui savaient, bien avant que les Romains n'arrivent, que les autres dénominations de la liberté protégée sont la subordination, la soumission et l'esclavage. Rome est une armée assoiffée, et bientôt le seul homme passablement indépendant dans n'importe quelle ancienne *polis* grecque est un homme qui suce la *polis* jusqu'à la moelle afin de confectionner des

boissons pour les Romains. L'État-cité grec est déjà de l'histoire ancienne.

Les Romains sont encore en train de réagir contre la Civilisation sous sa forme étrusque lorsqu'ils tournent leur immense machine de guerre contre la nord-africaine Carthage. Leurs discours pleins de haine (ceux de Caton sont les plus connus) sont irrationnels et incompréhensibles si l'on considère la menace réelle que représente Carthage pour Rome. À de nombreuses occasions, les Carthaginois tentent d'acheter leur sortie, de la même manière que Hiram II acheta la sortie de sa ville d'Assyrie. Le dernier recours des Carthaginois est d'essayer de marcher sur Rome elle-même, mais les deux camps pressentent qu'une pieuvre maritime ne peut pas battre un ver terrestre, maintenant moins que jamais.

La destruction finale de Carthage n'a pas de précédent dans le passé sumérien, akkadien, ou même assyrien. La dernière ville phénicienne indépendante est isolée, assiégée, attaquée, totalement détruite et ensuite brûlée. Ses habitants sont dispersés comme esclaves aux quatre coins du monde. N'étant toujours pas satisfaits, les Romains aplanissent les bâtiments et les murs qui restaient encore debout, labourent le sol et y répandent du sel, de sorte que pas une maison ou une culture ne puissent être établies à l'endroit où Carthage s'élevait autrefois, de sorte que le souvenir même de l'existence de cette ville soit effacé.

Le reste de cette histoire est pareillement révoltant. L'Afrique du Nord, l'Ibérie, la Gaule, la Macédoine, la Thrace, l'Anatolie, le Levant, tout devient Rome. Les habitants sont soit tués, soit réduits en esclavage, soit transformés en machines à tuer. De petits Léviathans ainsi que des communautés libres sont fracassées. Les anciennes traditions sont brisées et oubliées. Les êtres humains sont tués ou mutilés.

Et pourtant combien de pages seront consacrées à la grandeur de Rome ! Et combien de pages à l'ingéniosité technologique des machines de guerre romaines ! Pourquoi ne pas faire l'éloge de la mort elle-même ? La mort est une tueuse bien plus grande que

Rome. Sont-ce les palais et les monuments grecs parés d'ornements de la capitale qui rendent la brutalité si honorable ? Si c'est le cas, la mort n'a besoin, pour s'attirer un tel éloge, que d'engager des artistes grecs.

* * *

La grandeur de Rome sera posthume. Parmi ceux qui vivent dans les entrailles de Rome, seul le petit nombre qui se situe dans la tête du ver l'aime. Tous les autres la haïssent, et beaucoup essayent quotidiennement de la détruire.

Ceux qui sont dans la tête sont peu nombreux ; ils constituent la noblesse, qui comprend les généraux et les politiciens, les propriétaires de latifundia, et ceux que les Romains appellent les chevaliers. Ces chevaliers sont en fait des chevaliers d'industrie. Ce sont des brasseurs d'affaires et des entrepreneurs qui font faire les choses. Ils commandent les équipes d'esclaves dans les oliveraies et les vignobles. Ils s'occupent des importations, des exportations et des règlements. Ce sont des percepteurs d'impôts et ce sont des pirates. Ils se situent à chaque interstice et à chaque goulet de cet empire peu maniable. Dans une Rome future, par-delà le grand océan, ces chevaliers d'industrie seront appelés des businessmen.

Tous ces gens-là aiment Rome.

Le nombre croissant des écumeurs de marmites déshumanisés, pour lesquels les cirques et les jeux sont organisés, aime également Rome. Mais ces amoureux ne pensent plus à la brutalité ou au pillage comme à des offrandes aux dieux. Ils aiment le pillage et la brutalité en tant que tels. Ils deviennent ce que nous appellerons des sadiques. Les bien-aimés des sadiques sont les masochistes, mais la majorité des gens n'est pas encore tombée à ce niveau. La vaste majorité de la population de la *res publica* est composée de zeks, de zeks intérieurs ou extérieurs : esclaves et provinciaux. Dans la seule capitale, il y a un quart de million d'esclaves. Les zeks intérieurs se révoltent continuellement malgré l'omniprésence intimidante des plus fortes

garnisons du monde. Certaines révoltes d'esclaves deviennent des insurrections qui embrassent des régions entières. Dans trois cas connus sur une période de deux générations, des esclaves insurgés ont tenu contre les armées romaines pendant trois bonnes années.

Les provinciaux résistent avec autant d'acharnement que les esclaves. Il ne se passe pas une année sans que des expéditions armées soient envoyées pour massacrer et réprimer les rebelles.

Les énormes légions elles-mêmes donnent naissance à des rébellions de plus en plus grandes. Les armées doivent être ravitaillées. Les percepteurs d'impôts pressurent les provinciaux qui ont déjà été pillés par les légions de passage. Et ensuite, les soldats à la retraite reviennent dans les provinces comme propriétaires des terres des provinciaux, en récompense de leurs années de loyaux services. Les rébellions et les soulèvements contre ce régime durent des années, même des décennies, et sont trop nombreuses pour être énumérées. Cette répression continue de tant de rebelles sur tous les fronts est ce qui donne naissance à ces organisateurs endurcis de meurtres de masse qui officient dans l'obtention de grades de la *res publica* vers un stade encore supérieur. César est le tueur qui réduit l'Ouest, Pompée le tueur qui réduit l'Est, Crassus le tueur qui borde les routes d'Italie elle-même avec six mille esclaves crucifiés.

Trois meurtriers de masse ne peuvent pas se partager une seule couronne, et César, qui sera traduit par tsar et kaiser, devient le visage de ce que Hobbes appellera l'homme artificiel.

La *res publica* embrassant le monde devient le jouet d'un seul homme, un empire.

Après avoir avalé l'Égypte et supprimé les nobles qui préféraient l'ancienne chose publique, un autre meurtrier de masse, Octave, devient le soleil, le Pontifex Maximus, l'incarnation terrestre de l'abstraction appelée Optimus Maximus, la version latine du roi des rois et du seigneur des seigneurs.

* * *

Rome s'étend de Gibraltar jusqu'aux montagnes arméniennes et la Parthie de l'Arménie jusqu'en Inde. Le monde est tombé dans les entrailles du Léviathan, un lieu où il fait sombre, où la vie est désagréable, bestiale et courte, où les êtres humains sont gouvernés par la crainte d'une mort prématurée et violente, où une personne ne peut se tenir ni debout, ni allongée ni assise. Hobbes et ses contemporains projetteront les traits du Léviathan sur le monde extérieur au Léviathan afin de justifier l'enfermement et la réduction de tout ce qui est encore à l'extérieur.

Pour les zeks de Rome et de la Parthie, le jour où Octave Auguste devient le soleil est encore plus sombre que le jour où Darius devint Ahura-Mazdâ. Aucun être humain ne peut retirer de chaleur d'un tel soleil.

Déjà à l'époque de l'Empire néo-babylonien des Chaldéens, et même auparavant, il y avait un mouvement, situé à l'extérieur, pour purifier le monde par le feu, pour brûler le Léviathan obstruant la lumière.

Maintenant, à l'époque du Pontifex Maximus Octave, il y a un mouvement encore plus grand, à la fois à l'extérieur et à l'intérieur. Ce que Turner nomme « le culte de crise » n'est que l'une des nombreuses parties de ce mouvement. Malheureusement pour l'humanité et pour la nature, le culte de crise, qui engendrera par la suite l'esprit occidental, prend racine dans un coin obscur où l'on s'attend à ce que la lueur provienne de l'Optimus Maximus, de l'abstraction sans lumière du Léviathan lui-même.

Ce « culte de crise » ne jaillit pas de l'air mais des tentatives des êtres humains de se débarrasser du tégument qui les déshydrate.

Et ce n'est pas un « culte ». C'est une manière de vivre qui devient un culte seulement quand elle est renfermée dans le tégument de l'artifice.

Il y a des continuités notables de l'époque des Chaldéens jusqu'à celle des Romains impériaux.

En Chine, le Tao-te King, la Voie, qui reconnaît le Léviathan comme un obstacle au bien-être et rien d'autre, représente une source d'inspiration qui pousse des gens à se retirer de toutes les

activités hautement organisées offertes par l'État. Il est possible que ces Chinois placés en retrait aient été influencés par des Grecs postérieurs à Périclès, puisque l'on affirme que certains de leurs bas-reliefs sont similaires à ceux que les Grecs ont faits dans la Bactriane voisine. L'on dit aussi que certains de leurs bronzes sont identiques à ceux des Scythes. Mais, en Chine, il n'y a pas de mouvement de retrait massif — du moins pas encore.

À l'ouest de la Chine, il semble y avoir une continuité entre les brûleurs d'État des temps primitifs et ceux des époques récentes. Apparemment, le geste de Darius consistant à brandir la chandelle n'a pas tout à fait éteint la lumière.

Il en existe un indice fascinant dans les Écritures saintes elles-mêmes, et il semble qu'il se soit trouvé là par hasard. De telles inadvertances ne sont pas inhabituelles dans le Livre. Nous avons déjà vu que les paroles d'un certain Isaïe, qui a salué le perse Cyrus comme le messie, ont été incluses dans un chapitre dont le titre concerne un autre Isaïe ayant vécu de nombreuses générations avant Cyrus. Les scribes avaient beaucoup de matériaux, et ils devaient intégrer des visions et des formulations édifiantes dans l'un ou l'autre de ces chapitres. Quand ils se lassaient, ils négligeaient apparemment de s'assurer que le matériau venait de sources mosaïques attestées et certifiées. Un fragment de ce type a été inclus dans le chapitre sur Daniel.

On raconte que le Daniel principal est un Hébreu qui vécut en exil chez les Chaldéens de Babylone. Entremêlé avec ce Daniel-là, intervient un vague personnage qui vit beaucoup plus tard — probablement à l'époque de Rome et de la Parthie — qui parle le langage non pas de Moïse, mais de Zarathoustra, et qui s'attend à la venue non pas de Yahvé, mais d'Ahura-Mazdâ. Cet homme parle d'une suite d'âges zarathoustriens, qui sont des empires, et il se représente ces empires comme des Léviathans.

Et quatre grandes bêtes surgirent de la mer, différentes l'une de l'autre. La première était semblable à un lion et avait des ailes d'aigle. Je vis qu'ensuite ses ailes furent arrachées... Et voici une autre bête, une

deuxième, ressemblant à un ours ; dressée sur l'un de ses côtés, et avec trois côtes dans sa gueule entre ses dents, et on lui disait : « Debout, mange beaucoup de chair ». Après cela, je regardais, et voici une autre bête semblable à un léopard ; elle avait sur son dos quatre ailes d'oiseau et avait quatre têtes ; et la souveraineté lui fut donnée. Après cela, je regardais dans les visions de la nuit, et voici une quatrième bête, terrible, effrayante et extrêmement forte ; elle avait de grandes dents en fer ; elle dévorait et mettait en pièces, et le reste elle le foulait aux pieds ; elle était différente de toutes les bêtes qui l'avaient précédée, et elle avait dix cornes. Je considérais les cornes, et voici qu'une autre corne, petite, s'éleva parmi elles, et trois des premières cornes furent arrachées par elle ; et voici que cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme, et une bouche qui disait de grandes choses...

Ces grandes bêtes, qui sont quatre, ce sont quatre rois qui s'élèveront sur la terre...

La quatrième bête... dévorera toute la terre, la piétinera, et la réduira en poudre...

Et le tribunal siégera, et on lui ôtera son empire pour le supprimer et l'anéantir pour toujours.

À l'époque du Pontifex Maximus Octave, l'identité des quatre bêtes devient limpide. La première représente les Chaldéens, la deuxième les Perses, la troisième les Grecs hellénistiques et la quatrième peut-être les Parthes mais plus probablement les Romains. Et après la quatrième, il n'y en a plus. La séquence se termine. La quatrième brise le monde en morceaux et elle est brisée elle-même. Après, il y a la Lumière, la lumière d'Ahura-Mazdâ.

L'action qui renverse la quatrième bête est surnaturelle. Mais cela n'exclut pas une participation humaine. Au contraire, elle y invite. Les révolutionnaires les plus ardents sont ceux qui pensent que les dieux combattent à leurs côtés.

Les rêves sont la matière dont est fait le monde, et ces rêves sont des prophéties qui s'autoréalisent. Au milieu de l'enfer que Rome a fait de la terre, il ne faudra pas longtemps avant que quelqu'un ne vienne et annonce : « Je viens pour jeter le feu sur la terre ». Sous

le terme de terre, il parle de Rome, la quatrième bête, la dernière. Il vient pour annoncer la fin de l'*Histoire*.

Rome brûle effectivement. Mais, en remuant les cendres, regardez, voici qu'apparaît une autre bête cachée, une cinquième, avec un corps de lion et une tête d'homme, une bête qui a partagé le berceau de l'incendiaire, une Église.



— Chapitre 10 —

Le roi perse se couvrit du manteau de la Lumière, d'Ahura-Mazdâ. L'Église chrétienne se couvrira du manteau d'Osiris réincarné. Tous deux doivent continuellement mentir pour nier qu'ils ont mis ces manteaux sur une machinerie et pour les empêcher de glisser.

Le feu que vomit la gueule du Léviathan est un feu volé. Il est volé à ceux qui viennent pour brûler le monstre. Ni les vies ni le feu ne sont donnés volontairement au monstre ; les unes et l'autre tombent en lui comme dans une trappe, et, une fois à l'intérieur, ils essayent de trouver une issue de la brûler.

Le règne d'Octave Auguste, le premier empereur de Rome, n'est pas une époque où les choses commencent mais où elles finissent, ce n'est pas l'aube mais le crépuscule. C'est l'époque où la quatrième bête, la bête aux grandes dents en fer et aux dix cornes, a déjà dévoré toute la terre, l'a déjà piétinée, l'a déjà réduite en poudre.

Ô vous, hypocrites, vous pouvez discerner le visage du ciel ; mais pouvez-vous discerner les signes des temps ?

Nous serons dressés. Nous verrons les monuments architecturaux colossaux s'élever dans la métropole et nous penserons qu'ils sont beaux, que ce sont les signes des temps. Nous entendrons la folle clameur des adorateurs d'idoles s'abandonnant à des orgies effrénées et nous penserons que c'est une abomination.

Mais il y a de la sorcellerie dans l'air, car soudain les orgies deviennent belles et les monuments architecturaux se transforment en abomination.

Les Anatoliens s'abandonnaient autrefois à Cybèle, la Terre, mère de toute vie. Les Grecs d'Anatolie et d'Achaïe prenaient part autrefois à des orgies autour de la fille de la Terre, Déméter, le grain qui pousse annuellement du sein de Cybèle, et autour de Perséphone, la petite-

filles de la Terre, qui prenait et berçait les graines dans le monde d'en bas. La danse avec Cybèle et ses enfants était pour eux tout ce qui était réel, tout ce qui avait du sens. Quand les Grecs se lancèrent dans la guerre et dans le commerce, ils essayèrent d'oublier Cybèle, mais ils se souvinrent quand même de son fils, le lanceur de javelot, et de sa fille, la chasserresse aux flèches. Ils bâtirent et décorèrent des autels aux petits-enfants de Cybèle.

Les légions romaines emmenèrent les bâtisseurs et les décorateurs grecs, et maintenant des autels s'élèvent dans Rome – mais regardez de plus près : les autels décorés s'élevant dans Rome ne sont pas des autels dédiés à Cybèle ou à un quelconque de ses petits-fils. Seuls les esclaves se souviennent, et encore pas très bien, de la fille de Cybèle, Cérès-Déméter. Les copies qui s'élèvent dans Rome, des copies à une échelle colossale, intimidante, sont absolument vides. Elles ne sont pas des autels. Elles ne sont que des monuments dédiés aux victoires des légions romaines, des monuments colossaux dédiés à des massacres colossaux. L'architecture de Rome est une célébration du sacrifice humain. C'est une abomination.

Les célébrants romains de la mort élèvent leurs abominations dans toutes les capitales provinciales du Nil jusqu'à l'Ébre. Mais les places se situant devant ces monuments qui les dominent deviennent désertes. Seules les âmes mortes restent dans le voisinage de ces abominations et seuls les pots-de-vin et les cirques empêchent les âmes mortes elles-mêmes d'abandonner les places. Les vivants se retirent. Ils sentent intuitivement dans leurs entrailles que « Cette génération ne passera pas ».

Sur le Nil, les gens se précipitent dans leurs temples afin de protéger leurs dieux de l'architecture romaine. C'est un miracle qu'il y ait encore des gens en Égypte possédant une telle force en eux. Ils ont ployé sous le poids du tribut perse, ils ont maigri sous la charge du pillage du Grec Ptolémée, ils ont été complètement détruits quand les généraux romains ont saisi tout ce qui restait pour l'envoyer à Rome. Ils ont abandonné les champs qui avaient été fertilisés par le Nil bien avant le premier pharaon, et, plutôt que de contraindre

le Nil à nourrir Rome, ils laissent les champs retourner au sable. Autrefois objets d'envie du monde pour leur richesse en grain, ils sont maintenant des mendiants ; c'est à peine s'ils mangent.

Et pourtant, les voilà qui sortent l'Isis morte, son jumeau Osiris, et le double des jumeaux, Sérapis, de leurs temples. C'est la première fois que ces dieux étouffés sont menés à l'air libre depuis que le premier mur a été bâti autour d'eux.

Et alors les mendiants amaigris font une fête qui semble surhumaine pour des gens dans leur état. Ils commencent à danser autour des dieux morts, ils continuent de danser, et la danse elle-même semble leur donner de la force, car ils cessent de ressentir leur épuisement et leur misère, ils se sentent légers et libres. Et les yeux d'Isis, qui a la forme d'un veau, paraissent reprendre vie, et ses narines paraissent respirer — c'est sûrement une hallucination ; la déesse est morte depuis cent vingt générations.

Illusion ou pas, d'autres gens moins amaigris, voient aussi la lueur et sentent aussi le souffle. Des soldats romains, accablés par le poids de leurs armures, se précipitent dans les temples qui n'ont pas encore été transformés en architecture, et en ressortent en transportant Isis, Osiris et Sérapis, à l'air libre.

Les soldats emportent les déités égyptiennes vers toutes les régions où les légions romaines marchent, vers toutes les régions où les soldats sont recrutés : l'Afrique du Nord, la Gaule, l'Italie elle-même, la Grèce, l'Anatolie, le Levant.

Partout, les gens reconnaissent en Isis leur propre passé abandonné, leur âge d'or. Eux aussi se retirent des monuments architecturaux, abandonnent les places, rejoignent les cercles de danseurs et sentent la force revenir dans leurs membres et le sens dans leurs esprits. Ils découvrent la beauté loin des merveilles architecturales qui sont des lieux de désolation.

Pouvez-vous discerner les signes des temps ?

Isis n'est ni une idole ni un culte, et elle n'est pas une étrangère pour tous ces gens qui l'accueillent. Partout où elle est amenée, les gens la reconnaissent comme la Terre, abandonnée et trahie, la mère et la

filles, le sol et le grain. Cette reconnaissance ramène les gens à la vie, et leur vie la fait renaître.

En Italie, Isis est reconnue comme la fille de la Terre, Cérès — nous l'appellerons encore Céréale, mais nous serons dressés à penser que ce sont les fermiers ou les zeks agricoles qui font le grain ; certains d'entre nous penseront même que ce sont des machines qui le font. En Grèce et en Anatolie, Isis est reconnue comme la fille de Cybèle, Déméter, et son frère jumeau Osiris, ou Sérapis, est évidemment un alter ego de la fille de Déméter, Perséphone, celle qui alla sous terre, et que Déméter essaye de ramener.

Et, naturellement, Isis est bien connue de tout le monde au Levant, même en Judée. Elle est celle autour de laquelle les Israélites en fuite dansèrent dès qu'ils eurent atteint le désert — jusqu'à ce que Moïse les enchaîne à sa Loi.

L'Osiris réincarné est également bien connu au Levant : c'est le babylonien Tammu-z, l'anatolien Attis, le grec Adonis. Il se lève à chaque printemps et se couche à chaque automne. Il est la végétation. De même qu'une nouvelle végétation se lève à chaque printemps, les danseurs se lèveront ranimés après la longue nuit. Ils savent cela parce qu'ils le sentent dans leurs membres lorsqu'ils dansent. La force disparue est à nouveau dans leurs membres amaigris. C'est une force qui vaincra toutes les légions de Rome.

Les soldats eux-mêmes ôtent leur armure. Ceux qui n'ont pas trouvé Osiris en Égypte trouveront Mithra aux frontières de la Parthie, et ils transportent Mithra vers toutes les régions du royaume. Ce Mithra-là était une lumière mineure à l'époque de Zarathoustra, mais, depuis que Darius a confisqué et éteint la lumière d'Ahura-Mazdâ, les gens ont cherché celui qui la portait. Les soldats romains l'appellent Mithra, le réincarné, le porteur de la lumière d'Ahura-Mazdâ. Ils l'emmènent jusque dans les Îles britanniques. En de nombreux lieux, Mithra fusionne avec Osiris. Ceux qui célèbrent Mithra acquièrent le feu avec lequel une nouvelle aurore pourra naître.

Des soldats destituent leurs commandants ; parfois ils désertent en masse. Des paysans laissent leurs terres en friche afin de cacher

la nourriture aux collecteurs d'impôts romains. Des habitants des villes se rendent à la campagne afin d'éviter toute participation aux activités officielles. Des juifs qui se sont placés en retrait, que l'on connaît bien et qu'on appelle les Esséniens, restent à l'écart des charges et des obligations aussi bien romaines que judéennes.

Les formes varient. Le mouvement de retrait est vaste et il continue de grandir. Nous appellerions cela une résistance généralisée avec des résonances révolutionnaires.

À la différence des premiers Perses, ces résistants n'attaquent pas le Léviathan de l'extérieur. Ils sont à l'intérieur ; beaucoup, mais pas tous, sont des zeks. À la différence des Israélites en Égypte, ces résistants ne se dirigent pas vers un lieu extérieur, car ils pensent qu'il n'y a pas d'extérieur ; la quatrième bête a dévoré le monde entier. À la différence de Moïse, ces résistants sont en train d'enlever leur armure avant le grand événement, afin de ne pas se trouver dans le désert avec rien d'autre en eux qu'un nouveau Léviathan. Rome révèle toutes les qualités du Léviathan, et personne n'est disposé à se fourrer dans la gueule d'une cinquième bête. Cela est communiqué de nombreuses manières ; l'une d'elles est : « Voici venir le royaume des cieux ». Quelle que soit sa signification, « le royaume des cieux » ne veut pas dire Babylone, la Perse, Rome ou tout autre Léviathan. Et il ne veut pas dire la mort — pas encore. Une ode, citée par Turner, dit :

Et je devins comme la terre qui fleurit et qui jouit de ses fruits.

Les gens sont joyeux, pas parce que leur fin est proche, mais parce que sa fin est proche. Ils sont joyeux parce que le nouveau jour apportera quelque chose d'aussi différent du Léviathan que le jour l'est de la nuit. « Voici venir le royaume des cieux » pour les vivants, et comme c'est un lieu vivant, c'est un paradis terrestre, un Éden, un âge d'or, une communauté d'êtres humains libres en harmonie avec Isis et Osiris, et avec tous les enfants de Cybèle : les plantes aussi bien que les loups, les oiseaux et les poissons aussi bien que les insectes. Un tel « royaume » est une aurore nouvelle ; c'est la fin de l'*His-toire*, la fin de l'époque du Léviathan.

Bien plus, les gens n'attendent pas cette aurore. Ils dansent déjà. Ils retrouvent la communauté perdue avant le dernier jour. Ils ont cessé d'admettre les distinctions entre les maîtres et les esclaves ; « Et aucun d'entre eux n'a dit que des choses qu'il a possédées lui appartenaient ; car ils avaient toutes ces choses en commun », ainsi que le Livre récent le dira. Ils ont commencé à partager pendant qu'ils se trouvaient encore dans les entrailles du Léviathan. Le partage est le cœur de la communauté perdue. Il est contraire à l'existence même du Léviathan, comme Shang Yang le savait si bien. En ayant toutes les choses en commun, les résistants sont en train de faire fondre la bête de l'intérieur de ses entrailles.

* * *

Le déclin de l'Empire romain avait commencé lorsque Rome était encore une *res publica*. Ce qui se produit quand Octave devient le premier empereur, c'est qu'il connaît une accélération. Depuis lors, Rome est en état continu de décomposition rapide, et de même pour le Léviathan lui-même.

La Parthie est aussi criblée que Rome de résistances, de retraits et de franches rébellions.

Et le troisième Léviathan, celui dont l'existence est à peine soupçonnée à Rome, est secoué par la révolte des Sourcils rouges qui est tout près de supprimer les anneaux avec lesquels un autre dragon chinois pourrait se reconstituer. La révolte chinoise n'a probablement pas de rapport avec le mouvement qui a lieu à l'extrémité occidentale de l'Eurasie, mais ce n'est pas certain. Des peuples appelés les Sarmates ou les Alains sont connus des garde-frontières chinois et aussi romains. Des fermiers appelés Sakae au Turkestan seront trouvés (par des archéologues) en possession d'objets grecs aussi bien que de bouddhas façonnés selon des styles clairement grégoromains, et cela situera que les villages sakae sur la route de la soie entre Rome et la Chine. Et l'influence n'est pas nécessairement dans le sens

ouest-est. La Voie, le Tao, a pu facilement voyager de Chine vers le mouvement mithriaque en Parthie, et de là vers Rome avec Mithra. La province levantine appelée Judée n'est que l'une des provinces romaines où les différentes formes de retraits sont combinées, amalgamées et reformulées. Mais c'est la province qui donnera naissance au christianisme et à l'islam, tous deux à dimension universelle. Rétrospectivement, c'est une calamité pour la nature et l'humanité qu'une expérience si libératrice ait dû passer par la porte d'une région si fortement léviathanisée. Les voies par lesquelles la résistance sera détournée, neutralisée et invertie sont déjà en place en Judée et, en réalité, elles précèdent la résistance anti-romaine.

Déjà à l'époque des premiers Perses, peu après qu'Isaïe eut annoncé que Cyrus était venu « pour ouvrir les yeux aveugles, pour tirer de prison les prisonniers », le scribe Ezra et ses disciples montrèrent l'usage qu'ils feraient de leur liberté. Ils allèrent de Babylone au Levant en tant que conquérants, ils imposèrent un Livre écrit à Babylone aux juifs qui étaient restés au Levant, et, dotés des pleins pouvoirs par leur Livre et par le perse Artaxerxès, ils se firent juges. En tant que tels, ils renversèrent la politique perse de tolérance et retournèrent à leur ancienne tradition en s'attaquant aux Phéniciens, aux Ammonites, aux Moabites, aux Édomites et aux Samaritains, en prêchant l'intolérance et la haine, en prohibant les mariages mixtes avec des gens moins purs qu'eux. Ils enfermèrent des prisonniers au cachot et fermèrent les yeux qui voyaient. Ils établirent un Léviathan qui avait plus en commun avec l'Assyrie qu'avec la Perse, parce qu'ils transportaient en eux l'armure suméro-akkadienne dont Moïse n'avait pas été capable de se dépouiller, parce que le dieu dans leur temple n'était pas une inversion d'Ahura-Mazdâ mais une abstraction de Lugal-zaggizi.

Lorsque les héritiers d'Alexandre évincèrent les Perses du Levant, la Judée fut assaillie par la haine, l'intolérance et la guerre civile continuelle. Le sort des Judéens devint cependant encore pire quand la légion romaine de Pompée envahit le Levant. Les gens se défendirent et furent dévorés, sacrifiés au monument architec-

tural que Pompée élève dans la capitale. Des milliers furent vendus comme esclaves par les hommes d'affaires de Pompée.

À l'époque où l'empereur Auguste installe Hérode comme roi de Judée, la population de cette province est aussi avide de bonnes nouvelles que celle de n'importe quelle autre province.

* * *

La résistance en Judée sera finalement symbolisée par un individu appelé Jessé ou Josué, fils de charpentier. L'avantage de tout centrer sur un individu est que le sujet est clair : c'est un mortel, un être vivant, une personne. Il est difficile d'en dire beaucoup sur une collectivité sans lui donner des traits léviathaniques, parce qu'une collectivité partage avec un Léviathan des traits dont un individu est dépourvu. Mais les pièges du centrage sur un individu sont ceux-là mêmes qui jetèrent les premiers Israélites des entrailles d'une bête dans la gueule d'une autre.

En réalité, la résistance judéenne évite un certain nombre de pièges contre le quatrième royaume, parce qu'elle a plus en commun avec celle qui se produit ailleurs dans l'Empire romain qu'avec l'héritage de Moïse.

Le thème du « Suivez-moi » est remarquablement minimisé dans un contexte où les gens entretiennent le souvenir d'ancêtres qu'on a fait sortir de captivité. Ce Jessé ne promet pas de les conduire vers un nouveau Canaan quelconque, et, au lieu de dire : « Suivez-moi », il dit : « Le royaume de dieu est en vous ». C'est quelque chose de très différent du : « Suivez-moi ». Cela suggère que quelque chose est réprimé aussi bien intérieurement qu'extérieurement, que la libération ne peut commencer qu'avec l'auto-libération, qu'il faut se dévêtir de l'armure répressive ou la rejeter — et ce rejet ne peut être accompli que par un individu lui-même.

Le motif léviathanique « Le roi des rois et le seigneur des seigneurs » est lui aussi remarquablement minimisé, tout du moins lors de la résistance initiale. Le fils de Marie ne dit pas que l'Abstraction lui

parle d'un buisson ardent, ni que la voix de Lugal-zaggizi parle à travers lui. Il dit invariablement : « Je vous le dis ». En d'autres termes, il parle pour lui, en tant que simple être humain, ce qui est tout à fait remarquable dans un contexte où les orateurs précédents se vêtaient immanquablement du manteau de Yahvé, l'« âme » même du Léviathan. Et il se présente non pas comme un agent, un ange ou un messenger de l'abstrait Lugal-zaggizi, mais comme un fils de dieu, ou de femme, ou d'homme, c'est-à-dire comme un être humain vivant qui mange, qui chie et meurt, comme les loups, les aigles, les serpents et les êtres humains. Il explicite parfaitement qu'il considère les prêtres du roi des rois comme faisant autant partie de ce monde que les prêteurs d'argent ; les uns comme les autres font partie du monde sur lequel il est venu jeter le feu.

Ce feu ne vient pas de la tradition du buisson ardent mais de la tradition de Zarathoustra : c'est un feu purificateur. Le zarathous-trien Daniel avait fait allusion à des « flammes ardentes », à des « roues de feu » et à un « fleuve brûlant », comme attributs de celui ou de ceux qui consumeraient la quatrième et dernière bête.

À l'époque de Jessé, ce feu est porté par Mithra parce que Ahura-Mazdâ a été avalé par le Léviathan perse. Nous ne connaissons pas le degré de familiarité que les résistants judéens avaient avec Isis, Osiris et Sérapis, mais les récits ou les évangiles composés par les amis de Jessé fournissent une foule d'indices concluants.

Tout d'abord, Marie, la Mère, joue un rôle très important dans un coin du monde où les femmes ont été systématiquement réduites à un niveau inférieur pendant des dizaines de générations. Elle n'est pas explicitement appelée la Terre-Mère, mais son fils crucifié est enterré, puis ressuscite, comme la végétation, comme Perséphone, la fille de Déméter, comme Osiris, le frère jumeau d'Isis. Cette nouvelle ne se situe pas aux marges du mythe mais en son cœur.

Et elle va plus loin. Jessé le crucifié est semblable à Sérapis le taureau, le double d'Osiris. Par sa mort, il rachète les vivants. De nouvelles pousses sont fertilisées par les plantes mortes. La mort est vaincue, sa finalité est abolie, elle est la phase qui précède le renouveau. C'est

des fragments morts que germent les poissons de la mer, les oiseaux de l'air, et toute chose vivante qui bouge sur terre. Le taureau ou l'agneau s'offrent pour l'amour des vivants, pour le renouveau de la Terre-Mère.

Cette affirmation vigoureuse de la nature et de la vie est diamétralement opposée à : « Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui rampent sur la terre ». Moïse appelait au sacrifice des vivants au Léviathan, l'homme artificiel. Les résistants en appellent à la guerre contre le Léviathan qui hait la vie. Et ils ne veulent pas attendre : « Voici venir le royaume des cieux ». Leurs torches sont déjà allumées. « Cette génération ne passera pas avant que ces choses ne soient accomplies ».

Cette génération ne passe pas. Cette génération voit le monde mis à feu et le regarde brûler. La domination sur les poissons et sur tous les vivants laisse place à des célébrations du renouveau de la nature, à des rites représentant la mort et la renaissance de la végétation, à des banquets d'amour (*agapè*), à des fêtes de gratitude envers la Terre-Mère, Cybèle-Déméter-Isis-Marie.

* * *

À la différence des captifs qui fuirent l'Égypte en se déplaçant physiquement, les captifs romains se retirent en s'éloignant de la carapace de la bête artificielle dans laquelle ils se trouvent encore. L'effet est complètement différent. Le ver égyptien maintient sa cohérence. Le ver romain la perd. Les entrailles se détachent de la carapace et acquièrent une vie propre. La carapace disjointe, avec la totalité de son armure, de son architecture et de son art, n'est dorénavant rien d'autre qu'une carcasse branlante en forme de tuyau, s'étendant sur le monde et empêchant la lumière du soleil et l'air frais d'entrer.

Déjà au cours du règne du premier empereur, la carapace de la bête commence à craindre ses entrailles : neuf mille gardes prétoriens

protègent l'empereur de son empire ; et déjà, le deuxième empereur, Tibère, devient l'instrument de ses gardes du corps.

Le troisième empereur, Caligula, tire déjà toutes les conclusions qui découlent de la chose suivante : la tête totalement déconnectée de ses viscères et de ses membres, qui n'a plus de liens ni avec la nature ni avec les gens ni même avec le reste de sa machine, est libre de faire ce qu'elle veut, même si c'est antinaturel, inhumain ou irrationnel. Seul le meurtre de Caligula par ses gardes du corps empêche la carapace de se briser en éclats.

Néron, le cinquième empereur, étend davantage encore la liberté artificielle du prince. On nous a raconté qu'il fut quelqu'un d'honnête, une personne de valeur, avant son ascension. Quoi qu'il en soit, Néron s'aperçoit rapidement de ce que Caligula avait vu auparavant : la tête détachée du Léviathan a accès à une liberté artificielle qui n'est disponible pour aucun être vivant. Tous les autres sont libres dans des limites assignées par la nature ; ils sont libres quand ils ne sont contraints par aucune autre limite. L'empereur romain, lui, n'est pas contraint par la moindre limite, pas même par les limites de son caractère, car en tant qu'empereur il est autant dépourvu de caractère qu'Optimus Maximus. Il peut être complètement arbitraire ; il peut faire une chose et son contraire, et s'il tient à l'œil ses gardes du corps, personne ni rien ne peut l'arrêter. Il peut assassiner sa propre mère et défier sa favorite Poppée. Il peut destituer, torturer, tuer, en un simple tour de main. Il peut se transformer en Pallas Athéna et en Zeus en donnant leur liberté aux Grecs à un moment donné, et en la leur reprenant à un autre. Il peut même faire l'expérience de la joie des résistants en mettant le feu à Rome et en la regardant brûler. Il peut voler aussi librement que le visionnaire de l'ancienne communauté, mais à la différence de ce dernier, qui retournait dans son corps et partageait son expérience, Néron continue de planer au-dessus de la nature et de l'humanité et n'a rien d'autre à partager que leur ruine.

Parmi les mots les plus singuliers qui ont pu être écrits, on trouve des paroles faisant l'éloge de la carapace déconnectée mais létale appelée

l'Empire romain. Gibbon se focalise sur la période qui sépare le douzième du dix-septième empereur, et il appellera cet intervalle « la période la plus heureuse et la plus prospère » de l'humanité. Pourquoi ? Parce que c'est la seule période où les empereurs de Rome feignent de ne pas savoir ce que Caligula et Néron savaient, où ils prétendent que le prince de Rome est un être humain normal comme n'importe quel autre, où ils prétendent que tout va bien à Rome. Rostovtzeff dira que jamais, jusqu'à l'essor de l'Amérique et de l'Angleterre modernes, « un aussi grand nombre de gens n'a joui d'autant de bien-être... et jamais [pas même en Amérique et en Angleterre] les hommes n'ont vécu dans un tel environnement de magnifiques bâtiments et monuments ». L'idéologie de Rostovtzeff révèle exactement ce qu'il sera en train de voir.

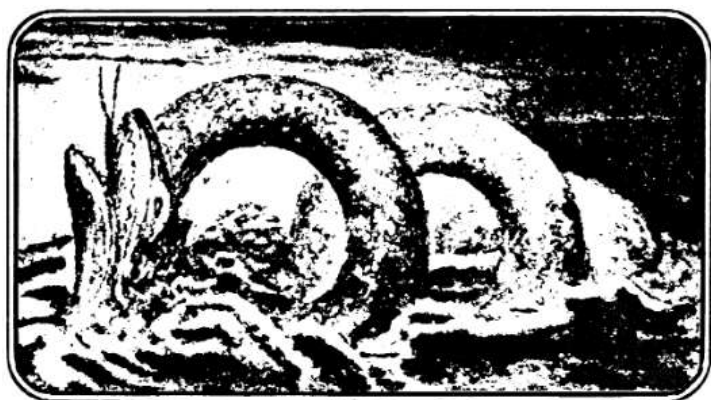
Cette période hautement louée est précisément la période où la décomposition de la machine passe à la vitesse supérieure. Les résistants intérieurs, qui essayent d'abattre l'énorme machine, commencent à être aidés par des étrangers. Finalement, l'action concertée des résistants intérieurs et extérieurs libérera la terre de Rome.

Lorsque la période heureuse de Gibbon commence, Nerva accède au trône romain, et Pan Ch'ao, à l'autre extrémité du monde, conquiert le bassin du Tarim, repoussant des vagues de pasteurs nomades vers l'ouest. Une vague de Scythes et d'Alains sarmates se présente en Dacie (sur le Danube) et sur les frontières d'Anatolie ; certains Sarmates sont adoptés par les Daces et font la guerre à leurs côtés contre Rome. Le successeur de Nerva, Trajan, empereur par la grâce de son armée, ne peut ni chasser ni absorber ces Danubiens, il ne peut pas les réduire à une province romaine. L'armée romaine extermine l'entière population des Daces et repeuple la région avec des Romains, comme à Carthage. Mais les Carthaginois étaient les derniers des Phéniciens, tandis que les Daces sont la pointe visible d'un iceberg en expansion.

Rome a déclaré une guerre génocidaire à la population restante de l'Eurasie ; elle ne peut plus réduire d'autres êtres humains à l'état de

provinciaux. Le militariste suivant, Hadrien, tente de se protéger des assaillants avec des murs, mais ils emprisonnent l'Empire romain. À partir de cet instant, la carapace hideuse commence à se lézarder, et aucune colle ne peut la réparer.

La dernière victoire d'Hadrien a lieu contre les résistants judéens, et elle est aussi « heureuse » pour Rome que la victoire sur la Dacie : les Romains massacrent les rebelles, détruisent Jérusalem, bannissent les juifs du Levant, et déclenchent ainsi la diaspora des juifs, envoyant les résistants judéens inspirés par Jessé faire des prosélytes dans tout le royaume.



— Chapitre 11 —

L'Empire romain continue de se décomposer — mais pas assez rapidement pour ceux qui lui résistent. Chaque année apporte de nouvelles surprises ; à chaque saison, de plus en plus de ressorts sautent, de plus en plus de roues s'enrayent. Mais le ver artificiel se traîne encore, et continue de se traîner beaucoup trop longtemps pour que les mouvements de résistance demeurent ce qu'ils étaient.

Il faut se rappeler que les machines ont la fâcheuse capacité de faire la même chose de la même façon aussi longtemps qu'elles fonctionnent. C'est une capacité inhérente aux machines, les gens ne l'ont pas. Ils changent, ils meurent, ils sont remplacés par d'autres qui perçoivent les choses et se comportent de manière différente.

Les premiers résistants possèdent des conceptions claires et fortes ; les générations qui leur succèdent retournent finalement chacune de ces conceptions et renversent leur engagement initial.

Rétrospectivement, nous pouvons voir que les chemins de la trahison sont déjà tracés bien avant que quelqu'un ne les emprunte, mais cela révèle pourquoi la trahison suit ces chemins et non pas pourquoi elle se produit.

Je pense que l'explication est à rechercher tout d'abord dans le Léviathan, et seulement en second lieu dans le bagage hérité des résistants initiaux.

Le Léviathan place les êtres humains dans une situation qu'ils ne rencontrent nulle part ailleurs dans la Biosphère, à l'exception de rares lieux comme Sumer. À Sumer, selon le temps, les champs souffraient de la sécheresse ou étaient emportés par les pluies, non pas une ou deux fois durant une vie, mais maintes et maintes fois. Nulle part ailleurs, pas même dans les pays qui confinent à la glace ni ceux qui confinent au sable, la nature ne contraint les êtres humains

à devenir des images, comme renvoyées par un miroir, de leurs désastres. Le Léviathan met toute personne qu'il peut atteindre dans cette situation. Ses collecteurs de tributs, ses recruteurs, ses ravitailleurs, ses ravisseurs et ses escrocs, frappent les gens avec la régularité d'une horloge, les forçant à des réponses défensives constantes qui prennent, elles aussi, la régularité d'une horloge.

Les rebelles qui participent aux banquets de l'*agapè*, aux fêtes de la renaissance et de la régénérescence, se soustraient soudainement ou graduellement aux tâches que les gardiens de l'ordre romain attendent d'eux.

L'État réagit à ce repliement en calomniant, persécutant et incarcérant les résistants, en faisant même entrer de force certains d'entre eux dans des arènes avec des lions affamés pour distraire les foules du cirque.

Les résistants essayent de se défendre en nouant des liens à l'extérieur des banquets d'*agapè*, et en cherchant des protecteurs parmi les gardes. Cela est compréhensible étant donné la persécution, mais nous pouvons déjà voir, avec notre sagesse rétrospective, que de tels liens, qui ne sont pas nés de l'amour ni du partage, constitueront avec le temps un nœud coulant qui étranglera l'engagement initial. Les résistants créent les liens qui les ligoteront dans ce que les militants actuels appelleront l'Organisation.

Au début, les visionnaires rebelles faisaient corps avec toute tendance à l'affirmation de la vie, et, manifestement, ils se faisaient librement des emprunts réciproques. Mais dès qu'ils se définissent comme des chrétiens, ils doivent préciser, pour leurs adeptes et pour eux-mêmes, ce en quoi ils diffèrent des partisans de Moïse, des fervents de Mithra, des célébrants d'Isis, d'Osiris et de Sérapis. Et dès qu'ils précisent cela, ils doivent se convaincre que leur groupe possède la conception la plus valide et la plus vraie ; si un autre groupe possédait cette conception-là, ils n'auraient pas de très bonnes raisons de rester des chrétiens.

Une fois qu'ils se sont détournés des autres résistants, il ne faut pas beaucoup de temps pour que les chrétiens se retournent contre eux.

Ils ne font plus corps avec tous les groupes qui affirment la vie. Ils se retournent d'abord contre la manière dont les autres affirment la vie, puis, petit à petit, contre la vie elle-même.

À ce point-là, ils trouvent des formules toutes faites — les chemins tracés pour eux par leurs précurseurs. « Il n'y aura pas d'autres dieux au-dessus de moi ». Cela met un terme à Isis, à Osiris et à Sérapis. Les chrétiens doublent leurs torts d'un affront lorsqu'ils désignent leurs anciens amis comme des idolâtres. Cette insulte est vociférée avec une extrême mauvaise foi. Les chrétiens savent parfaitement bien qu'Isis et son frère sont des symboles puissants d'événements primordiaux, des symboles que les chrétiens ont attachés à leur propre Jessé, qu'ils appellent maintenant Jésus. Ils crient à l'idolâtrie sans regarder dans leurs bagages, sans voir que l'abstraction dont ils ont hérité du Livre, le roi des rois, l'abstraction de Lugal-zaggizi, ne symbolise rien de primordial ni même de naturel. Ils crient à l'idolâtrie en oubliant que ce sont eux qui ont trébuché sur une idole partout dans le monde.

L'Organisation semble avoir sa logique propre. Certains de ses membres sont meilleurs que d'autres pour donner dans leur cabinet de travail des explications satisfaisantes sur l'idole, et ceux-là deviennent rapidement des bergers ; le titre de ceux qui n'expliquent pas si bien les choses est évident. Il est bientôt question de bergers qui fourvoient leurs troupes, ou de faux prophètes. Mais qui peut dire qu'un prophète est un faux prophète ? Uniquement les plus conscients des bergers : ceux-ci sont maintenant appelés prêtres et diacres. Mais même les diacres s'égarent, et leurs erreurs ne peuvent être repérées que par un diacre des diacres, un évêque.

Chaque groupe de participants à un banquet d'*agapè* devient une Église. Les engagements passés de beaucoup de ces chrétiens les prédisposent à accepter une sorte de mise en ordre hiérarchique. Ils avaient considéré leur Osiris comme un chef accompagné d'apôtres. Beaucoup d'entre eux s'étaient considérés comme des adeptes du chef Moïse.

C'est ainsi que, pour beaucoup, les Églises commencent à ressembler aux provinces de l'Empire romain. Il ne manque que l'empereur. Un Romain cuirassé, qui se débrouille pour s'élever au poste d'évêque, annonce maintenant que les groupements ne sont de réelles Églises que si leurs évêques sont « nommés par Pierre et Paul » : il veut dire par un porte-parole autodésigné de Pierre et de Paul, comme lui.

* * *

Les descendants des résistants sont entrés dans la gueule du monstre en reculant devant son image, qui leur était renvoyée par un miroir. Beaucoup d'entre eux le savent, et les pasteurs doivent altérer la vérité rapidement et brusquement afin de ne pas perdre leurs troupeaux. Ils empruntent à Darius sa supercherie consistant à porter Ahura-Mazdâ comme un vêtement d'extérieur.

Les hiérarques se présentent comme la porte du salut. Mais chacun peut voir que les hiérarques se maintiennent au pouvoir dans les congrégations exactement comme les fonctionnaires romains.

C'est ainsi que les fonctionnaires de l'Église empruntent une autre ruse aux Perses. Ils situent le salut dans le royaume des morts. Et qui peut être sûr que l'évêque n'est pas la porte de ce salut ?

L'Église suivra longtemps cette même route, mais déjà des résistants se dissocient des chrétiens pour les mêmes raisons que les anciens résistants se sont retirés de la Rome impériale.

Des visionnaires appelés gnostiques rejettent les tentatives d'organiser des contre-monstres afin de s'opposer au monstre qui enchaîne le monde. Ils disent que l'archonte, et particulièrement l'archonte des archontes de l'Ancien Testament, n'asservit pas seulement le corps mais tient aussi captif l'esprit des êtres humains, qu'il enferme l'esprit dans une armure, qu'il endort les gens. Les gnostiques aspirent à se dépouiller de l'armure, à se réveiller, et insistent sur le fait que ce réveil ne peut se produire que si l'on se rappelle les événements primordiaux qui donnèrent naissance au monstre, pas si on les oublie.

En Anatolie, là où Cybèle dansait autrefois, l'esprit de la résistance initiale est maintenu vivant et approfondi par un vaste cercle autour des prophétesses Priscilla et Maximilia, et d'un homme nommé Montanus. Ces gens-là sont convaincus que l'empire est en train de s'écrouler. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour l'aider à s'écrouler rapidement, et ils vont si loin qu'ils refusent de faire des enfants pour les légions et les plantations romaines. L'affirmation : « Le royaume de Dieu est en vous » signifie pour eux que chaque homme, ainsi que chaque femme, est un visionnaire potentiel. Ils seront plus tard liquidés par l'Église chrétienne pour leur manque de répression à l'égard de l'humanité des femmes. Les chrétiens officiels ne reconnaissent pas les prophétesses de ce groupe, et ils y font allusion comme à celui des montanistes, d'après le nom de l'homme. Ceux qui font partie du cercle de Priscilla considèrent les mensonges et les compromis des chrétiens officiels comme des abominations et sont convaincus que ces chrétiens ne trouveront le paradis ni dans ce monde ni dans un autre.

Beaucoup d'autres résistants se détournent de la romanisation des chrétiens. Certains rejoignent les cercles d'Isis et continuent d'affirmer et d'éprouver la joie de la génération et de la régénération de la Terre.

D'autres sont attirés par les visions d'un homme nommé Manès, qui adopte les aperçus libérateurs des bouddhistes, des zoroastriens, des gnostiques et des premiers chrétiens, mais qui rejette l'Ancien Testament et son dieu léviathanique. Les formulations de Manès se répandent depuis la Perse à travers tout l'Empire romain, et aussi vers l'est jusqu'à la muraille de Chine, mais Manès lui-même tombe victime de Shahanshah, le roi des rois d'un Empire perse reconditionné.

L'Empire parthe était en pleine déliquescence quand les légions conduites par le romain Trajan, et celles envoyées par le romain Marc Aurèle, sapèrent les dernières forces de la Parthie. Le vide laissé ne fut pas rempli par la lumière zoroastrienne, mais par l'armée d'un

perse nommé Ardachêr, le petit-fils de Sassan, qui se proclama roi et plus tard Shahanshah par la grâce d'Ahura-Mazdâ.

C'est dans ce contexte que Manès, un jeune zoroastrien familier avec la philosophie grecque et avec les différentes tendances du mouvement de résistance du monde romain, éprouve une vision. Il voit la richesse et le pouvoir des nouveaux souverains perses comme des présents d'Ahriman, le dévoreur de lumière, et non pas d'Ahura-Mazdâ.

Chassé de Perse par le clergé zoroastrien qu'il démasque, Manès trouve refuge parmi les bouddhistes indiens qui confirment ce qu'il sait déjà, à savoir que le Léviathan n'est pas la réalité ultime, qu'il n'est pas la réalité du tout.

Manès retourne en Perse reconditionnée au cours du règne plus tolérant du roi Châhpuhr. Il s'aperçoit alors que les gens aimés par Zarathoustra, les planteurs et moissonneurs de graines qui célèbrent les pouvoirs générateurs de vie de la Terre, sont ceux qui sont les plus opprimés du royaume, qu'ils sont soumis à des impôts fonciers et personnels insupportables, ainsi qu'au travail forcé et au recrutement militaire.

Manès ne se résigne pas au monde sombre du Léviathan. Il est convaincu que la lumière l'emportera, même si mille quatre cents années de feu incessant sont nécessaires pour réduire le monstre en cendres. Le successeur du roi Châhpuhr, Vahram, emprisonne le rebelle vieillissant, et les prêtres zoroastriens officiels l'assassinent en prison.

* * *

À l'ouest de la Perse, la vaste carapace encore appelée Empire romain se défait de ses contenus humains à tel point que cette énorme étendue n'a littéralement plus ni rime ni raison.

Les légions cuirassées, avec toutes leurs technologies avancées, ravagent encore les provinces d'une extrémité à l'autre. Les légions

ne sont cependant plus les membres du ver artificiel : elles aussi se sont détachée et ne fonctionnent pour aucun autre but que le leur. Le monstre lui-même n'a plus de tête, puisque la métropole elle-même a été réduite à l'état de simple province comme une autre, de simple objet de pillage comme un autre pour la légion la plus puissante.

L'empereur Septime Sévère promène la tête de son prédécesseur dans Rome, mais la vue de ce spectacle est le seul privilège encore accessible à ceux qui vivent dans la capitale. Le Sénat est depuis longtemps une relique sans pouvoir. Les lois sont faites et appliquées par les gardes prétoriennes et les hommes forts militaires recrutés dans d'autres provinces.

Les chrétiens et les autres résistants sont persécutés. Les propriétaires fonciers sont contraints de s'endetter et réduits au même statut que les esclaves : ils sont des serfs sur des latifundia possédées par des héros militaires absents.

L'empereur Caracalla décrète encore un autre impôt onéreux en donnant à tous ses sujets la citoyenneté romaine ; ceux-ci sont par conséquent redevables de l'impôt national, payable en nature par les serfs.

L'activité de toute cette population réduite au servage est affectée au ravitaillement des légions détestées, et le but central de chaque légion est d'élever son homme fort au poste d'empereur.

La putréfaction interne du Léviathan romain est si avancée que personne ne peut saisir pourquoi le monstre est encore debout. Il n'y a plus de poète ou d'architecte pour agrémenter sa brutalité. Les seules pensées exprimées sont celles des résistants. Les seules concernant Rome sont des spéculations sur l'agent qui abattra finalement la carcasse languissante et déjà décomposée.

Dans la réalité, celui-ci prend la forme de tribus fédérées qui proviennent des steppes eurasiennes. Ces tribus ne sont pas mises en mouvement par la seule Rome mais par tout le complexe léviathannique qui s'étend maintenant sur la moitié sud de l'Eurasie.

En Chine, des paysans inspirés par le Tao, la Voie, se parent de turbans jaunes, se saisissent de tout instrument pouvant servir d'arme, et essayent de chasser le Léviathan hors de leur partie du monde.

Tandis que les occupants chinois du bassin du Tarim reviennent en Chine pour réprimer les paysans, les complices cuirassés de ces occupants se hâtent de remplacer les anciens occupants et dévastent les terres des communautés hsiung-nu. De nombreux hsiung-nu restent sur leur sol natal et se défendent. Leurs descendants ravageront la Chine elle-même trois ou quatre générations plus tard.

D'autres fuient vers l'ouest. Ils seront appelés les Huns lorsqu'ils atteindront les frontières de Rome.

Durant le règne de Septime Sévère et de son successeur, ces Huns forment des fédérations avec les Alains, les Goths et d'autres peuples des steppes, et ils attaquent les caravanes qui se déplacent entre Rome et le bassin du Tarim. Il est possible qu'ils gardent une ancienne rancune envers ces marchands tricheurs qui conduisent ces caravanes, mais nous ne le saurons pas.

Les attaques de ces peuples des steppes et les contre-attaques des armées romaines et perses déclenchent des vagues de mouvements dans toutes les parties de l'Eurasie. Les Goths, les Alains, les Huns et d'autres font leur apparition sur les frontières nord de la Perse, en Anatolie, et même en Thrace par voie de mer. Les Francs, fédérés avec des Alains turcophones, envahissent les provinces gauloises qui seront connues ultérieurement comme la France et l'Espagne.

Ces gens-là ne viennent pas pour reconditionner le Léviathan romain mais pour l'enterrer ; ils utilisent les sculptures et les gravures romaines comme des pierres pour les murs de leurs logis.

Rome répond à ces nouveaux venus comme elle a répondu aux Daces : en les asservissant et en les massacrant. Mais certaines des légions romaines sont battues par les fédérations des nouveaux venus, et, dans une province après l'autre, les soldats romains et parfois des légions entières joignent leurs forces à celles des nouveaux venus contre Rome.

C'est alors que quelque chose à quoi personne ne s'attendait arrive. Il se produit l'année même où les Hsiung-nu et d'autres nomades, à l'extrémité opposée de l'Eurasie, dévastent et démembrant l'Empire chinois.

Un homme fort et sa légion, composée largement de soldats chrétiens, répriment une rébellion en Bretagne et poursuivent leur chemin en envahissant l'Italie, évincent l'empereur régnant et s'installent dans les sièges du pouvoir. Cet homme fort, un certain Constantin qui rend un culte à Optimus Maximus à l'instar du soleil, attribue sa victoire au dieu de ses soldats chrétiens, et se proclame chrétien.

Maintenant, l'empereur est le Pontifex Maximus, à savoir le grand prêtre, non pas d'Optimus mais de Yahvé, et l'abstraction des Israélites devient le dieu des légions de Rome. Constantin est empereur par la grâce de Jésus-Christ, et la plus grande tendance du mouvement de résistance intérieure est récupérée.

Dorénavant, le dieu chrétien marche à la tête des légions romaines, et tout dieu qui marche à la tête des légions romaines est un jumeau d'Optimus Maximus.

Au concile de Nicée, le théologien de fraîche date Constantin insiste sur le fait que le Père, le Fils et l'Esprit sont au même niveau et qu'ils sont faits de la même substance. Le Fils n'est plus Osiris-Sérapis le réincarné. Tous trois sont maintenant une nouvelle abstraction tricéphale, et leurs attributs collectifs sont ceux d'Optimus Maximus. Le Père n'est pas un problème pour les théologiens conciliaires puisqu'il a déjà les attributs d'Optimus. Mais le Fils ne peut pas être réduit et inversé aussi brutalement. Si, il peut l'être. Caligula et Néron ont démontré que l'empereur de Rome peut tout faire. Constantin le démontre à nouveau.

Tous ceux qui font des objections à une telle mutilation sont appelés schismatiques et hérétiques. La résistance est parvenue au pouvoir, mais son but premier est de liquider toute résistance.

Les guerres contre les Ammonites, les Édomites et les Moabites sont maintenant appelées comme des précédents de guerre sainte, et ce sont maintenant les persécuteurs des résistants qui portent l'auréole.

Optimus Maximus ne s'était pas intéressé aux affaires des autres déités. Mais maintenant qu'Optimus est transformé en Yahvé, le dieu jaloux qui ne veut pas d'autres dieux au-dessus, égal ou en-dessous de lui, il déclare une guerre sans précédent contre tous les autres dieux — sans précédent partout à l'exception de la Judée.

Les premiers à tomber devant l'idole cuirassée des idoles sont les dieux qui symbolisent les événements naturels primordiaux : Isis, Osiris, Sérapis, Mithra. Dès que le terrain est nettoyé de tous croyants à l'exception des chrétiens, la colère des légions théologiques se retourne contre les schismatiques et les hérétiques parmi les chrétiens.

La chasse à l'hérésie inverse tous les principes que les chrétiens avaient défendus. Par conséquent, le « Je vous le dis » ne sera entendu que de la bouche du Pontifex Maximus ; tout autre individu qui exprime sa vision sera un faux prophète ou, pire encore, un instrument de Satan.

Les histoires racontées par quatre compagnons de Jésus le crucifié sont remises à leur place entre les couvertures d'un livre, appelé les Évangiles, et on déclare que ce sont les derniers mots, le dernier testament. Il n'y aura plus de visions, plus de spéculations, plus de révélations, plus de rêves. Si Optimus-Lugal-zaggizi a quelque chose à dire à Sa congrégation, il le dira aux fonctionnaires de cette congrégation.

Les lances et les dagues, les machines de guerre des armées romaines sont maintenant pointées non seulement sur les envahisseurs et les conspirateurs, mais aussi sur les imaginations des rêveurs et des visionnaires. Les barreaux et les chaînes qui avaient emprisonné les corps incarcèrent maintenant les esprits.

Les gnostiques ne quittent plus leurs cabinets de travail. Les manichéens fuient pour préserver leur vie. Pour s'exprimer

librement, pour partager leurs visions, les Anatoliens inspirés par Priscilla, Maximilia et Montanus, seront révoltés devant la perspective de se voir imposer des évêques par l'empereur Justinien ; ils s'enfermeront dans leurs églises et y mettront le feu.

C'est le moment où le christianisme cesse d'être une Voie, un mouvement de résistance, et devient une religion, un culte. Il ne mène plus nulle part et il ne promet plus rien, car ses prêtres et ses évêques sont déjà arrivés et se trouvent exactement là où ils désiraient être : ils sont simultanément des pasteurs du culte et des fonctionnaires de l'Empire romain.

Et maintenant, on raconte aux moutons que la brutalité inhumaine, anti-naturelle du Léviathan ne réside pas dans le monstre mais dans ses victimes !

Les prêtres l'abomination péché et le situent chez les individus qui souffrent de ses ravages. À nouveau, l'Ancien Testament sert les objectifs des légions cuirassées, car il raconte que la première femme fut corrompue par Satan, mangea le fruit défendu et fut exclue de l'Éden en entraînant toute sa postérité avec elle. Les misogynies romaines joignent leurs forces à celles de Moïse et déclarent que ce sont les gens qui sont corrompus et non pas le roi des rois.

Les manichéens protestent que les malheurs des gens sont des souffrances et non des péchés ; que les pécheurs sont les auteurs des brutalités et non leurs victimes. Mais les manichéens sont maintenant traqués par les chrétiens romains comme les chrétiens l'étaient autrefois par les païens romains.

Le Léviathan romain tente de se reconditionner en avalant sa négation, mais il est déjà trop tard. L'empereur chrétien s'en va en traînant le pas vers Byzance afin de fonder une nouvelle capitale, tandis que les Scots et les Pictes celtiques, corps peints et armés de flèches, envahissent la grande île située au-delà de la province la plus occidentale de l'Empire, que les Francs et les Wisigoths s'installent de façon permanente en Gaule, que les Alains, les Goths et les Huns ne montrent aucun respect pour le mur de l'empereur Hadrien.

Et, finalement, la bête artificielle craque. L'Empire se divise en deux. Byzance la grecque devient la nouvelle capitale, mais de seulement la moitié de l'empire. Les provinces de l'ouest subissent le même sort que l'île la plus occidentale, et en tombant elles pèchent, comme diraient à présent les prêtres, car elles abandonnent les raffinements conférés par la civilisation romaine.



— Chapitre 12 —

L'ancienne ville grecque appelée Byzance hérite de tous les raffinements de la civilisation romaine et aussi de toute sa pourriture. Elle devient la tête de la moitié du ver précédent. Elle conserve les rouages du ver tout entier tandis que son corps continue de se décomposer et de se rétrécir.

Les anciennes limites de l'Empire romain constituent le seul royaume des cieux, lequel est confié aux soins des empereurs de Byzance. L'abomination qui faisait horreur aux premiers chrétiens est un paradis pour les chrétiens byzantins.

Tout ce que le christianisme apporte à cet héritier oriental de Rome est : « Tu n'auras pas d'autres dieux au-dessus de moi », une tentative fanatique d'imposer ce que les impérialistes récents appelleront la *Gleichschaltung* : l'élimination de toutes les fêtes à l'exception d'une seule, la réduction des êtres humains à l'état d'armées marchant au pas sur une musique officielle. Cette *Gleichschaltung* sera accomplie par des Léviathans bien plus tardifs qui apprendront à réduire les gens à des appendices de la technologie.

L'Empire byzantin ne réussit à réaliser ni ses buts romains ni ses buts chrétiens parce qu'il n'est rien d'autre qu'une séquelle languissante du Léviathan romain en état de décomposition rapide.

La guerre contre tous les dieux autres que l'Optimus Maximus tricéphale est poursuivie avec le fanatisme et la perfection des Israélites, de qui cet engagement bizarre est hérité.

L'État-temple est déjà inauguré au cours du règne de Constantin, et les centres païens sont pillés pour décorer l'Église-État. Les évêques et les prêtres sont exemptés d'impôts, et puisque les fortunes des riches sont léguées à l'Église, ses fonctionnaires deviennent aussi riches que les propriétaires de latifundia.

Les impôts eux-mêmes sont payés par les serfs, des cultivateurs qui sont assignés à des plantations et forcés de céder le tiers de leur récolte.

Dans la province nord-africaine, des paysans armés de gourdins se soulèvent pour rétablir l'égalité perdue. Les souverains byzantins déclarent une guerre sainte contre les prêtres qui se rangent aux côtés de ces paysans, en stigmatisant cette révolte comme une hérésie donatiste.

La guerre contre le paganisme et l'hérésie cesse pour un court laps de temps lorsqu'un réactionnaire nommé Julien essaye de rétablir les dieux païens pour la même raison que Constantin choisit le dieu chrétien : accroître la puissance meurtrière des légions. Mais Julien détruit toute foi dans la puissance meurtrière des dieux païens quand il conduit une légion dévaster la Perse, qu'il ordonne de brûler ses vaisseaux derrière lui, et qu'il périt avec la plus grande partie de sa légion avant d'atteindre la capitale perse.

Il est futile de se demander si la victoire de Julien aurait rétabli la respectabilité des dieux païens ; ce que nous savons, c'est que sa défaite scelle leur destin. Ses successeurs immédiats interdisent toutes les pratiques non chrétiennes, ferment les temples, les exproprient, et instituent une inquisition. Les célébrants d'Isis, d'Osiris et de Sérapis deviennent des criminels traqués par la police théologique. Les manichéens sont privés de tout droit et deviennent des objets de pillage et persécution.

* * *

La tentative d'éliminer la diversité humaine échoue. Dès que les croyances et les cérémonies non chrétiennes sont prosrites, la même diversité de croyances et de cérémonies réapparaît parmi les chrétiens eux-mêmes. La guerre contre ceux de l'extérieur se perpétue comme guerre contre les schismatiques et hérétiques parmi ceux de l'intérieur.

Si le christianisme ne consistait qu'en Lugal-zaggizi-Optimus, sa prison serait naturellement de très faibles dimensions, et la *Gleichschaltung* serait être un objectif réaliste. Mais, comme Gibbon le fera observer, le christianisme est un composé de polythéisme, de cérémonies païennes, de martyrs légendaires, de reliques, de miracles, de saints, d'encens et de cierges. Il essaya autrefois d'embrasser un vaste mouvement de résistance, et il conserve son passé tel un bagage congelé, incrusté de façon immuable dans ses évangiles.

Les paysans prétendument donatistes qui se révoltent contre leurs propriétaires fonciers sont considérés comme des hérétiques parce qu'ils pensent que les propriétaires porteurs de croix, les fonctionnaires opulents et les escouades militaires haineuses qui répriment les paysans n'ont rien en commun avec Jésus ou les apôtres des évangiles. Ces paysans africains sont parmi les premiers d'une longue tradition de rebelles qui accuseront les chrétiens officiels d'être des antéchrists. Byzance envoie une légion pour réprimer les paysans et l'hérésie, mais échoue. Les paysans font appel à une tribu gothique dénommée les Vandales par les Byzantins. Ceux-ci s'établissent en Afrique du Nord comme des libérateurs des donatistes. Ils construisent une grande flotte, acquièrent le contrôle d'une grande partie du commerce méditerranéen et tiennent à distance les armées de Byzance pendant quatre générations et demie.

Mais tous les hérétiques ne trouvent pas de sauveurs. Nous avons déjà jeté vu que les prophétesses Priscilla et Maximilia et d'autres Anatoliens crurent que les Évangiles avaient pour but d'encourager l'imagination créative, et non de la réprimer. Stigmatisés comme hérétiques montanistes, persécutés par la police de l'empereur Justinien, ces chrétiens féministes protestent contre la chasse à l'hérésie en s'immolant.

Les empereurs byzantins déclarent la guerre aux nestoriens égyptiens et levantins qui soutiennent que le Fils était un être humain, et aux monophysites qui affirment qu'Il était un dieu.

* * *

Mais toutes les victoires sur les idoles, les idolâtres et les hérétiques ne font pas plus pour Byzance qu'elles n'ont fait pour les Israélites. Les restes de l'Empire romain continuent de se décomposer. Les Wisigoths et les Ostrogoths établissent leurs campements tout près des limites de l'Empire et ils veulent absolument y rester. Les Huns s'installent juste au nord de la frontière, battent toutes les armées que Byzance envoie et imposent que les paiements de tributs n'aillent plus à l'empereur romain mais aux « pasteurs scythes ».

Les Huns ne s'enfuient plus du Léviathan. Cuirassés par les traits et les technologies léviathaniques au cours de leur longue guerre défensive, ils attaquent maintenant sur tous les fronts. Ils ont envahi la Chine et détruit l'Empire Gupta en Inde. Ils ont vaincu les armées de Byzance. Ils battent le souverain zoroastrien de la Perse, Firouz, et s'installent dans les provinces orientales de la Perse.

La défaite des armées de la Perse devant les Huns est suivie d'une révolution sociale en Perse. Les manichéens et les zoroastriens radicaux se révoltent contre le clergé et la noblesse, redistribuent les terres et établissent des communautés sans classes où le partage remplace l'accumulation d'argent. L'aristocratie sassanide et le clergé zoroastrien sont renversés. C'est le moment choisi par l'empereur byzantin pour envahir la Perse.

La perspective de subir le servage byzantin effraie les révolutionnaires perses, familiers comme ils sont avec les nombreux hérétiques chrétiens persécutés qui ont trouvé refuge en Perse.

Les aristocrates perses recrutent une armée composée de Huns et d'Arabes afin d'écraser la révolution et de massacrer les manichéens. La noblesse et le clergé perses sont rétablis — mais pas pour longtemps.

Les Byzantins et les Perses agrandissent tous deux leurs armées en recrutant en Arabie. Ils ne savent pas qu'ils sont en train d'instruire leurs fossoyeurs.

Maintenant, c'est un autre des grands hommes de la Civilisation qui accède au trône byzantin. Un belliciste du nom de Justinien essaye

de revenir à l'époque où les légions cuirassées dévastaient le monde d'une extrémité à l'autre.

L'autocrate Justinien envoie une grande armée embarquée en Afrique du Nord pour ravager le royaume des libérateurs vandales des paysans donatistes.

L'armée byzantine essaye ensuite d'inclure à nouveau Rome dans l'Empire romain en évinçant les Goths. Pour cela, elle se met à envahir et dépeupler l'Italie. Les paysans épargnés par les armées sont tués par les famines. Les villes italiennes sont abandonnées par leurs habitants manquant de nourriture. Et effectivement, les Byzantins écrasent les Ostrogoths et reconquièrent Rome, du moins jusqu'à ce que les Lombards arrivent et repoussent les fonctionnaires byzantins dans leurs derniers avant-postes italiens, Venise et Ravenne.

Après avoir dépeuplé l'Italie, les armées byzantines marchent contre la Perse.

Toutes ces guerres épuisent les deux Léviathans restants à l'ouest de la Chine. Ces vastes entreprises militaires, avec leurs coûteuses technologies et leurs énormes armées, sont entièrement alimentées par la paysannerie asservie, et non par un réseau marchand. La Perse sassanide est l'héritière des vers terrestres du Croissant Fertile, et il n'y a rien de grec dans l'Empire byzantin à l'exception de son emplacement et de sa langue.

Byzance n'est pas plus une pieuvre que son parent romain ne l'était. Byzance est un ver doté d'une flotte. Sa richesse ne provient pas de la circulation des marchandises dans les cales de ses bateaux mais des charges supportées par la paysannerie. Cela rend les paysans accueillants à l'égard de tous les envahisseurs qui font des incursions sur le territoire byzantin. Plus les envahisseurs deviennent nombreux et plus les Léviathans créent de l'agitation dans les steppes et en Arabie.

Les Byzantins soudoient des gens appelés les Avars pour piller et détruire des communautés de Slaves.

La même année, les Perses soudoient des Turcs armés de fer pour piller les Huns et d'autres Turcs.

Les Slaves et les Turcs démembrent plus tard ces deux empires et seront accueillis par les paysans comme les libérateurs d'une oppression insupportable.

Dans leurs guerres continuelles entre elles, Byzance et la Perse ont de plus en plus recours à de recrues en provenance d'Arabie. Les Perses, attaqués par des Arabes alliés à Byzance, occupent le Levant et l'Égypte, ainsi qu'une partie de l'Anatolie. Les Perses atteignent même les murs de la capitale byzantine avec une armée composée d'Avars, de Bulgares, de Juifs et de Slaves.

L'empereur byzantin Héraclius contre-attaque avec une armée de Turcs khazars. Les Byzantins et leurs troupes turques envahissent le Levant ; ils plantent la vraie Croix à Jérusalem pour célébrer leur victoire sur les zoroastriens, les juifs et les hérétiques.

Si les Byzantins savent qu'un homme appelé Muhammad et ses partisans viennent d'occuper Médine, il est impossible qu'ils aient considéré cette information comme très importante.

Quatre ans plus tard, les partisans de ce Muhammad battent une armée byzantine dans le sud du Levant. Durant les sept années suivantes, ces Arabes, qui sont maintenant parfaitement familiers avec la technologie et la tactique militaire byzantines, occupent toute la province romaine de Syrie y compris Jérusalem et la capitale provinciale Césarée, toute l'Égypte y compris Alexandrie la grecque, et, une génération et demie après, toute l'Afrique du Nord, reprise récemment aux Vandales à si grand prix, y compris Carthage la byzantine. Et partout où les envahisseurs vont, ils sont accueillis comme des libérateurs par les paysans opprimés et les hérétiques persécutés de Byzance.

L'Empire romain se limite maintenant à l'Anatolie et aux Balkans. Byzance observe avec attention Muhammad et ses armées, tandis que les anciennes provinces de Rome abandonnées au loin n'intéressent plus que les amateurs d'antiquités.

Le successeur du monstre qui enfermait autrefois un tiers des peuples de l'Eurasie existe encore, mais il n'est plus un Léviathan viable. Feignant d'être toujours la tête d'un Léviathan embrassant le monde, la capitale conserve une cour impériale et ses corps de garde — une noblesse dont les anciennes latifundia abandonnées au loin sont maintenant aussi éloignées que les anciennes provinces de Rome, assez de prêtres pour garder un continent de moutons, ainsi qu'une armée impériale.

Les paysans restants sont pour ainsi dire expropriés. Les conséquences en sont évidentes. Les paysans bulgares se rangent derrière un potentat local qui se proclame khan, les paysans slaves se déclarent indépendants des Byzantins, et, finalement, les paysans anatoliens accueillent les Turcs seldjoukides comme des libérateurs d'une oppression humainement intolérable.

Les chevaliers francs et normands arrivent des anciennes provinces occidentales de Rome, non pas comme des alliés, mais comme des chercheurs de butin dans ce qui reste de l'Empire.

Et le moment le plus misérable, c'est quand les Vénitiens, les descendants des derniers Byzantins en Italie, détournent la quatrième croisade et font de Byzance elle-même la victime du fanatisme cupide des chevaliers d'Occident.

La *polis* de Constantin est tout ce qui reste de l'Empire romain.

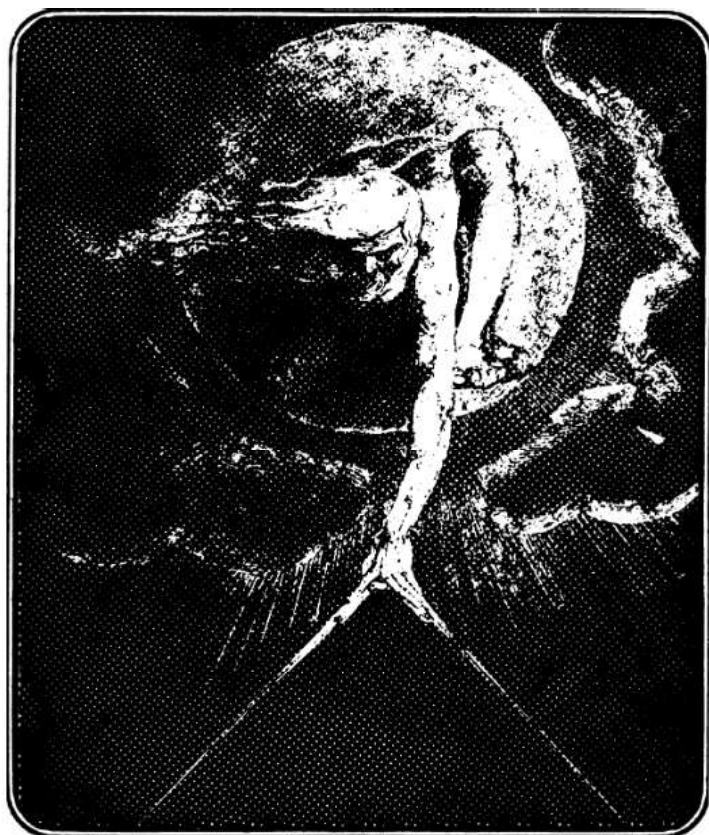
La chute prit si longtemps que personne ne se souvient de ce devait succéder à la chute du quatrième royaume. Par conséquent, personne n'est surpris quand l'armée turque d'un certain Uthman traverse l'Anatolie (une région appelée « Rome » par les Turcs) et fait de la *polis* de Constantin la capitale d'un cinquième royaume.

* * *

Déjà, avant que les Turcs n'absorbent les derniers restes, il devient clair que la liquidation du paganisme et de l'hérésie n'a été d'aucune utilité pour arrêter la décomposition de l'Empire, de même que les chasses à l'hérésie n'ont pas réussi à étouffer les résistances.

Soit au contact de Turcs qui se souvenaient de Manès, soit au contact de Perses qui se rappelaient le grand soulèvement de la paysannerie perse contre la noblesse sassanide et l'aristocratie zoroastrienne, les convertis bulgares de Byzance redécouvrent l'hérésie manichéenne. Ils se nomment les bogomiles, « ceux qui aiment dieu », et ils considèrent les prêtres chrétiens de Byzance comme des agents d'Ahriman, qu'ils appellent Satan. Selon eux, ce ne sont pas les paysans qui sont des pécheurs mais que c'est l'oppression des paysans qui constitue un péché. Ils disent que les méchants ne sont pas les pauvres et les miséreux, mais les propriétaires terriens et les collecteurs d'impôts qui rendent les gens pauvres et misérables. Ils incitent les paysans à éclairer leurs vies et le monde en refusant de livrer leurs récoltes et leurs services aux agents de Satan.

Les Bulgares font passer ce message aux Serbes et aux Bosniaques qui le partagent avec les résidents et les visiteurs italiens de Dubrovnik. Les Italiens transmettent l'ancienne vision de Manès, transcrite dans la langue du pape, à leurs voisins lombards, normands et francs.



— Chapitre 13 —

Lorsque l'empereur byzantin Justinien envoie en Perse l'armée qui a dévasté l'Italie, il met en mouvement plus de vagues qu'il ne le voulait sûrement.

Le souverain perse assiégé Nushiravan « l'immortel » était l'homme fort responsable de la répression et du massacre des paysans et des manichéens qui s'étaient soulevés contre la noblesse de Perse. Incapable de compter sur la loyauté des paysans récemment châtiés, l'Immortel envoya des recruteurs en Arabie et affronta les Byzantins avec une armée de chameliers nomades.

Les nomades se battaient bien, et les deux Léviathans envoyèrent des recruteurs en Arabie. Puis, tous deux essayèrent d'établir des garnisons permanentes dans la péninsule.

Les Byzantins alliés aux Abyssins chrétiens occupèrent le Yémen et détruisirent un royaume juif dans lequel les chrétiens avaient été persécutés. L'année où Muhammad naquit, l'armée perse occupa le Yémen et évinça les chrétiens.

Muhammad et ses compagnons n'ignorent pas les pouvoirs et les façons de faire des Léviathans.

Du temps de sa génération, il y a probablement très peu de gens en Eurasie, mais beaucoup en Afrique, qui ne sont pas familiers avec les Léviathans. Même les grandes îles qui se situent au-delà de l'extrémité orientale de la terre ont été mises aux fers par un empereur, et un successeur du premier empereur japonais a déjà appris ou réinventé le stratagème consistant à porter sa robe « par la grâce du Bouddha ».

Les Arabes ont été plus proches des principaux centres de l'activité léviathanique que les Japonais. Ils en ont été, en réalité, plus proches que la plupart des peuples, et cela pendant une très longue durée.

Les Akkadiens, qui devinrent les héritiers du premier Léviathan, étaient des parents très proches des Arabes, de même que les Cananéens et les Araméens. Certains des cousins abyssins des Arabes furent, par-delà une étroite voie d'eau, des pharaons d'un autre Léviathan.

Une part très importante du commerce entre l'Inde et la Méditerranée est passée par l'Arabie durant des générations. Les caravanes de chameaux arabes y ont servi de transporteurs. Les Arabes sont devenus des mercenaires et des victimes des deux Léviathans qui se faisaient la guerre sur leurs frontières. C'est ainsi qu'ils savent exactement tout ce qu'il faut savoir sur les Léviathans, et ils ont fait attention à ne pas s'enchaîner eux-mêmes à un eux-mêmes.

* * *

L'homme appelé Muhammad conduit des caravanes de La Mecque à Damas pour le compte d'une femme dénommée Khadîdja. Il est familier des Byzantins comme des Perses, des chrétiens comme des juifs.

Il a rencontré des hommes qui ont servi comme mercenaires pour l'une ou l'autre armée. Beaucoup de ces hommes reviennent fiers, non pas de leurs qualités, mais des qualités de leurs employeurs.

Ils croient que le shah immortel ou l'empereur autocrate sont des dieux, et ils pensent que Ctésiphon ou Constantinople sont des paradis. Certains de ces hommes aimeraient transformer l'Arabie en un tel paradis.

Muhammad est familier avec des hommes riches, comme ceux de la tribu de Quraych à La Mecque, qui rendent grâce à leurs propres qualités pour leur richesse, et à leur richesse pour leur bien-être, et qui ne partagent ni celle-ci ni celui-là avec les autres. Il est familier avec certains qui rendent aussi grâce à une pierre pour les deux.

Muhammad sait, à partir de sa propre expérience, qu'il n'est capable de conduire sans dommage ses caravanes à Damas qu'en raison des nombreuses oasis, du beau temps, de la force de ses chameaux, de la

nourriture disponible tout au long du trajet. Il sait que ce ne sont ni la richesse, ni l'empereur de Rome, ni le shah de Perse, ni une pierre, qui le protègent le long de la route. Il sait que ce ne sont pas des dieux. En réalité, les mercenaires des riches, les soudards byzantins et perses, et les pierres, font partie des obstacles qui jalonnent sa route. Il l'exprime de la même façon que les juifs : « Il n'y a de dieu que Dieu ».

Il est déconcerté par les juifs qui soutiennent que ce dieu est plus violent et jaloux que le shah et l'empereur réunis. Dans son expérience, ce dieu est généreux outre mesure et infiniment miséricordieux. S'il n'en était pas ainsi, très peu de caravanes venant de La Mecque parviendraient à Damas. Il est en cela plus proche des chrétiens qui considèrent que le fils du dieu est miséricordieux et aimant. Mais au lieu d'exprimer leur gratitude au dieu miséricordieux, les chrétiens passent leur temps à philosopher pour savoir si Dieu est un ou trois.

Les armées perses envahissent la Syrie, chassent les soldats romains et la vraie Croix de Jérusalem, et s'avancent jusqu'en Égypte.

De nombreux Quraychites deviennent de plus en plus riches en faisant partir des caravanes pour le ravitaillement des envahisseurs perses.

D'anciens mercenaires byzantins conspirent avec des agents de l'armée évincée, espérant une encore plus grande richesse du retour des Romains.

L'Arabie se léviathanise.

Depuis des âges immémoriaux, l'Arabie est entourée d'endroits où les riches exploitent les pauvres, où parents et amis se trompent mutuellement, où des supérieurs permanents gouvernent des subalternes héréditaires. Et maintenant, il y a des Arabes qui considèrent ces lieux comme des paradis et qui veulent transformer l'Arabie en un tel endroit.

Le chamelier et ses amis en sont affligés et peut-être exaspérés. Ils savent que les mondes romain et perse ne sont pas des paradis du dieu miséricordieux, mais des mondes du diable.

Le visionnaire Muhammad sait que le paradis ressemble à l'endroit que les juifs appellent l'Éden, un lieu réel situé quelque part au Yémen ou en Abyssinie avant l'époque des grandes armées et des marchands exploiters. Il sait que l'Arabie n'est plus un paradis, mais qu'elle n'en est pas encore l'opposé. Les gens traitent encore leurs parents comme des parents. Peu nombreux sont ceux qui manquent d'égards envers les pauvres, les veuves et les orphelins. Certains sont riches jusqu'à l'indécence, mais n'ont pas non plus d'autorité sur quiconque, car eux-mêmes savent que leur bonne fortune peut ne pas durer.

Muhammad et ses amis ne peuvent rien faire en ce qui concerne les Romains et les Perses. Mais ils peuvent faire des razzias sur les caravanes des Quraychites et distribuer les provisions aux pauvres. Sans surprise, les Quraychites attaquent les pillards.

Le visionnaire et ses amis s'enfuient à Médine et se mettent à se défendre et à s'organiser un peu plus sérieusement. Ils accueillent dans leurs rangs tous ceux qui comprennent qu'il n'y a de dieu que Dieu et qui le démontrent en faisant preuve de gratitude à l'égard du dieu miséricordieux.

Même certains juifs se joignent à l'organisation. D'autres juifs nomades éleveurs de chameaux éprouvent de la répulsion pour les démonstrations ostentatoires de gratitude à l'égard du tout-puissant arbitraire et violent, et ils deviennent hostiles à l'organisation et ensuite au pillage. Les juifs hostiles sont expulsés de Médine.

Désormais, le chamelier et ses partisans sont devenus une « oumma ». Ce mot se traduit en français par « communauté », et fait ici référence à une « communauté de croyants ». Mais cette oumma n'est plus un cercle lâche d'amis ou une communauté de parents. La base de l'admission n'est pas la parenté mais la reconnaissance qu'il n'y a de dieu que Dieu. Les Grecs auraient appelé l'oumma une administration politique ; je l'appellerais une organisation. Ce n'est pas encore un Léviathan et Muhammad n'est pas encore un roi. Mais il est déjà un hakim, un juge, et c'est quelque chose de tout à fait différent de l'ainé de famille.

Pendant que les armées de l'empereur byzantin Héraclius chassent les Perses du Levant et avancent jusqu'aux murs mêmes de Ctésiphon, Muhammad et ses alliés de Médine affrontent les troupes des Quraychites dans deux batailles et, bien que les chances soient contre eux, ils battent les Quraychites les deux fois. Les vainqueurs en concluent que le dieu miséricordieux est de leur côté. Ils ne cessent de s'enhardir.

Personne ne le dit publiquement puisque le prophète ne le dit pas, mais beaucoup soupçonnent que les prosternations devant le dieu miséricordieux ne sont pas seulement bonnes en soi mais qu'elles contribuent aux victoires sur des forces supérieures. Ce dieu est manifestement un parent de l'Optimus Maximus chrétien, et il est même possible qu'il soit une entité identique.

* * *

Le prophète meurt et son fidèle gendre Ali s'attend à lui succéder dans sa charge, mais le beau-père du prophète, Abu Bakr, est élu calife, « successeur ». Abu Bakr ne vit que deux ans après son élection, mais, au cours de ces deux années, l'oumma devient un Léviathan arabe, et le successeur devient très similaire au lugal, au shah, au roi.

Les prérequis pour être membre de l'oumma se rétrécissent quelque peu : il est maintenant nécessaire non seulement de reconnaître qu'il n'y a de dieu que Dieu mais aussi que Muhammad est son prophète. Mais il n'y a pas d'autres conditions que celles-ci, et de nombreux soldats aguerris sont attirés par les armées de l'oumma qui remportent manifestement des succès.

En deux ans, toute l'Arabie est unifiée par les armées envoyées de La Mecque ou de Médine. Aucune opposition ne tient contre elles. Le dieu miséricordieux récompense les soldats victorieux d'un immense butin.

Mais on oublie une chose. L'Arabie n'a jamais auparavant été envahie par des armées, elle n'a jamais auparavant été unifiée sous

un commandement militaire. En réalité, ce n'est pas tout à fait oublié. Il y a des soulèvements et des rébellions partout en Arabie. Des armées entières désertent le commandement d'Abu Bakr. Les rebelles sont probablement aussi exaspérés que le prophète l'a été lui-même au début de sa vie : ils ne croient pas que l'Arabie soit en train de se transformer en paradis.

C'est Omar, homme parfaitement versé dans les questions militaires et les procédés du Léviathan, qui devient le successeur, aussi bien d'Abu Bakr que des insurrections qui ont lieu partout en Arabie. Cet homme détourne la colère des insurgés en conduisant ses armées hors d'Arabie, à la conquête de l'étranger. Il choisit ses généraux parmi les insurgés et les Quraychites détestés.

Les armées du calife envahissent le Levant, prennent Héliopolis, Émèse, Jérusalem, Alep, Antioche et Césarée, balayent quarante générations de civilisation romaine, s'enrichissent d'un butin qui dépasse les rêves les plus fous de quiconque. Si des soldats pensaient que le dieu miséricordieux n'était pas à leurs côtés, ils ne le pensent plus. Il est clair que dieu combat aux côtés des « musulmans », les soumis, et que le butin est la récompense de dieu pour l'« Islam », la Soumission.

Les guerriers musulmans sous-estiment grossièrement l'aide que leur apportent les paysans chrétiens et les zeks urbains qui ont rêvé de se débarrasser de leur joug pendant des générations. La plupart de ces chrétiens font bon accueil aux musulmans et se soumettent aussitôt au dieu miséricordieux qui les a enfin délivrés.

Mais pour les quelques-uns qui résistent aux armées de l'islam, le dieu envahisseur possède tous les attributs de Lugal-zaggizi et d'Optimus Maximus.

Sous Omar et son successeur Othmân, les armées musulmanes sont accueillies en libératrices dans les provinces restantes de l'Empire romain et dans toute la Perse, où les paysans n'ont pas oublié leur révolution réprimée.

Les dirigeants perses et leurs prêtres zoroastriens trouvent refuge dans la capitale chinoise Ch'ang An. Ils y rejoignent les chrétiens

nestoriens chassés de Byzance par la police anti-hérésie, et seront bientôt rejoints par les Huns, évincés du palais impérial de Bactres par les armées musulmanes. Ensuite, des ambassadeurs byzantins arrivent à Ch'ang An pour demander de l'aide à l'empereur chinois contre les armées de l'islam.

* * *

Le nouveau Léviathan, qui se comporte comme un énergumène, connaît dès le début des difficultés. Les intentions de ses fondateurs ne peuvent pas aussi brusquement être mises de côté — ou du moins pas toutes.

Le troisième calife, Othmân, est un gendre du prophète, mais il est aussi un descendant des familles quraychites et omeyyades qui ont fait la guerre au prophète. Immédiatement après son accession, il remplace les généraux et les gouverneurs choisis par Abu Bakr et Omar par des membres de sa famille. Ces hommes s'engraissent de butin. Ils enterrent tout ce qui reste d'égalitarisme dans l'oumma et, pour comble, Othmân proclame que sa version du message du prophète est le seul Coran valable puis détruit les autres versions.

Des musulmans en colère prennent d'assaut la maison d'Othmân à Médine et assassinent le calife.

Après une guerre civile entre les deux factions, Ali, l'époux de Fatima la première fille du prophète, accède enfin au poste de calife. Mais les circonstances de l'accession d'Ali ainsi que les intérêts matériels des Omeyyades conspirent contre lui, et il est lui aussi assassiné. Son fils Hassan laisse sa place à un Omeyyade, et quatre générations de califes omeyyades et leurs armées répandent l'islam jusqu'à la côte atlantique de l'Afrique à l'ouest et jusqu'à la muraille de Chine à l'est.

Mais il n'y aura pas de réconciliation entre les deux factions.

Les défenseurs d'Othmân essayent de concilier les agréments de la vie léviathanique avec les dires du prophète.

Les défenseurs d'Ali, appelés chiïtes, ne se réconcilieront jamais avec le pouvoir que les Quraychites détestés exercent dans le propre camp du prophète, mais seuls certains envisagent leur cause comme un engagement envers les méthodes égalitaires des éleveurs nomades de chameaux arabes comme l'était le prophète. Les autres envisagent cette lutte en des termes purement généalogiques.

D'autres encore, les kharidjites, rejettent aussi bien Othmân qu'Ali, et certaines de leurs formulations initiales réprouvent également le Léviathan. Ils affirment que les musulmans vertueux élisent un simple maître, un imam, et non un chef. Ils affirment que ceux qui recherchent avidement le pouvoir dans leurs palais gardés ne sont pas du tout des musulmans mais des infidèles.

Dans toutes les provinces du vaste empire islamique, les rebelles égalitaristes, et en particulier les chiïtes, renversent les Omeyyades, qui ne continueront à gouverner qu'en Espagne.

Mais les califes abbassides qui arrivent maintenant au pouvoir, d'abord comme alliés et ensuite comme oppresseurs des égalitaristes, ne rétablissent ni la forme ni l'esprit de l'oumma de l'époque du prophète. Au contraire, ils restaurent le Léviathan aristocratique balayé de Perse par l'invasion musulmane initiale.

Sous le deuxième calife abbasside al-Mansour, la cour et même l'étiquette perses sassanides sont rétablies — tout, à l'exception du clergé zoroastrien. Les collecteurs d'impôts exploitent les paysans pour financer les guerres, le faste, l'art, l'architecture, comme aux temps passés.

Le Léviathan, cette excroissance non intentionnelle qui croît dans les communautés humaines pour ensuite les liquider, porte encore une fois le manteau d'une autre communauté qu'il a liquidée.

Le califat abbasside est l'héritier de Sumer-Akkad, de la Phénicie, de Babylone et de la Perse. Sa relation avec le prophète est du même type que celle de l'Empire byzantin avec les apôtres. Au lieu de gouverner par la grâce d'Ahura-Mazdâ, le calife et ses hauts dignitaires gouvernent par la grâce du dieu miséricordieux. La persécution des gens qui célèbrent la nature, la Terre-Mère, sous une forme

quelconque, est menée avec autant d'opiniâtreté qu'à Byzance, et les manichéens sont traqués aussi impitoyablement.

À la différence de leurs voisins byzantins amaigris, les musulmans ne déprécient pas les usages qui sont devenus des religions, tels que le christianisme, le judaïsme, l'hindouisme ou le bouddhisme, car ils se rendent compte que ces religions sont des usages qui se sont accommodés au Léviathan.

* * *

L'islam abbasside est l'héritier de certains des principaux vers terrestres du monde, mais aussi de la pieuvre phénicienne.

C'est la première fois depuis la débâcle de l'Athènes de Périclès que les deux formes du Léviathan sont combinées pour longtemps dans le même corps. Cela a pour résultat que les musulmans, dont la capitale est Bagdad, sont beaucoup plus grecs que les chrétiens, dont la capitale est Byzance.

Les chrétiens byzantins ont hérité de l'antipathie congénitale de Rome pour tout type de pieuvre, antipathie renforcée par le rejet des premiers chrétiens de tous les types de Léviathan, aussi bien de ceux qui sont dotés de griffes que de ceux qui sont munis de tentacules. Par la grâce de Lugal-zaggizi-Maximus, les chrétiens se sont réconciliés avec les griffes, mais les origines romaines des chrétiens ne les prédisposent pas à posséder des tentacules mobiles.

L'islam, au contraire, vient au monde avec des tentacules mobiles. Ces tentacules ne viennent pas à l'islam à partir des anciens centres cananéens occupés du Levant, car ceux-ci ont pratiquement perdu tous leurs traits phéniciens au cours de la longue occupation romaine. Les tentacules de l'islam proviennent de la péninsule arabique ; ils arrivent avec les fondateurs de ce Léviathan.

Des caravanes de marchandises traversaient déjà la péninsule arabique avant l'apogée de l'empire commercial phénicien, et elles continuèrent à traverser l'Arabie même après.

Les premiers musulmans, comme leur prophète, étaient encore des conducteurs de caravanes, et ils mirent l'atmosphère, les préceptes ainsi que l'expérience des conducteurs de caravanes dans le Livre qui sert de prétexte et de guide à l'Empire islamique tout entier, le Coran.

Les califes abbassides et leur réseau de gouverneurs et d'armées ne sont qu'une partie du Léviathan islamique. Cette partie-là consiste en une oligarchie de propriété terrienne, dotée de toutes les traditions perses sassanides à l'exception de la langue officielle (et même cette langue redevient le persan dans certaines régions). Le monarque est un autocrate absolu qui gouverne au moyen d'un vizir, d'une police, d'espions et d'armées. Toute cette organisation est entretenue par les méthodes traditionnelles de pillage et d'extorsion, imposées à l'extérieur sur les étrangers expropriés et asservis, et à l'intérieur sur les femmes réduites en esclavage et les paysans ramenés à l'état de zeks agricoles.

Le Léviathan islamique n'est en cela pas différent de l'Assyrie. Mais ce n'est pas cette part de l'islam qui répand le Coran jusqu'en Afrique centrale au sud et en Indonésie à l'est. La ferveur initiale des armées égalitaristes, qui s'embarquent dans des guerres saintes contre les monstres oligarchiques, disparaît quand elles sont conduites par des oligarques. Ce serait un petit Léviathan si les agents de son expansion étaient les vizirs et les généraux.

Après ses succès militaires initiaux, l'islam est propagé par son autre partie, constituée par les héritiers des chameliers nomades arabes. Ce sont eux et non pas les vizirs qui préservent le Coran. Ce sont eux qui sont les imams (les maîtres) et les oulémas (les érudits). Ce sont eux qui portent l'islam jusqu'aux royaumes que les armées du calife n'atteignent pas. Et ce sont eux qui persécutent et liquident les amoureux de la nature, les manichéens et tous les autres « idolâtres et hérétiques » qui refusent d'être réduits à l'état d'éléments subordonnés dans un réseau de circulation des marchandises.

La pieuvre fonctionne à l'intérieur du ver presque comme si elle était indépendante, dans une situation de contact minimal. Les

marchands qui se considèrent comme, et sont sans aucun doute, les véritables héritiers du prophète, ne sont liés à la hiérarchie militaire par aucune forme de médiation. Ils n'ont ni de prêtres ni de temple entretenu par l'État.

Les musulmans ressemblent en cela aux juifs — non pas aux anciens juifs qui avaient un État, un roi, un temple entretenu par l'État et des prêtres, mais aux juifs de la diaspora qui se rassemblent autour d'un rabbin, d'un maître. Les premiers musulmans, qui s'appuyèrent grandement sur les traditions de l'Ancien Testament, n'étaient familiers qu'avec les juifs de la diaspora, pour lesquels des prêtres et un temple entretenu par l'État étaient des reliques exotiques et presque totalement oubliées d'un passé révolu.

Si les marchands musulmans reconnaissent les autorités militaires, c'est plus par prudence que par conviction. Comme M. Hodgson le fera observer, les musulmans considèrent les individus comme responsables vis-à-vis d'Allah et non pas vis-à-vis du vizir, et les seules restrictions qu'ils acceptent, du moins en principe, sont celles qui sont imposées par le dieu miséricordieux et non par un fonctionnaire militaire. Puisqu'ils rejettent le concept juif de « peuple élu » ou de nation, ils affirment la liberté sans restriction de mouvement de tous les conducteurs de caravanes qui manifestent leur compréhension du fait qu'il n'y a de dieu que Dieu et que Muhammad est son prophète. Ils étendent aussi ces droits à tous les autres marchands, mais non sans réserves.

Par conséquent, même s'ils payent à contrecœur des droits de douane qui leur sont extorqués par les hommes forts militaires, ils ne reconnaissent aucune frontière nationale. Chaque province du royaume est bonne pour le pillage commercial mais toujours dans les limites des convenances imposées par le Coran.

Les documents suggèrent que les préceptes du Coran ne sont appliqués qu'au commerce pratiqué avec d'autres musulmans. Aucune limite de décence n'est imposée au commerce avec des étrangers considérés comme impurs, idolâtres ou démoniaques. Le commerce avec les non-musulmans prend la forme de la piraterie, du

pillage et de l'expropriation, et les marchands à l'étranger n'hésitent pas à réduire même les êtres humains à l'état de marchandises.

Ainsi, le Léviathan islamique ne se compose pas exclusivement ou même principalement de crocs et de griffes. C'est un vaste réseau de tentacules qui se déplacent aussi bien sur terre que sur mer. Ces tentacules, ce sont les caravanes qui transportent des marchandises à dos de dromadaires, de chevaux, de chameaux, ou dans les cales des bateaux.

Le pillage de la Biosphère au moyen de systèmes technologiques sophistiqués progresse par sauts et par bonds. De grandes mines d'argent sont exploitées en Asie centrale. L'argent est affiné, transporté en Chine et troqué contre des soies et des porcelaines. En Inde, il est troqué contre des épices et de l'ivoire. Il n'est plus nécessaire de conserver les registres des marchands sur des tablettes d'argile ou sur du papyrus égyptien. Le papier, et plus tard la fabrication du papier sont transportés de la Chine vers tous les centres commerciaux islamiques. Des moulins à eau sont utilisés dans la production agricole mésopotamienne. Des perfectionnements technologiques sont effectués sur tous les véhicules terrestres ainsi que dans le transport maritime. L'ingéniosité humaine se déverse sur les dispositifs et les récipients destinés à contenir et à conserver les biens précieux et périssables.

(Je ne peux résister au fait de reparler encore une fois de la théorie idiote qui décrit les forces productives « mûrissant » jusqu'à ce qu'elles « donnent naissance » ou « rendent possible » la « transition vers une nouvelle forme sociale ». Les artifices font partie intégrante du ver artificiel, ils sont ses attributs. Les technologies sont les griffes et les crocs du Léviathan. Ce ne sont pas les mines d'argent et les roues hydrauliques qui donnent naissance au Léviathan islamique ; c'est lui qui leur donne naissance. Les types de technologie développées par un Léviathan dépendent essentiellement du type de Léviathan en question, et non de « l'état de développement des forces productives globales » allégué par les fétichistes de l'artifice. Les Phéniciens ont développé, pas très loin de l'aube même de la Civilisation, une

technologie maritime qui restera inégalée jusqu'à l'apparition d'un Léviathan aux tentacules semblablement étendus.)

Les caravanes marchandes islamiques constituent le premier vaste réseau de tentacules de grande envergure depuis le transfert de la pieuvre grecque entre les mains des Macédoniens. Ce sont les musulmans, et non les Byzantins, qui sont les successeurs des anciens Grecs. Et ils le savent. Ils traduisent les œuvres principales de la philosophie, de la littérature et des sciences naturelles grecques en arabe et en persan. Les chrétiens occidentaux découvriront plus tard ce qu'ils appelleront leur héritage grec non pas en Grèce mais dans l'Espagne musulmane, et ils devront apprendre l'arabe pour le recouvrer.

Comme les Grecs, les marchands musulmans réduisent les femmes à l'état d'esclaves domestiques. Ils se réunissent sur la place du marché. Ils discutent de tout, depuis l'astronomie de Ptolémée jusqu'à la philosophie d'Aristote. Ils sont conscients du conflit existant entre le rationalisme calculateur exigé par leurs relations commerciales et la piété réclamée par leurs dieux (un dieu unique dans le cas de l'islam). Les Grecs déplacèrent leurs activités spéculatives du temple vers la place du marché ; les musulmans n'ont jamais eu de temple. Les Grecs réduisirent leurs autels à l'état d'ornements qui couvraient leurs tentacules commerciaux ; les musulmans couvrent leurs tentacules d'ornements empruntés aux Romains, aux Perses et aux Indiens, qui les avaient eux-mêmes acquis des Grecs.

* * *

Les deux formes du Léviathan coexistent dans l'islam, mais pas de façon tranquille. Elles donnent toutes les deux naissance à deux types de forces qui décomposèrent et en fin de compte firent crouler les Léviathans précédents.

Les marchands qui ne sont pas trop délicats sur les sources de leurs profits considèrent les courtisanes comme des objets bons à être pillés et ils les mènent souvent à l'endettement et à la ruine.

Et, naturellement, les courtisans de type militaire rendent la pareille aux marchands en les pressurant et parfois en les dépouillant.

Ces deux classes dominantes, la militaire et la marchande, exploitent continuellement ce que Toynbee appellera les prolétariats aussi bien intérieur qu'extérieur, à savoir les travailleurs et les paysans harassés de travail aussi bien que les étrangers qui sont soumis au pillage, à l'expropriation et à l'asservissement.

Le califat abbasside, et le califat unifié lui-même, seront détruits par une combinaison d'agents internes et externes similaires à ceux que nous avons vus auparavant.

Les paysans de la province centrale de l'Empire se soulèvent contre les propriétaires terriens, réussissent à vaincre les armées du calife, redistribuent la terre, rétablissent un certain degré d'égalité et s'accrochent à leurs avantages durant une génération entière.

Afin de soumettre les paysans, le calife fait ce qu'avait fait son prédécesseur sassanide : il recrute son armée à l'étranger, cette fois-ci parmi les Turcs armés de fer. Les mercenaires turcs écrasent le soulèvement paysan, connu sous le nom de révolte de Babek, et ils sont engagés comme gardes personnels du calife, sorte de prétoriens.

Les révoltes continuent. Des esclaves se soulèvent en basse Mésopotamie et, de concert avec les Kharidjites égalitaristes, ils essayent de restaurer une communauté sans classes dans une région où une telle communauté est absente depuis plus longtemps que partout ailleurs. Ils sont eux aussi réprimés par le calife et ses troupes turques, mais l'Inde, la Perse, l'Égypte et l'Afrique du Nord se séparent de l'Empire, et bientôt l'Arabie fait sécession.

Les Turcs sont convertis et le royaume de l'islam grandit effectivement, mais les empires de potentats indépendants de plus en plus nombreux se rétrécissent. Petit à petit, l'ancienne garde turque et les troupes de mercenaires entraînées pour réprimer les rébellions s'emparent des palais des potentats.

Les souverains turcs se renforcent avec des troupes de pasteurs nomades turcs, et ces derniers détruisent la richesse de l'oligarchie

terrienne en tuant les paysans et en transformant la terre agricole en pâturages. Les nomades n'ont aucun usage des terres agricoles, des villes ou des administrateurs, et ils détruisent une grande partie des forces productives qui « avaient mûri » avant leur arrivée.

Les souverains turcs — qui enrôlent des troupes nomades — sont eux-mêmes renversés par leurs propres troupes, et de nouveaux hommes forts turcs ne sont peuvent faire usage des forces productives disponibles qu'en brisant tout d'abord l'esprit des troupes nomades. Les souverains fatimides d'Égypte et d'Afrique du Nord se heurtent à des problèmes similaires avec leurs troupes nomades berbères.

Les souverains turcs, bien que convertis à l'islam, tendent à avoir moins de respect que leurs prédécesseurs pour les maisons de commerce et les caravanes, et ils taxent et souvent pillent les marchands afin de financer leurs entreprises militaires. Ils ont tendance à transformer les différents Léviathans islamiques en vers. En conséquence, les tentacules commerciaux islamiques prospèrent aux marges de l'islam et même à l'extérieur de l'empire des croyants. Les marchands islamiques contrôlent le commerce extérieur de la Chine, et leurs caravanes transportent la soie et les porcelaines chinoises sur toutes les voies de terre à l'ouest de la Chine. Ces caravanes traversent régulièrement des terres habitées par les Mongols qui montent des chevaux et manient le fer.

C'est peut-être le comportement des conducteurs de caravanes à l'égard de gens qu'ils considèrent comme des idolâtres qui rendent les Mongols furieux contre les civilisés, s'ils ne l'étaient pas déjà à cause des attaques continuelles des garde-frontières et des mercenaires chinois.

Au cours d'une seule et même génération, des tueurs fous, connus des musulmans sous le nom de Francs occidentaux, et des cavaliers mongols enragés, venant des frontières de la Chine, s'abattent sur les provinces centrales de l'islam, déterminés à détruire toute trace de civilisation.

Les provinces centrales mésopotamienne et levantine ne se remettront jamais de ces assauts, mais l'islam, en tant que Léviathan embrassant le monde, guérira, en empruntant largement la méthode chinoise consistant à absorber les envahisseurs. Huit ou neuf générations plus tard, l'islam sera confronté à un défi encore plus grand sous la forme de représentants de l'esprit occidental qui apparaissent comme des marchands et prétendent être les héritiers des Romains et des Grecs.



— Chapitre 14 —

Pour se faire une petite idée de ce que Turner appelle « l'esprit occidental », je dois revenir à l'époque où l'homme fort Constantin transfère la capitale romaine à Byzance.

Ce transfert n'est pas vraiment un succès à Rome. L'Empire romain a peut-être été une abomination aux yeux du Christ, mais Rome est résolue à demeurer la capitale de cette abomination, même si elle doit mentir.

Le mensonge devient l'art majeur de l'Occident. Depuis le jour où un fonctionnaire de l'Église se désigne comme le vicaire du Christ et où un Goth affiche sa marionnette comme empereur de Rome, jusqu'au jour où le plus grand empire de zeks de toute l'*His-toire* du Léviathan parlera de lui-même comme du monde libre, tout est mensonge en Occident.

Le mensonge devient nécessaire puis obligatoire parce que les gens qui héritent des décombres de la bordure la plus occidentale de l'Empire romain sont déshumanisés par leur lutte contre leur adversaire. Ils en oublient non seulement leurs intentions initiales mais aussi leurs véritables origines et leur identité même. Tout ce qui reste de leur ancienne personnalité, c'est la violence de leur lutte pour se préserver, et la violence pure ne peut pas se regarder dans une glace. Elle doit mentir, elle doit se couvrir de masques et ensuite d'autres masques sur les premiers, car la violence continue à transparaître.

Le sous-titre de Turner est beaucoup trop courtois. L'esprit occidental n'est pas seulement contre la *wilderness* ; il est aussi bien contre la nature que contre l'humanité, aussi bien contre la vérité que contre la beauté. L'esprit occidental est expert à mettre les exceptions en vitrine ; dans la vie réelle, il réprime les exceptions.

L'histoire de l'esprit occidental commence en réalité longtemps avant que Constantin ne transfère sa capitale en Grèce — au moins vingt ou vingt-cinq générations avant. Elle commence lorsque la *res publica* romaine, grisée par sa victoire sur les Étrusques, vainc et soumet les Gaulois et les Celtes, les asservit, les transforme en zeks, et finalement les entoure de murs. Dans la longue péninsule connue sous le nom de Gaule, et ensuite de France et d'Espagne, les Romains républicains font travailler de force les Celtes, les Ibères et les Phéniciens ibériques dans les mines d'or et d'argent. Ils pillent leurs récoltes, les volent, et massacrent tous ceux qui protestent.

Des habitants du nord de la Gaule, des gens libres qui allaient où bon leur semblait et quand bon leur semblait, hésitent avant de pénétrer en Gaule romaine, car ils y entrent au risque de leur vie. Lorsqu'ils reviennent en Gaule à une période différente, ils trouvent qu'une partie encore plus grande de la terre du monde est devenue mortelle pour la vie et la liberté. C'est comme si le monde connu était en train de sombrer dans la mer.

Cette perte est tragique. Nous pouvons imaginer les sentiments que ces gens du Nord éprouvaient à l'égard de la chaleur et de la beauté des côtes de la Méditerranée parce que nous connaissons les sentiments qu'éprouvent les habitants du Nord plus récents.

Un certain nombre de gens, peu nombreux, peuvent être inhospitaliers et belliqueux, mais personne ne peut interdire une partie du monde à un oiseau, à un animal ou à un être humain. Cette notion même est incompatible avec des gens libres. Pas même les dieux n'ont le pouvoir d'empêcher les gens d'aller où bon leur semble.

Les gens du Nord provoquent des escarmouches avec les garde-frontières romains, mais ils sont invariablement battus et sont massacrés. Ces Romains-là combattent comme des choses irréelles : ils marchent directement dans les embuscades, ils ne fuient pas même si la moitié de leurs hommes tombe, ils continuent à avancer et à tuer. Il y a de la peur sur le visage des hommes mais la colonne n'a pas peur : elle n'est pas humaine.

Nous ne connaissons absolument rien de cette partie de l'histoire parce que les gens qui l'ont vécue emportent ce qu'ils savent dans leur tombe. Cela n'exige cependant pas beaucoup d'imagination de penser que la plupart des gens du Nord sauront sous peu que le sud du monde leur est interdit, que cette moitié du monde est occupée par quelque chose de meurtrier et d'inhumain.

Nous saurons par les écrivains romains que les escarmouches deviennent de plus en plus fréquentes, que plusieurs bandes fédérées attaquent de concert des places fortes romaines. Lorsque les Francs sont mentionnés pour la première fois sous ce nom, ils arrivent avec les Alains turcophones dont l'origine est proche de la Chine. Ces deux groupes ne comprennent probablement pas la langue de l'autre, mais ils se comprennent parfaitement. Ils comprennent que toute la moitié inférieure du monde est occupée par quelque chose qui est indiciblement violent. Ils comprennent que si cette chose continue de s'étendre, cela signifie la fin de la liberté et la fin de la vie.

Nous avons vu comment Rome répond à ces attaques : par des massacres génocidaires, en tuant tous les membres d'une bande hostile.

Une guerre de vingt ans est terriblement longue. Une guerre qui dure vingt générations dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Le temps qu'il fait à Sumer est salubre en comparaison à une telle épreuve.

À l'époque où ces peuples nordiques, les Francs, les Ostrogoths, les Wisigoths, les Burgondes et autres, parviennent enfin à ouvrir une brèche dans les frontières de Rome, ils combattent comme des choses irréelles : ils marchent directement dans les embuscades et ils ne fuient pas quand leurs hommes tombent, ils continuent à avancer et à tuer. Ils se souviennent encore d'eux-mêmes en tant qu'êtres humains libres – Franc signifie libre. Mais tout ce qu'ils se rappellent de leur liberté, c'est la liberté de tuer des Romains et le désir de détruire Rome.

Les Francs ont obtenu la permission de s'établir dans une partie de la Gaule, les Burgondes dans une autre, et les Wisigoths dans une autre encore. A l'époque où le scribe écrit à ce sujet, il se trouve dans le palais de l'empereur à Byzance. La propre armée de l'empereur se compose de Goths, de Huns, d'Alains et d'Arabes. La permission en question est alors un mensonge qu'il peut parfaitement croire, parce qu'il lui est impossible de croire que la partie la plus occidentale de l'Empire romain s'est complètement décomposée. Des auteurs plus récents ne le croiront pas non plus, et ils dissimuleront la vérité en faisant la liste des différents souverains de l'« Empire d'Occident » — mais ils établiront une liste avec un souverain différent par année, et même plusieurs pour quelques années.

Les Francs, les Burgondes et les Wisigoths n'ont plus besoin de la permission de quiconque : ils ne sont maintenant plus qu'en présence d'eux-mêmes. Mais ils ne peuvent pas non plus le croire. Quelque chose qu'ils ont combattu si violemment pendant si longtemps ne peut pas avoir disparu aussi soudainement. Un homme fort franc nomme sa marionnette empereur de Rome. Les Goths continuent de faire la guerre à Rome jusqu'à ce qu'ils élèvent leur propre marionnette au poste d'empereur. Chaque mensonge est prétexte à une violence renouvelée, et l'activité essentielle de Rome, le sacrifice humain, devient l'activité essentielle de ceux qui ont ruiné Rome.

Les mensonges deviennent bizarres quand un fonctionnaire de l'Église intervient dans le tableau, dans cette ville qui n'est plus la capitale de l'Empire. Ce fonctionnaire bouillonne sans aucun doute de frustration. Il a passé plus de la moitié de sa vie à s'élever à son poste, et il se trouve maintenant entouré de Francs et de Goths dans la capitale d'une province qui, à Dieu ne plaise, n'est plus dans l'Empire romain !

Ce fonctionnaire chrétien se déclare lui-même Pontifex Maximus, titre vénérable dans la Rome païenne et attaché à tout empereur païen depuis Auguste, mais qui n'est guère approprié à un chrétien. Ce fonctionnaire proclame ensuite qu'il est un descendant de l'apôtre Pierre, et qui plus est Pierre en personne. Arbogast, l'homme fort

franc, continue d'écouter, et c'est ainsi que le fonctionnaire s'élève encore plus haut. En tant que *Pontifex* et Pierre en personne, il est plus qu'un simple apôtre : il est le vicaire du Christ. Il a ainsi une position plus haute que l'empereur : il est le souverain absolu, il est Optimus Maximus. Le fonctionnaire peut dire tout ce qu'il veut parce que Arbogast le Franc sait que ce simple individu est un grossier menteur, et parce qu'il se fiche bien des titres que cet homme se donne. Ce qui intéresse le Franc, c'est l'information que personne n'empêchera Arbogast et ses Hommes Libres de violer les vestales encore existantes et de piller ce qui reste dans les palais des augures, des pontifes païens et des sibylles. Les Francs peuvent continuer leur guerre contre « Rome » impunément ; les fonctionnaires de l'Église et les soldats byzantins considéreront les Francs qui commettent de tels actes comme saints et pieux.

Avec le consentement du vicaire autodésigné du Christ, Arbogast et sa bande de tueurs « libres » continuent à violer, piller, assassiner et exproprier les gens qui considèrent le Pontifex Maximus comme un objet de risée. Le terme que nous emploierons pour un tel outrage est celui de « pogrom ». Les scribes du *Pontifex* appellent cela « la conversion au christianisme des habitants de Rome ».

Puis, ruisselant de sang et chargés de butin, les Francs d'Arbogast exigent leur récompense. Ils pénètrent en Gaule, ils rentrent dans le paradis qui a été interdit à vingt générations de leurs ancêtres. Mais ils n'y entrent pas pour jouir de la chaleur ou de la beauté des terres méditerranéennes. Ils y entrent pour violer, piller et exproprier. C'est tout ce qu'ils savent faire, c'est tout ce qu'ils ont su faire pendant des générations.

En Gaule, les victimes sont déjà des chrétiens, mais cela ne fait pas ciller l'agent du *Pontifex* qui accompagne les Francs. Les victimes avaient été converties par Arius, qui était un hérétique, et par conséquent elles méritent d'être envoyées en enfer aux côtés des païens. Et personne ne peut contester le christianisme des Francs, puisqu'ils sont le fléau de dieu contre tous les ennemis de saint Sirice, le vicaire du Christ.

Arbogast et sa bande ne sont pas les seuls à avoir le champ libre. En effet, les Francs n'étaient le seul peuple interdit de séjour au Sud. Tous les nordiques étaient tenus à distance. Et maintenant les autres se précipitent dans la brèche, tous aussi marqués que les Francs par l'éternité de la guerre.

Les Wisigoths envahissent l'Italie comme des fous, et le Pontifex Maximus suivant ne profite en rien de l'adresse de son prédécesseur. L'homme fort Alaric pense que le *Pontifex* est un objet de risée. Cet Alaric pense que l'autorisation de piller repose sur les bras aguerris de ses hommes et non sur le consentement du *Pontifex*, et le Wisigoth chasse le *Pontifex* et ses prêtres jusqu'à Ravenne, où une armée byzantine protège les saints hommes et leur mission irréaliste.

Les Wisigoths sont rejoints par de féroces pasteurs nomades montant à cheval et provenant de tous les coins des steppes eurasiennes, des gens dont on a conservé les noms : les Alains, les Suèves, les Vandales, les Burgondes et beaucoup d'autres encore. L'homme fort Alaric se place à la tête de ces différentes bandes, se désigne comme le roi des Goths, et fait envahir la plupart des villes d'Italie par ses vétérans endurcis.

Toutes ces générations remplies de frustration, de haine contenue, se défoulent finalement dans une orgie de violence qui n'a probablement pas de précédent. Les maraudeurs pillent et tuent à discrétion. Leurs animaux transforment les latifundia d'Italie en pâturages. Les Italiens qui restent encore dans les villes meurent de faim. Ceux qui mangent meurent de la peste.

Les hordes d'Alaric en arrivent au fameux sac de Rome. Elles sont rejoints par quarante mille esclaves. Les anciens esclaves s'étaient soulevés pour recouvrer leur égalité perdue, pour rétablir une communauté humaine. Mais c'était de nombreuses générations auparavant. Les esclaves qui se joignent aux maraudeurs wisigoths désirent uniquement se venger. Ils veulent du sang et comprennent les nouveaux venus à la perfection.

Quand les Wisigoths sont rassasiés et retournent en Gaule, ce sont les Huns qui arrivent, avec des alliés ramassés tout au long de la route entre la Mongolie et le Danube.

La civilisation romaine devient ce qu'elle restera pour toujours par la suite : des ruines colossales. C'est l'holocauste dont les premiers chrétiens se réjouissaient d'avance. C'est le jugement dernier, le jour d'expiation, la fin du quatrième royaume.

Aucun grand Léviathan ne s'est décomposé si totalement depuis la disparition des Hittites.

Au fur et à mesure que les nomades des forêts et des steppes transforment les terres agricoles en pâturages, les villes sont abandonnées, elles deviennent des lieux de désolation où les ornements qui décoraient autrefois les temples grecs cachent des cadavres en décomposition.

Les merveilles architecturales romaines deviennent des lieux de refuge contre la pluie, et bientôt leurs ornements et leurs inscriptions sont incorporées aux murs des maisons de village construites par les anciens esclaves et les intrus. De grandes parties de l'Italie sont complètement dépeuplées.

L'empereur de Byzance paye à Attila le Hun un gros tribut afin de dissuader les nouveaux venus de dévaster les derniers lieux minuscules de pouvoir impérial qui demeurent encore à l'ouest, Ravenne et Venise.

Un scribe écrit, pour que ce soit enregistré, que l'empereur romain, marionnette de l'homme fort suève Ricimer, exonère ses sujets de toutes leurs dettes envers l'État, abroge tous les impôts, met fin aux paiements de tributs et accorde l'autonomie aux habitants des villes. Le scribe se souvient de jours meilleurs ; il ne peut pas écrire que l'Empire romain est devenu une mêlée générale, une *wilderness*.

Hobbes mentira lui aussi. Il dira que le Léviathan est retourné à l'état de nature. Rousseau sera le premier à traiter Hobbes de menteur. Une telle *wilderness* n'existe nulle part dans la nature, et pas un seul de ses éléments n'est naturel. Cette *wilderness* est aussi artificielle que le Léviathan lui-même. Les activités qui ont lieu maintenant, le

pillage et le meurtre, sont les mêmes activités qui avaient lieu quand le Léviathan se portait comme un charme. La seule différence est qu'elles sont maintenant pratiquées d'une manière désordonnée alors qu'elles étaient auparavant pratiquées de manière méthodique. Les gens déshumanisés par le Léviathan jouent avec les anneaux en décomposition de la bête artificielle, avec les artifices que nous appelons technologies. C'est une certaine forme de jeu, c'est une certaine sorte de danse. Mais ce n'est pas une danse trouvée n'importe où dans la nature, pas plus chez les animaux que chez les êtres humains. C'est le rôle d'agonie d'un Léviathan en décomposition.

* * *

Si les chrétiens d'Occident, chrétiens de nom car convertis à la hâte, avaient eu connaissance des espoirs de leurs précurseurs levantins, ils auraient su qu'ils étaient en train de se réaliser pleinement.

Le quatrième royaume est tombé et aucun cinquième n'a pris sa place.

Loin des ruines, loin des routes principales empruntées par les bandes errantes des maraudeurs, les anciens esclaves et zeks se joignent à ceux de ces maraudeurs enclins à la paix, et fondent de nouveaux villages, des villages libres de planteurs de grains et de pasteurs.

La seule personne qui rêve du prochain royaume, c'est le Pontifex Maximus, et il est en train de rêver à la réhabilitation du quatrième. Cet homme et son état-major de prêtres ont, par un mensonge dont l'énormité est sans aucun doute inégalée, métamorphosé la résistance contre l'abomination que représentait Rome en dernier dépositaire de tout ce que fut Rome. Le mensonge à lui seul est incroyable du fait de son ampleur. Ce qui est encore plus incroyable, c'est la mesure dans laquelle ces menteurs manipulateurs réussiront. Ils ne réussissent pas tout de suite. Ils attendent le bon moment. Leur patience est inhumaine, elle est démoniaque, elle se maintient

de génération en génération, elle s'obstine de la manière avec laquelle seul un Léviathan peut s'obstiner. C'est pour cette patience que tous les premiers vicaires du Christ seront proclamés saints par leurs futurs héritiers.

Les vicaires, également appelés papes, n'agissent pas sur les villageois indépendants — pas encore. Ils agissent sur les hommes forts qui sont à la tête des bandes de maraudeurs.

Le pape Sirice a montré le chemin quand il agissait sur Arbogast. Il n'arriva à rien. Mais peu importe, il y a des centaines, et même des milliers, d'Arbogast. Ricimer installe la marionnette Majorien, puis la marionnette Sévère, puis la marionnette Anthemius. Il désigne chaque empereur de Rome tandis que le *pontifex* Léon l'investit de son autorité. Ricimer est le pouvoir derrière le trône, le *pontifex* est le dieu derrière lui. Mais Anthemius prend son rôle trop au sérieux, Ricimer lui-même tue la marionnette, et, avant son enterrement, Ricimer à son tour est tué par les Goths, les Huns et les Burgondes, qui saccagent à nouveau Rome.

L'homme fort burgonde Gondebaud installe son candidat, mais sans effet. C'est alors que Genséric, le Vandale, tente une approche différente : il installe Odoacre, mais pas comme empereur de Rome. Odoacre est nommé patrice du diocèse italien du pape, sous la protection des armées de Byzance. Cela semble fonctionner — jusqu'à ce que toute la tribu des Ostrogoths envahisse l'Italie et dépose Odoacre.

Ainsi donc rien n'aboutit et le pape doit tout recommencer, cette fois-ci avec l'homme fort ostrogoth Théodoric. Le système des marionnettes est abandonné, et Théodoric se proclame roi d'Italie. Cela marche, et le pape est celui qui sacre les rois ostrogoths durant une génération, jusqu'à ce que l'armée de l'empereur byzantin Justinien dépeuple l'Italie en essayant de l'inclure à nouveau dans l'Empire romain.

L'empereur d'Orient la saccage complètement. Les papes, qui sacrent maintenant les rois, ne veulent pas redevenir des fonctionnaires d'une Église dont le quartier général serait à Byzance. Ils sont

fidèles à l'Empire romain, mais à l'empire véritable, celui d'Octave, et non celui de Justinien.

* * *

Les papes sont des précurseurs de Hobbes. Ils savent qu'un Léviathan opérationnel nécessite une tête unique. Le ciel est gouverné par un roi unique. Il doit en être de même sur terre. Le problème est que ce Léviathan opérationnel a sa tête à Byzance et que le monde des papes est envahi par de nombreux chefs de guerre violents et leurs guerriers montés sur des chevaux. Le Léviathan byzantin est inacceptable parce qu'il n'a pas d'emploi pour un Pontifex Maximus suprême, ou du moins pour les saints de Rome.

Le projet consiste ainsi à réhabiliter le Léviathan défunt en se servant des bandes de chevaliers pillards. Un tel projet requiert un mensonge continu, prudent et calculé.

Entravés par la dépopulation de l'Italie causée par l'Empire byzantin, les papes sont dans l'incapacité de mettre en marche quoi que ce soit dans le voisinage immédiat de leur siège. Ils y parviendront lorsqu'ils s'adresseront aux favoris de saint Sirice en Gaule, les descendants de l'homme fort Arbogast, les Francs qui sèment la mort.

L'un de ces chevaliers francs, un tueur nommé Clodovech, petit-fils de Mérovée, semble presque savoir ce qu'il faut faire pour s'élever de l'état de maraudeur à celui de roi.

Beaucoup de Francs se sont mariés avec leurs voisins gaulois et latins, et ils se sont établis pour chasser et même pour planter. Ils chérissent encore la mémoire des époques de violence, mais leurs vies ne sont pas aussi pleines de grands moments que celles de leurs ancêtres. Ceux qui non seulement chérissent la mémoire de la violence mais qui continuent aussi à vivre comme leurs ancêtres, ce sont les chevaliers montés avec leurs bandes fidèles de suivants.

Le petit-fils de Mérovée est l'un des grands parmi ces chevaliers. Clodovech opère à partir d'une place forte située sur une île de la Seine, un endroit autrefois habité par des gens appelés Parisii, un

clan celte. Afin de prévenir les querelles à propos de qui aura ou n'aura pas accès à la place forte, Clodovech engage des assassins pour liquider ses frères, ses cousins et tous les autres discuteurs. Clodovech a maintenant un droit d'accès incontestable.

Rien dans la tradition franque n'absout d'un tel fratricide, et les esprits des parents assassinés hantent les rêves de Clodovech. Ces visiteurs spectraux seront dépeints dans le récit que fait Shakespeare des expériences du futur pendant écossais de Clodovech, Macbeth. À la différence de Macbeth, Clodovech connaît de réputation un Latin appelé pape qui a un remède pour absoudre pratiquement tous les actes. Bien que Clodovech ne soit pas chrétien, le pape l'absout puisque le roi des cieux ne refuserait pas sa grâce à un homme qui est déjà, par ses actes mêmes, presque un roi.

Clodovech apprend du guérisseur latin que la terre n'est pas ce que ses parents francs pensent. Les Francs pensent que la terre est la mère de tous les êtres vivants et qu'elle ne peut pas être la chasse gardée d'un homme ou d'un groupe d'hommes. Ils ont lutté pendant vingt générations contre les Romains qui essayèrent de transformer une partie de la terre en une réserve privée. Clodovech apprend que la terre peut être la chasse gardée d'un homme et qu'elle peut être traitée comme n'importe quel autre butin.

Le chef absous et ses chevaliers pillards se mettent en marche avec des visées plus élevées : leur but est la terre elle-même. Si les Latins ont pu transformer une partie de la terre en une chasse gardée romaine, les Francs le peuvent également. Ils renversent la longue lutte de leurs ancêtres, mais cela ne tracasse personne : les chevaliers ne sont pas connus pour leur familiarité avec les considérations éthiques. L'honneur du chevalier réside dans son épée et sa lance.

Les aventuriers bien inspirés jurent fidélité à Clodovech et se mettent en route pour tuer tous les soldats de l'Empire qui restent encore en Gaule, tous de bons chrétiens. Ensuite, ils courent après les Thuringiens et les Alamans. Arrêtés par les Alamans obstinés, Clodovech a de nouveau recours aux saints hommes latins qui accompagnent sa bande. Il conclut un marché. Si le dieu de ces saints

hommes aide les Francs à vaincre l'ennemi, Clodovech permettra que lui-même et ses fils soient aspergés d'eau bénite.

Optimus Maximus fait pour Clodovech ce qu'Il avait fait antérieurement pour Constantin, et le maraudeur franc devient Clovis, un soldat catholique romain de la foi. Clovis nomme complaisamment des évêques en les prenant parmi les saints hommes, et aussi parmi ses maraudeurs les plus loyaux ; c'est une formalité qui amuse tout bonnement les chevaliers conscients de ce fait.

Cuirassés de mensonges, les aventuriers francs tournent maintenant leurs lances contre des ennemis qui se présentent comme étant des Wisigoths, des Burgondes et des Ostrogoths, mais que les Francs catholiques reconnaissent à présent comme des hérétiques, des adeptes d'Arius, des démons déguisés. Chaque expédition de pillage est désormais une guerre sainte.

Le petit-fils de Mérovée est finalement stoppé, et ses arrière-petits-fils héritent du butin de guerre qui consiste essentiellement en terres. La nomination des évêques apparaîtra avec le temps comme ayant été aussi importante que la conquête des terres.

Les évêques désignent les prêtres, et les prêtres vont parmi les gens et prêchent.

* * *

Les prêtres parlent latin à une population qui parle des dialectes germaniques.

Les gens ne comprennent ni ce que les prêtres disent ni ce qu'ils veulent. Les habitants de l'ancien Empire romain, les Celtes et les Latins, ainsi que les Francs, s'étant mariés entre eux et étant désormais impossibles à distinguer, vivent maintenant sous la loi franque : la terre appartient à tous, aux anciens esclaves et zeks et aussi à leurs troupeaux d'animaux.

Les prêtres prétendent être les gardiens de la loi, mais leur loi est romaine, c'est la loi des latifundia.

Les habitants, aussi bien les anciens esclaves que les anciens serfs, sont tous des Francs maintenant. Ils mènent leurs troupeaux où bon leur semble pour la première fois depuis que les Romains ont soumis les Celtes ; s'ils ne s'aventurent pas loin, ce n'est pas parce qu'ils reconnaissent des frontières mais parce qu'ils ont peur des maraudeurs.

Pourtant les prêtres parlent de frontières, de domaines, d'un royaume de dieu et d'un royaume terrestre.

Les rêves romains des prêtres chrétiens sont frustrés et ajournés par l'effondrement complet des institutions et des habitudes de soumission. L'ancien serf ou esclave romain n'est pas tout à fait libre, mais ni l'un ni l'autre n'est un sujet. En principe, chacun est aussi libre qu'un chevalier.

Les chevaliers ne sont liés entre eux que par des serments librement prêtés. Celui qui jure d'être l'homme d'un autre homme est un vassal, et la vassalité, chez les Francs, équivaut à de la camaraderie. Dans une bande d'hommes libres, c'est un honneur de jurer fidélité. Les pasteurs et les planteurs libres ne sont liés par aucun autre lien. Ils jurent fidélité au maraudeur local aussi longtemps qu'il accepte de marauder ailleurs. Ils se joignent à lui lors de certaines expéditions. Si la saison a été bonne, ils lui font des cadeaux — et ils attendent la même chose de lui. La relation est mutuelle. C'est une relation d'aide mutuelle chez des gens qui ont perdu la plupart de leurs traditions, mais qui conservent leur fidélité et cultivent la violence.

La féauté n'élimine pas la violence. Elle rend la violence un peu moins aléatoire ; des compagnons jurés ne s'attaquent pas entre eux. Impôts, tributs, dettes et toutes formes de travail et de service forcés sont devenus presque inexistantes. Il n'y a pas de Léviathan en état de marche en Occident. C'est ce qui fait le désespoir du clergé romain : il y a de l'ordre dans le ciel mais pas sur terre.

Les apologistes ultérieurs d'un Léviathan reconstitué diront que les relations de féauté, qu'ils nommeront féodalisme, sont plus avilissantes que les relations léviathaniques de servitude, d'esclavage et de travail salarié. Ces apologistes parleront d'« âge des ténèbres »,

d'époques où les gens mangeaient de l'herbe ; ils auront des termes désagréables pour toutes les relations pré-léviathaniques.

En réalité, la féauté n'est pas dans une phase d'acquisition mais dans une phase de déperdition. Elle est une partie de la culture que les Goths et les Francs sont en train de perdre. Ils perdront bientôt leurs langues. Sous peu, rien ne restera de leur ancienne culture à part la violence de leur guerre destinée à préserver cette culture. Les envahisseurs qui occupent les ruines de l'Empire romain décomposé laissent tomber toutes leurs traditions en désuétude.

Leur culture se réduit à un seul thème. Tous leurs chants, tous leurs récits et la plupart de leurs fêtes sont des célébrations d'actes de violence.

Les anciens Grecs nourrissaient eux aussi des traditions de violence, mais les Grecs fusionnèrent avec des communautés conquises qui célébraient encore la renaissance annuelle de la fille de la Terre-Mère. Les envahisseurs goths fusionnent avec une population d'esclaves, de zeks et d'hommes cuirassés, qui ont encore moins de qualités humaines à partager que les envahisseurs eux-mêmes.

Dans le contexte de cette violence non sublimée, toutes les relations sont instables, sauf précisément les relations de féauté. C'est la violence qui explique l'instabilité. Dans un monde où la grandeur est mesurée par le décompte des victimes mortes, les hommes forts ne restent pas longtemps les égaux des faibles. Les serments librement prêtés par un plus faible à un plus fort deviennent des devoirs ; les cadeaux volontairement donnés par les villageois à un chevalier local deviennent des obligations.

Finalement, les devoirs et les obligations deviennent coercitifs, mais pas tout de suite. Les villageois libres n'acceptent pas un tel rabaisement. Ils s'allient entre eux et tuent l'homme fort. Ils se retirent dans les forêts et sur les collines afin de se défendre.

Les chevaliers ne deviennent pas des aristocrates héréditaires en une seule génération. Cette transformation prend du temps, et la principale raison de son aboutissement, c'est que quelque chose est constamment sur le dos des villageois, quelque chose qui sape leur

énergie, quelque chose qui réduit des êtres humains fiers, libres et violent à l'état de zeks humbles, non libres et violents.

Ce quelque chose, c'est le prêtre au froc noir qui suit chaque villageois comme son ombre, y compris sur les collines et dans les forêts.

Le prêtre a la hiérarchie enracinée dans son cerveau. Dieu est sur l'échelon du sommet, les anges sur le suivant, les démons sur le plus bas, et chacun s'agenouille devant l'échelon supérieur. C'est ça, l'ordre. La résistance des villageois, c'est le chaos, et Satan est l'auteur de ce chaos.

Cela ne va pas de soi chez les gens libres. Ils veulent savoir pourquoi il doit en être ainsi.

La première ressource du prêtre est d'invoquer des miracles ou des apparitions, et même d'accomplir des supercheries telles que de faire bouger les lèvres à une statue de sainte Marie, mais seuls les faibles d'esprit goûtent ces tours. Aussi, le prêtre essaye de recourir au « mensonge nécessaire » de Platon. Il tente d'expliquer que certains sont faits d'or, d'autres sont faits pour l'extraire, que certains sont faits pour être portés, d'autres pour porter.

Mais les villageois percent également ce mensonge : ils se rappellent encore que le chevalier local est le petit-fils d'un villageois qui n'était pas plus en or ou délicat qu'eux.

Maintenant, le prêtre a recours au mensonge réellement gros, la contribution du pseudo-apôtre Paul à l'esprit occidental. Le prêtre attribue à la victime son propre malheur. Il dit que les villageois sont des pécheurs, et que leur péché est la cause de leur misère. Les gens étaient heureux jusqu'à ce que Satan les entraîne à pécher, à manger le fruit défendu. C'est en péchant que les gens sont tombés du bonheur dans la détresse. C'est en continuant à pécher qu'ils sont depuis lors restés malheureux. La cause de la misère n'est pas le chevalier mais les villageois eux-mêmes ; ils sont leur propre plus grand ennemi.

Les villageois relativement libres ne se laissent pas facilement avoir, même par des guérisseurs revêtus d'une robe et ressemblant à la mort qui marmonnent des chants monotones dans une langue

incompréhensible. L'héritage de ces villageois est pauvre, et chacun d'eux se souvient des temps où il a commis le meurtre, le pillage ou le viol — ou du moins en avait l'intention. Ils se reconnaissent comme pécheurs, comme des êtres humains déçus. Cela n'explique pas encore pourquoi ils devraient déchoir tandis que le chevalier s'élève. C'est là que l'autre explication du prêtre entre en ligne de compte. Dieu a fait certains hommes pour tuer, piller et violer en toute impunité. Il a fait les autres pour endurer les souffrances.

Les villageois qui avalent ces mensonges deviennent des vilains serviles sur le domaine d'un seigneur, et l'ordre terrestre commence à revêtir les attributs du ciel catholique romain.

L'engagement de ceux qui sont venus mettre le feu au Léviathan romain s'est transformé en son contraire. Les prêtres sont les plus grands alliés des hommes forts qui répriment la résistance. L'Église gagne en pouvoir parce qu'elle est romaine et non parce qu'elle est chrétienne.

* * *

Les grands maraudeurs prennent bientôt conscience que les prêtres leur rendent un bien plus grand service que de leur prêter le secours de leur dieu dans la guerre. Les prêtres pacifient les vilains ; ils transforment des pasteurs rebelles en humbles serviteurs. Les prêtres effectuent cette tâche pour les Tulga et les Ervig wisigoths, pour les Oswy et les Penda anglo-saxons, pour les Aribert et les Grimoald lombards, pour les Théodoric et les Childebert francs. Je vais me concentrer sur le royaume des héritiers de Clodovech parce que c'est là qu'ils ont le plus de succès. Les prêtres y réussissent non pas parce qu'ils sont loyaux envers les héritiers de Clodovech mais parce qu'ils sont loyaux envers Rome, l'ancienne, celle d'Octave.

Les arrière-petits-fils de Clodovech, tous des maraudeurs, se désintéressent des affaires de leurs vilains et ne se préoccupent plus que de chasse et des manières de divertir leurs invités. Au cours de la septième génération qui succède à leur aïeul mortifère, les chrétiens

francs, appelés désormais rois, abandonnent les corvées administratives à un maire de leur palais.

Après l'assassinat d'un maire nommé Ébroïn, un homme appelé Pépin de Herstal accède à ce poste. Pépin est un contemporain des prêtres zoroastriens et des souverains qui cherchent refuge dans la capitale de la Chine parce que les califes omeyyades et les armées musulmanes gouvernent dans les territoires perses.

Pépin de Herstal ne connaît rien à la Chine ou à la Perse, mais il sait que les armées musulmanes sont également aux frontières sud de son propre royaume. Elles y ont été invitées par tous les fils de l'homme fort wisigoth Witiza, à l'exception d'un seul. L'un de ces fils de Witiza, du nom de Rodéric, s'empara du palais de son père et tenta de suivre le précédent de Clodovech, mais il ne fut pas assez rapide. Les autres fils de Witiza invitent les musulmans renommés à venir d'Afrique du Nord afin de les aider à détrôner leur frère usurpateur Rodéric.

Les armées de l'islam sont bien accueillies en Espagne par la plupart des pasteurs et des planteurs, et par tous les schismatiques, les hérétiques et les juifs. Les musulmans reçoivent un accueil si chaleureux qu'ils continuent à avancer par-delà les Pyrénées vers le royaume des Francs.

Les héritiers de Clodovech sont absorbés par leurs soucis de chasse et de divertissement. Ni Childebert, ni Dagobert, ni Chilpéric ne prêtent attention à ces nouveaux venus d'Afrique et de la lointaine Arabie.

Mais le fils naturel du maire Pépin, un chevalier nommé Charles, enrôle les agents du pape afin qu'ils l'aident à recruter une armée pour une guerre sainte.

Les ecclésiastiques du pape le surnomment « Charles Martel », et ils considèrent sa cause sainte parce qu'elle sert les objectifs romains du pape catholique. La capitale actuelle de l'Empire romain, Constantinople, est assiégée par les mêmes ennemis musulmans de la chrétienté, mais sa défense n'est pas considérée comme sainte par le pape qui refuse la demande d'aide de l'empereur byzantin.

Le maire est l'homme du pape. Charles Martel repousse les musulmans conduits par Abd al-Rahman de l'autre côté des Pyrénées. Chef de la plus grande armée au nord des Pyrénées, le maire laisse le roi se borner à ses activités de chasse et de divertissement.

Lorsque Charles Martel meurt, son fils, Pépin le Bref, dépose le dernier des héritiers de Clodovech, avec l'accord du pape. En échange de ce consentement, il mène son armée en Italie, vainc une armée lombarde, et fait don d'une partie de la péninsule au pape.

La donation de Pépin mécontente non seulement ceux qui mettent en question son droit de le faire, mais aussi ceux qui demandent : qui est Pépin ? Pour répondre à ces deux questions, les scribes contrefont un document qui prouve que l'empereur Constantin avait déjà octroyé cette partie de l'Italie au pape. Armé de ces deux fausses donations, le pape est sur un terrain plus solide que jamais auparavant.

Le fils de Pépin, Charles, appelé le Grand déjà de son vivant, pose les fondations d'un nouvel empire dont le pape romain est le patriarche. Charles le Grand, fils de Pépin le Bref, met fin à toutes les querelles sur les terres du pape en vainquant les Lombards et en se faisant couronner « roi des Francs et des Lombards ». Charles conclut une alliance avec le musulman Ibn al-Arabi de Barcelone, afin d'attaquer l'émir omeyyade Abd al-Rahman de Cordoue, mais les guerriers basques détruisent l'arrière-garde de l'armée franque.

Charles le Grand dirige ensuite ses armées vers le nord afin de réaliser le rêve du pape et de perpétrer l'une des plus laides ironies dans l'*His-toire* du Léviathan. Alliées seulement depuis peu avec un musulman contre un autre, les armées catholiques de Charlemagne se dirigent vers le nord pour faire une guerre sainte aux infidèles.

Les infidèles qui évoluent au nord de la Gaule franque, ce sont les Saxons, les Frisons, les Danois, les Avars. Ce sont les descendants des gens qui furent empêchés d'aller vers le sud par Rome durant vingt générations. Ceux qui combattirent l'occupation romaine sont maintenant des Francs et des Lombards. Ceux qui s'éloignèrent et se défendirent contre le monstre romain et la déshumanisation

sont encore dans les forêts et au bord des fleuves vers lesquels ils battirent en retraite.

Ceux qui sont restés en arrière entretiennent la mémoire de la longue guerre de leurs ancêtres, mais, à la différence de ceux qui envahirent l'Empire, ils n'ont pas été réduits à l'état de pilleurs et de tueurs compulsifs. Leurs communautés libres conservent encore un grand nombre de leurs anciennes traditions. Les chevaliers pillards ne sont pas tout à fait absents au nord, mais aucun d'entre eux n'est parvenu à imposer des tributs ou le travail forcé aux villageois libres.

Maintenant, pour la première fois, les armées romaines se déversent au-delà des anciennes frontières de Rome et envahissent les territoires du Nord, ce qu'elles n'ont jamais fait avant. Les catholiques romains peuvent avancer parce que les habitants du Nord sont divisés comme jamais auparavant. Les chevaliers, qui ont tendance à monopoliser les armes, désertent pour les armées de Charlemagne, attirés par la perspective du butin et du pouvoir.

Les communautés libres des Saxons résistent avec acharnement aux armées catholiques pendant plus d'une génération. Elles désarment les chevaliers qui passent aux chrétiens. Elles battent les armées de Charlemagne.

Les tueurs aguerris de Charlemagne massacrent plusieurs milliers de Saxons à Verden ; ils en capturent et en mettent en esclavage plusieurs milliers encore. Les Saxons continuent de résister. L'un des combattants de cette guérilla de résistance en vient à un accommodement avec Charlemagne, mais les Saxons poursuivent encore la lutte.

Les militaristes catholiques romains ont recours au stratagème assyrien des déportations de masse et au stratagème romain consistant à octroyer les territoires conquis aux héros militaires.

Les papes ont enfin réalisé leur rêve. Le Léviathan romain semble réhabilité, et les héritiers d'Arbogast le gouvernent.

Les envahisseurs portent la désolation chez les Avars, les Scandinaves, les Slaves et les Huns. Les Avars sont complètement détruits.

Les Scandinaves forment des flottilles, et ils continuent la résistance en menant des raids et en pillant les places fortes catholiques. Les Slaves résistent en constituant leur propre Léviathan morave. Les Huns montent des chevaux légers et attaquent les installations et les armées catholiques.

Les massacres et les déportations convertissent la majorité des Européens du Nord au christianisme. Les libertés si longtemps défendues contre le Léviathan romain deviennent maintenant de plus en plus restreintes. Les forêts nordiques se transforment en butin pour l'armée d'invasion. Le maraudeur en chef fait cadeau de morceaux de ces forêts aux plus grands et aux plus loyaux des tueurs de sa bande, qui sont maintenant appelés comtes, évêques et rois.

La féauté n'est plus un serment entre égaux. Elle est devenue hiérarchique. Chaque chef est maintenant le vassal d'un vassal plus élevé et tous sont des vassaux de l'empereur. La terre est la récompense principale du vassal.

Les habitants des communautés libres tombent à l'état de paysans sur un domaine seigneurial, et, graduellement, ils deviennent ce que Rome n'a pas pu faire d'eux : des serfs. Tous les services et les cadeaux qu'ils offraient autrefois volontairement sont maintenant obtenus de force par les gardiens brutaux de l'ordre léviathanique. Les paysans, descendants pour la plupart d'entre eux des pasteurs nomades, font encore fourrager leurs animaux dans les forêts, la vaine pâture, mais ils agissent ainsi avec la permission du maître de la forêt. La Terre-Mère devient la réserve de chasse des hommes forts les plus mortifères.

Les êtres humains christianisés enchaînés par des liens de servitude – dont certains d'entre eux s'étaient affranchis et dont d'autres n'avaient jamais fait l'expérience auparavant – ne se résignent pas passivement au servage qui leur est imposé. Leur résistance devient massive.

L'Église essaye de prévenir cette résistance en agissant sur la violence qui est le point central de ce que Turner appellera l'esprit occidental. Nous avons déjà vu comment les agents du pape utilisaient

la doctrine du péché pour situer la faute de l'oppression chez la malheureuse victime.

Après les conquêtes de Charlemagne, les prêtres vont partout, ils transforment chaque village, domaine et hameau en une paroisse, et les camps d'entraînement et les prisons de triste renommée, connus sous le nom de monastères, commencent à parsemer le paysage.

Les chevaliers déshérités ainsi que les résistants frustrés sont recrutés par les monastères et transformés en adeptes de la foi.

Dans ces établissements, qui ne sont rien d'autre que des écoles primitives, les êtres humains sont systématiquement dressés comme les chevaux et les bœufs sont dressés à porter du poids et à tirer des charges. On les détache de leur humanité, de toutes les activités et séquences naturelles, et on leur enseigne à accomplir des activités artificielles et à s'identifier à des séquences léviathaniques. Ils deviennent des ressorts et des roues disciplinés, engagés dans une routine qui n'a aucune relation avec les désirs humains et les cycles naturels.

L'horloge sera inventée par des êtres monastiques parce que l'horloge n'est rien d'autre qu'un monastère en miniature dont les ressorts et les roues sont faites de métal au lieu de chair et de sang.

Une telle répression totale réussit rarement chez des êtres qui ne sont pas faits de métal. Les formes dans lesquelles l'humanité réprimée répond ne sont pas consignées par les scribes monastiques, bien que les pensionnaires et les diplômés des monastères attribuent invariablement une pratique qu'ils appellent « sodomie » aux infidèles qui ne sont pas familiers avec eux ; peut-être est-ce ou n'est-ce pas là un indice de ce qui se passait durant la vie nocturne non réprimée d'un moine.

Les prêtres et les moines portent vers chaque hameau la répression du naturel et la dévotion de l'artificiel. Ils essaient de faire de chaque paysan un moine réprimé.

Cette répression violente de tout ce qui est naturel est le chaînon principal qui relie le catholicisme de l'Occident au judaïsme du Levant. « Dominez sur les poissons..., sur les oiseaux... et sur tous

les animaux... » est interprété, par les pacificateurs des paysans libres d'Occident, comme une déclaration de guerre à toutes les impulsions naturelles à résister à la mise en servage. Les poissons et les oiseaux sont la liberté et l'indépendance du paysan.

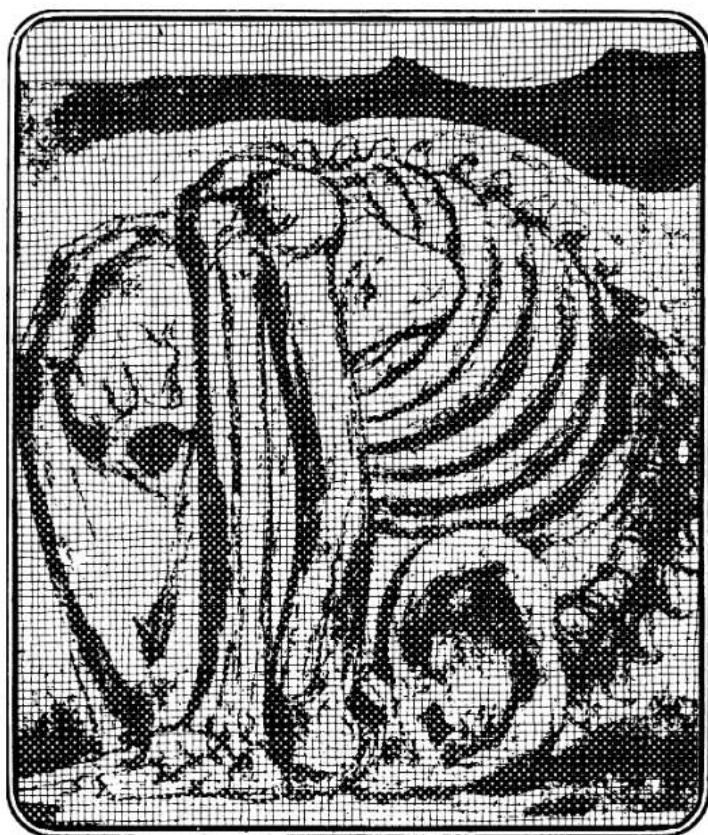
Réuni à la doctrine du péché, un gros mensonge surimposé sur un autre, l'appel à la domination est une invitation à ce nous appelons l'« autogestion ». Les paysans doivent faire à eux-mêmes ce que dieu fait au monde et ce que les nobles font aux paysans. Ils doivent rester violents, et tourner leur violence contre leurs impulsions et désirs naturels, en dépassant tout désir de recouvrer leur liberté. Le paysan doit se déclarer la guerre à lui-même, la déclarer à son corps et à tous ses besoins et pulsions.

Ceux qui n'ont pas le bon sens de résister aux prêtres commencent à faire leur apparition sur les routes d'Europe, se flagellant à coups de fouet. En Occident, les habitants libres du Nord et les habitants libérés du Sud sont complètement dépossédés. L'Europe occidentale, où les musulmans qui se prosternent devant leur dieu cinq fois par jour sont considérés comme des infidèles sataniques, devient un cirque de pénitents qui expient leurs péchés en infligeant des tortures pleines d'imagination à leurs corps.

Les plus grands des pénitents, ceux qui ont été élevés à la sainteté par l'Église, « ont été capables des plus grands péchés contre la création », selon les mots de Turner, « en se torturant sur des roues, en taillant des emblèmes religieux sur leur poitrine, en se faisant enterrer partiellement dans des tombeaux ou pendre à des gibets, en se brûlant sur des fours, en lapant la vomissure et en buvant le sang des malades ».

Aucun Léviathan antérieur n'avait dégradé si complètement ses contenus humains. Jamais auparavant les gens n'ont retourné la violence du Léviathan contre eux-mêmes. Les papes et leur personnel ont remporté une victoire sans précédent. Leur Lugal-zaggizi-Optimus Maximus, synonyme de la mort, a accompli le tour de force d'imposer sa domination sur les vivants au moyen de leur propre esprit et de leurs propres mains, l'exploit de faire commettre

aux individus humains un assassinat lent et tourmenté contre eux-mêmes.



— Chapitre 15 —

Le projet de l'Église de réhabiliter le Léviathan romain sur ses anciennes terres ouest-eurasiennes réussit — mais seulement pour un instant, fugace, qui fait naître des illusions durables.

L'Empire néo-romain de Charlemagne, vêtu à la franque, n'est ni la quatrième bête réhabilitée ni une nouvelle cinquième bête. Il n'est rien de plus que le dernier rôle d'agonie du ver romain moribond, qu'un soudain retour de flamme parmi les cendres d'un feu presque consumé.

La puanteur émanant de la carcasse en décomposition non ensevelie continuera d'agresser les narines occidentales, mais l'artifice ne sera jamais remis en mouvement.

Les musulmans, les Byzantins, les Turcs et les Mongols, en quête d'un nom de Léviathan pour l'Occident, continueront à traiter les Européens de « Francs » parce qu'il existait autrefois un Léviathan franc, et non pas parce qu'il continue à y en avoir un.

L'Eurasie occidentale sera considérée comme une entité unique avec une histoire continue parce que des falsificateurs instruits détendront le monopole de la tenue des annales de l'Occident.

Les chroniqueurs catholiques romains sont formés pour voir de l'unité et de la continuité là où il n'y en a pas, pour voir ce qu'ils cherchent et non ce qu'ils regardent. Ils parlent de la Cité terrestre alors même que les villes disparaissent en Occident, alors qu'il n'y a ni unité ni continuité d'un Léviathan celeste et terrestre mais seulement démembrement et décomposition.

Les siècles d'activisme, de préparatifs et de propagande ne rapportent pas de Cité terrestre à l'Église. Le champion élu de l'Église, l'Empire romain germanique, ressemble à l'ancien Pyrrhus, le roi d'Épire, qui alla de victoire en victoire jusqu'à ce qu'il fût totalement ruiné.

Les scribes de l'Église décriront néanmoins des triomphes de plus en plus grands de leur cause. Ils sont entraînés à ne pas reconnaître la défaite. Se définissant comme catholique, c'est-à-dire embrassant tout, l'Église occidentale cherche une domination si totale, un empire si vaste, que tout effondrement de son empire réel semble mineur et éphémère, y compris l'effondrement de son dernier empire.

Comme des militants des époques récentes, les militants catholiques sont à la recherche de fins si larges que n'importe quel moyen semble de fait y contribuer. Leur pratique quotidienne dégénère en un opportunisme sans principes et servant le pouvoir, sans cesse prêt à salir les objectifs du jour précédent et à perpétrer des atrocités contre les alliés de la veille. Aux yeux de ces opportunistes, l'empereur Charlemagne fut grand mais le saint empereur romain Othon est encore plus grand.

Or si Charlemagne fut tout juste plus que le chef d'une bande de maraudeurs, Othon n'est ni saint, ni romain, ni empereur.

L'Église ne peut pas accepter la chute de l'Empire romain parce qu'elle considère cet empire comme le monde et qu'elle se voit comme l'âme de l'empire. Tout l'appareil de l'Église continue à agir comme une vaste bureaucratie qui administre un Léviathan embrassant le monde durant tous ces siècles où aucun Léviathan ne bouge en Occident.

L'éphémère Empire franc de Charlemagne confirme à l'Église que la bête fonctionne effectivement, mais un regard plus attentif révèle qu'elle n'est pas seulement éphémère, mais aussi illusoire. Ce n'est pas une machine en état de marche.

C'est un ensemble composé de pièces qui proviennent de différentes machines, et les pièces ne s'engrènent pas entre elles, elles sont comme des proues de navires combinées avec des ressorts d'horloge. Les horloges feront l'affaire sur des bateaux, mais un monceau de proues et de ressorts d'horloge ne serviront à rien aussi bien sur un bateau que dans une horloge.

Une autre métaphore suggestive serait un système nerveux existant séparément du corps. L'Église instruit et déploie une vaste bureau-

cratie qui aurait été parfaitement capable de servir d'administration et de police à l'empereur romain, à ses gouverneurs de province, ainsi qu'à ses collecteurs d'impôts, à l'époque d'Octave Auguste. Mais à l'époque des maraudeurs francs, cette colossale bureaucratie pend dans le vide, et aucune quantité d'eau de sacre ne peut coller cette bureaucratie à cette armée pour en faire un Léviathan en état de marche.

Les Francs sont encore des hommes libres qui prouvent leur valeur par leur vaillance, et la seule loyauté qu'ils honorent, c'est la loyauté à l'égard de leurs frères et camarades qui les aident à obtenir du butin. La loyauté à l'égard d'un empereur, le dévouement au fonctionnement discipliné de la machine impériale leur sont aussi étrangers que la féauté l'est aux papes romains.

Les Francs furent assez contents de traiter la terre elle-même comme du butin de guerre, mais cela ne les a pas transformés en fonctionnaires d'un État territorial. Au contraire, les Francs ont transformé les terres en attributs de personnes. Ainsi, la Lotharingie, par exemple, n'est ni une colonie ni une province, comme la Gaule le fut à l'époque romaine. La Lotharingie est la somme des possessions de Lothaire au cours d'une année donnée, et elle peut changer d'une année sur l'autre, comme les vêtements de Lothaire.

Cela est vrai non seulement pour Lothaire mais aussi pour ses compagnons d'armes assermentés, ses vassaux. Chaque vassal est récompensé par du butin sous forme de terres sur lesquelles il est le seigneur, et, à son tour, il récompense les petits vassaux par de grandes parcelles de ses terres.

Ces parcelles, appelées seigneuries, ne sont pas des unités fiscales et administratives d'un État territorial. Les fonctionnaires déployés vers toutes ces « paroisses » par l'Église officient dans le vide. Le maître de la seigneurie sert uniquement son suzerain, qu'il soit proche ou éloigné, et si son suzerain est en guerre contre son voisin, il lui mènera la guerre. Et de telles guerres ne sont pas rares. C'est pourquoi les murs du logis du seigneur ont une épaisseur de trois pieds, ce pourquoi il y a un fossé devant l'entrée, et ce pourquoi

le seigneur et ses gens se déplacent dans de lourdes armures en trimballant des lances de la longueur d'un arbre. Dans un tel contexte, des administrateurs instruits pour des unités territoriales sont des personnes exotiques provenant d'un monde différent.

Les seigneurs francs ne sont encore familiers qu'avec les relations personnelles de leur communauté disparue, tandis que les ecclésiastiques sont formés pour penser que les relations hiérarchiques de l'Empire romain sont la seule communauté possible.

Le seigneur et le prêtre ne sont pas seulement exotiques l'un vis-à-vis de l'autre. Ils sont aussi incompatibles. Le monde de l'un exclut l'autre. Le seigneur est probablement reconnaissant au prêtre de pacifier les cultivateurs de la terre avec ses histoires sur les maux de ce monde et les gloires du prochain. Le seigneur est reconnaissant parce qu'il est nourri, non pas par la terre, mais par ses cultivateurs. Les paysans nourrissent le seigneur et ses compagnons, leurs familles et leurs chevaux. Les paysans creusent le fossé et bâtissent les murs épais. Ils moulent le blé du seigneur et transportent son eau. À l'occasion, ils sont même recrutés pour participer à ses guerres.

Les paysans, que leurs ancêtres aient été francs, latins, celtes, levantins ou africains, ne sont plus libres. Certains ont résisté, certains ont essayé de fuir, mais tous les vassaux du suzerain se sont ligüés contre eux. Ils font partie de la seigneurie. Ils vont avec la parcelle qu'un vassal reçoit comme butin. Ils ont été réduits à l'état de serfs.

C'est parmi les serfs que les prêtres effectuent leur office. Pour les prêtres, les serfs sont égaux aux seigneurs aux yeux de Dieu, ils sont tous citoyens de l'Empire, comme ils l'étaient pour l'empereur romain Caracalla. Par conséquent, ils sont tous également tenus de payer un impôt personnel, la dîme ou le dixième de tout leur produit. Cette dîme est envoyée à Rome, et, de Rome, elle redescend la hiérarchie d'une façon absolument léviathanique, en entretenant l'appareil administratif d'un empire inexistant.

Mais la dîme, c'est autant de nourriture qui ne parvient pas à la table du seigneur. Le seigneur n'aime pas voir la dîme quitter sa seigneurie, et il va bientôt essayer de contrôler non seulement la dîme mais

aussi le prêtre sur sa seigneurie. Il veut que le surplus de produit du paysan soit sur sa table, et non sur celle du pape parasite.

Cette attitude ne pourra pas être en plus grand désaccord avec celle du prêtre, dont la formation romaine le prédispose à vouloir récolter tout le surplus de produit pour l'envoyer au centre, d'où il redescendrait d'une manière absolument léviathanique.

En pratique, le seigneur et le prêtre s'adaptent l'un à l'autre, mais, au cours de toutes les générations où ils coexistent, chacun d'eux trace une ligne qu'il ne franchira pas. Ils restent antinomiques. Chacun demeure une composante d'une entité différente.

* * *

Des livres seront écrits pour raconter aux lecteurs que les « modes de production » du Léviathan font leur apparition en Occident quand « les forces productives mûrissent », que les seigneuries « deviennent peu à peu » des États marchands territoriaux, avec des ecclésiastiques servant de « sages-femmes ».

Beaucoup de ces livres ressembleront à ces portraits avant-après, qui sont accompagnés d'une argumentation élaborée qui démontre comment la structure précédente « est devenue peu à peu » la structure suivante. Écrits par des dialecticiens habiles à montrer comment les choses se transforment en leurs contraires, beaucoup de ces arguments seront convaincants et certains assurément élégants, mais ils diront aux lecteurs tout à l'exception du fait que la structure précédente avait brûlé.

Le fait est que l'Occident avait déjà hérité des « forces productives » de Rome, parmi les « plus mûres » du monde, et qu'il les laissa pourrir. Le fait est que la seigneurie restera une seigneurie plus longtemps que ne durera n'importe quelle dynastie égyptienne et qu'elle ne se transformera jamais en un État territorial, en un vrai Léviathan. Le fait est que l'Église n'est pas la « sage-femme ». Elle est dévouée à la Rome d'Octave, et non aux États commerciaux

territoriaux de l'Occident récent. C'est l'Empire de Charlemagne qui se rapprochera le plus de son objectif.

Les formes léviathaniques viennent des étrangers. Elles ne sont pas adoptées par des Occidentaux chrétiens complaisants qui n'existeront que dans des histoires récentes. Elles seront imposées violemment sur les ruines de l'Empire catholique franc démembré.

Et les « sages-femmes » qui amorcent les transformations du dernier Léviathan occidental sont des ennemis des Francs, de Rome, de l'Église, ou des trois à la fois.

Les fossoyeurs du seul véritable empire occidental du catholicisme, celui de Charlemagne, sont mis en mouvement par les propres armées d'Hommes Libres de Charlemagne qui éprouvent leur liberté et leur virilité en transformant tous ceux qui sont établis aux bordures de l'Europe en ennemis invétérés des Francs.

En attaquant les musulmans au sud et ensuite en se retournant au nord contre les voisins des Saxons décimés, les Francs ne s'en prennent cependant plus à des communautés plus faibles. Ils s'en prennent à des peuples aussi lourdement cuirassés de traits léviathaniques qu'eux-mêmes. Les musulmans d'Espagne sont, dans la province la plus occidentale de l'Eurasie, le Léviathan le plus puissant de ce côté-ci de la Chine. Les Danois, les Slaves et les Huns avars des forêts du Nord, bien que moins cuirassés que les musulmans, ont utilisé depuis longtemps les armes du Léviathan afin d'essayer de préserver ce qu'il reste de leurs communautés. Lorsque tous ces peuples rendent la pareille aux Francs, l'Empire d'Occident s'effondre pour de bon.

* * *

Les Scandinaves – leurs descendants seront connus en Occident sous le nom de Vikings, d'hommes du Nord, de Normands – sont les premiers à riposter à la violence des Francs. Les Danois ont déjà pris les armes pour défendre leurs voisins saxons du massacre franc. À l'époque où les Francs soumettent la Saxe en dépeuplant l'Alle-

magne du Nord-Est, les Danois construisent une flotte contre les chrétiens de Charlemagne.

Cette flotte est suivie par de nombreuses flottes plus grandes qui ne sont plus des flottes défensives. Les habitants du Nord organisent de vastes entreprises militaires dirigées contre l'Empire franc en désagrégation. Ils commencent par lancer des raids sur les franges extérieures de l'Empire : la Frise, l'Angleterre, l'Irlande.

Les Vikings prennent leurs chevaux des steppes avec eux sur leurs grands bateaux, terrorisent toute l'Europe, mettent à sac et détruisent les places fortes franques situées sur les plus grands fleuves, pillent les Asturies, le Portugal ainsi que Paris. Ils arrivent comme des conquistadors de vastes portions de l'Empire carolingien, comme des dépeceurs du dernier Empire romain d'Occident. Des Vikings envahissent des parties de la Gaule, l'Apulie en Italie, toute la Sicile, toute l'Angleterre. Adoptant les langues franques, se servant des bureaucrates romains, ils s'imposent comme des souverains, sapent le pouvoir des seigneurs et ensuite lancent un Empire franc romain rénové dans des expéditions maritimes de pillage, dans de vastes entreprises commerciales de piraterie et de conquête par voie de mer.

Les habitants du Nord qui sont poussés par les envahisseurs catholiques romains de la Saxe à cette réaction d'envergure et de longue durée sont aussi familiers avec les méthodes du Léviathan que les Francs eux-mêmes. Le fait que les Vikings ne soient pas explicitement cités dans les archives des Léviathans antérieurs à celui de Charlemagne suggère qu'ils n'ont pas voulu combattre les Léviathans tant qu'ils n'y ont pas été obligés.

Il est possible que les Vikings aient fait partie des habitants du Nord qui menèrent la guerre contre la fermeture du sud-ouest par l'Empire romain. À la différence des Francs et des Goths, les Scandinaves ne poursuivirent pas la guerre durant vingt générations, et ils ne furent pas parmi les dépeceurs du véritable Empire romain. Ils retournèrent vers la place forte de leurs fjords, séparés des armées léviathaniques par des mers couvertes de glace, et ils nourrirent leur langue,

leur mythologie et leurs anciennes coutumes — jusqu'à un certain point. Ils ne se résignèrent pourtant pas à accepter l'enfermement brutal de la moitié chaude du monde. Ils effectuèrent en effet une percée. Mais, à la différence des Francs, ils le firent sans s'attaquer aux murs de Rome. Ils trouvèrent un chemin vers la Méditerranée qui contournait l'Empire romain et toutes ses légions, un chemin qui allait de la Baltique à la mer Noire en suivant les cours d'eau qui traversent la Russie. On ne sait pas depuis combien de temps les Scandinaves étaient familiers avec ce chemin, ni s'ils faisaient partie des « Scythes » avec lesquels les Grecs commerçaient sur les rivages de la mer Noire.

À l'époque où les armées franques combattent pour la première fois les Vikings, les avant-postes qui se situent le long du chemin oriental des Scandinaves sont déjà des empires commerciaux engagés dans le commerce et la politique avec l'Empire byzantin. À une époque où il n'y a ni ville ni commerce en Occident franc, des Vikings, qui se nomment eux-mêmes les Rus et que les Byzantins appellent les Varègues, déploient des flottes commerciales depuis les villes de Novgorod et de Kiev.

À l'instar des Phéniciens et de leurs successeurs arabes, ainsi que des Ottawas d'une autre époque et d'un autre lieu, ces Scandinaves essayent de compenser la perte de la moitié du monde en se transformant en intermédiaires qui transportent des objets entre les terres fermées et leur pays.

De la même façon qu'ils contournèrent Rome pour atteindre la Méditerranée, ils contournent Byzance pour atteindre le Levant et échanger leurs fourrures, leurs tisanes et leur miel contre les soies, les épices et l'argent musulmans. Ils font cela par eux-mêmes, sans intermédiaires chrétiens. Lorsqu'ils ont recours aux scribes et aux icônes byzantins, ils le font afin d'apparaître vis-à-vis des marchands musulmans comme la troisième Rome et non comme une province de Byzance.

Espérant sans doute améliorer leurs vies et coutumes par les entreprises de transport, ils cessent à un moment donné d'être

ce qu'ils étaient et deviennent ce qu'ils font. Les Rus scandinaves deviennent les souverains du premier État russe, un empire commercial fluvial, une pieuvre. Ils deviennent des porteurs de tentacules léviathaniques dans des parties de l'Eurasie qui n'étaient atteintes par aucun Léviathan antérieur.

En s'attaquant aux Vikings, les Francs creusent la tombe de leur empire de serfs, de seigneurs et de relations de féauté. Les Scandinaves vivant au nord de la Saxe ne deviendront pas les serfs ou les vassaux d'un suzerain ; de fait, ils ne laisseront pas beaucoup d'espace aux institutions franques pour se développer.

La plupart des grandes transformations que connaît l'Occident ne proviennent ni de la dynamique interne de la seigneurie féodale, ni du Saint-Siège, mais de la Scandinavie, ce qui est aussi le cas de l'argent musulman, puisque les hommes du Nord le monopoliseront en Europe occidentale durant plusieurs générations.

* * *

Les Vikings ne sont pas le seul peuple dont les Francs catholiques romains pillards provoquent la colère. Ces Romains, tout récemment sacrés par le pape, s'en prennent aussi aux Slaves, aux Magyars et aux musulmans. Même si seuls les Vikings sont assez redoutables pour démembrer l'empire des chevaliers, les Francs convertis ne se trouvent pas dans une meilleure situation en attaquant les autres peuples.

La plupart des Slaves vivent dans des communautés agricoles, loin des Léviathans, à l'époque de Charlemagne, mais ce n'est plus le cas des Slaves attaqués par les maraudeurs francs.

Après avoir achevé la dévastation de la Saxe, les Francs se retournent contre les Litvaniens, contre les Sorabes du Nord (qu'on appellera plus tard les Wendes) et contre les Moraves. Les Litvaniens et les Sorabes donneront beaucoup de tracas aux catholiques plus tard. Les Moraves leur en donnent aussitôt.

Les Moraves forment des communautés de cultivateurs qui sont familières depuis longtemps avec les relations léviathaniques.

On ne sait pas si certains de leurs ancêtres faisaient partie des Scythes qui commerçaient avec les Grecs ou si des ancêtres plus récents prirent part à la longue guerre contre l'Empire romain. On sait en revanche que, déjà à l'époque du Franc Clodovech, les Moraves avaient constitué une alliance défensive similaire à celle des anciens Goutis et de tous leurs successeurs. Les Huns avars, à cheval et en guerre avec Byzance, avaient essayé de réduire les agriculteurs moraves à l'état de fournisseurs permanents de nourriture. Les Moraves s'étaient défendus contre ce rabaissement en regroupant leurs forces derrière un homme fort.

Les Francs de Charlemagne exterminent les Avars. Des gens moins violents auraient formé une alliance durable avec les Moraves reconnaissants. Mais les chevaliers consacrés par les agents d'Optimus Maximus ne forment pas d'alliances. Les maraudeurs francs commencent à traiter les Moraves de la même façon que les Avars les avaient traités.

Les cultivateurs moraves ne consentiront pas plus à être des zeks agricoles des Francs qu'ils n'ont consenti à être ceux des Avars, et, à nouveau, ils ont recours à leur ligue défensive, cette fois-ci derrière un homme fort dénommé Moymir.

La menace franque ne s'éloigne pas, et les Moraves restent ligués. Rastislav, le fils de Moymir, fait bon accueil aux prélats serbes Cyrille et Méthode en Moravie afin qu'ils l'aident à mettre sur pied une organisation défensive plus permanente, avec des scribes et des archives écrites dans l'alphabet de Cyrille, un véritable Léviathan comme ceux avec lesquels les Slaves du Sud et les Bulgares se défendent contre les recruteurs et les chasseurs de tribut byzantins. Pris de plus en plus dans les mailles de relations léviathaniques de leur propre fabrication, perdant sans le vouloir ce qu'ils avaient pour objectif de défendre, les Moraves parviennent effectivement à repousser deux grandes armées d'envahisseurs francs et à étendre

leur ligue défensive sur des régions qui seront appelées plus tard la Slovaquie, la Bohême, la Hongrie du Nord et la Pologne du Sud.

Encore plus de bureaucrates cyrilliques arrivent de Serbie pour aider à administrer cet État, mais la Serbie est loin et les prélats n'arrivent pas assez vite, de sorte que l'homme fort suivant, Svätopluk, invite des prélats latins à remplir les postes administratifs.

Rénovée par cette bureaucratie, la Moravie tient encore plus à distance les forces d'invasion franques, mais elle s'effondre face à des cousins montés à cheval des Avars, c'est-à-dire les Huns magyars, poussés aussi bien par les Byzantins que par les Francs.

La rénovation de la bureaucratie morave sera dépeinte par les scribes de Rome comme un acte de l'Église romaine, une réalisation nommée « la conversion des Moraves ». L'Église militante marche de victoire en victoire, et comme Pyrrhus, chaque victoire la rapproche de sa perte.

Le Léviathan morave, avec sa population de cultivateurs qui partagent une langue et des traditions communes, avec son organisation militaire centralisée et sa bureaucratie d'employés ecclésiastiques, a peut-être des affinités avec la *res publica* romaine primitive. Il n'en a cependant aucune avec les Empires romain ou franc. Il est un précurseur de ce que nous appellerons un « État-nation », un fossoyeur précoce de tout ce qui est franc, romain, catholique et impérial.

Ceux qui saluent « la conversion des Moraves » oublient commodément ce que leur institution soutient. Si cela avait été l'objectif de l'Église romaine de servir de bureaucratie à n'importe quoi d'autre qu'un Empire romain réhabilité et embrassant tout, elle aurait pu aller à Byzance, qui avait au moins des souvenirs d'empire et des prétentions impériales. Il faut du toupet pour se vanter d'être la queue qui remue le chien. Se vanter d'être la queue de Svätopluk exige le cynisme endurci du propagandiste, du menteur public.

Il est vrai que les communautés de cultivateurs moraves ne gagnent rien d'humain à l'administration de leur ligue initialement défensive par les bureaucrates catholiques. Cependant, il se trouve que les

Moraves sont parmi les rares qui le savent et qui agissent conformément à cette connaissance. Ils seront parmi les rares à véritablement lire le Livre des clercs catholiques et à crier au mensonge de l'Église catholique officielle.

Il est vrai que l'État morave ne dure qu'une seule génération avant d'être ruiné par les Huns magyars en colère. Mais cet État est suivi immédiatement par une longue lignée de successeurs. C'est déjà le prototype de la forme de Léviathan qui balaitra suzerains et seigneuries du terrain.

Alors que leur empire tombe en morceaux, les maraudeurs francs continuent malgré tout leurs attaques contre les Scandinaves, les Slaves et les Magyars.

Ceux qui sont attaqués continuent de répliquer de la même façon, mais font autre chose à côté. Ils se constituent, coup sur coup, en des Léviathans défensifs de style morave, administrés, pour leurs hommes forts respectifs, par des bureaucrates formés par l'Église romaine.

Les parents et voisins des Moraves lancent un Léviathan bohémien mené par Vaclav et Premysl.

Les Vikings suivent avec un Léviathan danois mené par Gorm l'Ancien et Harald Dent bleue.

Les Huns magyars se réunissent dans un Léviathan hongrois mené par Arpad.

Des communautés de cultivateurs libres des champs, des poleniy en slave, sont incluses dans la dynastie des Piast menée par Mieszko.

Cette prolifération ne cesse de progresser. La géographie de l'Europe est lancée.

Les catholiques francs ne mettent pas fin aux raids vikings ou magyars. Les souverains scandinaves réfrènt les Vikings. Les souverains hongrois réfrènt les pillards magyars. Tous les Léviathans indigènes, qui seront appelés plus tard des États-nations, font à leurs contenus humains ce que ni les Romains ni les Francs n'ont pu leur faire : les domestiquer.

Mais les formes de cette domestication ne sont ni romaines ni franques. Les frontières de ces États sont des limites au-delà desquelles les suzerains et les seigneuries ne peuvent pas s'étendre. Tous ces Léviathans ne servent que leurs propres fins. Le seul empire à l'égard duquel ils sont loyau est le leur. Ils ne peuvent devenir des provinces d'un autre empire qu'en étant détruits, puisqu'ils se sont constitués en tant que moyen de défense contre la transformation en province par l'entité franque ou par Rome, et que cela demeure leur objectif central. Ils ne reconnaissent la suprématie du pape que tant que le Saint-Siège demeure le lieu de formation suprême de bureaucrates dont la première loyauté va au souverain national, dont la première dévotion va à la cause des campagnes génocidaires contre d'autres États-nations catholiques ou même contre les restes de la Francie elle-même.

Ces nations ne sont catholiques que dans la mesure où les catholiques sont nationaux. Plus tard, lorsque les bureaucrates sont formés sur place et que l'on n'a plus besoin des services de Rome, la profondeur de toutes ces « conversions » sera mise à nu par des « réformes » qui auront lieu du jour au lendemain.

La moravisation des frontières de l'Europe, c'est-à-dire la prolifération de Léviathans sous la forme d'États-nations qui encerclent et rétrécissent la Rome de l'Empire franc, écarte la possibilité même de réhabiliter un Empire d'Occident, qu'il soit romain ou autre. Le rêve romain du pape ne sera ressuscité que deux fois, beaucoup plus tard, par deux mégalomanes ; mais leur Rome sera Paris et Berlin, et aucun des deux ne cherchera l'onction du Pontifex Maximus ni ne réalisera le rêve. L'Empire de Charlemagne n'est pas un début mais une fin.

* * *

Les scribes de Rome ne considèrent pas les débâcles nordiques de la Francie comme des défaites, mais ils reconnaissent effectivement les aventures sudistes de leur Empire comme moins que des victoires.

Du vivant de Charlemagne déjà, les Francs orgueilleux recherchent délibérément l'inimitié des deux Léviathans situés à l'Ouest de la Chine. Ce n'est probablement que leur ignorance de l'existence du Léviathan d'Extrême-Orient qui empêche les Francs d'aussi éprouver leurs épées et leurs lances contre cet adversaire.

Les Francs essaient de soumettre le dernier avant-poste de Byzance en Occident, Venise la commerçante, et ils traversent les Pyrénées pour chasser les musulmans espagnols.

L'antipathie de l'Empire catholique à l'égard de Venise provient de sources franques, romaines et chrétiennes. Les Francs, récemment et incomplètement léviathanisés, considèrent encore que le commerce est quelque chose que l'on pratique avec ses ennemis, et les ecclésiastiques qui façonnent les idées chez les Francs partagent l'antipathie de l'ancienne Rome à l'égard de tout type de pieuvre dotée de tentacules mobiles, qu'elle soit étrusque ou carthaginoise. L'antipathie romaine est accrue par la description que le Livre fait du traitement que le Christ inflige à ceux qui chargent de l'argent.

Les Occidentaux considèrent que le commerce est dégradant pour les chrétiens. Ils décrètent que c'est un péché. Les quelques épices et vêtements orientaux qu'ils utilisent leur viennent des juifs, dont l'existence en Occident n'est pas reconnue officiellement. Les juifs invisibles sont considérés comme des étrangers, même si les juifs sont en Gaule et en Italie depuis plus longtemps que les Goths.

Les Vénitiens sont des chrétiens et aussi des héritiers des traditions commerçantes des Grecs adriatiques. Dès la réduction de leur métropole byzantine par les armées de l'islam, leur cité s'est transformée en une pieuvre indépendante, ou du moins en un tentacule de la pieuvre islamique.

La relation de Venise avec les centres commerçants arabes au Levant ressemble probablement à la relation des anciens Grecs avec les Phéniciens.

Les Vénitiens, comme les Vikings russes qui trouvent leur chemin vers le Levant à partir de la mer Noire, sont des apprentis des musulmans. Ils livrent du bois au Levant autrefois couvert de forêts,

de même qu'ils mettent en esclavage des êtres humains qui ne sont pas toujours des « païens ». Ils acquièrent au Levant des biens de luxe dont certains proviennent de l'Inde et de la Chine lointaines.

Les Vénitiens répondent à la menace franque en se réfugiant en mer, et les chevaliers, notoirement hors d'état de prendre la mer, ne peuvent ni soumettre ni éliminer ces marchands chrétiens.

Les Francs n'arrêtent d'inquiéter Venise qu'après que la métropole byzantine a reconnu l'appareil des chevaliers francs comme l'Empire d'Occident, c'est-à-dire après une autre victoire à la Pyrrhus. Cette reconnaissance byzantine ne prolongera pas l'existence de l'Empire franc d'un seul jour, tandis que Venise sapera toutes les antipathies de principe de la Francie.



— Chapitre 16 —

Les Vikings, les Slaves, les Magyars et les Byzantins restreignent la Francie romanisée à un espace aux dimensions modestes pour un empire embrassant tout, c'est-à-dire l'Empire catholique.

L'islam sapera et interrompra le développement de tout projet franc, y compris dans le domaine étroit laissé par les autres.

L'incursion de l'armée de Charlemagne en Espagne islamique n'apporte rien aux Francs mais elle avertit les musulmans de l'existence et du caractère de l'Empire franc.

Il n'y a même pas de guerre. Les deux parties sont par trop inégales. Nous devons faire attention à ne pas projeter les traits occidentaux récents sur des événements anciens. Les musulmans sont cuirassés par les armes et technologies des Léviathans de l'Eurasie centrale. Les chevaliers francs sont cuirassés par des cottes de mailles qui les servent au mieux dans leurs passes d'armes en forêt les uns contre les autres.

Les chevaliers se sont fait une idée exagérée de leur mission et de leur pouvoir à cause de leurs conseillers spirituels mégalomaniques, mais ils ne furent redoutables que lorsqu'ils brutalisèrent et massacrèrent les paysans saxons. Ils ont moins réussi face aux Vikings, aux Magyars et aux Moraves. Ils se désintègrent face à l'islam.

Le fils de Charlemagne, Louis dit le Pieux, se rassure sur la vaillance franque en restant auprès des icônes qui promettent le monde aux Francs et en se tenant éloigné des mâchoires béantes de tous les lions qui le cernent de près. Le pape couronne Louis empereur d'Occident, mais cela consolide l'Empire occidental à peu près autant que la reconnaissance de Byzance.

Louis le Pieux est renversé par ses fils, qui retournent immédiatement leurs épées et leurs vassaux les uns contre les autres.

Les musulmans se vengent des incursions de Charlemagne en effectuant des raids sur la Sicile puis en la conquérant. Le Léviathan catholique décapité, plongé dans une guerre civile par les petits-fils de son fondateur, a déjà perdu la capacité de répliquer. Les musulmans d'Afrique du Nord font mouvement vers les côtes de l'Italie, en utilisant Palerme et ensuite Bari sur la côte même de la péninsule comme bases à partir desquelles ils progressent vers l'intérieur. Ils pillent bientôt Naples, se fortifient en Apulie et avancent vers le territoire que les papes prétendent avoir reçu de Constantin.

Les envahisseurs musulmans atteignent l'Italie à partir d'une région qu'ils appellent Ifriqiya, région qui fut connue sous le nom de Carthage avant qu'elle ne devienne la province romaine dénommée Africa. Les musulmans tunisiens sont en train de venger sans le savoir et un peu tard les Carthaginois exterminés, pendant que les Romains de cette époque sont en train de partager leur Empire en trois royaumes, aucun d'entre eux n'étant à même de sauver Rome. Le pathétique vicaire du Christ, pontife suprême d'un empire qui n'existe plus, doit affronter par lui-même les successeurs d'Hannibal dans une lutte qui n'est ni mémorable ni romaine. Léon IV ne sauve que lui-même en s'enfermant derrière des murs, dans un quartier de Rome. Sa prison sera appelée la cité léonine bien qu'il n'ait aucune affinité avec un lion à part son nom. Encore plus tard, elle sera appelée le Vatican.

L'Empire franc, poursuivi depuis longtemps par le pape, maintenant divisé en trois royaumes francs, abandonne le pape dans sa prison parce que les petits-fils impériaux ne sont même pas capables de faire face à leurs propres problèmes. Charles le Chauve ne peut empêcher ni que les Vikings saccagent les côtes de la Gaule ni qu'ils atteignent Paris même. Son frère Louis, dit le Germanique, ne peut affronter ni la Moravie unifiée ni les Vikings qui pillent les côtes du Nord. Et le frère Lothaire, le seigneur suprême de la Lotharingie, fait l'expérience du destin de son père en voyant la Lotharingie

divisée en trois parcelles d'empire encore plus petites. Encore un partage de ce type et les parcelles impériales ne dépasseront pas la taille de la Moravie.

On pourrait penser que les héritiers des Francs, arrivés à ce point-là, copieraient leurs voisins et se constitueraient en États-nations. Ce n'est pas ce qui se passe. Une fois qu'ils ont goûté à l'Empire, les Francs seront aussi inflexiblement attachés aux fantômes des formes passées que le *Pontifex* de Rome. Les changements leur seront imposés à tous deux par des étrangers.

Les Francs et les papes prétendront en effet que l'Empire n'a jamais cessé d'exister. Le pape sacrera n'importe quel des héritiers de Charlemagne qui sera capable d'atteindre Rome, et quand les héritiers francs auront disparu, les papes couronneront n'importe quel aventurier qui s'alliera avec le *Pontifex*. Les papes appelleront ces consacrés des saints empereurs romains, c'est-à-dire des empereurs aux yeux de Dieu et du pape.

Les héritiers de Charlemagne, cernés par des envahisseurs, ne tombent pas en défendant la Francie ; ils se déchirent entre eux avant que les envahisseurs ne les atteignent.

Face aux Moraves indépendants et aux Magyars pillards, le secteur le plus oriental de la Francie se livre à des dissensions qui font disparaître les derniers héritiers. Les Francs sont remplacés par des commandants de frontière, saxons et catholiques, qui se consacrent à faire aux autres ce que les Francs faisaient aux Saxons. Le premier d'entre eux, Henri l'Oiseleur, et son successeur Othon sèment la désolation parmi les Scandinaves, les Magyars, les Wendes et les Polonais slaves. Othon rend visite au pape et demande une couronne impériale pour ses actes éminemment francs et catholiques.

Le pape, Jean XII, qui s'appelle lui-même Octave, prince de Rome, sait déjà que l'unique Empire romain qui subsiste est la propre cité léonine du pape. Néanmoins, le pape couronne Othon parce que l'armée saxonne et génocidaire de la frontière est tout ce qui reste du projet impérial catholique. La partie lotharingienne de la Francie

a disparu et la base occidentale des Francs se désintègre suite aux incursions des Vikings et des musulmans.

Lorsque les musulmans s'établirent sur la côte provençale et que les Vikings assiégèrent Paris, un congrès de chevaliers destitua le dernier empereur franc afin de résister aux envahisseurs. Le petit-fils de l'un de ces chevaliers, Hugues Capet, conserve le titre de roi des Francs, mais son autorité se limite à Paris. Les descendants de ce Capet n'étendront leur autorité qu'après avoir été complètement vikingisés et islamisés.

* * *

Les hommes du Nord qui assiègent le cœur de la Francie sont en Gaule pour y rester. Ils s'emparent d'une grande partie de la Gaule et la rebaptisent Normandie. Leur chef, Hrolf ou Rollon, devient duc des Normands. Intimement familiers avec leurs ennemis de longue date, les Vikings prétendent, avec une certaine ironie, que la Normandie constituait une donation du dernier empereur franc au duc Rollon. Avec le temps, ils adoptent même la langue et certaines coutumes des Francs. Ils transforment la Francie en une entité qui nous sera familière, mais qui est étrangère et antinomique aux Francs catholiques.

Les Normands font pénétrer le commerce maritime — le terme catholique employé pour le désigner est piraterie — jusqu'au cœur de la Francie. Les Normands, comme leurs parents nordiques et comme les Vénitiens, sont des clients des maisons de commerce levantines ; la Normandie est un autre tentacule de la pieuvre maritime islamique.

Les Vikings francophones remplacent les juifs comme ravitailleurs en biens de luxe exotiques. Leurs parents nordiques transportent les tissus et l'argent musulmans tout au long de la route qui mène en Islande et au Groenland, et Éric le Rouge transporte les biens de luxe islamiques tout au long de la route qui mène au Vinland

(en « Amérique du Nord ») vingt générations avant que d'autres Européens ne découvrent l'existence de cet endroit.

Les navires des hommes du Nord reviennent au Levant chargés de fourrures, de bois et d'êtres humains mis en esclavage, encore que les bateaux du Vinland ne reviennent pas. Les Vinlandais découvrent apparemment quelque chose qu'ils n'avaient pas complètement perdu, et ils cessent de communiquer avec leurs parents léviathanisés.

Au cours de l'année où leur cousin Knut ou Canute devient roi d'Angleterre ainsi que du Danemark, en transformant la mer du Nord en une grande voie commerciale, les Normands francophones et chrétiens accompagnent un mercenaire dénommé Rainulf jusque en Sicile musulmane, et ils y cherchent fortune soit comme agents des marchands islamiques de cette île, soit comme leurs successeurs. Se louant comme mercenaires, les Normands, comme leurs contemporains turcs plus à l'est, deviennent les maîtres et les successeurs de leurs employeurs.

D'autres Normands suivent rapidement l'exemple de Rainulf, et, en moins d'une génération, les Normands commerçants occupent les autres centres des marchands musulmans dans toute la Sicile et la plus grande partie de l'Italie méridionale.

Des chrétiens ont évincé les musulmans d'Italie. Mais les papes qui observent ces événements ne sont pas dupes. Ils savent que les nouveaux marchands ne diffèrent des anciens que par leur refus de se prosterner devant le dieu miséricordieux et par leur plus grande rapacité.

Même les chrétiens byzantins reconnaissent chez les Normands une menace plus grande que celle que recèle l'islam.

Par une alliance insolite, le pape se ligue avec le saint empereur romain et avec l'empereur byzantin afin d'essayer d'évincer les Normands d'Apulie et de Sicile.

Les Normands battent cette alliance insolite et capturent le pape Léon IX. Après une réunion dont on ne trouve aucune mention et qui consiste en chantage ou en opportunisme, ou les deux à la fois,

le pape excommunie ses alliés byzantins et accueille les Normands islamisés comme ses vassaux personnels. Les quelques papes suivants sont des créatures des Normands que ces papes investissent comme « ducs d'Apulie et de Calabre ».

Les Normands, qui succèdent en Italie aux musulmans dans leurs places fortes et auprès de leurs sujets font ce que les musulmans n'avaient jamais fait : ils attaquent la Byzance chrétienne à partir de l'ouest.

Deux des alliés précédents, le Saint Empire romain et l'Empire byzantin, renouent leur alliance, cette fois-ci contre l'armée musulmane sous le commandement du Normand Robert Guiscard, qui combat au côté du pape. Les deux empereurs sont battus et les musulmans et les Normands célèbrent leur victoire en saccageant Rome avant de marcher vers l'est pour conquérir l'Empire byzantin. Tandis que les Normands sous le commandement du duc Guillaume défont et évincent d'Angleterre les souverains anglo-saxon, danois et norvégien et deviennent rois d'Angleterre et de Normandie, les Normands sous le commandement de Robert Guiscard ravagent Byzance et essayent de s'instituer rois d'Italie et de Grèce, ou plutôt empereurs de ce qui reste de l'Empire romain.

Assailli par les hommes du Nord en Sicile, l'empereur byzantin Alexis abandonne la tentative de reconquérir l'Anatolie aux Turcs seldjoukides, lesquels désignent l'Anatolie sous le nom de « Rum » ou Rome. L'empereur Alexis affronte les Normands avec des forces mercenaires composées de Vénitiens et de Varangues, c'est-à-dire d'hommes du Nord russes.

Robert Guiscard ne connaît pas le succès de Guillaume le Conquérant ; il meurt à Byzance, et, avec lui, l'Empire romain normand.

Les vainqueurs définitifs sont les Turcs et les Vénitiens.

La conquête turque de Rum ne sera jamais remise en question par les anciens empereurs, lesquels sont dorénavant confinés dans la capitale de leur ancien empire et ses environs immédiats.

Et Venise la mercenaire, antérieurement la principale flotte de Byzance, lutte contre la normandisation de l'Empire en échange de la reprise de l'ensemble de son commerce maritime.

* * *

Les Vénitiens réussissent là où les Normands ont échoué. Ils transforment la Méditerranée en une grande voie commerciale vénitienne. Élèves de longue date des marchands levantins, comme les Étrusques et les Grecs avant eux, ils lancent maintenant une pieuvre indépendante qui leur est propre. Ils peuvent le faire à ce moment-là non seulement parce que leur suzerain byzantin a été mis hors de combat de manière permanente, mais aussi parce que leurs instructeurs levantins islamiques ont été mis aux fers par un Léviathan turc qui, orienté vers la terre et ayant la forme d'un ver, tend à réprimer les libres mouvements des tentacules commerciaux musulmans.

Les Normands catholiques et les Vénitiens byzantins, ennemis sur les champs de bataille navals, élèves autrefois des marchands arabes et maintenant leurs maîtres, transportent non seulement les marchandises arabes mais aussi les méthodes commerciales arabes jusqu'au cœur de l'Europe. Les Vénitiens conserveront longtemps leur monopole commercial maritime. Les Normands, favoris du pape métamorphosé, sont rapidement rejoints par les Lombards, les Bourguignons, les Flamands, et même les Francs.

Des marchés font leur apparition sur les routes qui relient les seigneuries antérieurement autosuffisantes. Des serfs, initialement envoyés par leurs seigneurs pour vérifier les marchandises exotiques, deviennent apprentis des marchands et ils achètent bientôt leur billet de sortie des seigneuries.

Les marchés grandissent et se transforment en villes commerçantes, et chaque ville essaye d'être une Venise. Chaque ville lance ses propres tentacules et tente d'imposer un monopole commercial sur sa propre « Méditerranée ».

Les citoyens pratiquant le commerce, qui sont appelés des bourgeois en Francie, maintiennent leur indépendance vis-à-vis des maraudeurs armés qui les entourent au moyen de la méthode arabe consistant à ravitailler et à soudoyer les nobles montant à cheval.

Pendant que ces événements se déroulent au sud de la Francie, les anciennes places fortes scandinaves situées aux franges septentrionales de la Francie annoncent la formation d'une ligue de villes commerciales, la Ligue hanséatique, et elles proclament à la face du monde qu'elles détiennent le monopole sur le commerce maritime entre Londres et Novgorod.

Je suis tenté d'appeler cette transformation une « islamisation » de l'Europe, mais ce terme exprimerait une exagération. Les marchés, les méthodes commerciales, les caravanes et les marchandises arabes se répandent effectivement à travers toute l'Europe, mais les Européens ne commencent pas à se prosterner devant Allah le miséricordieux. Les Européens demeurent engagés vis-à-vis du dieu des légions romaines, Optimus Maximus. Leur religion s'islamise uniquement dans ce sens qu'ils commencent à adorer Optimus Maximus sous la forme d'une accumulation d'argent musulman. Une telle idolâtrie est clairement non islamique.

Le fait qu'en Europe les marchés de marchandises, les villes remplies de bourgeois et de monnaie en argent proviennent de l'islam sera un mystère pour les profonds théoriciens qui chercheront les racines du développement de la production marchande dans les seigneuries franques autosuffisantes. Mais ce n'est pas un mystère pour les Européens qui subissent cette transformation. Dès qu'ils renoncent à leur antipathie romaine à l'égard de l'échange marchand et à leur antipathie catholique à l'égard des transactions financières, les Européens, et en particulier les Européens méridionaux antérieurement francs, considèrent l'islam comme le reste de la cuirasse qui va avec les méthodes commerciales.

La féauté franque et l'absolution catholique ne donnent ni ardeur ni pleine réalisation aux vies des bourgeois, et les Européens occidentaux commerçants deviennent des lecteurs avides des textes

islamiques, traduits en latin par des érudits juifs polyglottes de l'Espagne musulmane. La philosophie de Ibn Sina et les mathématiques d'Al Biruni deviennent plus importantes pour les bourgeois que les vies des saints. Le Platon et l'Aristote de la « tradition occidentale » ultérieure font partie de la culture islamique maintenant absorbée par l'Occident.

Le ver romain que l'Église a essayé de faire revivre durant un millénaire est remplacé par une pléthore de Léviathans terrestres et maritimes sous forme de pieuvre, par des Mecque, des Médine, et des Bagdad miniatures, par un réseau de cités comme Venise, chacun se vouant à monopoliser tout le terrain, chacun se considérant comme une Athènes.

* * *

C'est précisément à ce moment-là que le pape de Rome, un certain Urbain, annonce une guerre sainte contre l'islam, la première croisade :

Tournez les armes, que vous avez souillées illicitement dans le massacre d'autrui, contre les ennemis de la foi et du nom du Christ.

Frederick Turner analysera avec lucidité la guerre sainte comme l'extériorisation de la violence antérieurement tournée vers l'intérieur. Par sa table rase génocidaire, par la grandeur de son mensonge, par l'exploitation des refoulements et des ressentiments, la proclamation du pape annonce déjà tout ce que l'Occident va devenir.

La guerre sainte contre les incroyants commence à l'intérieur contre les juifs, à une époque où les Occidentaux n'ont plus besoin d'eux parce que les Lombards et les Francs sont eux-mêmes en train de devenir des transporteurs de marchandises. La pieuse antipathie franque et catholique à l'égard du commerce devient quelque chose d'actif et de principe, et elle se traduit par des massacres, à un moment où ceux qui commettent ces massacres commencent à entrer en compétition avec les juifs pour les biens et les marchés.

Ceux qui haïssent les marchands juifs partent en croisade aux côtés de ceux qui haïssent leurs concurrents juifs, dans une sainte alliance entre des exploiters et leurs propres clients trompés. D'un seul et même coup, les uns se considèrent comme régénérés dans une communauté de Francs libres, tandis que les autres pensent qu'ils sont régénérés en Grecs, qui seraient traduits de l'arabe en latin franc.

Comme toute la propagande religieuse, politique et commerciale ultérieure des Occidentaux, la guerre sainte contre les infidèles est un tissu de mensonges qui a quelque chose à offrir à tout le monde — et ce qu'elle propose à chacun est incompatible avec ce qu'elle propose à tous les autres. Elle propose à certains la perspective de devenir ce qu'ils ne sont plus, et à d'autres la perspective de devenir ce qu'ils n'ont jamais été.

Sous la bannière du grand mensonge, des gens dont les communautés libres sont irréparablement étouffées retrouvent néanmoins leurs communautés perdues, leur parenté perdue et leur liberté perdue, mais seulement au cours de l'instant où ils massacrent les ennemis supposés de tout ce qu'ils ont perdu.

Les champs de cadavres sont la confirmation de la régénération des Occidentaux. L'humanité perdue est regagnée au moyen d'un acte sacrificiel. C'est l'humanité des autres qui constitue l'offrande.

Le massacre des juifs de l'intérieur n'est qu'une préparation, une simple répétition pour le premier acte de la guerre sainte. Turner dira :

Ce sont les croisades qui introduisent véritablement le modèle de la violence chrétienne internationale sur une grande échelle contre tous les incroyants, modèle qui est finalement couronné de succès dans les ruines de Tenochtitlan réduite en cendres.

Les catholiques occidentaux qui ne savent pas où est situé le Levant, qui ont considéré pendant un millénaire Rome comme le centre du monde, apprennent tout à coup par les marchands normands et vénitiens que c'est Jérusalem qui est le centre réel. Ils trouvent

Jérusalem en suivant les chemins de leurs pionniers marchands, et une fois là-bas,

ils abattirent, sans distinction, tous les ennemis qu'ils rencontrèrent [selon les termes de l'archevêque de Tyr, cités par Turner].

Ce fut partout un carnage effroyable, il y avait partout des monceaux de têtes coupées, de telle sorte qu'il fut bientôt impossible de passer ou d'aller d'un endroit à l'autre sans enjamber les corps des tués... On rapporte que, dans la seule enceinte du Temple, ce sont environ dix mille infidèles qui périrent...

L'extermination de populations nahuatl, quechuas, algonquines, iroquoises, polynésiennes, africaines et asiatiques de l'Est est déjà annoncée. Cortés, Pizarro, Cass, Andrew Jackson, Cecil Rhodes, Adolf Hitler et Richard Nixon seront plus tard les noms de semblables chevaliers sans visage qui perpétreront le même génocide sur d'autres Jérusalem.

Le visage humain disparaît derrière un masque léviathanique qui est lui-même masqué, voilé, caché. L'objectif de ces voiles est de montrer l'Européen occidental comme quelque chose qu'il n'est plus ou n'a jamais été, et de dissimuler ce qu'il est devenu.

*Ce fut encore plus épouvantable de considérer les vainqueurs eux-mêmes, ruisse-
lant de sang de la tête aux pieds,*

raconte l'archevêque, qui contemple les masques léviathaniques à travers les voiles.

Mais les vainqueurs eux-mêmes ne contemplent que les voiles. Inspirés par les troubadours qui chantent la gloire passée de la Francie et par les prêtres qui chantent en latin la résurrection, les chevaliers se voient comme les sauveurs de la Terre sainte contre les infidèles, comme les successeurs des rebelles qui avaient l'intention de mettre le feu au monde léviathanisé, comme quelque chose qu'ils ne deviendront jamais et qu'ils ne furent jamais.

Chaque mensonge est porté comme un voile de plus. Les larmes versées pour Jérusalem dont le nom a été sali par les infidèles arabes s'ajoutent aux larmes répandues pour l'affliction de Byzance en présence des infidèles turcs. Les croisés démontrent leur amour pour la pauvre Byzance en mettant ce qu'il en reste en lambeaux.

Et à la fin de tous ces holocaustes pieusement voilés, un Franc, Baudouin, s'installe comme roi marchand de la levantine Édesse, un Normand, Bohémond, comme roi marchand de la levantine Antioche, et un troisième pieux catholique comme roi de Jérusalem. Au lieu de mettre le feu au monde léviathanique, ils ont enfoncé leurs lances et leurs poignards dans le corps de ses habitants vivants. Puis, ils se mettent à exproprier les morts, en revêtant aussi bien leurs habits que leurs rôles. Les Francs et les Normands sont maintenant la source méditerranéenne des tissus et des épices orientaux. Ils dirigent des maisons de commerce qui approvisionnent les navires vénitiens. Leurs fils épousent des femmes musulmanes et chantent les louanges d'Allah cinq fois par jour, pour son infinie miséricorde.

* * *

Les parents occidentaux des hommes du Nord levantins restent engagés vis-à-vis d'Optimus Maximus, le dieu des légions en croisade, et de Lugal-zaggizi, le protecteur des Léviathans agressifs. Avec les villes, les réseaux commerciaux et les institutions politiques centralisées que les musulmans, les Vikings et les Slaves leur ont imposés, les Occidentaux se cuirassent précipitamment avec tous les traits léviathaniques qui leur sont accessibles. Les marchands locaux dans chaque quartier côtoient puis remplacent aussi bien les juifs que les Normands. De nombreuses villes circonviennent les monopolistes de Venise et deviennent riches en ravitaillant les croisés d'outre-mer et en revenant avec des épices et de l'argent levantins.

Les croisés retournent de leur pillage de Byzance avec des tisserands enlevés de force et ils lancent des petits Levant produisant des tissus au cœur de la Gaule et de l'Italie.

Bientôt, les serfs qui s'enfuient des seigneuries en quête de l'air libre du commerce ne trouvent que la contrainte du travail salarié dans les villes qui produisent des tissus comme Florence, Gand et Bruges.

Ayant brûlé les ponts, les anciens serfs n'ont pas d'autre alternative que d'accepter ce qu'ils trouvent.

La possibilité pour les serfs de quitter leurs seigneuries n'est pas sans risque, car beaucoup d'autres aspects de leur humanité n'ont pas encore été expropriés. L'activité, les animaux aussi bien que les récoltes, leur appartiennent, et ils approvisionnent le seigneur selon les limites assignées non par la force ou par les marchés, mais par la coutume.

Mais cela prend fin à présent. Le seigneur commence à enfreindre la coutume. Il réclame des droits plus importants et ses exigences deviennent exorbitantes.

Le seigneur vend maintenant son excédent de grains aux marchands contre de l'argent, parce qu'il a besoin d'argent pour acheter les biens de luxe de la ville — et également pour acheter des biens de première nécessité. Il achète même des tissus à présent, parce que les tissus produits par les tisserands urbanisés sont moins chers et souvent de meilleure qualité que ceux produits par les serfs.

Les tisserands concentrés dans les villes ne sont plus des serfs. Ce sont des zeks, des détenus dans des camps de travail, des instruments. Ni leur activité ni leur produit ne leur appartiennent.

Les théoriciens du progrès expliqueront l'avant et l'après en décrivant un « développement » des tisserands à domicile en tisserands industriels. Ces théoriciens peuvent le faire parce que, une fois que le commerce domine, les marchands peuvent obtenir les tissus de toutes les façons possibles, et n'importe laquelle de ces façons les plus modestes peut être qualifiée de forme de transition vers les plus grandes. Mais le fait est que Florence, Bruges et Gand sont des villes industrielles, à savoir des cités avec des camps de travail, déjà trois générations avant que les Mongols ne mettent hors d'état de travailler les ascendants levantins de ces villes. Ce qui arrive plus tard, c'est que ces camps se répandent, qu'ils supplantent les autres formes de production de tissus.

L'activité des bourgeois exerce une pression telle sur le fier seigneur qu'il devient lui-même un calculateur économique. Il compare

maintenant le tissu au grain, avant qu'il ne commande à ses serfs de tisser, et il va en ville pour ses tissus, car il a besoin d'argent. Pour obtenir cet argent, il a besoin de plus de produits de ses serfs. Il nomme un maire, un bayle ou un Bauermeister pour surveiller le travail des serfs, et, fréquemment, le seigneur chevaleresque acquiert un intérêt sans précédent pour la technologie agricole, bien que ce soit habituellement le cas du surveillant.

Le chevalier, qui s'y connaît en chevaux, découvre maintenant que les chevaux sont des animaux de trait qui travaillent plus vite que les bœufs ! Lui ou son contremaître s'assure que les paysans utilisent des harnais d'épaule pour que le cheval herse et laboure.

Le chevalier commence à poser des questions sur les moulins à eau, qui sont considérés comme allant de soi en Mésopotamie islamique, mais qui n'auraient auparavant suscité que ses bâillements.

Tout d'un coup, et précisément au moment où les pillards mongols commencent à définitivement fermer la route de Kiev le long de laquelle les Vikings transportent des esclaves vers l'islam et de l'argent vers l'Occident, d'anciens Francs ouvrent des mines d'argent dans les monts métallifères et les Alpes. L'argent a toujours été dans ces montagnes, mais les Francs qui n'avaient pas besoin de monnaie auraient eu en horreur la pensée de fouiller dans des souterrains pour en obtenir.

Les prétendues forces productives ne donnent naissance aux relations sociales léviathaniques pas plus en Europe occidentale qu'ailleurs. La technologie n'est rien d'autre que l'armurerie du Léviathan, et tous deux arrivent en Occident ensemble. Les griffes et les mâchoires trouvent leur origine en Chine, en Perse, en Arabie et ailleurs ; elles viennent en Occident par l'islam, directement ou par l'intermédiaire des transporteurs vikings. L'ingéniosité technologique tant vantée des bourgeois sera un autre mensonge occidental. Le but de ce mensonge ne sera pas principalement de rendre les gens fiers de l'Occident, mais de rendre les zeks fiers des mâchoires et des griffes qui les réduisent à l'état de zeks.

Autre chose commence à présent en Europe occidentale, quelque chose que nous appellerons « croissance démographique » : une augmentation régulière du nombre des humains aussi continue et persistante que le Léviathan lui-même. Ce phénomène semble n'exister que chez les êtres humains léviathanisés. Les animaux ainsi que les communautés humaines à l'état de nature ne laissent pas proliférer leur espèce au point de chasser toutes les autres de leur territoire.

Nous ne savons pas comment les animaux, les loups par exemple, limitent leur nombre, mais nous savons qu'ils le font. Nous savons également que certains animaux, par exemple les sauterelles, ne font pas cela très bien. Mais les sauterelles finissent périodiquement par débarrasser le terrain, de sorte que même les sauterelles ne font pas l'expérience d'une croissance démographique continue.

À propos des communautés humaines, nous savons par leurs mythologies qu'elles existent dans un contexte cosmique où chaque être vivant et chaque membre de la communauté a une signification particulière. Ces communautés reproduisent leur propre partie du contexte significatif, exactement comme la terre reproduit sa part parmi d'autres. Elles s'aventurent dans l'absence de sens uniquement lorsqu'elles sont disloquées ou menacées d'extinction, et même dans ce cas elles n'ont pas automatiquement recours à la « croissance démographique ».

Les zeks de l'Occident de plus en plus léviathanisé, à la fois les urbains et les ruraux, n'existent plus en contexte. Les mythologies qui les emplissaient de sens sont hors d'atteinte de leur mémoire.

Les zeks urbains de plus en plus nombreux, et concentrés dans des fabriques, sont de fait dépouillés de toutes les dernières traces de communauté, et, dans ce sens, ils ressemblent plus à du bétail ou à des moutons domestiqués qu'à des êtres humains à l'état de nature. Les zeks ne reproduisent pas un contexte significatif.

Ils se reproduisent tout simplement. Aucune partie du contexte n'est de leur ressort, parce qu'ils ne font pas partie d'un contexte naturel. Les prétendues communautés de travail, c'est-à-dire des gangs de labeur, sont aussi artificielles que le Léviathan. Elles sont, en réalité, les ressorts et les roues du Léviathan, ses entrailles, dans l'Occident partant en croisade comme dans la première Ur sumérienne. Les tisserands concentrés sont les premiers zeks en Europe depuis la mort du Léviathan romain.

Des serfs s'enfuient néanmoins des seigneuries afin de respirer l'air libre des zeks de la ville parce que les serfs eux-mêmes ont été réduits à l'état de zeks agricoles. Plus tard, des adorateurs d'un fils d'Optimus Maximus nommé Progrès dissimuleront cette spoliation des planteurs et des cultivateurs ; ils décriront une ascension régulière depuis un âge des ténèbres infernal vers un ciel éclairé électriquement.

Nous aurons à fouiller dans des bibliothèques de mensonges pour apprendre que des cultivateurs mutilés par la civilisation romaine reconstituèrent une certaine forme de communauté après la mort du Léviathan. Les chevaliers francs cuirassés, avec leurs réseaux de vassaux et leur code d'honneur martial, empièteront sérieusement sur l'intégrité et la liberté des communautés de cultivateurs, mais la cotte de mailles et la lance de la longueur d'un arbre du chevalier convenaient mal à des entreprises léviathaniques sérieuses. Le domaine du chevalier était un Léviathan cohérent seulement dans les rêves des hommes d'Église catholiques. Les adorateurs du progrès appelleront cette période l'âge des ténèbres précisément parce qu'il était dépourvu de toute *His-toire* cohérente, de tout développement léviathanique. Après la dislocation initiale des communautés agraires par les chevaliers, les relations et les droits seigneuriaux furent fixés par la coutume, ce qui veut dire qu'ils restaient ce qu'ils étaient d'une génération à la suivante.

Les communautés agraires ne sont pas seulement brisées, elles sont irréparablement détruites quand la coutume est remplacée par le marché et la force. Les cultivateurs perdent soudainement leur

monde. La terre qui avait toujours été commune à tous les êtres humains est maintenant envahie par des contremaîtres et des gangs de labeur résolu à faire produire la terre pour le marché de la ville. L'accès des forêts qui pourvoyaient en gibier et en bois ainsi qu'en fourrage pour les animaux domestiques est tout à coup interdit aux serfs comme celui de l'Empire romain l'était aux gens du Nord. Tous les libres dons de la terre commencent à être appelés « friche », et le contraire de la « friche », c'est la spoliation de la terre, des animaux et des gens, pour des produits vendables sur les marchés urbains.

Et l'Église est au premier rang de tout ce changement. L'Église est ce rude animal qui, son heure arrivée, se traîna vers Bethléem pour naître, et qui, son heure arrivant de nouveau un millénaire plus tard, se traîna vers Bethléem pour renaître. L'Église sera ultérieurement désignée comme une ennemie du progrès et une adepte de l'« économie naturelle ». L'Église se présentera toujours comme quelque chose qu'elle n'est pas, et certains croiront toujours à ses prétentions.

L'Église en croisade est le plus grand marchand particulier d'Europe. Ses prélats sont des opportunistes expérimentés. Son Optimus Maximus est le père du progrès et son Lugal-zaggizi en est le grand-père. L'antipathie d'Optimus à l'égard du commerce est une antipathie à l'égard du commerce des autres, et l'appel de Lugal-zaggizi pour la domination sur les poissons, les plantes et les animaux est une ancienne invitation à transformer toutes les formes de vie sur terre en marchandises. Dans les langues vernaculaires d'un usage quotidien, Optimus Maximus se traduit par la production optimale pour des profits maximaux.

Les pieux moines cisterciens sont parmi les premiers catholiques à sauter tête première dans l'agriculture commerciale, orientée vers le profit. Les entreprises cisterciennes sont dès le début de l'agro-business. Elles ne sont pas des « économies naturelles » qui « se développent » en entreprises commerciales en raison d'une certaine dynamique ou dialectique interne. Les moines d'affaires cisterciens

réunissent des fermes dispersées, centralisent les fonctions de direction, louent ceux qu'ils appellent les « frères lais », c'est-à-dire des travailleurs agricoles rémunérés, et ils en embauchent beaucoup. Les moines chassent les paysans indépendants de la terre, et ils vendent leurs produits sur les marchés urbains.

Le pape met les services mêmes de l'Église sur le marché. Sa réserve de reliques est un bazar en aucun cas inférieur à celui de Bagdad ou du Caire. Il fait même commerce de choses immatérielles, telles que les absolutions et les pardons, sur lesquelles il détient un monopole absolu et incontesté. L'Église dissimule sa rapacité avec les robes des saints et des apôtres, tandis qu'elle se précipite pour fourrer le *pontifex* à la tête du nouveau Léviathan. Ce n'est qu'après avoir échoué à en faire le vicaire de la nouvelle bête que l'Église deviendra pieusement morale.

* * *

L'Occident en croisade annonce déjà ce qu'il va devenir. Un peu plus de lubrification le transformera en le plus formidable dévoreur de monde qui a jamais émergé du *Spiritus Mundi*.

Les États-cités méridionaux et les États-nations septentrionaux de l'Europe se précipitent tous pour constituer des tentacules aussi longs que ceux de l'islam, et les successeurs au poste de saint empereur romain essayent d'embrasser tous ces émirats indépendants dans un califat unifié.

L'empereur n'est plus l'oint du pape depuis l'alliance du pape avec les Normands et les musulmans. Le conflit entre le pape et l'empereur ne porte pas sur l'islamisation du royaume, mais sur la personne qui gouvernera le royaume. À partir de Barberousse, l'empereur veut que l'Église ne constitue que le clergé de l'Empire, nommé par l'empereur et obéissant à ses ordres. L'empereur défend d'anciens principes et répugnances au même titre que le pape. En effet, durant les croisades contre l'islam, l'empereur Frédéric II recrute des musulmans siciliens pour sa guerre contre le pape. Les nouveaux

saints empereurs n'héritent des Francs de Charlemagne que leur attachement à la violence et leur avidité à posséder des terres. L'islamisation de l'Occident n'est cependant pas complète. Les Occidentaux ne se prosternent pas devant Allah le miséricordieux, qui a certains mais pas tous les attributs d'Optimus Maximus et de Lugal-zaggizi. Les Occidentaux font quelque chose que Muhammad prescrit à ses partisans de ne pas faire. Ils se prosternent devant une pierre. Ils adorent Optimus sous la forme de l'argent musulman, et ils L'adorent déjà sous la forme de l'argent des Alpes et des monts métallifères. L'argent fait partie du squelette de la Terre, mais une fois extrait de son corps, c'est une chose morte. C'est cette chose morte qui enjoint à ses adulateurs de dominer sur les êtres qui volent, qui marchent et qui rampent, et aussi sur la Biosphère, sur la Terre elle-même.

Les Phéniciens, les Grecs et les Arabes ont déjà dépouillé la surface grouillant de vie de la Terre, mais ils l'ont fait en ayant quelque peu mauvaise conscience. Leur Baal, Héra et Allah maintenaient encore une certaine relation médiocrement rappelée avec la Terre.

Les chrétiens pillent avec bonne conscience. Leur pillage n'offense pas leur dieu. C'est en fait la domination qu'il appelle de ses vœux.

Et les marchands chrétiens ajoutent une nouvelle dimension à leur pillage : ils transforment la Terre elle-même en bien immatériel ou en liquidités. Les chevaliers catholiques avaient déjà traité la terre comme un butin de guerre. Les bourgeois catholiques font un pas de plus ; ils traitent la terre comme une marchandise. L'appétit de terre s'est démocratisé. Une somme de pièces d'argent est maintenant équivalente à une parcelle de terre. L'argent du marchand est son actif liquide ; lorsqu'il achète une terre, il peut s'asseoir sur son actif immobilisé.

Les seigneuries commencent à se transformer en liquidités sous l'autorité de seigneurs qui n'ont pas réussi à discerner les signes des temps, et même les noms des chevaliers commencent eux aussi à devenir liquides et coulent vers les familles de riches bourgeois.

Le monde entier devient liquide, est réduit à la valeur dont l'équivalent solide est l'argent. Les héritiers des bourgeois tenteront de rendre la terre irréversiblement liquide en la réduisant à la valeur contenue dans une autre pierre, une pierre fissile, l'uranium.



— Chapitre 17 —

Les victimes de tout ce progrès résistent avec acharnement. Ceux qui parleront du Léviathan occidental en disant « nous » emploieront alternativement la dénégation de cette résistance et sa calomnie.

Des paysans forment des ligues d'autodéfense contre les seigneurs et les surveillants du travail rendus soudainement fous par le profit. Des tisserands se retournent contre les marchands qui les louent.

Partout en Europe, des gens des villes et de la campagne se retournent contre la hiérarchie ecclésiastique tout entière. En Flandre, ils attaquent les prêtres et refusent la dîme, non pas parce que les ecclésiastiques sont des ennemis du commerce mais parce qu'ils sont les plus gros des trafiquants. Un certain Tanchelm d'Anvers traite l'Église de bordel. Les prêtres et le pape lui-même sont ses proxénètes. Ils vendent les saints, les apôtres et sainte Marie pour un fief, et ils sont toujours prêts à se vendre eux-mêmes.

En Bretagne, des paysans dépossédés s'organisent en véritables armées et lancent des raids sur des églises, des monastères et même des cellules d'ermites ascétiques.

La plupart, sinon la totalité, des paysans révoltés sont des héritiers d'une longue tradition de violence héroïque glorifiée. Ils sont capables de chasser les prêtres de paroisse, les abbés, les évêques et le pape lui-même d'Europe, et les prélats le savent.

C'est la raison pour laquelle les prêtres parlent du péché : pour pousser les gens à tourner leur violence vers l'intérieur, contre eux-mêmes.

C'est la raison pour laquelle le pape proclame une croisade contre les incroyants : afin de dévier la violence, de la tourner contre les autres. Une violence qui pouvait dans le passé être détournée de Rome vers les communautés de Saxons peut également être détournée des prélats catholiques vers les juifs locaux et les Arabes

éloignés. L'Église tournera même la violence des résistants contre eux-mêmes, mais cet exploit ne laissera pas l'Église indemne.

Un homme nommé Norman Cohn, un partisan de l'autorité, de la loi et de l'ordre, fournira à notre époque des documents sur un millénaire de résistance, en calomniant chacun de ses épisodes. Un savant sérieux est quelqu'un qui prend les paroles du pape pour argent comptant et fait peu de cas de celles des rebelles. Un énergumène est quelqu'un qui prend les paroles des rebelles pour argent comptant et fait peu de cas de toutes celles du pape. Cohn sera un savant sérieux, solide, et non un extrémiste tonitruant, fanatique. Les paroles des autorités, en particulier celles de la police, seront sa pierre de touche, sa preuve positive, l'*His-toire*. Cohn dira que les dignitaires de l'Église protègent les juifs attaqués par des extrémistes fanatiques. Il décrira la résistance tout entière comme un précurseur du Parti nazi — ce sera sa thèse — et il ne sera pas loin de dire que chaque rebelle est un Hitler.

Un énergumène futile, en d'autres termes quelqu'un qui ne prend pas l'*His-toire* au sérieux, quelqu'un qui parle de l'autorité en disant « elle » et non « nous », verra un tableau complètement différent en regardant la même résistance.

Cohn saura que l'autorité suprême en Occident, le pape nommé Urbain II, se fait applaudir de tous les dignitaires du royaume lorsqu'il dit :

Tournez les armes, que vous avez souillées illicitement dans le massacre d'autrui, contre les ennemis de la foi...

Avec les méthodes sûres et éprouvées de la science sérieuse, Cohn affirmera que le pape n'a pas réellement voulu dire cela.

Quand un évêque héberge son fournisseur de biens de luxe persécuté dans le quartier des domestiques de son palais, Cohn prétendra que l'évêque en question est consterné par la violence et non pas soulagé que cette violence se tourne contre la maison de l'incroyant au lieu de celle de l'évêque.

Les pairs de Cohn, des professeurs qui massacreront des paysans vietnamiens depuis leurs chaires dans une université d'État, préten-

dront être consternés par les atrocités des Calley qui transforment en actes les paroles de ces professeurs. Mais la fureur réelle de ces professeurs s'adressera aux résistants qui tournent leurs armes contre les Calley. Les professeurs sérieux chargeront toute la violence détournée, la violence de l'autorité, sur la tête des rebelles qui résistent à la violence de cette autorité.

La résistance est la seule composante humaine de toute l'histoire. Tout le reste, c'est le progrès léviathanique.

Et la résistance débute rapidement. Dès que l'Occident cesse d'être une arène à tournois où des anneaux, qui fonctionnent mal et qui sont incompatibles, de différents Léviathans, s'attaquent les uns les autres avec des chevaux cuirassés, de longues lances et des cottes de mailles, dès que des ressorts et des roues qui fonctionnent mettent en mouvement les tentacules mortels d'un Léviathan marchand cohérent, l'Occident se trouve aussi criblé de résistances que l'ancienne Rome.

Même le « culte de crise », qui était destiné à mettre le feu au monde léviathanique, est redécouvert, mais pas tout de suite. Un millénaire de déformation et de distorsion a rendu ce « culte de crise » plus utilisable pour les oppresseurs que pour les résistants.

Les Flamands qui refusent la dîme et traitent l'Église de bordel sont probablement mis sur la voie par les propres paroles des ecclésiastiques, que les rebelles opposent aux actes des ecclésiastiques. Les paysans qui constituent des ligues d'autodéfense sont probablement inspirés par un ou plusieurs exemples de cultivateurs qui, comme les Moraves, ont formé des ligues pour se protéger contre les incursions des Léviathans.

L'inspiration d'autres rebelles encore provient de plus loin, aussi bien dans le temps que dans l'espace.

Je considère que la résistance est la réponse humaine naturelle à la déshumanisation et que, par conséquent, elle n'a pas à être expliquée ou justifiée. Les formes de résistance sont parfois originales mais elles sont ordinairement inspirées par des formes antérieures.

Le mouvement de résistance le plus vaste, le plus profond et le plus durable arrive en Europe en provenance de la même direction que les nouveaux composants léviathaniques, c'est-à-dire de l'Orient, et il s'installe au cœur même de la Francie.

Initialement connus sous le nom de cathares, les rebelles sont inspirés par les doctrines des bogomiles bulgares. Ces doctrines contiennent des éléments du zoroastrisme perse, éléments qui sont antérieurs au « culte de crise » chrétien, lorsqu'il était encore une hérésie juive, et qui sont embrassés par lui.

Ces éléments zoroastriens apparaissent en Bulgarie sous la forme qui leur a été donnée par Manès. Il est possible que le manichéisme soit parvenu aux Bulgares à partir de la Perse islamique, où de nombreux rebelles paysans ont été inspirés par la portée antiléviathanique des formulations de Manès, ou bien à partir des steppes, où les cousins turcs des Bulgares, autrefois turcophones (mais maintenant slavophones), furent effectivement convertis par des militants manichéens.

Les idées de Manès sont transportées jusqu'aux Serbes adriatiques par les militants bulgares, puis elles traversent l'Adriatique, de Dubrovnik à Venise, grâce aux marins byzantins, et elles passent de l'Italie en Gaule, emmenées par les Italiens émigrés. Sous peu, la plupart des gens de la Provence, le ventre mou de la Francie, seront des manichéens modernes, c'est-à-dire des albigeois, comme leurs contemporains les nomment parce que la ville d'Albi est l'un des centres rebelles.

Bien qu'ils continuent à employer des termes qui leur sont devenus familiers en raison de nombreuses générations de christianisme, les albigeois ne sont ni des puristes chrétiens ni des hérétiques chrétiens. Ce sont des anti-chrétiens. Ils traduisent le Livre sacré des chrétiens en langue provençale, non pas pour retrouver un christianisme déchu, mais pour se convaincre que le « culte de crise » anti-romain décrit dans le Livre n'a rien à voir avec un vicaire et ses évêques,

ses abbés et ses prêtres. Ils considèrent effectivement le personnage central du Livre comme un prophète, mais seulement l'un parmi beaucoup d'autres, et ils ne pensent pas que le don prophétique se limite à un seul individu ou à une seule période.

Les albigeois n'ont que faire de la doctrine, inspirée par la culpabilité, du pseudo-apôtre Paul, c'est-à-dire la doctrine du péché. Ils sont ainsi immunisés contre tout l'appareil répressif de l'Église, consistant en confessions et en pardons, en saluts imminents et en promesses de salut, en menaces d'excommunication et en commerce d'absolutions. À leurs yeux, le plus grand péché, c'est la misère des dépossédés, et celle-ci n'est pas causée par la chute d'Adam mais par la rapacité des seigneurs, des prêtres et des moines, qui pratiquent le commerce et qu'ils appellent le mal.

Ils empruntent effectivement les termes chrétiens de Bien et de Mal, mais ils donnent à ces termes un contenu zoroastrien : le Bien, c'est Ahura-Mazdâ ou la Lumière ; le Mal, c'est Ahriman ou les Ténèbres. La domination du christianisme est une ère de ténèbres, des siècles de sommeil de plomb qui tourne au cauchemar, aux yeux de ces bogomiles occidentaux comme à ceux, plus tard, du poète Yeats.

Les albigeois, à ma connaissance, ne reprennent pas le symbolisme du feu de Manès comme un instrument qui leur servirait à détruire le grand artifice. Ils pensent que, par leurs efforts, le Mal sera vaincu et démembré, non pas dans un Ciel chrétien lointain mais en Gaule elle-même.

Les cathares de la Gaule ne sont pas les seuls radicaux dans cet Occident qui se léviathanise à toute vitesse, bien que la plupart des autres soient directement ou indirectement inspirés par eux. Tandis que les gens sérieux, qui se considèrent comme des « hommes importants », s'affairent à introduire des moulins à vent, des charrues tirées par des chevaux et des hauts fourneaux dans les fermes et dans les mines, les dépossédés, qui sont considérés comme des « extrémistes », se retournent contre les camps de travail progressistes.

On trouve en Gaule, un peu plus au nord des albigeois, des résistants appelés vaudois et qui se nomment eux-mêmes les « pauvres de Lyon ». Des restes de leur radicalisme anti-catholique survivront jusqu'à nos jours dans le Piémont.

Des groupes similaires sont constitués dans la propre Italie du pape, avec des noms tels que les « Lombards pauvres » et les « humiliés ». Les résistants ne sont pas tous manichéens ; certains restent nommément chrétiens. Mais, comme les cathares provençaux, ils rejettent la hiérarchie de l'Église, les doctrines du péché et de l'expiation, et par conséquent l'appareil qui dispense pardons et indulgences. Aucun d'eux n'accepte la dépossession de la paysannerie d'Europe autrefois libre comme naturelle ou prescrite par dieu.

Même un moine cistercien appelé Joachim de Flore, abbé de Corazzo, a une révélation directement inspirée par ses contemporains anti-catholiques. Joachim redécouvre la séquence zoroastrienne des bêtes, c'est-à-dire des âges léviathaniques, et il applique cette vision à sa propre époque. Il fait revivre des éléments du « culte de crise » originel. De même que le premier âge, l'âge de la crainte du Père et de l'obéissance qui Lui est due, comme fait allusion au judaïsme primitif, fut remplacé par l'âge du Fils, de même ce deuxième âge, l'âge de la soumission à l'Église, est en train d'être remplacé par un troisième, un âge de l'Esprit, caractérisé par l'amour, la joie et la liberté. Ainsi, l'Église, contrairement à l'enseignement d'Augustin, n'est pas le royaume de dieu sur terre, et les réalisations de l'Europe en croisade ne sont pas les signes des premiers jours mais ceux des derniers jours.

Joachim se risque même à prédire que trois ans et demi avant la fin du deuxième âge, l'Antéchrist, un monarque mercantile rapace (Joachim fait effectivement allusion à Frédéric II), détruira l'Église corrompue et qu'ensuite l'empereur sera lui aussi balayé par une humanité libérée.

Beaucoup de résistants sont convaincus qu'ils peuvent, par leurs efforts, se soustraire aux transformations qui envahissent l'Europe.

À leurs yeux, celles-ci ne peuvent que rendre misérables et mutiler les êtres humains.

La plus grande part de leur inspiration et de leur vision provient de l'étranger, mais ce n'est pas le simple contact avec les doctrines zoroastriennes, manichéennes et autres qui transforme les gens en résistants actifs et souvent militants.

Un individu intimement familier avec la rapacité quotidienne peut demeurer insensible aux critiques de cette rapacité. Il ou elle doit faire un choix, il ou elle doit se décider à se tourner contre les autorités et à se joindre au cercle des résistants. Une telle décision brise la vie entière d'une personne, et celle-ci doit être motivée par de très bonnes raisons. Les bonnes raisons sont exprimées dans le langage de l'époque, et non dans le langage d'une certaine époque future. Une révélation ou une visitation sont de très bonnes raisons. Cette révélation peut apparaître lors d'un rêve, lors d'une vision, ou lors de ce nous appellerons un effondrement mental complet. Avant cette expérience, tout était bruit et rien n'avait de sens. Après cette expérience, tout est clair. Maintenant, l'individu se demande pourquoi les autres sont si aveugles. Il peut s'impatier vis-à-vis des autres et les abandonner à leur cécité ou bien il peut décider de revenir vers les autres afin de les aider à voir.

Tout cela est très compréhensible, très humain, et cela a eu lieu dans les communautés humaines pendant longtemps. Mais de telles ruptures soudaines dans les vies individuelles sont aussi des ruptures dans l'existence léviathanique. Après de telles expériences, un individu abandonne la séquence des intervalles sans signification des temps léviathaniques et il retrouve certains rythmes des communautés à l'état de nature.

C'est la raison pour laquelle les Historiens du Léviathan feront peu de cas de ces expériences, qu'ils les calomnieront et essayeront de les exorciser. Le mépris et la dérision seront les armes favorites des érudits sérieux qui prétendront faire des exposés sans parti pris.

Norman Cohn, par exemple, s'écartera de sa voie habituelle pour parler des révélations des résistants du millénaire. Il n'a pas besoin

d'en dire plus. Ses lecteurs, tout aussi cuirassés que lui, partageront immédiatement son mépris à l'égard d'individus assez pathologiques pour être guidés par leurs rêves et leurs visions. L'érudit et ses lecteurs cuirassés considéreront comme allant de soi que seules les révélations des connaisseurs et des savants sont justes.

La dérision de Cohn atteindra les sommets du mépris de l'érudit quand il parlera d'individus qui se prennent pour des messies et qui sont convaincus que leurs initiatives peuvent aider à sauver l'humanité de la déshumanisation, de l'asservissement et de la ruine léviathaniques. Cohn n'a pas besoin de s'exclamer : quelle naïveté ! Que c'est criminel ! Que l'emprisonnement, la torture, la pendaison et la crémation sont bien méritées ! Ces exclamations viendront automatiquement aux lecteurs qui considèrent les autorités dûment constituées comme les seuls sauveurs possibles de l'humanité et le Léviathan comme le seul messie possible.

* * *

Cohn condamnera les résistants seulement en théorie, et trop tard pour nuire à quoi que ce soit, si ce n'est au souvenir que nous en avons. Ce sont l'Église et ses longs bras séculiers qui pratiqueront réellement l'arrestation, l'emprisonnement, la torture, la crémation et la mise à mort. Avec son expérience millénaire de mensonge, de déformation et de répression, l'Église n'est pas un bourreau novice. Le premier acte consiste à parrainer un certain Giovanni de Bernardone, surnommé Francesco, qui aurait été un résistant semblable à beaucoup d'autres s'il ne s'était pas laissé transformer en un instrument de l'Église.

Ce François a une vision, il abandonne sa vie antérieure ainsi que sa richesse, et il va parmi les pauvres et les dépossédés. À une époque où les terres deviennent propriété privée, où la rapacité est récompensée par la richesse et le pouvoir, cet homme prône la pauvreté, la solidarité et la générosité. À une époque où la terre et

tous ses êtres vivants deviennent des objets du saccage mercantile, il parle de la parenté des gens avec les animaux, la terre et le soleil. À tout moment antérieur au cours de son millénaire, l'Église aurait condamné François, l'adorateur de la nature, comme hérétique ou incroyant.

À l'époque des cathares et des humiliates, l'Église a recours à l'ancienne supercherie perse consistant à réprimer les zoroastriens en se vêtant du manteau d'Ahura-Mazdâ. Un pontife appelé avec perspicacité Innocent, le troisième du nom, convie l'adorateur de la nature à venir le voir et il lui donne son parrainage. François se permet d'être utilisé de la sorte parce qu'il est peut-être abusé par la pensée qu'il avait converti le pape.

Par cette récupération, l'Église prétend être tout ce que sont ses ennemis. Des individus enclins à résister sont attirés dans l'ordre franciscain, qui ressemble aux autres groupes de résistants et agit exactement comme eux.

Une fois dans cet ordre, la grande majorité des anciens partisans de la parenté universelle est transformée en une police de l'hérésie, tandis qu'une petite minorité est autorisée à continuer d'exhiber le manteau de son fondateur.

François ne prend conscience lui-même de ce stratagème qu'à la fin. Il meurt marqué par les stigmates d'un ancien résistant, en essayant ainsi de communiquer par son dernier acte que toute sa vie a été déformée et trahie de la même manière que la vie de son prédécesseur judéen.

Et, naturellement, l'Église, qui a déjà réduit, un millénaire auparavant, les stigmates de Jessé ou Jésus à l'état de décorations sur son manteau, ajoute sur-le-champ un autre jeu d'ornements écarlates sur ses habits. François est transformé en saint, et l'ordre franciscain en gourdin contre les résistants. Cette abominable récupération restera remarquable jusqu'à notre époque, où la métamorphose des partisans de la libération universelle en policiers et en geôliers sera si fréquente qu'elle ne semblera plus remarquable.

Déjà, du vivant de l'adorateur de la nature, le pape Innocent démontra combien il comprenait et appréciait François puisqu'il lança simultanément un ordre tout à fait différent, l'ordre dominicain. Le fondateur de cet ordre était une horloge humaine, ses recrues des classeurs de chair et de sang, son objectif d'imposer à la vie sociale la régularité d'un mouvement d'horlogerie. C'est l'ordre technologique, l'ordre de l'Inquisition. Ses membres abordent la nature avec des instruments de torture. Une foi correcte, comme un temps exact, c'est une affaire de réglage de certains ressorts ou de certaines roues.

Dès que cet appareil répressif est mis en place, appareil que les Franciscains servent en recrutant des résistants pour la guerre sainte contre les résistants, le pape proclame la croisade contre les albigeois. Si l'invasion par l'Occident de Constantinople la chrétienne et le démembrement de l'Empire byzantin sont comptés comme la quatrième croisade, alors la guerre sainte contre les incroyants intérieurs est la cinquième.

Les successeurs des Francs qui avaient dépeuplé la Saxe, basés à Paris, renouvellent ce qu'avaient réalisé leurs prédécesseurs, cette fois-ci contre la population franque de la Gaule méridionale. Louis VIII, souverain de Paris appelé le Lion, conduit les croisés chrétiens qui transforment le mot d'ordre du pape en une action sanglante. Tous les villages et les villes des albigeois sont détruits. Des montagnes du Sud jusqu'aux rivages de la Méditerranée, les manichéens parlant la langue franque et leurs sympathisants sont chassés comme des animaux. Une population entière est exterminée. Le Lion parisien exproprie ses victimes et il devient le roi d'un royaume à la dimension d'une nation.

Cette croisade contre les incroyants intérieurs, proclamée et exécutée par les autorités dûment constituées et non par les résistants, est le précurseur de la croisade nazie contre les juifs.

Cet appareil d'extermination des incroyants intérieurs et étrangers, cette Europe en croisade qui transforme la piété et la résistance elle-même en instruments des plus grossières expropriations sur

une grande échelle, c'est déjà l'Occident moderne. Tout ce qui viendra par la suite sera un supplément de la même hypocrisie qu'on appellera plus tard la Raison et la Science, et de la même cuirasse qu'on appellera plus tard la Technologie. Mais même le cynisme des marchands ultérieurs ne surpassera pas celui des commerçants qui monnayeront la ferveur pour la croisade en organisant une croisade des enfants, en transportant des jeunes gens pieusement assoiffés de sang au Levant pour les vendre aux trafiquants d'esclaves.

* * *

Les saints guerriers pillards qui exproprient les juifs, les musulmans et les chrétiens byzantins ont leur équivalent au nord dans l'ordre saint des chevaliers teutoniques. Étroitement liés aux commerçants qui dirigent les villes en plein développement de la Ligue hanséatique, ces nobles chevaliers et ces prêtres apprécient déjà les mondes nouvellement découverts en massacrant les indigènes et en y exploitant l'environnement. Ils ne soupçonnent pas encore l'existence d'un nouveau monde à la dimension d'un continent, situé à l'ouest de l'océan, bien que leurs contemporains, les Mongols, possèdent déjà une carte qui inclut le Vinland récemment visité par les marins vikings.

Le Vinland situé à l'ouest, qui sera l'Amérique pour nous, n'intéresse pas encore les chevaliers teutoniques. Les Mongols, eux, sont familiers avec toute l'étendue de l'Eurasie. Mais les chevaliers partagent avec les autres Européens un provincialisme qui considère que les limites de l'*oikoumenè*, le monde qui compte, sont à quelques jours de cheval de Rome.

Le Vinland est, de toute façon, très loin et par-delà beaucoup d'eau, et les Européens qui sont attirés par les terres et la richesse ont encore des « natifs » qui n'ont pas été conquis à l'est, que l'on peut tous atteindre par voie de terre. Ces « natifs », ce sont les Finnois turcophones, les Lituaniens et les Prussiens de langue balte, parmi de nombreux autres peuples.

Les Teutons ne savent rien des Incas et des Algonquins, mais ce sont déjà des conquistadors et des pionniers. Leur objectif est d'exterminer la population indigène, d'exproprier les récoltes, les champs et les logis, et de recoloniser le pays avec des catholiques germaniques domestiqués, destinés à être les agents ou les victimes des marchands de la Hanse. Là où ils réussissent, par exemple en Prusse, seul le nom des habitants baltes indigènes survit. Les gens et leur culture disparaissent. C'est de cette manière que les chevaliers, comme leurs successeurs, transforment les mondes nouveaux en ancien monde ou, comme Turner l'affirmera, ils éliminent la *wilderness*.

Cette façon d'accroître l'*oikoumenè* n'est pas nouvelle, mais si nous y regardons de plus près, nous pouvons voir un certain nombre d'éléments nouveaux. Les anciens Assyriens et Romains exterminaient et déportaient les populations qui leur étaient étrangères, mais le faisaient seulement à ceux qui résistaient au fait d'être rabaissés à l'état de tributaires et de recrues. L'extermination de Carthage se présente comme une exception. Les prédécesseurs immédiats des chevaliers teutoniques, les Francs de Charlemagne, ont massacré les Saxons pour le butin matériel des vainqueurs et le salut spirituel des victimes, mais la cohérence léviathanique de l'appareil militaire franc était moins durable et solide que celle de l'appareil de Rome et même que celle de l'appareil de l'Assyrie, et une ligue rudimentaire du type morave a pu les tenir en échec.

L'ordre teutonique est, sous beaucoup d'aspects, similaire à l'armée franque antérieure, mais ces ressemblances sont trompeuses. Cette armée récente ne peut pas être tenue aux abois aussi facilement que l'armée ancienne. C'est ainsi car les Teutons sont reliés à un réseau de villes commerçantes. Ce lien donne aux militaristes teutons une continuité et une cohérence dont leurs prédécesseurs francs ont manqué. Les Teutons perdent des batailles, mais la guerre continue, et elle continuera jusqu'à ce que le désert soit réduit à des formes susceptibles d'utilisation commerciale par les marchands hanséatiques.

Si les anciens Phéniciens avaient agi de concert avec les militaristes assyriens, ils auraient été, à cet égard également, des prédécesseurs des cités alliées, fondées par les Phéniciens du Nord, les Vikings. La pieuvre phénicienne traita en effet le ver assyrien comme un objet de pillage, un vaste marché pour les marchandises phéniciennes. Mais les deux entités n'agirent pas de concert. Elles furent en réalité des ennemis mortels. Dès que le navire phénicien fut touché par la griffe assyrienne, il chavira.

Les villes hanséatiques, à l'instar de Venise, de Gênes, de Barcelone et d'autres villes du sud, accomplissent un exploit auquel les anciens Phéniciens n'ont pu parvenir.

Les bourgeois d'Europe utilisent effectivement les anneaux de ver anachroniques abandonnés partout en Europe par le Léviathan franc (pour ainsi dire) avorté.

En ravitaillant les machines militaires pour les croisades contre les musulmans, les albigeois, les Baltes et les Slaves, les bourgeois considèrent les anneaux de ver comme des marchés, et ils les pillent de fond en comble. Malgré tout, les chevaliers rendent la faveur en procurant aux marchands de nouvelles sources de matériaux commercialisables et en exterminant les obstacles humains à cette exploitation commerciale.

La mariée bourgeoise sait que ce mariage est très heureux, en réalité extrêmement profitable, pour ses frères commerçants.

Le mari noble ne sait pas que cet arrangement est presque aussi mortel pour ses pairs en croisade que pour leurs victimes.

Les bourgeois essorent complètement la noblesse. Ils s'approprient toute la richesse extorquée aux serfs par les droits seigneuriaux, ainsi que les logis, les terres et finalement même les noms des nobles seigneurs. Les bourgeois réalisent tout cela au moyen de l'échange commercial. Les seigneurs ne savent pas qu'ils sont en train de creuser leurs propres tombes. Les causes de leur appauvrissement soudain et rapide leur sont invisibles parce que leur code de

l'honneur martial les rend stupides et parce que le mariage est scellé par un bon prêtre de l'Église catholique romaine.

Les enfants de ce mariage sont tous de bons chrétiens, et chacun d'eux accroît l'autorité de Pierre sur un *oikoumenè* de plus en plus grand, le premier grâce à sa lance, le deuxième grâce à ses marchandises et le troisième grâce à ses paroles ; le premier comme chevalier, le second comme bourgeois et le troisième comme prêtre. La perte de l'un est le gain de l'autre et les clefs du ciel restent dans la famille. Les bourgeois sont très heureux de cet arrangement et ils font tout ce qu'ils peuvent pour le prolonger. Ils essaieront encore de reproduire ce même arrangement lorsque leurs partenaires menant croisade disparaîtront. Quand les machines militaires aristocratiques cesseront d'être des pourvoyeurs efficaces, les bourgeois devront lancer les leurs. Cet événement sera nommé de manière pompeuse et exagérée mais impropre une « révolution bourgeoise ». À l'occasion, et uniquement en dernière nécessité, les bourgeois se constitueront en milices, mais de telles obligations gênent les affaires et les bourgeois y répugneront. Les bourgeois se soustrairont à ces obligations en réhabilitant l'organisation disparue qui conduisait les croisades. Ils instaureront et paieront des états-majors qui seront à la tête de bandes de tueurs professionnels fortement armés, et ils considéreront leur propre organisation militaire exactement comme ils ont considéré l'organisation qui menait les croisades, c'est-à-dire comme un vaste marché duquel ils tireront des profits exceptionnels en lui fournissant la totalité de ce dont elle a besoin, et plus encore.

* * *

Comme d'autres mariages scellés par des prêtres, le mariage de la chevalerie franque, rurale et sénile, avec la jeune bourgeoisie urbaine inspirée par les musulmans est criblé de conflits.

Bien que les bourgeois soient intensément heureux de cet arrangement, leur bonheur se concentre sur leur bourse et il n'est pas vraiment vécu comme une émotion vivante. La réalité c'est que,

comme à l'époque des Assyriens et des Phéniciens, les anneaux vermiformes essayent effectivement d'avalier les tentacules mobiles, en dépit du fait que tous font partie d'une seule famille catholique. Les bourgeois, qui sont sans cesse à l'affût de champions qui les mettront à l'abri des mâchoires d'un ver, se trouvent fréquemment enfermés dans le ver de leur champion.

Ce conflit perdurera jusqu'à nos jours, longtemps après que les chevaliers et les prêtres guerriers aient disparu. Les bourgeois seront avalés par les institutions militaires que les bourgeois eux-mêmes instaurent et entretiennent, parce que certains des hommes forts excessivement armés ne comprendront pas encore les règles du jeu. Le conflit devient bizarre et compliqué lorsque des tentacules se métamorphosent en anneaux de ver et vice versa. Une description même sommaire de toutes ces métamorphoses remplirait une bibliothèque. L'Angleterre normande, par exemple, expulse les marchands juifs et devient un formidable tentacule marchand de la Ligue hanséatique dans ses relations avec la Gaule et l'Italie, mais elle prend la forme d'un ver militariste dans ses relations avec les Gallois, les Écossais et les Irlandais. Le Saint-Siège se situe à l'autre extrême, puisqu'il se voit comme un ver et aspire à être le ver unique, l'empire embrassant tout, mais qu'il se conduit exactement comme une pieuvre marchande rapace dans ses pratiques séculières quotidiennes.

Jusqu'à ce point, on pouvait distinguer le Léviathan en forme de ver de celui en forme de pieuvre, bien que cela ait déjà commencé à se brouiller dans le monde islamique. En Occident, les deux formes de Léviathan se mettent à s'interpénétrer si intimement qu'il devient impossible de caractériser le Léviathan occidental comme l'une ou l'autre bête. La bête de l'Occident est quelque chose que le monde n'a jamais vu auparavant.

J'ai montré que l'Occident qui émerge n'est pas un « enfant », une excroissance, de l'Empire romain franc, mais il ressemble effectivement à cette entité dans le fait qu'il est un composé d'éléments antérieurement incompatibles et réciproquement étrangers. Le

composé antérieur n'est jamais devenu une machine cohérente, en état de marche. C'est précisément ce que l'Occident en croisade devient.

Le rêve romain du pape consistant à réhabiliter la bête défunte s'est en définitive réalisé, mais la bête a une forme que le pape ne peut pas reconnaître, et qui échappe à son autorité. Même les restes de l'Empire catholique ne sont plus ce que le pape aurait voulu qu'ils soient.

Les vestiges les plus importants de cette entité sont constitués par un royaume français et un Saint Empire romain.

Le royaume français a plus d'affinités avec un État-nation de type morave qu'avec son prédécesseur impérial. Son souverain, un roi des Parisiens jusqu'à ce que la croisade albigeoise et l'expropriation des victimes manichéennes qui s'ensuivit l'aient élevé au rang d'un roi de France, est un homme fort qui règne sur un territoire limité, habité par des gens qui parlent en grande partie la même langue. Ce royaume n'est pas un empire, et il est clairement non catholique, c'est-à-dire universel et embrassant tout. En effet, la monarchie française a si peu besoin de Rome et de son vicaire qu'elle essaye de rabaisser l'Éclésià œcuménique au niveau d'une police spirituelle française. Le roi Philippe IV installe en effet un pape à lui au cœur de la Provence autrefois albigeoise, en réduisant ainsi le catholicisme à un département national d'idéologie et de propagande, et en anticipant la future Réforme de huit ou neuf générations.

L'anneau de ver qui finit par être appelé royaume de France est une partie d'une entité plus grande, mais cette entité n'est ni franque, ni romaine, ni catholique. L'ironie qui fait que le chevalier croisé se soit transformé en vendeur de marchandises islamiques se répète en France, lorsque le premier des pairs nobles à cheval devient un champion des bourgeois en train de secréter un réseau marchand sous forme de foires partout en Gaule. Les tentacules bourgeois soutiennent et maintiennent le ver royal comme un bouclier et un gourdin à l'encontre de la soi-disant aristocratie, à savoir les anneaux de ver plus petits laissés en Gaule par l'entité franque décomposée.

Par cette alliance, la bourgeoisie insère la monarchie française dans un réseau qui s'étend du Levant jusqu'en Islande, et elle décore son palais royal de tissus et de métaux qui proviennent d'aussi loin que la Chine et le Sénégal. Cette insertion du souverain dans l'empire des échanges commerciaux rend le premier des Français aussi dépendant que le dernier d'entre eux des coûts de production, des prix et des crises commerciales cycliques.

Les saints empereurs romains gardent plus d'affinités avec leurs prédécesseurs francs que les monarques français, mais même ces anachronismes se retournent contre la mainmise de celui qui les sacre. L'institution impériale, stabilisée par la dynastie des Hohenstaufen et ensuite pérennisée par la dynastie des Habsbourg, n'est pas vraiment la continuation de l'Empire (tel qu'il était) de Charlemagne, mais celle de l'Empire d'Othon, le gourdin de la frontière de la sainte Rome contre les communautés de Slaves.

Malgré leur ferveur pour la croisade, les empereurs ne sont pas des instruments ou des prolongements du Pierre de Rome. Ils traitent le Saint-Siège aussi peu généreusement que le roi français. Depuis que le pape a recruté des Normands et des musulmans pour faire la guerre à l'empereur, le pape et l'empereur ont été plus souvent des ennemis mortels que des alliés, et depuis Barberousse, les empereurs ont essayé de réduire les ecclésiastiques au niveau de surveillants spirituels des terres impériales. Mais les saints empereurs ont besoin de la relation avec le vicaire du Christ, étant donné que c'est elle seule qui les fait saints et empereurs ; car dans la réalité terrestre ils ne sont même pas des rois.

Si la monarchie française est déjà un État-nation, l'Empire des Habsbourg est une opération de propriété immobilière. Il existe pour acquérir, occuper et affermer des terres. Comme la Lotharingie de Lothaire, l'Empire de Rodolphe ou celui d'Albert auraient pu aussi bien s'appeler la Rodolphanie ou l'Albertingie, puisqu'il ne s'agit pas d'un lieu spécifique ayant des frontières définies ; c'est une liste changeante des possessions de Rodolphe Habsbourg ou de celles de son fils.

Soutenu par une organisation militaire composée des vassaux de l'empereur qui possèdent des serfs et qui prennent leur part de butin, l'Empire continue d'être saint parce qu'il continue d'être le gourdin du christianisme à l'encontre des peuples slaves, baltes et turcs, de la frontière du nord-est. Après l'extermination des communautés baltes, l'Empire s'en prend aux États-nations slaves, en transformant la Moravie et la Bohême en propriétés impériales. Des mariages opportunistes et des lois de succession s'ajoutent à la guerre comme instruments d'acquisition de terres.

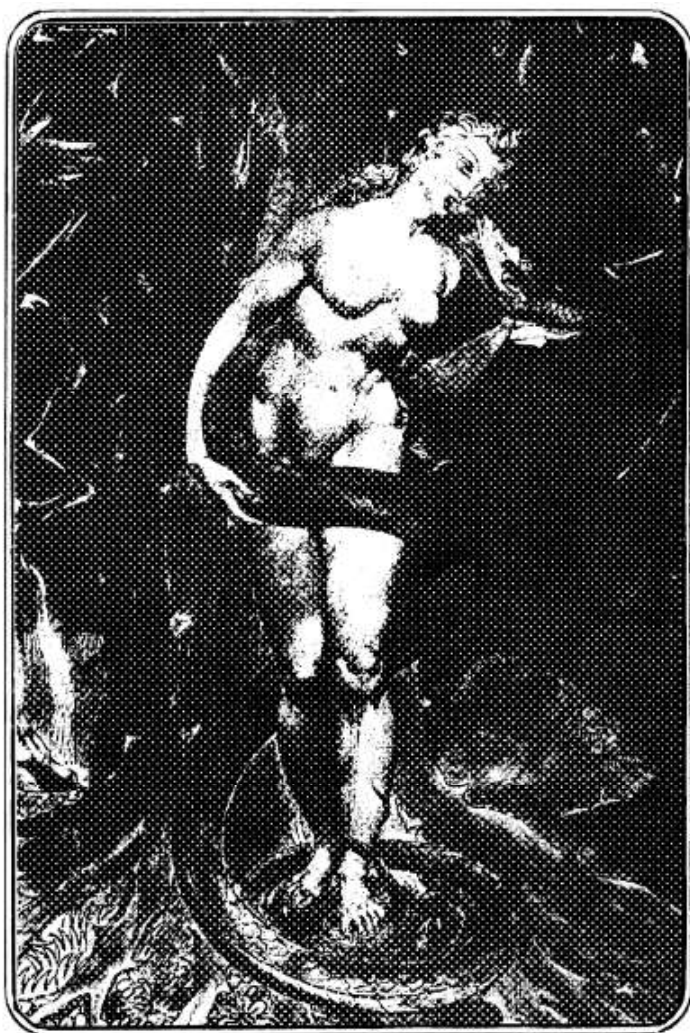
Le but de toutes ces saisies, confiscations et expropriations est éminemment chrétien et aussi saint que l'Empire lui-même. Le but est d'obtenir la domination sur les poissons, sur les oiseaux, et sur tous les animaux qui rampent sur la terre dont on s'est emparé.

La démocratisation, qui accompagne les opérations d'accaparement des richesses par les bourgeois qui ne pensent qu'à cela, fait descendre le grand dessein de l'empereur vers chaque Européen. Nous avons déjà vu que les actifs liquides des bourgeois sont échangeables contre des domaines, appelés propriété privée, là même où les pieux bourgeois dominent sur tout ce qui rampe.

Les Européens illustrent cette glorieuse possibilité par l'adage : « Chacun est empereur dans sa propre maison ». Cette « maison » peut être n'importe quoi, depuis la hutte du serf jusqu'au domaine à la dimension d'une nation, et même des serfs, qui ont l'espoir de devenir des apprentis des bourgeois urbains, commencent à rêver de mettre le commandement de dieu en pratique.

Les Européens convertis, en particulier ceux qui ont été asservis, ont eu des générations d'entraînement dans la domination de leur moi pécheur. Ils ont enchaîné leurs émotions, leurs désirs, leurs impulsions, et tout ce qui vivait en eux. Beaucoup d'entre eux, des successeurs des albigeois et d'autres résistants qui se sont cachés des inquisiteurs ou ont prétendu faire acte de conformité, essaient de reconquérir leur humanité perdue ; j'en dirai plus sur eux ultérieurement. Mais beaucoup d'autres, peut-être la majorité, sont domestiqués, sérieusement mutilés et lourdement cuirassés.

L'Européen cuirassé désire ardemment réprimer les autres pécheurs comme il s'est réprimé lui-même. La domination sur tout ce qui bouge sur un morceau de propriété foncière est ce qui fait d'une personne un chrétien qui se respecte lui-même, et un bon chrétien est désormais, et par définition, un mangeur de monde.



— Chapitre 18 —

Mangeur de monde — avaleur de mondes et destructeur de la Biosphère — est déjà un nom juste, fonctionnellement descriptif, pour le Léviathan occidental à l'époque où il s'engage dans les croisades contre les infidèles. Un tel nom restera inacceptable pour les Occidentaux tant que le pasteur post-ecclésiastique Hobbes et ses contemporains Bacon et Descartes ne prendront pas en main la tâche de faire connaître les pouvoirs de leur bête.

À l'époque des croisades, un autre Bacon jette déjà des regards cupides sur la Biosphère, mais le caractère mortifère de la bête occidentale n'est pas encore visible aussi bien pour ceux qui étaient à l'intérieur de ses entrailles que pour ceux qui en étaient à l'extérieur. L'Église universelle embrassant tout, c'est-à-dire catholique, a porté le projet d'une domination totale durant un millénaire. Mais même les hommes d'Église n'ont pas réussi à voir que leur rêve s'est en définitive réalisé parce qu'il ne s'est pas réalisé selon leurs termes. Les ecclésiastiques se sont habitués à renvoyer leur domination dans l'au-delà, et, dans l'ici et maintenant, ils se jettent à corps perdu dans la course au butin. C'est à cause de cette myopie avide qu'ils échouent à hisser leur organisation au gouvernail, à la tête de la nouvelle bête, et au cours du temps ils prennent conscience de leur inadvertance, ils se rendent compte qu'ils ont déjà raté leur chance. Vus de l'extérieur, les Occidentaux menant croisade ne ressemblent pas aux griffes et aux tentacules d'un nouveau Léviathan, mais plutôt à des envahisseurs barbares qui prennent d'assaut les murs de la Civilisation. Pour les Byzantins et les musulmans, les Occidentaux sont toujours des Francs, et les Francs mortifères ne sont pas les seuls barbares qui sont à leurs portes. Byzance elle-même est simultanément maltraitée par les saints guerriers francs venant de l'ouest et

par les saints guerriers turcs ottomans venant de l'est, tandis que l'islam est tourmenté par les mêmes catholiques venant de l'ouest et maltraité par les beaucoup plus redoutables chamanistes venant du nord-est, les Mongols.

Les Occidentaux sont des Francs pour les Ottomans et aussi pour les Mongols, et, bien que les Turcs ne fassent pas cause commune avec leurs confrères démolisseurs de Léviathans, les Mongols considèrent effectivement les Occidentaux comme des alliés, du moins des alliés potentiels.

Le khan Koubilaï fait bon accueil aux émissaires catholiques italiens à la cour mongole. Ceux-ci accompagnent les chamanistes qui envahissent le Léviathan extrême-oriental et démolissent la dynastie Song. Les catholiques occidentaux ne sont pas seulement des spectateurs de la transformation des valeurs chinoises mais ils y participent. Les catholiques font partie d'une administration qui éleva d'anciens barbares au rang de chefs tandis qu'ils rabaissaient les Chinois Song à l'état de barbares sans droits.

Le célèbre Marco Polo est l'un de ces Occidentaux qui revient pour en faire le récit. D'autres restent en Chine : il y a parmi eux des envoyés du pape qui se vouent à la sainte tâche de convertir au christianisme catholique ceux des Chinois qui sont déjà des chrétiens nestoriens.

Les Eurasiens de l'Extrême-Occident et de l'Extrême-Orient se remémorent mutuellement leur existence. Les Occidentaux savent désormais qu'un Léviathan éblouissant s'étend à l'est, tandis que les Orientaux n'ont aucune raison de modifier leur opinion selon laquelle la barbarie est fonction de la distance à la muraille de Chine. Les chamanistes et les chrétiens qui restent en Chine sont en fin de compte absorbés par le plus ancien Léviathan continu en vie, et ils apprennent eux aussi à penser que le soleil se couche chez les barbares.

Les Occidentaux laissent des cicatrices en Chine, mais pas grand-chose d'autre, tandis que de nombreux plats de la cuisine

chinoise, ainsi que l'imprimerie et les explosifs, sont transportés vers l'ouest à travers l'éphémère empire mondial des Mongols.

Les contemporains occidentaux de Marco Polo, de Koubilaï Khan et d'un obscur émir turc connu sous le nom d'Othman ou d'Osman s'enferment dans leur propre Léviathan. Ce Léviathan occidental englobera finalement toute la Biosphère, et il transformera la Terre-Mère en un archipel de camps de travail remplis d'esclaves, de zeks, d'ensis, de lugals et de scribes. Mais aucun des contemporains du grand voyageur italien ne peut encore reconnaître la puissance léviathanique de l'Occident, et surtout pas ses contemporains catholiques.

Les Occidentaux sont en train de terminer leur apprentissage auprès de leurs maîtres vikings et musulmans, mais ils ne sont pas encore réellement autonomes. Ils perdent leur identité, ils cessent d'être ce qu'ils étaient et ils deviennent ce qu'étaient leurs ennemis. Ils n'inventent, ne découvrent et ne développent rien de nouveau. Tout leur vient de leurs instructeurs.

Le seul élément qui peut être désigné comme le propre des Occidentaux, c'est leur habitude de mentir sur ce qu'ils accomplissent. Ils font cela mieux que toute autre chose. Ils y ont été entraînés par des légions de vicaires du Christ. À leurs propres yeux, les Occidentaux ne s'approprient pas les profits et les places des infidèles islamiques ; ils sauvent des âmes, les leurs mais aussi celles de leurs victimes. Une oligarchie de détenteurs de capital liquide est déjà à la tête du Léviathan occidental, mais à leurs propres yeux, ces oligarques ainsi que leurs clients se rapprochent ainsi du ciel, du royaume de dieu, de l'Éden, de la communauté à l'état de nature qui est tout sauf oubliée.

Pendant un millénaire, les Occidentaux ont vu un Empire romain là où il n'y en avait pas. Maintenant qu'ils sont enfin léviathanisés — mais selon les méthodes des infidèles, qu'ils ont cependant adoptées de manière inavouable — les Occidentaux ne voient pas de Léviathan là où il y en a un. C'est cette façon de nier ce qu'ils sont

qui fera sans cesse sortir les Occidentaux d'eux-mêmes pour courir frénétiquement jusqu'aux coins les plus éloignés de la terre.

Les Européens occidentaux ne sont pas les premiers êtres humains léviathanisés à se penser comme ils ne sont plus ou comme ils n'ont jamais été. Nous avons vu que les premiers êtres humains léviathanisés, les habitants d'Ur, furent des pionniers en cette matière comme en beaucoup d'autres domaines. Les Sumériens ont transformé leur ancien monde en une *wilderness*, mais ils ont pris le soin de transporter des parties de ce monde disloqué dans le jardin de leur temple. Dans ce jardin, ils pouvaient penser qu'ils n'avaient jamais quitté l'état de nature, ou du moins qu'ils ne s'en étaient pas trop éloignés. Ils étaient aussi proches de leur communauté oubliée que la mort l'est de la vie.

Les Européens occidentaux savent qu'ils ont quitté l'état de nature, mais ils ne veulent pas encore savoir qu'ils sont entrés dans les entrailles du Léviathan. Des êtres humains qui s'affirmeront, sans en être aucunement ébranlés, comme des anneaux d'un ver artificiel, comme des ressorts et des roues, n'apparaîtront pas en Occident avant plusieurs générations, quand des contemporains du scribe anglais Hobbes institueront le culte du Léviathan lui-même, brut et sans ornements.

Bien que l'Église, avec son engagement romain et sa déité maximisante, porte déjà en elle plus qu'une simple graine du culte du Léviathan, les adorateurs ultérieurs du ver devront rompre avec l'Église pour instituer leur innovation. Et cela parce que l'Église ne peut pas se débarrasser du bagage qui lui vient du culte de crise anti-romain.

L'Église de Rome, à l'instar du temple d'Ur, conserve des vestiges d'une époque oubliée et d'un lieu disparu. Ce sont ces vestiges qui donnent à l'Église l'aura d'être autre chose que ce qu'elle est. Ces vestiges, pour l'Église comme pour le temple primitif, sont des vestiges de l'ancienne communauté humaine à l'état de nature. Les Sumériens considéraient cette communauté temporellement, comme un âge d'or. Les chrétiens la considèrent spatialement,

comme un lieu appelé l'Éden. Le temple sumérien donnait à ses pensionnaires l'illusion qu'ils étaient encore dans cette communauté-là, ou du moins dans un de ses fac-similés moribonds. L'Église catholique donne à certains de ses hôtes la même illusion, mais elle fait en sorte que même ceux-ci se sentent coupables d'être là où ils pensent être, et elle laisse tous les autres en suspension dans une sorte d'impasse qu'elle appelle les limbes.

* * *

L'Église provoque chez ses croyants — ses ouailles, comme elle les appelle — un état que nos contemporains nommeront la schizophrénie. Raison en est que l'Église a trouvé son origine chez des résistants qui avaient pour objectif de participer au renversement du Léviathan dominant et qu'ils s'attendaient à ce que le royaume des cieux succède à la chute de la bête. Comme beaucoup d'autres monstres, l'Église a réduit les résistants originels à l'état de peintures et de statues qui décorent ses colonnes, ses murs et ses vitraux, tandis qu'elle considère comme des hérétiques tous les résistants vivants qui ont des engagements et attentes similaires.

L'Église accomplit cette prouesse grâce à sa doctrine du péché originel. Cette doctrine se fonde sur un récit du premier livre de l'Ancien Testament par des scribes misogynes de l'ancien royaume de Juda soutenu par les Perses. Cette histoire originelle est une polémique naïve contre la déesse primale, la Terre-Mère, et implicitement contre toutes les femmes.

Selon cette histoire, la femme, Ève, n'est pas la mère. C'est l'homme, Adam, qui est la mère. C'est lui qui donne naissance à la femme, avec l'aide du père des pères, lequel joue le rôle de sage-femme. Le fait que ce soit la femme qui donne par la suite réellement naissance aux êtres humains vivants est minimisé. Ce qui est exploité, c'est son inconstance à l'égard du père et sa liaison illicite avec un serpent. En consommant sa liaison, elle gâche l'harmonie masculine supposée

par le polémiste et elle irrite le père des pères au point qu'il chasse toute la famille de l'Éden.

Les anciens Hébreux et leurs successeurs ont utilisé cette histoire comme ses auteurs voulaient qu'elle le soit : pour insulter et dénigrer les femmes. Les juifs n'ont pas tiré une doctrine du péché originel de cette histoire. Au contraire, ils deviennent la prunelle de l'œil de Dieu, le peuple élu, et même le fléau de la déité contre les Édomites, les Moabites et autres.

Les chrétiens, en commençant par le pseudo-apôtre Saül ou Paul, font de cette histoire un usage complètement différent. Ils utilisent cette histoire pour justifier leur trahison du mouvement de résistance originel. De même qu'Adam et Ève avaient trahi l'Éden en commettant le péché originel consistant à manger le fruit de l'arbre de la connaissance, de même les chrétiens trahissent les conceptions de leurs fondateurs, opposants intraitables au Léviathan, en se précipitant dans des aventures léviathaniques opportunistes.

En considérant arbitrairement la première trahison comme la cause de toutes les trahisons ultérieures, les chrétiens effacent leur faute pour tous leurs mensonges et leurs crimes opportunistes. Toute la faute en revient à Ève, la pécheresse originelle. En mangeant le fruit, elle entraîne la chute de tous ses descendants.

Jusqu'à ce point, cette histoire est encore un mythe, l'un parmi les nombreux mythes des origines. Mais ici, l'Église transforme ce mythe des origines en un gourdin, en un instrument de chantage. De même que la boue des ecclésiastiques pourrait être lavée et être attribuée à Ève, de même les péchés de tous les déchus peuvent être expiés et être attribués à Satan. Les humains déchus, les pécheurs, peuvent être nettoyés, ils peuvent être sauvés. Jésus et ses apôtres sont descendus sur terre pour sauver les déchus. Le pape est le vicaire du Sauveur et son seul apôtre vivant. L'Église est la porte du paradis. Pour être sauvé, un pécheur n'a besoin que de servir l'Église fidèlement, de donner des dîmes à discrétion, de payer des pots-de-vin pour la rémission de ses plus grands péchés, et de léguer toutes ses propriétés à l'Église.

Ceux qui consacrent leurs vies mêmes à servir l'Église, tels que les moines et les nonnes, sont récompensés par des édens terrestres appelés monastères et couvents, des répliques clôturées et sans vie de l'état de nature, des versions chrétiennes des jardins du temple sumériens. Ces élus retrouvent même certaines façons de faire de la communauté de parents perdue en partageant toutes les choses qu'ils ont en commun et en se considérant comme des frères et des sœurs.

Mais ceux qui sont consciencieux parmi ces élus vouent beaucoup de leurs jours et de leurs nuits édéniques à des méditations coupables sur leur grâce imméritée, puisque, en tant que descendants d'Ève, ils sont des pécheurs au même titre que le plus grand empereur ou le plus petit voleur. La culpabilité les incite à servir l'Église avec encore plus de dévouement.

Comme les non-élus, ils ne peuvent se tenir ni allongés, ni debout, ni assis. Dans le monde chrétien, ils doivent bouger continuellement, et s'ils courent assez vite, ils peuvent atteindre le paradis, mais seulement dans une vie future, dans une après-vie.

Cette après-vie est un cordon ombilical, quelque chose comme une après-naissance mais de loin beaucoup plus important. Dans la pensée chrétienne, la mort est la véritable naissance, et la décomposition après la mort est la vie qui importe. Le cordon ombilical, c'est ce que l'Église fournit, ou plutôt, c'est ce que l'Église est, c'est-à-dire la porte. En offrant ou en refusant ce cordon ombilical, l'Église manipule l'une après l'autre les générations des Eurasiens occidentaux.

La doctrine du péché originel est la clef du pouvoir de l'Église. C'est pourquoi l'Église ne peut pas se débarrasser des composants qui entrent dans la fabrication de cette doctrine. La chute de l'Éden est le composant central de la doctrine, et c'est ainsi que l'Église est elle-même le véhicule qui transmet le souvenir d'un Éden à des êtres humains qui n'ont jamais été hors des entrailles du Léviathan.

L'Église déploie une vaste police de la pensée connue sous le nom d'Inquisition, et a recours à des chasses aux sorcières et à l'hérésie afin de liquider les implications et les conclusions divergentes.

Mais l'Église échoue à réprimer les informations qu'elle ne peut s'empêcher de véhiculer.

Les causes de cet échec sont probablement nombreuses, mais certaines sont évidentes.

Premièrement, la pratique quotidienne du pape, des prêtres, des moines et des nonnes ne fait pas honneur aux règles que l'Église présente aux laïques, et les gens qui pensent que l'Église est une putain et les ecclésiastiques des maquereaux ne sont pas prêts à se laisser intimider par la police de la piété jusqu'à renoncer à leurs propres conclusions.

Deuxièmement, des successeurs dissimulés des albigeois continuent de diffuser un message bogomile parmi les bons chrétiens, et ce message manichéen agit comme un acide puissant sur la doctrine du péché originel, et par conséquent sur toute la machinerie répressive de l'Église.

Le résultat en est qu'un mouvement de résistance généralisé, aussi enragé et aussi engagé que le culte de crise anti-romain et plus étendu que le mouvement albigeois localisé géographiquement, se retourne contre le Léviathan occidental nouvellement lancé avec le langage de l'Église.

Les résistants ultérieurs, qui seront séculiers et fondamentalement plus dociles, même ceux d'entre eux qui ne sont pas des adorateurs du progrès, rejeteront ce mouvement post-albigeois parce que les résistants qui se retournent contre le Léviathan occidental et son Église expriment un intérêt encore plus grand pour le salut et le royaume de dieu que ceux qui les répriment. Nous devons nous rappeler que les résistants s'expriment dans le langage de leur temps et de leur lieu. De plus, les termes employés par les post-albigeois ne sont pas des termes catholiques conservateurs auxquels les résistants donnent un sens radical. Au contraire, ces termes étaient initialement des expressions radicales auxquelles l'Église a donné un

sens répressif, de sorte que nous pouvons dire que les résistants se réapproprient leur propre langage.

* * *

Les résistants anti-catholiques, ou plus exactement anti-chrétiens, deviennent aussi nombreux que les bourgeois dans cette Europe occidentale qui se léviathanise précipitamment. Les résistants, chose caractéristique qui n'est plus de notre siècle, portent tous leurs coups à l'ancien pouvoir central, l'Église ; ils ne savent pas encore que certains bourgeois ont déjà supplanté le pape à la tête d'une bête nouvellement constituée.

De nombreux bourgeois, ceux qui ont beaucoup à perdre, reconnaissent déjà les résistants comme une menace dirigée contre tout pouvoir léviathanique, et non pas seulement contre celui de l'Église. Ces bourgeois s'empressent de faire cause commune avec les prêtres et les chevaliers contre les résistants. Et ils font mieux. Exactement comme l'Église lança un ordre franciscain afin de canaliser les résistants potentiels vers un cul-de-sac, les bourgeois lancent des mouvements qui leur sont propres afin de diriger d'autres radicaux potentiels vers de semblables culs-de-sac.

Les ecclésiastiques, c'est-à-dire les principaux rédacteurs de documents, qui sont attaqués et par conséquent hystériques, ajoutent à la confusion en désignant comme hérétiques tous les non conformistes, qu'ils soient des zeks ou des bourgeois, qu'ils soient des manichéens ou des chrétiens, qu'ils soient des radicaux ou des récupérateurs.

Et chez les radicaux, comme chez les autres Occidentaux, chacun se considère comme étant un autre et est considéré comme étant un autre encore.

Les communautés albigeoises de la France méridionale ont été exterminées par les armées des croisés. Mais des cathares individuels réussissent à s'échapper de la Provence et à transporter leur bogomilisme partout en Europe. Apparemment moins sectaires que

beaucoup d'autres radicaux antérieurs ou postérieurs, les cathares manichéens contractent des amitiés, et finalement fusionnent, avec les humiliates, les vaudois, les joachimites, les Frères du Libre Esprit et d'autres, avec lesquels ils partagent la caractéristique d'être pourchassés par l'Inquisition. Ils ne fusionnent pas avec les franciscains, parce qu'ils reconnaissent en ces pseudo-résistants quelque chose de similaire à la police inquisitoriale dominicaine.

Les radicaux portent leurs informations partout en Europe occidentale. Des documents racontent les persécutions, les crémations et les pendaisons d'hérétiques sur la plupart des routes entre l'Italie et la Scandinavie, entre l'Angleterre et la Hongrie.

Les « Pauvres de Lyon », par exemple, font tout le chemin jusqu'en Bohême-Moravie après que quatre-vingts de leurs compagnons sont brûlés en France par les bourreaux de la police inquisitoriale. Ils seront connus plus tard sous le nom de vaudois, d'après celui de Pierre Valdo, l'un de ces Pauvres qui trouve refuge en Moravie où il mourra.

Les femmes jouent un rôle important chez les radicaux. Marguerite Porète et Jeanne Dabenton, toutes deux capturées par l'Inquisition et brûlées, sont parmi les plus connues.

Évitant les tribunes et les estrades officielles dominées par les mâles, ces femmes à l'esprit indépendant voyagent de ville en ville, habituellement seules ou avec un compagnon, et elles répandent des nouvelles qui sapent les hiérarchies répressives des prêtres et des chevaliers. La plupart d'entre elles sont des visionnaires et des militantes ; certaines d'entre elles sont des théoriciennes et des écrivains. Leurs contemporains les appellent les béguines. Leurs compagnons sont appelés les bégards.

Ces radicaux nomades trouvent à se loger dans toutes les villes, dans les maisons des sympathisants. Dans les plus grandes villes et cités, les béguines et les bégards sont trop nombreux pour être hébergés dans des maisons privées et ils le sont dans des foyers qui ont des noms comme la « Société des Pauvres » ou la « Maison de la Pauvreté Volontaire ». Les noms mêmes de ces pensions annoncent bien que

ces hommes et ces femmes ne sont pas en accord avec leur époque. Dans ces lieux de rassemblement, ils partagent des informations sur leurs amis communs, sur la police anti-hérésie, et sur les grandes et petites insurrections contre les pouvoirs dominants.

Ce réseau informel constitué d'amitiés et de pensions fait que les radicaux nomades sont mieux informés que les fonctionnaires des rois et des évêques qui sont censés recueillir les informations. Mais les radicaux ne partagent pas leurs informations avec ces fonctionnaires, pas même avec les Frères de la Vie Commune, un autre ordre de type franciscain lancé par l'Église, celui-ci pour piéger les bégards potentiels.

On donnera à ces nombreux radicaux vagabonds toutes sortes de noms, depuis celui d'hérétiques chrétiens jusqu'à celui d'apôtres modernes. Certains diront que ces radicaux sont des précurseurs des protestants, d'autres qu'ils sont de lointains successeurs des chrétiens primitifs.

Ces catégories dissimulent plus qu'elles ne révèlent : elles rabaissent, et parfois ridiculisent et calomnient les radicaux. Lorsque des hommes d'affaires écrivent à propos de gens qui se vouent à la pauvreté apostolique, ils s'attendent à ce que leurs lecteurs sourient avec condescendance. Les catégories sont destinées en général à donner une explication rassurante du phénomène radical.

Les radicaux sont nombreux, beaucoup ont une grande imagination, leur inspiration provient de lieux et de temps éloignés, et ils se stimulent mutuellement pour repenser leurs engagements et pour se remettre en route. Ils sont aussi variés que les êtres humains peuvent l'être. Ils partagent cependant certains grands engagements, et ce sont ces engagements qui en font les bêtes noires des autorités ecclésiastiques et laïques.

Les radicaux sont explicitement engagés en faveur de la liberté et de la communauté. Les noms mêmes qu'ils donnent à leurs regroupements informels, des noms comme les Frères du Libre Esprit, annoncent bien ces deux engagements.

Il est fallacieux de les appeler des chrétiens apostoliques ou hérétiques. Les apôtres, après tout, étaient des juifs dont les récits devinrent les évangiles de l'Église chrétienne. Si le christianisme est la religion instituée dans l'Empire romain à l'aide des évangiles apostoliques, de l'Ancien Testament et des formes impériales d'organisation, alors des gens comme Marguerite Porète ou les Frères du Libre Esprit ne sont pas du tout des chrétiens, puisque cette religion est précisément ce qu'ils rejettent.

Les futurs réformateurs protestants du christianisme emprunteront, domestiqueront et dénatureront un certain nombre de conceptions des radicaux, et cela aura pour conséquence que le protestantisme contiendra certains éléments anti-chrétiens ; mais cela ne transformera pas les anciens radicaux en des chrétiens protestants.

J'appellerais ces radicaux des an-archistes. Les albiges parmi eux les aident tous à se débarrasser de la doctrine chrétienne du péché originel et à considérer que le pécheur c'est l'archonte, et non la première femme. Et même cette appellation d'an-archistes est trompeuse si elle associe ces radicaux avec les porteurs ultérieurs de ce nom qui ne sont engagés en faveur ni de la liberté ni de la communauté.

Les béguines, les bégards, les libres esprits et leurs amis ne font pas partie de ce que Yeats appellera « les ténèbres », les « vingt siècles de sommeil dur comme la pierre ». Ils représentent un réveil de ce sommeil de plomb.

Lorsque l'ancienne Égypte tomba dans les entrailles du Léviathan romain, des Égyptiens dépouillés de tout à l'exception de vagues souvenirs se précipitèrent dans leurs temples et ils insufflèrent de la vie à des déités mortes depuis longtemps.

Lorsque les Européens commencent à tomber dans les entrailles du Léviathan qui les enfermera jusqu'à nos jours, beaucoup d'entre eux reproduisent l'exploit égyptien. Les Européens ne se souviennent plus d'Isis et d'Osiris, ils ne connaissent plus la Terre-Mère ou le cycle de la végétation par aucun de leurs anciens noms. Et pourtant, comme les Égyptiens, ils insufflent de la vie à des déités qui sont

mortes depuis longtemps et qui n'ont même pas de nom maintenant.

Les libres esprits refusent d'identifier la divinité avec le suzerain absentéiste du pape. Ils sont panthéistes. Ils disent que la déité, c'est la Nature, et que toute chose existante et tout être humain sont divins. La relation de l'individu à cette déité n'est pas une relation de crainte, de soumission ou d'obéissance, mais une relation de respect, d'admiration et d'amour. Les Européens entreront bientôt en contact avec des gens éloignés d'eux qui appellent cette déité le Grand Esprit.

À la différence de saint François le récupéré, les radicaux savent qu'ils n'ont pas besoin d'une Église, de prêtres ou de sacrements, pour servir de médiateurs entre eux et la déité. L'Église n'est rien d'autre qu'un obstacle : elle crée des séparations là où il y avait de l'unité, met sens dessus dessous la parenté et usurpe les droits de la communauté. Les séparations constituent le seul péché véritable, et les agents de la séparation sont des représentants du Malin. Le but des radicaux est de renverser les séparations, d'enlever les masques et les cuirasses, de revenir à l'unité originelle, la communauté perdue des parents libres et aimants.

Marguerite Porète écrit même une sorte de manuel pour aider les autres à ôter leur cuirasse. Elle appelle son livre le *Miroir des âmes simples*. C'est une œuvre profondément anti-chrétienne. Quand un chrétien réprimé se regarde dans le miroir, un être humain libre se doit de regarder vers l'extérieur. L'humilité et l'abnégation de soi chrétiennes ne sont pas le but, elles font partie de la condition qu'il faut surmonter. La lumière zoroastrienne, une lumière si brillante qu'elle aveugle, donne une telle secousse à l'individu qu'elle le fait sortir du sombre enfer léviathanique, le réveille de siècles de sommeil de plomb. Hors de l'enfer, il y a une joie insoupçonnée, il y a une exultation, non pas dans la vie future mais dans la vie elle-même. La personne qui se réveille reconnaît le caractère répressif et criminel des séparations. Elle reconnaît son unicité, sa parenté avec tout ce qui est, elle se reconnaît elle-même comme la vie, comme la terre,

comme la déité. Elle s'accouple aussi librement que les autres êtres divins, elle jouit de l'acte sexuel, et elle sait que le péché se situe chez les prêtres et dans leur doctrine. Elle redécouvre l'ancienne communauté des êtres libres, sans péché, et elle voit la communauté enclose par les pouvoirs répressifs, par les obstacles artificiels. Sans remords, elle se met à balayer les obstacles : les sacrements, les prêcheurs et leur machinerie de salut, la vierge, les saints et Dieu lui-même. Les communautés d'êtres humains libres doivent se réapproprier les pouvoirs usurpés par les Léviathans sans plus de scrupules, « avec la même paix de l'esprit qu'ils ont quand ils utilisent la terre sur laquelle ils marchent ».

Ce message n'est pas une hérésie chrétienne. Il est aussi éloigné de tout ce qui est judéo-chrétien que l'est la sagesse des Dakotas, des Ojibwas et d'autres communautés qui sont encore inconnues des Européens.



— Chapitre 19 —

Marguerite Porète est brûlée par l'Inquisition. Des milliers de ses sœurs et de ses frères sont brûlés par l'Inquisition. L'Église est déterminée à faire en sorte que l'Europe demeure chrétienne, en la dépeuplant si nécessaire.

Le règne de la terreur n'est pas instauré par les radicaux, les extrémistes, les révolutionnaires. Il est mis en œuvre par des gens sérieux et solides, les autorités, les docteurs en théologie et les évêques, les conseillers et les maires du roi. Il ne s'agit pas d'un déchaînement soudain, d'un événement unique, mais d'un processus continu du meurtre institutionnalisé.

Les Européens qui ne voient pas la lumière de Marguerite Porète ont moins de raisons d'exulter que les radicaux persécutés. La vie à l'extérieur du temple est une vallée de larmes, une *wilderness* traversée par des armées cupides de pécheurs qui s'entre-déchirent. Et le temple lui-même ne fournit pas de refuge, n'offre pas de salut ; le temple n'est rien d'autre qu'une chambre d'effroyables instruments de torture.

Les Européens fuient l'Église et l'Europe, et ils se fuient eux-mêmes, en nombre de plus en plus grand. D'anciens croisés contre les infidèles musulmans s'établissent dans des réseaux marchands musulmans sur les îles méditerranéennes, sur les rivages du Maghreb, au Levant. Les Européens se précipitent pour devenir ce qu'étaient leurs ennemis haïs. Ils se précipitent pour être n'importe quoi d'autre que ce qu'ils sont. Le sens, la liberté et la communauté se trouvent ailleurs, et, par conséquent, les Européens n'auront de cesse d'atteindre cet ailleurs pour les obtenir.

Les Européens sont déjà à la recherche de l'Amérique, bien longtemps avant qu'ils ne « découvrent » ou qu'ils ne nomment le

monde qui se situe par-delà l'océan. Ils fuient parce que l'Europe est un enfer vide, parce qu'elle est le cachot de l'Inquisition.

Les apologistes ultérieurs diront que les Européens désirent ardemment répandre leur culture, leur mode de vie. Si, par culture, nous voulons dire les usages et la sagesse des communautés d'êtres humains libres, l'Europe n'est pas une culture et elle n'a pas de culture. Les derniers Européens qui ont une culture, ce sont les radicaux brûlés par l'Inquisition. Ce qui reste, c'est la Civilisation, quelque chose de très différent. La Civilisation est un réseau de contraintes artificielles qui n'a aucune signification, c'est l'organisation de la répression dans les entrailles du Léviathan. La Civilisation est la « culture » des ressorts et des roues du Léviathan. Et les Européens savent que leurs États ne sont pas des communautés, que leurs lois destinées à maintenir la civilité ne constituent pas une culture, et que les tâches qui leur sont imposées ne sont pas des usages d'êtres humains libres, même s'ils désignent ces tâches comme des « métiers ». Ils cherchent la culture en étudiant le grec et le latin et en lisant des œuvres qui proviennent de lieux éloignés et du passé lointain.

Cette course forcenée pour s'évader de soi est à l'opposé exact de ce qui se passait dans les communautés d'êtres humains libres. Dans ces communautés, le but était de se réaliser soi-même, de devenir tout ce qu'on pouvait être, et d'insérer le soi pleinement développé dans un contexte cosmique doté de sens. Les communautés qui donnaient aux individus de tels contextes dotés de sens avaient, ou étaient, des cultures.

L'Européen déculturé des dernières croisades, qui se transforme déjà en un ressort ou une roue, part d'où et de ce qu'il est pour se précipiter tête baissée vers quelque chose de tout à fait différent, vers quelque chose de nouveau, vers l'Amérique. Cet objectif au nom inconnu n'est pour le moment rien de plus qu'un endroit mythique dans une saga scandinave et qu'un secret bien gardé des pêcheurs de morue basques. Mais l'Européen est déjà en train de découvrir de petites Amériques dans l'argent musulman, dans l'or sénégalais, dans

les épices indiennes et dans les soies et les porcelaines chinoises. La richesse qu'il retire du commerce lui permet d'acheter ce qu'il n'est plus. Nous avons vu que même un serf qui devient un marchand et qui amasse assez de richesse peut faire de lui-même un Franc aussi libre que ses ancêtres, du moins en nom.

* * *

Les voyages des vaisseaux vénitiens et génois en quête de richesse deviennent de plus en plus fréquents et de plus en plus longs. Ils bousculent les équilibres de la Biosphère, et pas seulement ceux que les marchands ont l'intention de bousculer. Les bateaux reviennent à Gênes et à Marseille avec autre chose que de l'or et des épices étrangers. Ils reviennent avec des rats étrangers.

Les rats ne sont pas nouveaux en Europe. Mais les rats qui descendent des bateaux apportent quelque chose auquel les Européens ne sont pas préparés, quelque chose auquel leurs corps sont incapables de résister. Et les villes nouvellement constituées, qui grouillent d'anciens serfs aspirant à être des nobles en passant par la bourgeoisie, fournissent au visiteur un contexte social favorable pour accomplir son œuvre mortelle.

Ce visiteur, conséquence involontaire du commerce à l'étranger, est un meurtrier de masse encore plus redoutable que l'Inquisition. Connu plus tard sous le nom de peste bubonique, mais décrit par les contemporains comme la mort elle-même, représentée comme une faucheuse à cheval, ce nouveau venu en Europe tue un tiers de la population de ce sous-continent lors de sa première attaque.

Les Européens acquièrent finalement des immunités qui permettent au bacille de la peste d'être hébergé chez des humains sans les détruire, immunités acquises auparavant par les rats en visite qui transportent le bacille en Europe. En d'autres termes, les Européens deviennent des porteurs du bacille. Mais cette acquisition d'immunités prend plusieurs générations.

Lors d'une manifestation beaucoup plus ancienne d'une épidémie d'une peste différente, quand les légions romaines bousculèrent d'autres équilibres, une vaste proportion de Romains adultes mourut de la variole sur une période de plusieurs générations avant que les Romains ne deviennent des porteurs de la variole et que seuls les petits enfants en meurent. De même, les Européens ultérieurs continuent eux aussi de mourir de la peste en grand nombre pendant plusieurs générations.

Des deux tueurs qui déciment la population de l'Europe, l'Inquisition emporte moins de victimes que les premières manifestations de la peste bubonique, mais la peste est plus démocratique. Le tueur venu de l'étranger emporte aussi bien des militants des maisons de la pauvreté volontaire que des fonctionnaires de l'Église catholique, aussi bien des pauvres zeks que des riches bourgeois, aussi bien des serfs que des chevaliers.

Certains radicaux pensent que la peste annonce la fin, le Jugement dernier. Ils pensent que la nature, la Terre-Mère, la divinité, se retourne enfin contre les griffes et les tentacules léviathaniques en s'arrachant les cheveux et en se déchirant les entrailles.

C'était prendre ses désirs pour la réalité. La Terre-Mère est parfaitement capable d'une telle prouesse, mais, à cette époque, elle ne donne aucune indication d'une telle intention.

Le Léviathan européen sort réellement fortifié de la peste, et pas seulement par l'acquisition graduelle de l'immunisation.

Dans une communauté d'êtres humains libres, l'épidémie de peste aurait causé un désastre dans toute la force du terme. Mais un Léviathan est une communauté renversée. Son *Histoire* est une suite de désastres humains ; les êtres humains piégés dans le Léviathan sont des images, comme reflétées dans un miroir, de leurs désastres. Dans le Léviathan, comme ses hôtes l'observent succinctement et cyniquement, la perte de l'un est le gain de l'autre. Les marchands perdent beaucoup de leurs clients. Mais ils perdent aussi beaucoup de leurs concurrents, et cela est très important pour eux. Ils ont réclamé à grands cris pendant des générations l'expulsion de leurs

concurrents juifs. Les marchands modernes affirmeront, avec leur sincérité chrétienne et une bonne dose de malice, que la concurrence est la force motrice du commerce, mais ils sauront parfaitement bien que c'est le monopole qui en est le moteur.

La décimation des concurrents par la peste n'est pas la seule chose dont les bourgeois survivants bénéficient.

De même que le rythme des catastrophes naturelles a modelé les activités de base des premiers Sumériens, de même le déplacement et l'isolement des victimes de la peste façonnent les institutions civiles des villes européennes.

Les bureaucraties de l'hygiène et de la santé, ainsi que les lieux de détention préventive et les quartiers de quarantaine, subsisteront après que les Européens cesseront d'être des victimes de la peste et en deviendront des porteurs. Les lieux évacués par les victimes de la peste seront occupés par des illuminés dont la pauvreté ne sera pas volontaire. Les bureaucraties civiles permettront aux bourgeois de continuer l'œuvre de l'Inquisition au nom de l'hygiène, de la rationalité, de la santé et de la médecine.

Les bourgeois se pensent comme paisibles et tranquilles, et ils veulent que leurs villes fonctionnent aussi paisiblement et tranquillement que des horloges, dans lesquelles rien ne bouge en dehors des ressorts et des roues du commerce. C'est naturellement prendre ses désirs pour la réalité puisque le commerce lui-même continue à bousculer la Biosphère et à provoquer des réponses violentes de la part des sujets humains qui résistent à leur réduction à l'état de ressorts et de roues. Cette prise des désirs pour la réalité conduira finalement les bourgeois à peupler leurs villes, qui ressemblent à des horloges, de machines à travailler ou de robots qui sont eux-mêmes des produits des usines des bourgeois.

Les bourgeois ne désirent pas être ce qu'ils sont et là où ils sont, mais pas davantage que les autres Européens. Leur présent représente un simple passage d'un passé misérable vers un avenir magnifique. Leur doctrine ultérieure du progrès transformera toute situation actuelle

en un simple véhicule qui vole à travers le temps vers une situation future.

* * *

Nous avons entendu quelqu'un interroger : qui voudrait quitter les agréments de la Civilisation pour retourner à un état de nature primitif ? Nous pouvons maintenant voir que ce quelqu'un est le Léviathan lui-même, qui imite la voix humaine. Les êtres humains, y compris ceux qui sont enfermés dans le Léviathan le plus formidablement civilisateur, essaient de toutes leurs forces de s'évader, en creusant, en courant et même en volant, de l'empilage d'agréments qui les enterrent vivants. Cela ne concerne pas que les radicaux, mais bien tous les êtres humains.

Les radicaux sont tout bonnement plus explicites que les autres sur leur désir de fuite. Et ils survivent aux deux pestes. Décimée par les inquisiteurs à domicile et par les rats venant de l'étranger, la rébellion reprend effectivement de l'élan.

Ceux qui cultivent les champs partout en Europe se rebellent contre la substitution aux droits coutumiers des obligations onéreuses qui leur sont infligées par les seigneurs qui se lancent dans le commerce et par les prêtres avides.

Des nouvelles de ces insurrections sont colportées en tout lieu par les radicaux itinérants, plus rapidement que les journaux modernes ne transmettront de telles informations et sans les déformations et la censure qui seront imposées par les reporters, les éditeurs et les propriétaires de ces journaux.

En Flandre, des tisserands qui ont habillé durant des générations les bourgeois et les chevaliers européens, en se dénudant eux-mêmes, s'insurgent contre la coalition entière des prêtres, des nobles, des patriciens, des marchands et des maîtres artisans, déployée contre eux. Les zeks insurgés s'emparent des palais des puissants et tentent de détruire la force des institutions civiles en se constituant en associations ou en syndicats qu'ils appellent des compagnonnages.

Attaqués par les armées du Léviathan, les tisserands associés se défendent en ayant recours à une ligue, de type gouti ou morave, conduite par un homme fort militaire.

Les marchands de tissus transfèrent avec perspicacité leurs investissements en Angleterre, où le roi leur promet un protectionnisme de fer et où les marchands espèrent trouver des zeks plus dociles que les Flamands. Les tisserands flamands sont des insurgés expérimentés ; dans une insurrection précédente, ils pendirent des prêtres, saisirent les propriétés de l'Église et distribuèrent les richesses de cette institution détachée du monde aux pauvres.

Les marchands de tissus sont déçus par l'Angleterre. La Manche n'a empêché ni les nouvelles ni les radicaux eux-mêmes d'atteindre les îles les plus occidentales de l'Europe.

Et même un dignitaire de l'université d'Oxford s'est mis à traiter les ecclésiastiques de proxénètes et le pape d'antéchrist. Ce professeur, du nom de Wyclif, n'a que faire de l'Église embrassant tout, pas plus que n'importe quel radical. Il n'est pas lui-même un radical, car c'est avec insistance qu'il s'affirme chrétien, mais il considère l'ensemble de la hiérarchie des prêtres, des évêques et des papes, ainsi que toute la machinerie qui accorde le salut par l'absolution, en d'autres termes, l'intégralité du christianisme institutionnalisé depuis l'époque de Constantin jusqu'à la sienne, comme une vaste supercherie.

Anticipant la Réforme anglaise, Wyclif considère les États-nations comme les seuls types valables de Léviathan, et il voudrait morceler l'Église universelle en différentes petites Églises, chacune étant loyale à l'égard des dirigeants civils de son royaume national, et chacune s'occupant du bien-être spirituel des sujets de ce royaume et non pas d'amasser des richesses.

Les radicaux répandent la nouvelle des conférences de ce professeur, et même des descendants des fondateurs du premier État-nation d'Europe partent en masse de Moravie pour Oxford afin d'écouter Wyclif. Les étudiants, moins attachés au christianisme et à la respectabilité que le professeur d'Oxford, se mêlent aux gens dont

les marchands de tissus flamands, qui prenaient leurs désirs pour des réalités, espéraient qu'ils seraient plus dociles que les tisserands radicaux des Flandres.

À la consternation des marchands et à la joie des étudiants, les Anglais sont plus radicaux que le maître de conférences au franc parler d'Oxford, ils sont en fait aussi bien informés que n'importe quelle bégue ou que n'importe quel frère du Libre Esprit du continent. En outre, les radicaux anglais ne sont pas constitués par quelques visionnaires qui se déplacent de ville en ville en couples. Ils sont plus nombreux que partout ailleurs sur le continent.

Toute l'Angleterre semble se soulever contre le Léviathan, les paysans aussi bien que les artisans, et même les prêtres pauvres. Les rebelles savent ce dont ils ne veulent pas, autant que ce qu'ils veulent. Ils ne veulent pas de la Civilisation, qu'ils appellent l'usurpation. Ils ne veulent pas que les forêts soient avalées par de gentils seigneurs, ni les terres par de gentils prêtres, ni les moissons par de gentils marchands. Ils ne veulent pas servir, vêtir ou nourrir les réseaux d'usurpateurs qui croissent de plus en plus grâce au travail des zeks et des serfs dénudés.

Les prêtres pauvres, appelés les lollards, vont parmi les rebelles, munis de la traduction anglaise du Livre due à Wyclif, qu'ils lisent à haute voix, et ils parlent d'un endroit dénommé l'Éden où il n'y avait ni prêtres, ni seigneurs, ni marchands, et où les êtres humains étaient parents et mettaient tout en commun.

Cet Éden n'est pas, pour les Anglais, aussi éloigné qu'il le deviendra plus tard. Les Anglais ne se souviennent probablement pas de leurs premiers ancêtres, mais ils se souviennent parfaitement de l'usurpation de leurs conditions égalitaires. Beaucoup sont aussi récentes que l'invasion normande et elles continuent encore.

L'Éden, c'est ce que les rebelles veulent, et ils ne demandent pas au roi de le leur accorder ; ils sont résolus à l'obtenir par la force de leurs propres armes.

Les rebelles marchent à travers l'Angleterre vers Canterbury et Londres. Les campagnes et les villes se vident au fur et à mesure que

les cultivateurs et les hommes de peine, les manœuvres, les chômeurs et les vagabonds se joignent aux insurgés en partance pour l'Éden. Ils mettent le cap sur les prisons, ils leur donnent l'assaut, et ils accueillent parmi eux les détenus libérés. L'un de ces détenus est un prêtre pauvre dénommé John Ball, un barde incarcéré à cause de ses chansons. Ce barde résume succinctement tout le programme de l'insurrection avec ce couplet :

*Quand Adam fouillait le sol et Ève filait la laine,
Qui était alors le gentilhomme ?*

Et ce lollard avertit :

*Bonnes gens, les choses ne peuvent aller ni n'iront bien en Angleterre tant
que toutes les choses ne seront pas en commun et qu'il y aura des vilains
et des nobles, tant que nous ne serons pas tous de la même condition.*

Les lecteurs feraient bien de relire cet avertissement, car il n'annonce pas une utopie dans laquelle tout le monde sera vilain — ou ouvrier. La volonté cauchemardesque de rendre universels les camps de travail, qui passera plus tard pour du radicalisme, c'est ce contre quoi les rebelles anglais se dressent. Les insurgés anglais annoncent la fin du monde léviathanique, et non son achèvement. Ce que les insurgés veulent n'est pas un servage universel mais une liberté universelle ; c'est la condition des communautés d'êtres humains libres à l'état de nature, débarrassée des séparations et des usurpations léviathaniques.

Les rebelles disent que les gens du peuple peuvent se défaire de leur joug s'ils le veulent ; ils peuvent tous récolter le blé et brûler l'ivraie. Le blé, c'est l'Éden. L'ivraie, ce sont les prêtres et les seigneurs, les hommes de loi et les juges, les maîtres et les marchands.

L'ivraie, ce n'est pas les personnes mais les rôles, les masques, les cuirasses. L'un des rebelles, Wat Tyler au franc parler, invite même le roi Richard II à jeter son masque et sa cuirasse et à se joindre à l'humanité. Mais le masque du roi ne se détachera pas.

Les agents du roi assassinent le généreux Wat Tyler. Et maintenant, les rebelles tournent leurs armes contre les personnes aux masques et aux cuirasses adhésifs, y compris contre l'archevêque.

Aucun marchand flamand n'espérera à nouveau trouver en Angleterre de la main-d'œuvre docile pour la production concentrée de tissus. Dorénavant, les investisseurs ne se risqueront à sortir qu'en compagnie des gardes armés et des bourreaux du roi.

Des soulèvements secouent à plusieurs reprises l'Angleterre jusqu'à ce que le monarque et beaucoup de ses dignitaires soient forcés d'abdiquer. Le successeur usurpateur n'est pas dans une meilleure situation : les insurgés ne se sont pas rebellés pour remplacer un Plantagenêt par un Lancastre. En réalité, durant le règne du premier Lancastre, beaucoup de gens les mieux nés accomplissent l'exploit de brûler leurs masques et leurs cuirasses ; des seigneurs terriens aussi bien que de riches citadins unissent leurs destinées à celles des rebelles.

L'Angleterre demeure en effervescence jusqu'à ce que le deuxième Lancastre, le prince Hal de Shakespeare, délaisse Falstaff l'ivrogne et ait recours à la guerre étrangère, la plus ancienne méthode pour étouffer la rébellion intérieure. Henri V conduit les Anglais en armes de l'autre côté de la Manche afin qu'ils épuisent leurs forces et leurs vies en faisant la guerre aux prêtres, aux seigneurs, aux marchands et aux autres gentilshommes français.

L'année où les Anglais envahissent la Normandie et atteignent Paris, des marchands portugais armés vainquent les musulmans de Ceuta et ils s'installent dans cet avant-poste autrefois phénicien sur la côte septentrionale de l'Afrique, en face de Gibraltar qui donne sur l'Atlantique.

* * *

Les hommes d'armes anglais et portugais iront à l'étranger, mais les étudiants moraves ont dans l'intervalle quitté l'Angleterre et sont rentrés chez eux, certains inspirés par les conférences de Wyclif, d'autres par les rêves et les actes des insurgés.

Ce ne sont pas ces étudiants de retour chez eux, leurs diplômes en poche et la rébellion au cœur, qui déclenchent le feu qui commence

à faire rage à Prague et qui s'étend rapidement à toute l'Europe ; ils ajoutent simplement du petit bois à un feu qui est déjà en train de flamber.

Ni l'Angleterre ni le radicalisme ne sont étrangers à la Bohême-Moravie. Les Anglais cessèrent d'être des étrangers quand la sœur du roi de Bohême, Venceslas, devint la reine Anne d'Angleterre, l'épouse de Richard II. Et le radicalisme a été chez lui en Europe centrale depuis que les Slaves ont cherché à se protéger de l'attaque des armées de Charlemagne. Lorsque le bogomilisme atteignit pour la première fois la France méridionale, Cosmas de Prague était déjà en train de rappeler aux Bohémiens et aux Moraves qu'ils n'avaient pas toujours vécu dans les entrailles d'un Léviathan impérial, que leurs ancêtres avaient mis toutes les choses qu'ils avaient en commun et vécu en communautés sans voleurs ni pauvres.

Le radicalisme s'est jusqu'à maintenant limité aux paroles d'individus au franc parler qui répandent des nouvelles sur les albigeois et sur les Libres Esprits jusqu'aux frontières les plus orientales de la chrétienté, et aux actions des paysans obstinés qui refusaient de payer les droits et les dîmes aux hiérarchies impériale et papale. Des vaudois et d'autres réfugiés de Provence ont porté le bogomilisme, qui revient ainsi presque à son point de départ, aux voisins des Serbes et des Bulgares, lesquels ont été avalés dans l'intervalle par le Léviathan turc ottoman.

Ni l'Église, ni l'Empire, ni le commerce ne sont tenus en grande estime par les gens des campagnes et des villes qui chantent une chronique rimée opposant les usages de l'ancienne communauté aux institutions impériales commerciales, qui applaudissent Jan Milč de Kroměříž quand il parle de l'Église comme de l'antéchrist, et qui sont d'accord avec Jan de Brno quand il dit que la propriété privée est le péché originel.

Même les accents les plus érudits du radicalisme ont été aussi familiers à Prague qu'à Oxford depuis que le père de Venceslas et d'Anne, le roi Charles sacré empereur par le pape, y implanta la seule université du Saint Empire romain.

L'Europe centrale est aussi prête que l'Angleterre à se retirer des entrailles du Léviathan lorsque les témoins de l'insurrection anglaise reviennent chez eux. La seule question, c'est quand et comment.

Le pape attise les braises ardentes en ordonnant que davantage de fonds soient collectés pour l'Église par la vente d'indulgences et de reliques. L'université de Prague est un coffre qui renferme un trésor de reliques, qui incluent des langes de Jésus, des clous provenant de la croix, et même une provision du lait de la Vierge.

Mais le recteur de l'université, un homme dénommé Jan Hus, possède une exceptionnelle intégrité pour un dignitaire de l'Église, et une partie de son personnel attiré et de ses professeurs sont des radicaux au franc parler. L'un d'eux, Nicolas de Dresde, traite l'Église de putain babylonienne de l'apocalypse, « ivre du sang des saints », imitation de César et non du Christ. Un autre, Jakoubek de Stržibo, affirme que c'étaient les usages de l'ancienne communauté humaine qui constituaient les usages chrétiens et non pas les institutions de l'Empire catholique.

Le recteur Hus refuse de collecter des fonds pour le pontife romain, il condamne la vente de reliques et d'indulgences, et il traite publiquement le pape de simoniaque, de marchand de biens spirituels, en d'autres termes, de proxénète religieux.

Le *Pontifex* réplique en excommuniant le recteur, et les autorités papales de Prague exécutent trois étudiants radicaux.

Ces actes attisent un feu qui ne brûlera tout d'abord que l'Église, mais qui ruinera en fin de compte l'Empire du vicaire romain qui embrasse tout.

Les jeunes gens exécutés sont immédiatement vénérés comme des martyrs. Les gens de Prague attaquent les prêtres et les magistrats de la ville.

Des nouvelles de ces événements se répandent à la campagne et puis en Hongrie, en Pologne, en Lituanie. Les paroles de Hus, abrégées en slogans, séduisent les paysans, les marchands et les nobles. Ne payez pas de dîmes aux simoniaques ! Saisissez les propriétés de l'Église !

Les bourgeois et les nobles entendent cet appel pour nationaliser et s'approprier de vastes étendues des terres de l'Église.

Ce que les paysans et zeks entendent est quelque chose de tout à fait différent. Leurs désirs et leurs rêves longtemps réprimés jettent de l'huile sur le feu qui brûle de plus en plus profondément dans le cœur du Léviathan. Bientôt, le mouvement est beaucoup plus radical que le recteur de l'université ou que la plupart de ses professeurs.

L'honnête Hus se rend à un concile de l'Église qui se tient à Constance afin de désavouer ce qu'il n'a pas dit et de défendre ce qu'il a effectivement dit. Comme beaucoup de victimes de procès en conspiration d'une époque ultérieure, il est encore loyal envers le pouvoir qui le condamne. Il se fie au laissez-passer que lui a donné l'empereur Sigismond, et il pense que ses collègues pleins de dignité qui sont réunis à Constance, des théologiens philosophes tels que Jean Gerson, Pierre d'Ailly et Pawel Wlodkowic, sont des hommes intègres.

Wlodkowic, en réalité, est venu à Constance peu après que les Polonais et les Lituaniens ont battu à plate couture une armée de chevaliers teutoniques sur un champ de bataille près de Tannenberg. Le recteur de Cracovie veut que le pape reconnaisse le fait accompli et dépossède l'ordre teutonique de son pouvoir sur l'Europe orientale. Il soutient que les chevaliers catholiques n'ont pas le droit de conquérir des peuples qu'ils considèrent comme infidèles.

Mais Wlodkowic et ses raisonnables collègues n'ont pas la patience d'écouter les raisons de Hus. Ils doivent leurs positions à l'Église et non aux communautés libres. Ils ne voient pas comment on pourrait raisonnablement considérer des dignitaires de l'Église tels qu'eux comme des simoniaques cruels, puissants, adonnés au luxe, fornicateurs et gloutons. Ils ferment les yeux sur le laissez-passer factice de l'empereur et ils ordonnent que leur ancien collègue soit brûlé.

Le feu qui brûle Hus embrase toute l'Europe, transformant ainsi une controverse théologique en une révolution sociale de si grande envergure que ses suites ultérieures française et russe ne sembleront

être que des putschs, terriblement sanglants certes, mais conservateurs.

Les professeurs du recteur martyr continuent de mener leur lutte théologique de leurs chaires à l'université Charles, mais le reste de la population de Moravie passe à la mise en œuvre des désirs et des rêves que leur martyr a désavoués lors du concile qui l'a condamné. Hommes de peine, aides, serviteurs, mendiants, prostituées, voleurs et habitants des bas quartiers se joignent aux cultivateurs de la terre pour retrouver la communauté perdue de parenté et d'amour. Une population se retire littéralement en masse des centres du pouvoir léviathanique, les villes et les domaines agricoles. Résolus à faire un nouveau départ, ces gens s'approprient des collines, des rives et des forêts inhabitées, et, dans chacun de ces lieux, ils lancent une communauté de parents où toutes les choses sont mises en commun, où il n'y a ni patrons ni ouvriers, ni nobles ni serfs, où les agents de l'Église ne peuvent même pas entrer.

Cependant, même lorsqu'ils retrouvent des communautés et des libertés qui ont réellement existé autrefois sur ces mêmes collines et dans ces mêmes forêts, les Bohémiens et les Moraves révolutionnaires, comme d'autres Européens, se pensent encore autrement que ce qu'ils sont, et ailleurs. Sur un coteau près de Prague, les radicaux d'une communauté nouvellement constituée se considèrent comme des contemporains hébreux des apôtres, et ils appellent leur coteau le mont Tabor, d'après le nom d'un lieu du Levant où certains attendaient que Jésus réapparaisse.

Mais les taborites n'attendent pas que Jésus réapparaisse. Chaque membre de la communauté nouvellement constituée est déjà son propre sauveur, et même ceux qui étaient aveugles et muets avant qu'ils n'atteignent Tabor commencent à voir et à exprimer leurs visions peu après leur arrivée.

D'anciens vaudois qui se trouvent chez les taborites, eux-mêmes encore plus radicalisés par les événements, savent toute sorte de révérence, envers les prêtres ordonnés et les fonctionnaires,

qui subsiste encore chez les gens nouvellement libérés de cette communauté.

Les vaudois rejettent tous les commandements religieux comme sans valeur. Ils disent que le pape et ses cardinaux ainsi que l'empereur et tous les rois, les ducs, les princes et les magistrats bourgeois sont des usurpateurs et des imposteurs. Ils disent que le seul purgatoire qui existe, c'est la pauvreté dans laquelle tant de gens sont obligés de vivre. Ils disent que les chrétiens sont des idolâtres parce qu'ils se prosternent devant une croix et des images de saints.

L'anti-christianisme des vaudois influencés par les cathares restera étranger pour la plupart des taborites, mais leurs confrontations répétées avec les bras séculiers du christianisme feront d'un nombre croissant de taborites des parents proches des bogomiles.

* * *

Des nouvelles des communautés bohémiennes et moraves sont portées partout en Europe grâce au réseau informel des béguines nomades et de leurs compagnons. Malgré la guerre entamée par le roi anglais Henri, qui transforme l'ensemble des routes de Gaule en des pièges mortels, des gens qui entendent ces nouvelles font des pèlerinages dans les communautés taborites, venant de partout.

Parmi les pèlerins, il y a de nombreux bégards flamands venant de Lille, Tournai et Bruxelles. Les taborites les appellent les *pikarti*.

Ces radicaux, probablement d'anciens tisserands qui reconnaissent leurs désirs et leurs rêves dans les communautés moraves, s'installent chez les taborites et y introduisent des éléments qui approfondissent encore le retrait de la vie sociale léviathanique. Ils rejettent non seulement l'autorité sous toutes ses formes, qu'elle soit religieuse ou séculière, mais aussi la répression sous toutes ses formes, en particulier sous la forme du travail déshumanisant. Si la fabrication de tissu exige la concentration d'êtres humains dans des prisons sans soleil, alors les libres esprits peuvent se passer de se vêtir aussi facilement qu'ils peuvent se passer des prêtres et des nobles.

Les *pikarti* — et bientôt des nombreux taborites deviennent des *pikarti*, que l'on appelle également des adamites — se rappellent ou redécouvrent la liberté des communautés humaines à l'état de nature. Exprimant leurs rêves avec des symboles zoroastriens qu'ils ont hérités des manichéens ou des joachimites, ou même qu'ils ont trouvés dans les Testaments eux-mêmes, les adamites s'attendent à ce que le Léviathan s'effondre dès que les libres esprits s'en retireront pour aller dans les cinq villes libérées situées dans les montagnes.

Lorsque ce jour arrivera, personne n'aura plus besoin de travailler :

Vous aurez toute chose tellement à profusion que l'argent, l'or et la monnaie ne représenteront plus pour vous que des désagréments.

Les gens jouiront à nouveau de la générosité de la nature, de la même manière qu'Adam et Ève en ont joui autrefois. Dans l'intervalle, en attendant le jour de l'effondrement final, il n'y a ni besoin de travailler, ni aucune raison de manquer de nourriture :

Vous ne paierez plus de loyers à vos seigneurs, et vous ne serez plus leurs sujets, mais vous posséderez librement et paisiblement leurs villages, leurs viviers, leurs prairies, leurs forêts, et tous leurs domaines.

En d'autres termes, les adamites hâtent l'arrivée de la communauté égalitaire à l'état de nature en redistribuant la générosité accaparée du monde grâce à des raids de pillage sur les domaines des riches.

Ces gens qui attendent l'effondrement imminent de la dernière bête ne prennent pas du tout leurs désirs pour des réalités. À notre époque, de telles attentes, formulées dans un langage contemporain, seront appelées des théories révolutionnaires, et certains, qui sont totalement immergés dans le langage dominant, qualifieront même de scientifiques de telles prédictions.

Ces espérances ne sont pas une prise des désirs pour des réalités parce que les révolutionnaires n'attendent pas que les astres accomplissent leurs souhaits. Au contraire, les révolutionnaires s'assignent pour rôle de décapiter la bête. Leurs prédictions constituent des engagements. Ce sont des déclarations d'intention des révolutionnaires.

* * *

Et la sainte bête romaine s'effondre effectivement face aux « cinq cités » — c'est ainsi que les taborites parlent de leur ligue qui comprend plus de cinq communautés.

Lorsque les taborites apprennent que l'empereur Sigismond, celui-là même qui donna à Hus un laissez-passer pour aller mourir sur le bûcher, a l'intention de s'installer dans le siège du pouvoir royal, les radicaux renversent le gouvernement à Prague. Les taborites convergent sur Prague depuis leurs communautés situées sur les hauteurs et ils s'emparent des corporations, ils s'installent immédiatement dans tous les sièges du pouvoir.

Il n'y a pas beaucoup de combats. L'empereur a peu de partisans loyaux à Prague. Les quelques personnes qui défendent effectivement l'Église ou l'Empire, que ce soient des évêques ou des dignitaires impériaux, sont tuées en étant jetés par les fenêtres de leurs bureaux.

L'empereur Sigismond en appelle au pape, lequel proclame une croisade contre les infidèles au cœur de l'Europe centrale. Cela prolonge l'ère des croisades jusqu'à l'époque de la poudre à canon et du *Quattrocento* italien, la soi-disant Renaissance. Cela rend les dernières croisades des contemporaines de l'empire commercial d'outre-mer du Portugal.

L'armée impériale installe des camps d'extermination dans différents châteaux et elle commence à liquider les taborites capturés, de la même façon que les croisés précédents ont liquidé les albigeois. Mais les croisés ne s'en sortent pas aussi bien contre les taborites qu'ils le firent autrefois contre les albigeois plus pacifiques. Cinq armées impériales de croisés venant d'Allemagne, de Hongrie et même de France attaquent la ligue des « cinq villes » des taborites, et chacune de ces armées menant croisade reçoit une raclée aussi décisive que celle qu'ont reçue les chevaliers teutoniques à la bataille de Tannenberg.

Des analystes militaires modernes de la Révolution française estimeront que les deux camps étaient de force inégale, et que les

faiblesses étaient toutes du côté des Impériaux. Les propriétaires terriens nobles, allemands et hongrois, avec leurs bandes de vaillants serviteurs et leurs serfs recrutés pour la corvée militaire, sont des vestiges d'une autre époque. Ils ne peuvent tout simplement pas tenir tête à une insurrection populaire, à une population armée qui lutte pour sa vie, pour son foyer, et pour un magnifique lendemain. Les taborites se battent avec acharnement, avec rage. Ils n'observent aucune des règles d'honneur de la guerre. Ils sont les premiers à avoir recours à la poudre à canon. Les armées taborites écrasent les croisés en Hongrie, en Silésie, en Saxe et en Thuringe, et elles pourchassent même leurs ennemis impériaux jusqu'en Lusace et au Brandebourg.

La croisade contre les wyclifites, les hussites, les taborites et les autres incroyants de l'Europe centrale est une suite de défaites catholiques. Le pape ne proclamera plus de croisade. Les soi-disant croisades hongroises contre les Ottomans sont des actions de protection de la frontière orientale de la Hongrie vis-à-vis des initiateurs turcs d'une guerre sainte islamique.

L'ère des croisades prend fin. Moins de trois générations plus tard, les nobles de l'Europe centrale, dont beaucoup d'entre eux sont les petits-fils des croisés qui se battirent contre les wyclifites et les hussites, extirperont le catholicisme de leurs domaines en expropriant l'Église de ses terres et de ses richesses. Du point de vue de l'Église embrassant tout, le coup ne sera pas moins mortel parce qu'il sera porté par les souverains d'États-nations et non par des communautés libres.

* * *

Les communautés des « cinq cités » ne sont pas vaincues par les armées combinées de l'Église catholique et du Saint Empire romain. L'histoire est beaucoup plus triste. Les taborites font la guerre pendant plus d'une génération. Ils sont vaincus par leurs propres victoires militaires. Ils subissent le même sort que les Goutis qui se

liguèrent contre les militaristes sumériens dans le Croissant Fertile, que leurs propres ancêtres moraves qui constituèrent une alliance contre les Avars et ensuite contre les Francs.

L'auto-défaite des taborites n'est pas une affaire simple, et elle n'est pas déterminée d'avance. Les taborites sont plus conscients de cette situation difficile que les résistants ultérieurs, et les premiers taborites s'adonnent bien moins à la violence que la plupart des autres Européens.

Les hussites conservateurs parmi eux, qui sont principalement des prêtres pauvres et qui jouent un rôle similaire à celui des prêtres lollards dans l'insurrection anglaise antérieure, abhorrent les confrontations armées, et les vaudois radicaux, qui occupent une situation si importante chez les taborites, sont des pacifistes de principe qui considèrent la guerre comme la principale institution léviathanique, dont les communautés nouvellement constituées de sœurs et de frères doivent venir à bout.

Les plus violents des premiers taborites, ce sont les adamites radicaux, pour qui l'Éden pacifique de l'avenir imminent justifie toutes les atrocités présentes. Selon l'opinion des adamites, « tous les malfaisants qui restent à l'extérieur des montagnes seront dévorés en un instant » ; tous les auteurs d'actions malveillantes doivent être tués, toutes les maisons doivent être détruites, toutes les dernières entités de l'ancien monde doivent être effacées.

Mais les adamites sont incapables de faire la guerre. Ils peuvent tout au plus effectuer des raids couronnés de succès. Ils rejettent toutes les institutions, y compris les institutions nécessaires pour une machine de guerre en état de marche. Les adamites combinent les traits de ceux que nous appellerons les guérilleros avec les traits de ceux que nous appellerons les terroristes. Militairement, les adamites sont les plus faibles des taborites.

Ce n'est pas la violence adamite qui se répand dans le mouvement taborite. Quand les taborites organisent leur institution militaire, ils se débarrassent simultanément des radicaux adamites parmi eux. Les taborites qui organisent les armées invincibles qui tinrent en

échec toute la machine militaire de l'Europe en croisade sont des compagnons des hussites pacifistes, et non des adamites violents.

Il semble qu'il y ait deux mouvements qui tirent dans des directions diamétralement opposées. Le premier est un mouvement de retrait des entrailles du Léviathan, le second est un mouvement d'autodéfense contre les attaques du monstre.

Le mouvement de retrait correspond à une période d'abandon de soi, d'enlèvement du masque et de la cuirasse. Tous les radicaux et les visionnaires audacieux sont adoptés comme des parents, chaque nouvelle secte a sa chance, tous sont écoutés et intégrés, et chacun s'aventure dans des royaumes inconnus.

Tout cela se termine brusquement lorsque l'autodéfense commence. L'abandon de soi ouvre la voie à une nouvelle intransigeance, on remet les masques et les cuirasses, on se méfie des visionnaires exotiques, puis on les met en quarantaine, et enfin on les élimine.

La plupart des taborites abhorrent la violence. Tabor est elle-même un refuge par rapport à la violence quotidienne de la contrainte léviathanique. À Tabor, comme l'affirme un radical, les gens « ne peuvent être ni commandés par quiconque, ni excommuniés, ni empêchés de faire quoi que ce soit. Ni le pape ni n'importe quel archevêque ni quiconque de vivant n'a d'autorité sur eux car ils sont libres ».

Mais les taborites détestent encore plus la perspective de se voir imposer à nouveau la contrainte léviathanique par les armées de l'Empire. Et les croisés impériaux ne promettent même pas d'imposer à nouveau les anciennes contraintes : ils sont là pour exterminer les taborites.

Les vaudois pacifistes prévoient probablement les conséquences de cette organisation d'une autodéfense militaire, mais ils n'ont aucune chance d'empêcher les gens de défendre non seulement leurs acquis humains mais leurs vies mêmes.

Les préparatifs pour la première confrontation armée n'annoncent pas un renversement de la direction de Tabor, une fin du mouvement de plus en plus profond de libération, un tournant vers le milita-

risme. Pas un général noble n'est invité à instituer une machine militaire chez les taborites. Ce sont les paysans dotés de révélations, les radicaux itinérants et les prêtres pauvres hussites, à savoir les véritables militants qui ont eu tendance à monopoliser la parole et à définir les priorités, qui sont ceux qui appellent à la défense et qui l'organisent.

Des généraux ultérieurs tels que Jan Žižka, Zbyněk de Buchov et d'autres, ne sont initialement rien d'autre que des lollards, des prêcheurs pauvres. Žižka, par exemple, est un paysan qui a servi dans l'armée d'un seigneur polonais à la bataille de Tannenberg. Même les pacifistes acclament la bataille qui met fin à des siècles de violence teutonique. Le fait que les nobles polonais et lituaniens victorieux veuillent imposer à l'Europe du Nord-Est le même servage qui a été imposé par les Teutons vaincus n'est pas encore connu.

Žižka ne cherche pas à imposer à nouveau les signes extérieurs d'une organisation militaire de chevaliers. Il demeure aussi pauvre et sans ornement que n'importe quel prêtre hussite. En outre, il est aveugle. Ce qu'il donne à ses compagnons taborites, ce n'est pas une hiérarchie militaire visible, mais ses visions intérieures.

Si la guerre s'était terminée après la première bataille, les taborites seraient peut-être retournés à des activités non militaires, aux problèmes posés par la vie dans un paradis sur terre, aux problèmes relatifs à la reconstitution des communautés libres fondées sur l'amour et sur la parenté.

Mais la défaite de l'armée de Sigismond à Visherad n'est pas la fin de la guerre ; elle en est le début. L'armée anachronique de l'empereur, c'est l'armée du Léviathan et, à l'instar du temps qu'il faisait à Sumer, elle continue à attaquer, elle continue à menacer de submerger et de détruire les « cinq cités ». Le Léviathan n'est rien d'autre qu'une machine à broyer les armées. Et les taborites continuent de se défendre, en formant une alliance de communautés similaire à celle de leurs ancêtres moraves, et en plaçant leur confiance en des chefs militaires.

Le visionnaire militaire aveugle Žižka, lui-même un paysan, n'essaie pas de transformer les paysans et les anciens zeks de Tabor en des légions entraînées de chevaliers cuirassés. Il leur conseille, eux qui sont familiers avec les flagellants, d'attaquer l'ennemi à coups de fléau à bout ferré. Il recommande aux paysans d'aller à la bataille avec leurs chariots de ferme, et à monter des canons sur ces chariots. Même les forces numériquement supérieures des chevaliers en croisade sont taillées en pièces par des armes que l'on appellera plus tard des tanks, et la puissance militaire combinée de l'Église et de l'Empire échoue à faire une seule brèche dans ce mur de chariots de ferme blindés.

Les taborites, comme les Sumériens, deviennent une image, comme reflétée dans un miroir, de ce qu'ils combattent. Ils se transforment en une forteresse inexpugnable. Et ils s'imposent à eux-mêmes toutes les contraintes que le Léviathan envahissant ne réussit pas à leur imposer.

Les défenseurs de Tabor sont des paysans et des citoyens, ainsi que des nobles hussites, qui s'approprient les terres des ecclésiastiques et des nobles catholiques évincés.

Les adamites ne font pas de distinction entre les nobles hussites amicaux et les nobles catholiques hostiles, et ils pillent les domaines des alliés aussi souvent que ceux des ennemis. Les adamites comme les autres radicaux maintiennent leur engagement en faveur de la liberté et contre le travail forcé, même si la générosité qui pourrait fournir des subsistances aux communautés libres se trouve sur les domaines privés des barons et des bourgeois.

Tandis que les adamites pillent les barons et exhortent les paysans à abandonner leur misère de pécheurs, Žižka et d'autres militaires négocient avec ces mêmes barons pour qu'ils ravitaillent les armées taborites avec des denrées produites grâce au travail forcé des paysans sur leurs domaines.

La défense demeure une priorité à Tabor, et les adamites ruinent évidemment l'appareil défensif de Tabor. Bientôt, les adamites exotiques mais séduisants deviennent non seulement exotiques mais

dangereux aux yeux de nombreux taborites, en particulier aux yeux des prêtres hussites qui s'associent plus volontiers avec les barons hussites qu'avec les *pikarti* anti-chrétiens.

Les prêtres hussites élisent un ancien pour arbitrer les querelles théologiques. Dans la pratique, cet ancien est un évêque qui est chargé de juger de la justesse des opinions des taborites tombés dans l'erreur. Les prêtres hussites deviennent une Église. Les jugements de l'évêque sont des excommunications. Les adamites, les libres esprits, les béguines, les bégards et leurs nombreux sympathisants sont condamnés comme hérétiques, et plusieurs centaines sont expulsées de Tabor.

Les radicaux se rendent dans des forêts et dans des îles afin d'y fonder leurs propres communautés libres, des communautés sans évêques, sans travail forcé ou sans armées permanentes, et certaines d'entre elles apparemment sans vêtements. Ils ne laissent pas de registres sur eux-mêmes, et ils ne seront connus que par les rapports établis par leurs calomniateurs, rapports qui décrivent les adamites comme nombreux, enjoués, et n'étant contraints que par peu d'inhibitions si ce n'est aucune.

L'un de ces radicaux, un prêtre dénommé Martin Húska, se laisse entraîner à Tabor afin d'y défendre ses opinions. Comme Jan Hus à Constance, Martin Húska demeure loyal envers l'institution qui le condamne. Comme Hus, il défend ses opinions et, dans le cas de Húska, l'opinion anti-chrétienne selon laquelle « l'ordre de Paul de se rassembler dans l'Église ne doit pas être observée ». Au lieu de se rassembler dans une Église, les adamites se rassemblent pour des repas ou des banquets qu'ils appellent des fêtes de l'amour. Les jeux de l'amour et le sexe font partie intégrante de la fête, étant donné que les adamites rejettent toute trace de la doctrine chrétienne du péché.

Également comme Jan Hus, Martin Húska désavoue des pratiques qu'il n'a jamais préconisées, telles que les raids de pillage des adamites. C'est tout ce que ses juges veulent entendre. Húska est

emprisonné, et le général Žižka lui-même, allié à un baron, mène une armée taborite contre une colonie voisine d'adamites.

Les pillards violents résistent avec acharnement, mais la violence des adamites n'est pas de force à lutter avec la violence institutionnalisée des taborites.

Les taborites invincibles lancent ensuite une croisade, ou une terreur, contre les communautés restantes de radicaux expulsés des « cinq cités ». Seuls les noms de certaines des victimes adamites passeront à la postérité, des noms tels que Maria, Rohan le forgeron, Peter Kanish.

Les radicaux qui survivent à cette terreur, retournent au vagabondage, en couples ou en petits groupes, comme les béguines et les bégards ; certains se joignent aux vaudois désabusés. Martin Húska, comme Jan Hus avant lui, est condamné au bûcher par ses compagnons controversistes, ses juges.

Débarrassés de ses radicaux, Tabor continue de battre les dernières armées de croisés d'Europe, tout d'abord sous le commandement du général Žižka, puis sous celui du général Procopé.

Mais Tabor la victorieuse n'est pas le royaume de Dieu, elle n'est même plus une ligue de cités libres. C'est maintenant un État-cité indépendant ravitaillé par une campagne dépendante. Elle a plus en commun avec le Léviathan auquel elle s'oppose qu'avec les communautés libres que ses radicaux annonçaient. Elle est peut-être le premier État moderne, doté d'une armée populaire inspirée par le patriotisme au lieu de la féauté, mais elle a cessé d'être un phare de la liberté.

L'extermination des radicaux est suivie par l'extirpation du radicalisme. L'hétérodoxie initiale des « cinq cités » est remplacée par une orthodoxie de plus en plus étroite et conservatrice. La défense reste la priorité, et c'est à cause de cela que les prêtres taborites continuent de gommer même leurs différences religieuses d'avec les barons, les marchands et les théologiens de Prague hussites, dont la religion ne diffère du catholicisme que dans la signification qu'ils donnent au rite de boire le vin et de manger le pain.

La confrontation finale n'a pas lieu entre les taborites et les croisés catholiques, mais entre les taborites qui fusionnent avec les hussites conservateurs et les taborites qui décident seulement maintenant que les compromis sont allés suffisamment loin. Mais cette décision est trop tardive. Les résistants n'ont rien d'autre pour se justifier que les compromis des époques précédentes.

Durant une génération de victoires spectaculaires, Tabor, en tant que communauté d'êtres humains libres, s'est suicidée lentement. La Réforme du christianisme a commencé.

* * *

La vision d'une communauté reconstituée d'êtres humains libres à l'état de nature survit parmi les radicaux expulsés de Tabor, lesquels transportent cette vision tout d'abord en Allemagne, où la plupart des armées anti-taborites furent recrutées.

Bientôt, ce sont des milliers, et même des dizaines de milliers de paysans germanophones qui s'appellent entre eux frères et sœurs, qui refusent de payer les impôts et les dîmes, et qui soutiennent que tout bois et toute eau, tous les champs et tous les prés doivent être possédés par tout le monde, comme ils le furent avant l'usurpation du Léviathan. Des insurrections de masse secouent l'Europe de la Hollande jusqu'à la Hanse.

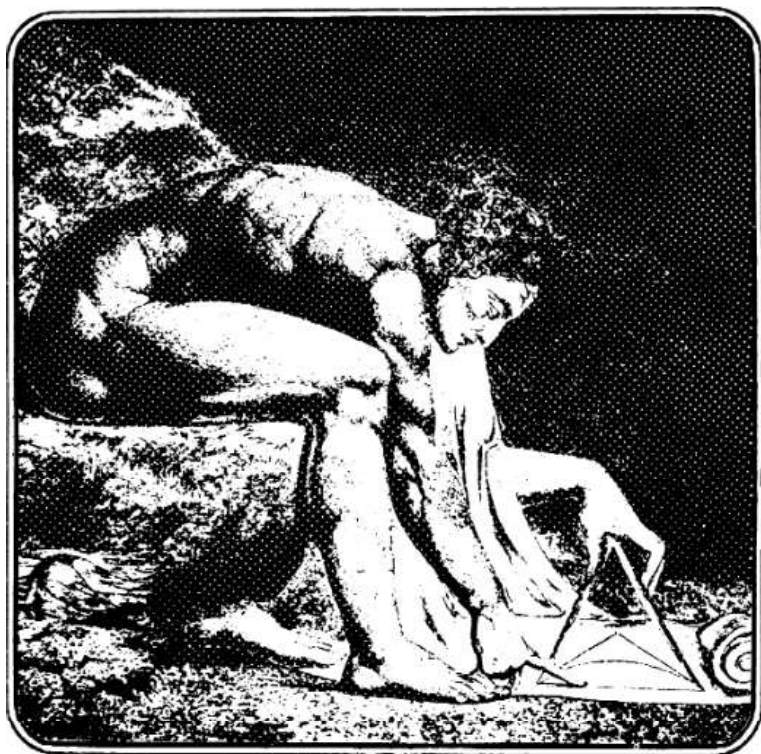
Les scribes européens se focaliseront sur le progrès de leur Léviathan afin de masquer le fait que le Léviathan européen, à l'instar de l'ancien Léviathan assyrien, se trouve dans un état continu de décomposition. Le retrait est la réponse humaine au progrès, et les agents du Léviathan le savent. Aussi, chaque forme d'immersion dans les entrailles du Léviathan présentera-t-elle un visage humain de retrait simulé, comme à Sumer.

L'Église cessera bientôt d'être le temple de l'Europe, mais l'Europe ne cessera pas pour autant d'avoir un temple. Les successeurs de l'Église seront bien plus sumériens qu'ils ne sont l'Église. Les héritiers des premiers taborites briseront finalement la domina-

tion catholique de l'Église, mais les héritiers des derniers hussites détourneront le coup. Luther et Calvin reproduiront, cette fois-ci consciemment, l'exploit franciscain de canaliser les résistants potentiels vers un cul-de-sac.

Mais les héritiers des derniers croisés de l'Europe auront déjà lancé le retrait simulé le plus cruel, le plus sanglant et le plus bizarre dans toute l'*His-toire* du Léviathan. Au moment où ceux qui se dénomment eux-mêmes les protestants s'allient aux nobles et aux bourgeois pour éradiquer de leur retrait simulé tout vestige de liberté, de parenté et de communauté, les catholiques de la contre-réforme sont déjà en train de dévorer les dernières libertés, parentés et communautés, qui subsistent encore sur la planète, et ils s'approprient ce dont ils manquent en le mangeant.

Sous peu, les héritiers myopes des visionnaires de Tabor se constitueront en un Ordre des Frères Moraves Unis et ils transmettront un pâle souvenir des fêtes de l'amour adamites aux dernières fêtes de l'amour authentiques qui seront célébrées par les dernières victimes du désir déformé de l'Europe pour la liberté, la parenté et la communauté.



— Chapitre 20 —

Les communautés taborites qui se suicident lentement sont contemporaines des communautés de Guanches assassinées par les catholiques commerçants. Les Guanches sont les derniers habitants libres des îles de l'océan Atlantique appelées les Canaries, les premiers non-Européens exterminés par ceux qui cherchent les îles Fortunées.

Les communautés guanches furent visitées antérieurement par les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains et les musulmans, et pourtant elles survécurent jusqu'à ce qu'un Normand dénommé Béthencourt s'installe chez elles à l'époque où le recteur Jan Hus refusait de vendre des indulgences. Au moment où les derniers hussites mettent fin aux conséquences involontaires du refus du recteur, les Guanches sont en voie d'extinction. Ces Guanches hospitaliers, tout comme les taborites radicaux, ne sont pas autorisés à vivre dans l'Éden.

Un millénaire de christianisme a enseigné aux Européens que les êtres humains déchus vivent dans le péché. Cette affirmation n'est pas acceptée de manière passive par les Européens chrétiens. Elle est rendue effective de manière active. Ceux qui ne vivent pas dans le péché ne doivent pas vivre du tout.

Si l'Européen pécheur ne peut pas atteindre l'Éden, il peut du moins imposer la Chute de l'Homme. En accomplissant cette tâche, l'Européen est sauvé. Il devient le fléau de Dieu. Ce sont les innocents qui sont les damnés. Désormais, l'opportunisme et la cupidité sont les signes intérieurs du salut, et les Îles Fortunées sont un espace où le fléau de Dieu peut à discrétion exproprier et exterminer ceux qui ne pèchent pas.

Les Canaries ne sont pas éloignées des rivages du continent, mais elles font déjà partie du Nouveau Monde à l'ouest, elles sont déjà l'Amérique.

* * *

Tandis que les derniers taborites et les Guanches sont exterminés, les Européens font l'expérience de leur Renaissance, de leur nouvelle naissance, de leur métamorphose en quelque chose de différent de ce que sont les chrétiens, de ce que sont les Européens et de ce que sont les êtres humains.

Les artistes et les lettrés vagabonds qui lancent le *Quattrocento* italien sont aussi mobiles que les béguines et les bégards, mais ils ne sont pas en quête de la réalisation de soi dans une communauté humaine. Ce qu'ils cherchent, c'est l'annihilation de soi au service d'un souverain, de n'importe quel souverain. L'auto-déshumanisation du scribe devient l'idéal d'un mouvement social en Europe occidentale. Les artistes et les lettrés ne sont pas tout à fait des innovateurs. L'auto-instrumentalisation en vue du gain économique est déjà la pratique normale des bourgeois, et l'instrumentalisation imposée en vue du gain d'autrui a toujours été le lot des zeks. La particularité des artistes et des lettrés renaissants consiste dans le fait qu'ils s'instrumentalisent eux-mêmes en vue du gain d'autrui, comme des zeks, et qu'ils se façonnent à un degré de perfection instrumentale qui n'est égalée par aucun être vivant antérieur. Ces outils humains, des individus comme Bramante, Machiavel et le fameux De Vinci, sont les précurseurs du génie ainsi que de l'expert.

Même si leurs particularités ne sont pas tout à fait nouvelles, ces instruments animés n'ont pas de véritables prédécesseurs.

Il y avait déjà des artisans ou des ouvriers qualifiés dans l'ancienne Sumer et l'ancienne Égypte, mais ces gens-là sortaient de leur apprentissage comme des utilisateurs d'instruments expérimentés, et non comme des acrobates d'un ou plusieurs métiers. Les anciens artisans servaient le temple et ses dieux, et non pas le pouvoir

pur et simple. La différence n'est pas aussi grande que les mots le suggèrent, mais elle n'est pas insignifiante. En pratique, les artisans construisaient les palais et les engins de guerre des souverains. Mais le voile qui dissimulait leur pratique, le temple et ses dieux, étaient des vestiges d'une communauté humaine perdue, et ces vestiges exerçaient encore une certaine force morale, qui faisait du pieux artisan, dans la pratique, un instrument très limité. Les hommes de la Renaissance ne sont pas des artisans. Ce sont des artistes. Ils sont parfaitement amoraux, ils ne conservent aucun vestige de la communauté humaine, et il n'existe aucune limite aux emplois auxquels ils peuvent être affectés.

Peut-être les scribes du pharaon ou du lugal se sont-ils perfectionnés jusqu'à un degré similaire d'excellence et ont-ils servi un pharaon ou un lugal usurpateur avec autant de dévouement qu'ils ont servi son prédécesseur. Mais les scribes étaient des instruments destinés à tenir presque exclusivement les registres, tandis que les grands hommes du *Quattrocento* sont pareillement habiles dans tout domaine où un souverain peut souhaiter entrer.

La Grèce, Rome et la Chine avaient leurs scribes, leurs peintres, leurs constructeurs et leurs bricoleurs, mais la plupart d'entre eux étaient des artisans, et non des artistes. Des hommes comme Shang Yang, Platon, Aristote et Archimède annonçaient déjà, dans leur empressement à vendre à un souverain les secrets qu'ils découvraient, les artistes du *Quattrocento*, mais seuls Shang Yang, un Machiavel précoce, et Archimède, avec son éthique du « Ça marche ! » présentent les qualités de véritables précurseurs. Platon et Aristote prisait plus le détachement que l'emploi, et cette attitude faisait d'eux des outils émoussés pour les souverains auxquels ils offraient leurs services.

Les vassaux francs pouvaient souvent être chargés de réaliser des prouesses acrobatiques pour leurs suzerains, mais la féauté, vestige d'une ancienne communauté, faisait qu'un vassal était loyal à un seigneur donné, et non au pouvoir en tant que tel. Et, comme instruments, les vassaux à la tête chaude et cuirassés de cottes de mailles

avaient tendance à être des rustres et des maladroits comparés à un De Vinci.

Même l'Église, au cours de son millénaire de domination, n'eut en son sein que peu de véritables précurseurs des grands hommes du *Quattrocento*. Certains saints accomplirent des prouesses inégales d'autorépression, d'autres furent des acrobates de l'autotorture qui s'effaçaient complètement devant Optimus Maximus aussi aisément que les génies s'effaçaient devant un mécène. Mais les acrobates saints avaient tendance à accomplir leurs prouesses à l'encontre d'eux-mêmes, tandis que les acrobates de la Renaissance s'en prennent au monde.

Les soi-disant alchimistes, des contemporains mais pas nécessairement des amis des saints, s'en prirent au monde déjà durant le millénaire catholique. Mais des gens comme l'exceptionnellement fameux Docteur Faust avaient tendance à être des personnages incertains. À la différence de leurs successeurs célèbres, les alchimistes, aussi disposés à vendre leurs secrets qu'Archimède, ne pouvaient trouver de mécène si ce n'est le diable.

C'est précisément parmi ces personnages flous que l'on doit trouver les précurseurs des hommes célèbres de la Renaissance. Même d'anciennes communautés eurent de temps en temps des chamans qui mettaient en œuvre leurs secrets pour tuer au lieu de guérir leurs parents. Dans les Léviathans primitifs, les successeurs de ces gens-là dévoilaient les secrets de la nature pour inventer des machines à tuer, des instruments de torture et des poisons. Mais dans les États-temples, ces tortionnaires et ces bourreaux accomplissaient des rites de purification avant de revenir dans la société humaine, et, durant le millénaire catholique, ils portaient des cagoules.

L'Église se lance dans une persécution meurtrière des guérisseuses, et elle désigne ces femmes comme des sorcières, précisément au moment où des praticiens de ce que l'on appelait habituellement la sorcellerie enlèvent leurs cagoules et affichent publiquement leurs pouvoirs mortels. L'Église est elle-même un génie, un expert dans ces détournements monstrueusement ironiques.

Mais l'Église n'a pas assez de génie pour comprendre où sont ses intérêts. Elle semble toujours être en retard de plusieurs générations. L'Église est aveuglée par la folle ruée de ses propres notabilités vers les coffres au trésor. En effet, de nombreux et récents alchimistes remarquables et tortionnaires décagoulés sont eux-mêmes des ecclésiastiques, et l'un d'eux devient même pape.

* * *

Ces hommes nouveaux, que l'on connaîtra sous le nom de scientifiques, d'ingénieurs, de docteurs et de professeurs, et que l'on finira par connaître tout simplement sous le nom d'experts ou de cadres, n'ont que faire de l'Église, tout comme les adamites. Ces hommes antérieurement cagoulés doivent leur soudaine importance non pas à l'Église, ou même au détournement qu'effectue l'Église à propos de leur mauvaise renommée en la rejetant sur l'Ève éternelle, mais à la pratique quotidienne amoralisée des bourgeois de l'Europe.

Nous avons déjà vu que le commerce ou le négoce, ce que les bourgeois appellent les affaires, est une pratique qui consiste à traiter ses semblables humains comme des ennemis. Les bourgeois européens ont appris les affaires de l'islam, directement ou indirectement, et, avec le *Quattrocento*, ils ont intégré les praticiens vikings de la profession, ils ont expulsé les concurrents juifs, et ils sont en train d'exproprier leurs maîtres musulmans.

Nous avons vu également que les bourgeois européens ont acquis la pratique mais non le code de leurs maîtres islamiques. Les marchands musulmans accomplissaient leur profession à l'intérieur de limites imposées par un prophète qui était lui-même un marchand, et à l'intérieur de limites imposées par la notion de dieu miséricordieux. En pratique, les limites étaient souples, mais elles existaient néanmoins, comme les préceptes éthiques qui guidaient et limitaient les anciens artisans.

Les Européens acquièrent le commerce mais pas le Coran ni Allah le miséricordieux, et les conséquences de cette conversion partielle à

l'islam seront ressenties par la Biosphère tout entière. Les évangiles des Européens, dont les auteurs sont des gens qui haïssaient les marchands, rejettent le commerce dans sa totalité et, par conséquent, ils ne contiennent pas de directives spécifiques pour les commerçants. Et la déité européenne, Optimus Maximus, le dieu des légions cuirassées, n'est pas plus miséricordieux que le marchand le plus rapace, et il est aussi volontiers un dieu du profit maximum qu'un dieu des légions victorieuses.

En conséquence, le code du marchand européen est tout à fait différent du code de son homologue islamique. Le marchand européen n'est pas guidé par le moindre précepte éthique.

Il n'y a pas de limite, humaine ou naturelle, à ce qu'un Européen fera pour le profit.

Des pillleurs et des spoliateurs rapaces et totalement immodérés ont sans aucun doute également existé chez les marchands musulmans. Mais, dans l'islam, ces hommes devaient faire leur sale besogne en se dissimulant, ils devaient rester indistincts, ils devaient porter des cagoules. En Europe, ces hommes-là peuvent faire leur sale besogne là où tout le monde peut les voir, et ils ne portent pas de cagoules. Des pillleurs inégalés comme les Welser, les Fugger et les Médicis, deviennent des héros ostentatoires, les Européens les plus éminents de l'époque.

C'est le code du bourgeois européen qui permet et même incite les ingénieux tortionnaires, empoisonneurs et bourreaux, à se montrer sans leur cagoule. Ce code est simple, mais il ne sera pas traduit en mots avant qu'un successeur de Hobbes, Adam Smith qui ne sera ni un Adam ni un forgeron, ne l'énonce clairement : « Fais à autrui tout ce qui te rapportera du profit ».

Ce soi-disant Adam sera silencieux sur le corollaire de cette maxime, et ses successeurs resteront muets jusqu'à ce que notre presque contemporain Nietzsche énonce ce corollaire : « Déshumanisez-vous afin de vous élever ». Ce corollaire n'arrive pas en Europe reléviathanisée en provenance de l'islam, mais de la pratique de saints auto-tortionnaires chrétiens, appelés les anachorètes. Ces

précurseurs des serviteurs éhontés du pouvoir se surpassaient en mutilant et en éradiquant ostentatoirement toutes leurs qualités humaines afin d'être élevés par l'Optimus Maximus. Leur déité les récompensait en incitant les bons chrétiens à représenter les prouesses humainement révoltantes des saints anachorètes sur les murs et les vitraux de toutes les églises paroissiales.

Jusqu'à la Renaissance, les Européens considéraient l'usure comme une monstruosité. Ils associaient cette pratique qui leur était étrangère aux anciens Étrusques et Carthaginois ou alors à leurs contemporains juifs et musulmans, et ils appelaient ses praticiens des sangsues. Maintenant, les usuriers européens qui se dénomment banquiers et investisseurs remplacent les saints anachorètes sur les tableaux qui représentent les personnages haut placés.

Pour les chercheurs de profit comme pour les serviteurs du pouvoir, rien de ce qui est humain et rien de ce qui est naturel n'est sacré. La communauté humaine est aussi inconnue que l'étoile la plus lointaine, et la nature est un trésor d'objets destinés au pillage. Les bourgeois réduisent les gens la terre au rang de marchandises vendables. Ensuite, les scientifiques les réduiront à l'état d'atomes manipulables par les artistes du pouvoir.

* * *

Les scribes de ce mouvement appellent leur haine de la nature le rationalisme et leur misanthropie l'humanisme. Donner aux choses un nom qui est le contraire de ce qu'elles sont est un talent hérité de l'Église.

Jusqu'à la Renaissance, une proposition ou une action étaient raisonnables si elles étaient en harmonie avec le contexte humain et naturel. Irrationnel, anormal et inhumain étaient des termes de même nature sinon des synonymes. Pourtant, maintenant que les pouvoirs du raisonnement sont mis au service des propositions et des actions les plus inhumaines, les plus anormales ainsi que les plus irrationnelles, cette réalisation est saluée comme du rationalisme.

Les soi-disant Lumières postérieures sépareront la raison de tout contexte humain et naturel, et la pleine moisson de ce triomphe de l'irrationnel sous le masque de la raison sera récoltée lorsque les atomes des êtres vivants d'Hiroshima ainsi que ceux de leur environnement seront brisés en mille morceaux par l'avant-dernière invention de la « raison » irrationnelle.

La misanthropie sans précédent est travestie en humanisme par des maîtres de l'inversion instruits par un millénaire de vicaires du Christ.

L'humanisme de Machiavel et de ses grands contemporains, c'est l'« humanisme » de l'homologue chinois de Platon, Shang Yang, le ministre du duc de Tch'in. Le lecteur se souvient peut-être de Shan Yang comme le fervent, faisant œuvre de pionnier, d'un pouvoir léviathanique sans ornements qui découvrit l'abîme qui sépare les communautés humaines de l'État, et qui perfectionna sa vision en une sorte d'alchimie du pouvoir, en une technologie de la destruction systématique de la liberté, de la parenté et de la communauté humaines.

Shang Yang traduisit simplement en mots la pratique des lugals depuis le début de l'époque d'Ur, mais ce fut une formidable prouesse. Les lugals eux-mêmes n'avaient pas osé traduire leur pratique en mots. Ils l'avaient dissimulé avec les mots du temple, et ils avaient, même à leurs propres yeux, servi les dieux dans le temple, à savoir les vestiges de la communauté humaine, non le pur pouvoir. La vision de Shang Yang était si cynique qu'elle n'eut que peu de suites, même en Chine, avant que les artistes italiens du pouvoir n'aient vu ce que leur précurseur chinois avait vu. Quelques généraux de légions romaines, de même que les successeurs de l'empereur Octave, Néron et Caligula, ont bien tenté de venir à bout du langage du temple et de réprimer les derniers vestiges de communauté qui traînaient encore, mais le réprimé revint à Rome à si grands flots que le successeur de Néron, Constantin, fut forcé de nager avec la marée pour échapper à la noyade. Bien que Machiavel et ses grands contemporains soient probablement les premiers successeurs

qualifiés de Shang Yang, il est peu probable que Marco Polo les ait informés de l'existence de leur précurseur.

L'inspiration des artistes du pouvoir de la Renaissance ne provient pas d'une traduction italienne des œuvres de Shang Yang, mais de l'étude de la pratique des bourgeois d'Europe qui ont réussi. Ce sont les usuriers qui sont les plus grands seigneurs du royaume. La grandeur n'advient pas à ceux qui servent les dieux mais à ceux qui servent le diable. Les personnes de haut rang, ce ne sont pas les fervents de la communauté humaine qui ont des principes, les radicaux qui cherchent le royaume des cieux sur terre, car ils sont brûlés par l'Inquisition. Les personnes de haut rang, ce sont les fervents sans principes de la quatrième bête du Livre de Daniel, les serviteurs du Léviathan.

Ce qui transforme des misanthropes en humanistes, c'est l'illusion, dont le déchiffrement sera esquissé par Hobbes plus tard, selon laquelle la bête a une tête humaine.

Mais ces humanistes sont un clergé qui sacrifie l'humanité ainsi que la nature sur l'autel d'une idole hideuse dont le visage humain et de son point de vue, l'humanité aussi bien que la nature sont également des choses, des objets, qui constituent soit des obstacles, soit des instruments potentiels. La bête voyage à travers le temps en éliminant les obstacles et en s'appropriant les instruments. Les grands hommes du *Quattrocento* sont les éclaireurs de la bête, ils sont les premiers pionniers déclarés du Léviathan.

Ces acrobates du pouvoir léviathanique se surpassent non seulement dans la minutie sans précédent qu'ils mettent dans leur travail de reconnaissance, mais également pour se surpasser l'un l'autre dans une œuvre de pionnier si consciencieuse que celle-ci anticipe les obstacles futurs et qu'elle tend à concevoir de futurs instruments. Tous les êtres, tous les lieux et tous les objets, qui étaient autrefois imprégnés par des strates superposées de signification contextuelle, symbolique et littérale, sont maintenant examinés à fond comme des obstacles ou des instruments potentiels.

La raison, ce pouvoir humain permettant de comprendre les significations, se dégrade en un instrument destiné à dissiper ces significations. Le raisonneur, au lieu de viser à saisir le contexte cosmique de phénomènes apparemment isolés, vise maintenant à isoler les phénomènes de tout contexte. La signification est remplacée par la définition, le raisonnement par l'analyse, la mythologie par la science. Les artistes de l'isolation pratiqueront ce qu'ils appellent eux-mêmes des sciences naturelles, mais leur naturalisme est aussi faux que leur humanisme. La nature n'est pas plus que la communauté humaine la raison de ces acrobaties analytiques.

Toute cette entreprise consiste en une recherche des obstacles et des instruments. Les obstacles examinés ne sont pas des obstacles qui menacent les communautés humaines ou les environnements naturels, à savoir des obstacles comme le Léviathan. Cette recherche concerne les obstacles qui sont sur la route du Léviathan. Les instruments recherchés sont des becs et des griffes ainsi que des ressorts et des roues potentiels pour le Léviathan.

Les résultats inhumains et artificiels de cette recherche sont placés sur le seuil du palais du prince, afin qu'il les utilise contre l'humanité et contre la nature. Les créateurs de ressorts et de roues entrent en compétition entre eux pour obtenir la faveur du prince, et chacun désire avoir un protecteur qui soit favorable à ses desseins les plus inhumains et les moins naturels.

Les innovateurs et les décorateurs ne font même plus semblant de faire des offrandes au temple, lequel renferme des reliques sans vie d'une communauté perdue et des dieux morts. Pour la première fois, les offrandes sont ouvertement et même ostentatoirement placées sur l'autel du Léviathan.

* * *

La Renaissance est quelque chose de nouveau, mais elle n'est pas une nouvelle naissance. Cette nouvelle naissance est aussi fausse que le sont l'humanisme, le rationalisme et le naturalisme.

Ces Européens qui jonglent avec le monde de manière consommée se décrivent comme des Athéniens réincarnés, ce qu'ils ne sont pas et n'ont jamais été, afin d'éviter de se voir comme ils sont, comme des musulmans rabougris.

La Renaissance n'est pas une naissance mais un début. C'est le Léviathan qui fête son entrée dans le monde. C'est la première apparition publique de la bête dans ses propres habits, c'est-à-dire avec rien d'autre sur lui que ses crocs et ses griffes. La Renaissance est la cérémonie de baptême du Léviathan. Elle est une fête qui célèbre le Léviathan sous son propre nom et dans son intérêt.

Dorénavant, le Léviathan est le dieu de l'Europe, et Lugal-zaggizi ainsi qu'Optimus Maximus tombent dans l'ombre de la bête artificielle. Mardouk est rétrogradé du rang de grand chef à celui de médiateur du roi des rois terrestre. C'est le pouvoir nu qui est dieu. Le but des décorations et des ornements n'est plus de dissimuler les griffes et les crocs de la bête mais de les rendre encore plus visibles. Les peintres et les sculpteurs de la Grèce antique créèrent des façades qui cachaient le pouvoir de la *polis* et la richesse des marchands de vin et d'huile d'olive derrière les dieux morts de leur communauté perdue.

Les faux Grecs réincarnés de la Renaissance se passent de toute façade. Les dieux morts sont encore le sujet des ornements, du moins au début, mais les ornements ne sont plus suspendus aux façades, ils sont suspendus directement aux griffes et aux crocs, aux places fortes et aux palais des marchands de tissus et d'argent. Et, très rapidement, les autels et les dieux de l'ancien temple cessent même d'être les sujets des ornements. La bête elle-même se glisse sur la toile. Tout d'abord, le mécène léviathanique apparaît seulement dans un coin, jetant un regard furtif aux reliques d'une mythologie morte avec une feinte révérence. Bientôt, c'est un mécène orgueilleux qui est au premier plan, et les sujets mythologiques ne représentent plus qu'un simple arrière-plan qui devient de plus en plus sombre jusqu'à ce que, à la fin, rien ne soit plus éclairé à l'exception du visage d'un souverain, un occupant temporaire de la tête de la bête.

De Vinci, qui n'est pas satisfait de l'incomparable beauté des toiles avec lesquelles il décore les murs des palais des grands affairistes et assassins, se précipite chez ses protecteurs avec des croquis de sous-marins, de machines volantes et d'instruments de mort, destinés à élever la destruction de masse au niveau de la perfection atteinte par ses peintures.

L'abandon de soi des artistes de la Renaissance à la bête est si total, leur art est si achevé, que cela semble atteindre la limite de ce qui est humainement possible. De Vinci, Michel-Ange, Raphaël et les autres grands n'ont pas de véritables précurseurs ; ils n'auront pas non plus de véritables héritiers.

Ceux qui seront capables d'un tel dévouement total à l'égard du Léviathan ne seront pas aptes à maîtriser l'art, et ceux qui seront compétents en art ne seront pas à même d'annihiler si complètement leur humanité. Les fervents du pouvoir léviathanique dégénéreront en fin de compte en crétins artistiques que nous connaissons sous le nom de publicitaires et de propagandistes, les soi-disant « artistes commerciaux », tandis que les artistes deviendront si incapables de vouer un culte au Léviathan qu'ils seront considérés par les fidèles du Léviathan comme des dégénérés et seront appelés « bohèmes ». Le mur qui sépare les serviteurs du pouvoir des « bohèmes », de même que celui qui sépare la science de l'art, commencera déjà à faire son apparition au cours du *Quattrocento*. Même ceux qui feront leur apprentissage auprès des grands ne seront plus capables d'arriver simultanément à la maîtrise comme décorateurs, éclaireurs et constructeurs d'instruments du Léviathan.

Les apprentis qui demeureront des décorateurs consommés auront tendance à rester dans leur atelier, et, déjà à l'époque de Rembrandt, certains d'entre eux seront si dégoûtés du monde du mécène qu'ils tourneront le dos aux sujets léviathaniques, qu'ils laisseront de côté les griffes, les ressorts et les roues, en se mettant en quête de sujets humains et naturels.

Les éclaireurs et les constructeurs d'instruments, les soi-disant savants, qui deviendront bientôt des bureaucrates et des scienti-

fiques, ne se retourneront jamais contre la main qui les nourrit. Ces serviteurs du pouvoir, bien qu'ils ne soient plus des peintres et des sculpteurs, seront les véritables héritiers de la Renaissance. Ce sont eux qui resteront les hérauts de l'humanisme, du rationalisme et du naturalisme spécieux des grands hommes de la Renaissance. Les serviteurs du pouvoir rendront de plus en plus difficile à leurs anciens confrères la tâche de trouver des sujets humains ou naturels, car ils réduiront systématiquement et avec un art consommé tous les sujets humains ou naturels à l'état d'objets léviathaniques manipulables. Ils seront les griffes et les crocs du Léviathan.

Ou plutôt, les soi-disant humanistes deviendront les griffes et les crocs du Léviathan après qu'ils auront remplacé les prêtres bureaucrates qui ont exercé ces fonctions pendant plus d'un millénaire.

Les prêtres sont des serviteurs du pouvoir incompetents, non pas en raison de défauts personnels, mais parce que leur institution fonctionne avec un handicap qu'elle s'est elle-même imposé. L'Église a été aussi dévouée au Léviathan que n'importe quel artiste de la Renaissance, mais, comme nous l'avons vu, l'Église ne peut pas se défaire des vestiges défigurés des libertés et communautés humaines, vestiges qui sont à maintes reprises revenus à la vie et ont ruiné ses entreprises léviathaniques.

Les nouveaux bureaucrates se nomment des humanistes précisément parce qu'ils ne sont pas encombrés de reliques de la liberté et de la communauté humaines. Ils s'abreuvent énormément au puits, profond d'un millénaire, de l'expérience de l'Église, mais ils n'ont pas peur que leur institution provoque l'apparition de mauvaises herbes de l'Éden dans leurs palais de pierre.

Leur institution, c'est le Léviathan, bête qui décompose toutes les graines de l'Éden.

Le nouveau serviteur du pouvoir est une tabula rasa sur laquelle seules les pseudo-pensées du Léviathan sont écrites. C'est un pseudo-homme fabriqué par l'État, patenté par l'État et employé par l'État, phénomène que Hobbes reconnaît de manière perspicace comme un ressort ou une roue.

Les serviteurs de l'État se hâtent évidemment de s'appropriier les centres de formation des scribes, fondés par l'Église : les universités. Ces centres, qui sont déjà des usines à fabriquer et à breveter les serviteurs du pouvoir, commencent maintenant à produire en masse des hommes de la Renaissance. Tous les princes, les banquiers et les marchands peuvent à présent faire l'acquisition d'employés qui ne sont pas des ecclésiastiques, de serviteurs qui ne sont loyaux qu'envers le patron qui les a engagés, de cadres et de bourreaux qui n'essaient pas de concilier la volonté du patron avec celle de dieu.

* * *

Les dirigeants ont rêvé d'avoir à leur disposition des bureaucrates séculiers depuis que les Moraves résistèrent aux Francs en se constituant en un État-nation inachevé. L'État-nation peut maintenant être achevé.

Les prêtres hussites, contemporains des artistes de la première Renaissance, s'offrirent déjà comme remplaçants des ecclésiastiques catholiques dans un État-nation reconstitué de Bohême-Moravie. Ne trouvant pas de souverain ayant une armée assez puissante pour défendre l'État-nation qu'ils projetaient contre l'armée des croisés de la sainte Rome, les hussites s'allièrent à contrecœur avec les taborites, dont l'armée correspondait au besoin hussite, mais dont les visées allaient bien au-delà de ce besoin, et ils perdirent cette armée quand ils se retournèrent contre les visées de cette dernière. Martin Luther tira la leçon de l'erreur hussite. Luther conseillera aux souverains de faire la guerre sur les deux fronts, en attaquant simultanément l'Église d'une part, et d'autre part les paysans et les radicaux anti-Église qui pensent que l'État-nation nouvellement instauré est un simple passage vers une communauté humaine reconstituée.

Les souverains s'assurèrent qu'ils étaient le but suprême de la ruée de la Réforme dans le luthéranisme pour la même raison que leurs ancêtres se ruèrent dans le christianisme, à savoir pour le butin.

Tout prince avide doté d'une armée suffisamment forte exproprie l'Église de toute sa richesse terrestre et de ses terres, et il remplace les ecclésiastiques par des hommes de la Renaissance.

Les luthériens eux-mêmes, qui sont considérés comme des obscurantistes par leurs confrères humanistes, sont aussi en fait des hommes de la Renaissance, non pas en termes d'art ou de science, mais en termes de dévotion aveugle envers le Léviathan. Une fois installés dans leurs fonctions ministérielles, ils sont des serviteurs du pouvoir d'abord, puis des luthériens ensuite — seulement le dimanche. La doctrine du péché si soigneusement récupérée et conservée par les réformés est aussi utile aux Léviathans réformés qu'elle l'était à l'Église.

L'Église aussi bien que les paysans sont victimes des expropriateurs qui appellent Réforme cette saisie des biens. L'Église perd son pouvoir matériel ainsi que son pouvoir spirituel sur de vastes domaines qui furent précédemment convertis au catholicisme sur les cadavres d'innombrables victimes sacrificielles. Les paysans et les radicaux perdent leurs vies ainsi qu'une bonne partie de leurs espoirs.

Les paysans ne portaient guère d'amour à leurs seigneurs, mais alors encore moins aux seigneurs se lançant dans le commerce qui clôturaient les bois et les prés tout en leur extorquant en même temps des droits de plus en plus lourds. Mais avant l'avènement de Luther, les paysans avaient partagé une chose avec leurs seigneurs, à savoir une haine éternelle envers l'Église catholique et ses collecteurs de dîmes. Si seulement les seigneurs tournaient leurs armes contre les hommes d'Église, la vieille communauté serait restaurée, puisque les seigneurs ne conserveraient pas la hiérarchie dès que les hiérarques catholiques ne seraient plus derrière eux et dans leurs bureaux.

Luther détruit l'unique trait commun entre les seigneurs et les paysans, trait commun qui a lié les hussites conservateurs aux taborites radicaux, et il invite les seigneurs à accomplir l'exploit de garder la hiérarchie romaine tout en expropriant Rome. Les deux

choses peuvent être réalisées en tailladant, en brûlant et en pendant les paysans.

Les hiérarques protestants remplacent les catholiques qui sont derrière le prince, et les bureaucrates à louer, volontiers disponibles, remplacent les ecclésiastiques dans les bureaux.

Les anabaptistes et les autres successeurs radicaux des taborites sont pourchassés et exterminés par les armées nationales protestantes qui tuent de manière plus rageuse et efficace que les derniers saints croisés romains.

La géographie européenne devient un agrégat d'États-nations répressifs, apparemment indépendants, entremêlés de manière invisible mais indissoluble par les tentacules des banquiers et des marchands.

L'Église n'est plus nécessaire en tant qu'instructeur universel de bureaucrates, puisque chaque État commence à faire fonctionner ses propres usines destinées à fabriquer et à breveter les serviteurs du pouvoir.

* * *

Les hommes de la Renaissance agréés par l'État, déjà semblables aux marchands dans leur hostilité envers la nature et la communauté, le deviennent encore plus dans leur désir de monopole. Les scribes nés une seconde fois et réformés ne se précipitent pas seulement pour remplacer les ecclésiastiques dans tous les postes du pouvoir. Ils se précipitent également pour s'ériger comme les fournisseurs exclusifs de tous les services imaginables dont le Léviathan pourrait avoir besoin.

Avec cette ruée, les bureaucrates achèvent la destruction des populations humaines enfermées dans les anneaux du Léviathan. Les seigneurs s'étaient déjà approprié la totalité des pâturages et des forêts, les marchands s'étaient approprié tous les objets qui peuvent être déplacés de leur source jusqu'au marché. Les experts agréés par l'État se mettent maintenant à s'approprier les talents mêmes du

reste de la population et à transformer les « sujets » du Léviathan en objets complètement dépouillés et dépendants.

Les guérisseurs, les navigateurs, les constructeurs, les conteurs et même les visionnaires sont remplacés et réduits au silence par les maîtres et les docteurs en médecine, en astronomie, en architecture, en philosophie, en métaphysique diplômés d'État. Tout ce que les êtres humains faisaient par et pour eux-mêmes est pris en charge par un monopole de l'État.

L'Église, dont le fort a toujours été le mensonge mais jamais la prévoyance, fait tout à fait le jeu des expropriateurs en choisissant ce moment-là pour déchaîner l'Inquisition contre les guérisseuses. L'Église ne peut pas porter ouvertement des coups aux humanistes qui remplacent ses ecclésiastiques dans tous les centres du pouvoir, étant donné que ce sont des hommes d'Église éminents qui furent les premiers humanistes. L'Église est en quête de boucs émissaires. Les bûchers du brûleur de sorcières Torquemada sont allumés non pas pour les humanistes, mais pour les musulmans et les juifs convertis, et pour les guérisseurs. Ni les marchands ni les nobles se lançant dans le commerce ne protestent contre la crémation de leurs concurrents, et les docteurs en médecine ne protestent pas non plus contre la crémation des guérisseurs.

Les docteurs feront fonctionner plus tard un mécanisme moins spectaculaire que le feu de l'inquisiteur pour éliminer les non-agrécés, mais ce mécanisme de réduction au silence n'est encore qu'un lointain projet. Les docteurs ont besoin de se débarrasser des guérisseurs populaires de façon aussi urgente que les marchands ont besoin de se débarrasser des anciens musulmans et juifs rompus au commerce. Les soi-disant sorcières, héritières des âges où la connaissance des herbes et des maladies était transmise de manière informelle, sont bien connues pour être des guérisseuses, tandis que les docteurs, notoirement ignorants de ce savoir, sont résolus à établir un monopole de l'État sur la maladie afin de faire la police chez les malades. Les docteurs finiront par s'approprier certaines connaissances relatives aux plantes des sorcières exterminées, mais

la guérison sera toujours inséparable de leur action de police. Ils pourchasseront les maladies même s'ils doivent transformer les êtres humains en légumes ou les découper en morceaux.

La médecine n'est que l'un des domaines humains sur lesquels les maîtres et les docteurs diplômés d'État instaurent leur monopole. Dans tous les domaines, les talents et les aptitudes humains sont transformés en pouvoirs exercés par une police. Tout ce que les gens faisaient pour eux-mêmes en arrive à être fait contre eux par des agents du Léviathan. Les êtres humains ainsi que la Biosphère tombent sous la surveillance continue de la police.

Les capacités mises en œuvre par les êtres humains pour améliorer leurs vies sont appropriées par une chose morte, l'artifice tout-puissant, le Léviathan. Et le Léviathan n'utilise pas ses facultés à faire la police pour améliorer la vie, mais uniquement ses pouvoirs de police, pour engraisser l'artifice et le royaume des morts.

Les agents du Léviathan agissent même pour exproprier les visionnaires radicaux de leur mémoire de la liberté, de la parenté et de la communauté, humaines. Des visionnaires agréés par l'État, les maîtres et les docteurs en lettres, en philosophie et en métaphysique, envoient leurs tentacules fouiller parmi les dernières traces de l'humanité dont la mémoire se souviennent. Les docteurs ès lettres s'approprient des souvenirs de la même façon que leurs confrères médecins s'approprient des arts de guérir des sorcières. Les scribes d'État affichent « l'âge d'or » dans des traités et des poèmes officiels. Ils s'approprient cet âge où il n'y avait ni docteurs ni patients, ni avocats ni criminels, ni seigneurs ni serfs. Ils exposent leur conquête de la même manière qu'un chasseur étale les bois d'un cerf tué, comme des trophées.

L'âge d'or devient la propriété privée des hommes de lettres et, comme le domaine privé d'un seigneur, son propriétaire exerce sa domination sur ses poissons, sur ses oiseaux et sur tous les animaux qui rampent sur lui. L'âge d'or devient une parcelle de propriété foncière, une marchandise littéraire, une chose morte. Les hommes de lettres diplômés d'État qui accaparent cette marchan-

dise établissent leur monopole sur elle de la même façon que les marchands et les docteurs en médecine instaurent leurs monopoles : en éliminant les concurrents.

Lorsque les monopolisateurs de l'âge d'or arrivent en présence des communautés d'êtres humains libres qui n'ont jamais quitté leur âge d'or, les savants sont du côté des marchands qui condamnent les incroyants et des docteurs qui condamnent les guérisseurs à la mort sur le bûcher. Comme les prêcheurs du péché qui s'en prennent aux innocents avec des instruments de torture, les savants agréés s'en prennent aux communautés libres avec les griffes et les crocs du Léviathan. Les premiers anthropologues, comme ceux qui viendront plus tard, ne sont pas des radicaux anti-Léviathan. Ce sont des agents du Léviathan, ses yeux et ses oreilles. Leur but n'est pas de vivre dans des communautés humaines mais de vivre en dehors d'elles. Ce sont eux les chasseurs de têtes. Leur métier, leur profession spécifique, est de rétrécir les communautés humaines à la taille de trophées, suspendus aux côtés des bois de cerfs dans la salle à gibier du Léviathan, son musée des sciences naturelles.

Les chasseurs de têtes, les brûleurs de sorcières et les mangeurs de monde de l'Europe civilisée sont déjà en présence de vastes nouveaux domaines sur lesquels ils peuvent exercer leurs pouvoirs léviathaniques parce que, tandis que les marchands et les bureaucrates étaient en train de consolider leurs monopoles initiaux, les marins espagnols « découvraient » l'Amérique recherchée depuis si longtemps par l'Europe.

Cette découverte n'est évidemment pas une découverte humaine, puisque les habitants humains de ce monde d'au-delà de l'océan ont toujours connu leur monde. Ce n'est pas non plus une découverte européenne, puisque les aventuriers vikings ainsi que les pêcheurs basques connaissaient déjà cette terre d'au-delà de l'eau.

Cette découverte est une *dé-couverte* léviathanique. C'est le Léviathan européen, récemment fortifié par ses scientifiques, ses banquiers et ses docteurs, qui est l'entité qui *dé-couvre* un nouveau monde. Le fameux Colomb et ses successeurs meurtriers n'ont pas traversé

l'eau comme des êtres humains libres mais comme des griffes et des crocs du Léviathan, comme des tentacules bestialement cuirassés. Par l'une de ces ironies qui fait de l'Europe un Léviathan insolite même parmi les autres, la bête est envoyée initialement par-delà l'océan par les entités léviathaniques qui sont en train de disparaître de l'Europe, et non pas par celles qui sont en train d'y émerger. Les premiers pionniers sont les catholiques inquisitoriaux du dernier Saint Empire romain, le lancement de la *dé-couverte* est leur dernier acte.



— Chapitre 21 —

Des conteurs potawatomis des Grands Lacs ont parlé d'un certain Wiske, ancien escroc qui, il y a longtemps, devint presque l'archonte des Neshnabe, des gens libres.

Ce Wiske ne se conduisait pas de manière complètement infâme vis-à-vis des Potawatomis. Dans les cérémonies représentant ses hauts faits, il portait le masque aux longues oreilles du totem-lièvre. On disait qu'il aidait ceux qui étaient dans la misère, ceux qui étaient pris dans un piège ou ceux qui s'étaient perdus. Ses neveux affirmaient qu'il donna aux gens des chaussures palmées afin qu'ils puissent marcher sur la neige, des canoës afin qu'ils puissent flotter sur l'eau, ainsi que des lances et des flèches afin qu'ils puissent se nourrir.

Les neveux de Wiske pensaient beaucoup de bien des cadeaux de leur oncle, et ils exprimaient leur gratitude en lui renvoyant des présents d'importance similaire. Ils tirèrent Wiske sur la neige, ils payèrent pour lui faire traverser l'eau, et ils lui donnèrent à manger tout ce qu'il pouvait ingurgiter.

Wiske était sur le point de devenir un lugal potawatomi. Mais le pays situé autour de Kichigami, c'est-à-dire les luxuriants bois, prairies et éclaircies de forêts, qui entouraient les Grands Lacs, n'était pas le « Croissant Fertile ».

Les hommes et les femmes potawatomis se réunirent en conseil et réfléchirent sur les cadeaux donnés et reçus par Wiske.

Le conseil se conclut sur une résolution sans précédent. Le bannissement était inconnu. Il était peu probable que le conseil des Neshnabe réunis ait eu l'autorité de bannir un membre de la communauté. Toute personne était libre de suivre son rêve où que cela la conduise. Et pourtant, le conseil exila Wiske.

Les gens libres des pays boisés luxuriants de Kichigami étaient heureux sans archonte. Ils étaient heureux parce qu'ils étaient libres. On ordonna au bon oncle d'emporter son penchant à faire des cadeaux vers un pays de glace au nord ou un pays de feu au sud, vers un lieu où, pensait-on, il pourrait trouver des gens qui étaient dans la misère, qui étaient pris dans un piège ou qui s'étaient perdus. Les Européens cuirassés auront besoin de savoir si ce Wiske a réellement existé, et quand il a existé.

Ce n'est pas ce qui intéressait les Potawatomis. Wiske existait dans le présent. L'histoire fut reproduite en chansons et en danses, lors de cérémonies et de fêtes. Wiske était toujours un membre de la communauté et il était toujours exilé.

Le paradoxe sera problématique pour des gens pris au piège du temps linéaire du Léviathan. Les Potawatomis connaissaient le temps linéaire aussi bien que le temps rythmique, et ils savaient aussi que ce qui comptait, que ce qui était humainement important, n'avait pas sa place dans le temps linéaire.

Le don de cadeaux par Wiske, sa promotion et son bannissement furent des événements rythmiques — comme les battements du cœur, comme le lever du soleil, comme le renouveau de la végétation. Les événements rythmiques étaient les sujets des chants, des danses et des cérémonies et fêtes fréquentes.

La question de savoir si Wiske « a réellement existé » était à la fois sans réponse et sans importance. De tels événements seront considérés comme des « faits » et des « données brutes » par les individus léviathanisés parce que la progression linéaire de ces événements constitue le temps léviathanique, à savoir l'*His-toire*. Les personnes léviathanisées ne se souviendront que de fragments des seuls événements qu'ils considéreront comme méritant de ne pas être oubliés parce que la mémoire de ces événements ne sera pas recueillie dans des êtres humains vivants mais sur des tablettes de pierre, sur du papier, et finalement dans des machines.

Les Potawatomis n'étaient pas des machines de traitement de l'information ni des ordinateurs destinés à stocker des informations sans

importance. Ils avaient à peu près autant besoin de « données brutes » qu'ils ont eu besoin de Wiske. Ils firent de Wiske le souffre-douleur de beaucoup de leurs plaisanteries. Chez les Potawatomis, l'archonte tout-puissant n'alla pas plus loin que d'être le sujet d'histoires drôles. Mi-humain, mi-bête et possédant la vertu léviathanique d'exister éternellement, Wiske, le donneur de cadeaux, réapparaît dans les farces comme l'escroc aux longues oreilles, aux longs membres et à la longue queue, qui place toujours des pièges pour les animaux et les gens et qui se piège toujours lui-même.

Les plaisanteries étaient drôles. Les événements linéaires, c'est-à-dire les ruptures inattendues des rythmes de la vie, étaient habituellement amusants. Ils étaient quelquefois tragiques.

Si la tragédie se répétait, alors l'événement n'était plus linéaire mais rythmique, et il était déjà connu. Les rythmes étaient saisis par des symboles et exprimés par de la musique. La connaissance musicale était la connaissance de ce qui est important, profond, vivant. La musique du mythe exprimait la symphonie des rythmes qui constituaient le cosmos.

* * *

L'archonte, le civilisateur, c'est-à-dire la personnification du Léviathan, était un personnage familier aux êtres humains libres en contact très étroit avec les rythmes de la nature. Et le civilisateur était expulsé par les êtres humains libres. Ces deux assertions seront incompatibles entre elles pour beaucoup, ou peut-être pour la plupart, de mes contemporains.

Comment les Potawatomis auraient-ils pu en savoir autant sur le Léviathan alors même que la plupart d'entre nous pensera que nous sommes des individus libres qui ne sont enfermés par rien d'autre que de l'air ? Et pourquoi expulseraient-ils celui qui apporte tant d'agréments, la vie sociale institutionnalisée, la loi, l'ordre ? Les réponses sont aussi liées entre elles que les questions, mais étant donné que je suis un produit de l'éducation linéaire et par

conséquent incapable d'exprimer des pensées de même nature par des symboles, il me faudra aborder les questions de manière séparée. Et je traiterai tout d'abord du « pourquoi ».

Même durant les jours d'hiver les plus froids, quand les branches des arbres à feuilles persistantes fléchissaient sous le poids de la neige, l'enfant humain naissait dans un contexte très chaleureux. La chaleur ne provenait pas des murs de la hutte d'écorce, qui ne réussissait pas à arrêter tous les courants d'air, ni du feu sur le sol, mais des gens rayonnants qui faisaient bon accueil au nouveau venu. L'enfant était attendu. Il était déjà un personnage important et son arrivée complétait la communauté. Peu après sa naissance, on lui donnait un nom en grande cérémonie, non pas arbitrairement mais avec beaucoup de soin. Le totem, c'est-à-dire la communauté des parents du nouveau venu, possédait un assez grand nombre de noms, de même que le ciel possède un assez grand nombre d'étoiles. La communauté n'était pas tout à fait complète — elle était en réalité inquiète — si les noms n'étaient pas portés par des individus vivants. Tous assistaient à la cérémonie de baptême parce que tous se trouvaient grandis par le nouveau nommé. Les noms ne s'épuisaient pas. Les Potawatomis n'étaient pas engagés dans ce que nous connaissons sous le nom de croissance démographique, et l'on dit qu'ils ne firent pas l'expérience de ce phénomène.

Le nouveau venu fournissait un rythme manquant. Le nom exprimait l'adoption par la communauté du rythme manquant et également des espérances sur la musique qui pourrait être entendue.

Mais le rythme spécifique du nouveau nommé ne pouvait pas être prédit, pas plus que la forme finale d'un arbre ne peut être prédite à partir d'un jeune plant. L'enfant n'était pas placé dans une école, ce qui aurait arrêté sa croissance lorsqu'il serait arrivé à la taille ou à la forme attendues. Au contraire, la petite fille aussi bien que son frère nouveau-né étaient laissés libres d'imiter, ou d'ignorer leurs oncles et leurs tantes, leurs cousins chez les animaux, n'importe qui et n'importe quoi sous le soleil, y compris le soleil lui-même.

Les adultes avaient l'œil sur les enfants, non pas pour fermer les portes, mais pour ouvrir les portes, pour les laisser vagabonder où ils voulaient sans danger.

Lorsque les enfants potawatomis étaient assez âgés pour avoir leurs propres espérances, ils étaient préparés à être leurs propres guides. Des huttes pour rêver étaient aménagées dans la forêt, une pour la fille, une autre pour son frère. Les jeunes jeûnaient jusqu'à ce qu'un esprit de totem les visite. Cet esprit apparaissait habituellement sous la forme d'un animal, et il n'était pas généralement le même esprit dont l'enfant portait le nom. L'esprit promettait de guider l'enfant sur un chemin spécifique, c'est-à-dire de donner à l'enfant un rythme individuel, et l'esprit offrait à l'enfant certains pouvoirs avec lesquels il parviendrait au rythme, des pouvoirs avec lesquels il éclairerait le chemin.

À partir de là, les enfants étaient indépendants, ils n'étaient liés ni par les lois ni par les attentes de la communauté. L'esprit de leur rêve les aidait à décider s'ils vivraient ou non selon les principes de l'ancêtre dont ils portaient le nom. S'ils décidaient de ne pas le faire, ils étaient rebaptisés après le premier acte qui révélait que les enfants étaient résolus à suivre des chemins différents.

Le garçon, portant les offrandes de son guide dans un beau sac décoré, et sachant qu'il pouvait faire appel à son guide simplement en jeûnant, se mettait en route tout seul pour affronter un cosmos dont la splendeur et le mystère seront inaccessibles à nos imaginations. Nous connaissons certains de ses exploits en tant que chasseur ou que guerrier, en tant que marcheur sur de longues distances, en tant qu'amanant. Nous connaissons moins de choses sur la profondeur de ses amitiés avec des parents ou des étrangers, et pratiquement rien de ses amitiés avec des loups et des ours dont il suivait les traces, dont il essayait de saisir les signaux, dont il essayait de comprendre l'univers. Et nous ne connaissons rien du tout de ses jeûnes sur le sommet des montagnes ou sur le bord des lacs verts, qui ressemblent à des miroirs et sont entourés d'arbres, des voyages qu'il entreprenait avec son guide en traversant l'eau jusqu'à

l'endroit où la vie prit son origine, de ses vols sur les ailes de son guide jusqu'au pays du crépuscule où ses ancêtres se réunissaient.

Nous saurons qu'il est revenu finalement vers son totem avec de la viande et de nombreuses histoires, et qu'il s'est marié avec la sœur de sa bien-aimée parce que sa bien-aimée avait épousé dans l'intervalle un jeune homme qui n'était pas resté au loin aussi longtemps. Nous saurons qu'il a parlé de ses exploits et de ses voyages à ses enfants et aussi aux enfants de sa sœur, le neveu et la nièce pour lesquels il a construit les huttes à rêver dans la forêt.

Nous penserons que sa force l'a quitté quand il a cessé de faire la guerre ainsi que de chasser, quand il est devenu un conciliateur, un conteur d'histoires et un vagabond solitaire.

Nous ne saurons pas s'il a revisité un sommet de montagne qu'il avait connu dans sa jeunesse, s'il a jeûné jusqu'à ce que son guide vienne à lui, s'il a volé jusqu'au pays d'au-delà du crépuscule, s'il a rejoint sa bien-aimée, lui aussi jeune qu'à son premier voyage, elle aussi belle que le jour où il la vit pour la première fois, et s'il a traversé à ses côtés les eaux jusqu'à l'endroit où la vie a commencé. Si nous savions tout cela, nous ne nous demanderions pas pourquoi cet homme a résisté à l'enfermement dans notre ordre linéaire et sans visions. N'est-ce pas notre désir ardent qui s'exprime dans cette histoire d'un Européen nommé Faust, qui tourne le dos à la respectabilité, à l'estime de ses confrères, à la loi ainsi qu'à la religion, afin d'avoir accès à un guide personnel et à des pouvoirs personnels dont disposent tous les Potawatomis ?

Pendant ce temps, la sœur aînée de cet homme créait une musique qui semblera moins « romantique » à nos oreilles. Elle aussi suivait son rêve, mais elle trouvait qu'il était possible de répondre aux attentes de son guide en même temps qu'à celles de la communauté. Elle vivait selon les principes de son ancêtre-totem dont elle continuait à porter fièrement le nom. Elle se jetait dans les activités du totem, peut-être en réaction contre son frère solitaire ; ou peut-être le considérait-elle, elle aussi, comme trop « romantique ».

Comme son ancêtre du même nom, elle transformait l'écorce des bouleaux en canoës, en huttes d'hiver et en corbeilles à sucre d'arbre. Elle transformait les peaux des animaux en manteaux, en jupes, en mocassins et en sacs à médicaments. Son esprit lui inspirait le symbolisme coloré des plumes avec lequel elle complétait tout ce qu'elle confectionnait.

Comme son ancêtre, elle était l'une de celles qui préparaient le cérémonial qui souhaitait la bienvenue aux nouvelles pousses du printemps, et, après son mariage, elle était l'une de celles qui préparaient la cérémonie d'expulsion de Wiske, mais les paroles qu'elle chantait et les pas qu'elle dansait étaient inspirés par son propre esprit.

Comme son ancêtre, elle cueillait les herbes et elle devint familière avec leur emploi général, mais, quand son fils fut attaqué par quelque chose qu'il avait mangé, elle dut apprendre de son esprit comment combiner et administrer ces herbes, tout en chantant pour qu'il recouvre la santé.

Son fils et sa fille ressemblèrent plus tard à son frère cadet solitaire, mais elle ne fut ni déçue ni surprise. Elle savait que les enfants suivaient leurs propres rêves, comme elle l'avait fait elle-même.

Son rêve l'avait guidée vers le centre des fêtes et des cérémonies, vers le conseil de village et la hutte de la sorcellerie. Rien de ce que faisaient ou savaient ses parents ne lui était étranger.

Et malgré tout, certains d'entre nous feindront d'être de bonne foi lorsqu'ils se demandent pourquoi elle était si énergique dans sa volonté d'exclusion de Wiske du cercle de cérémonie, pourquoi elle aurait répugné à la perspective de devenir une femme au foyer dans une maison civilisée, y compris dans celle de l'archonte.

Pouvons-nous ne pas reconnaître que, avec la plénitude du développement de ses capacités humaines universelles, elle met à nu l'appauvrissement progressif provoqué par les produits scandaleusement rabougris de la Civilisation ? Pouvons-nous ne pas voir que cette intendante potawatomi, qui excelle comme architecte, fabricante de chaussures, constructrice de bateau, pelletière,

dramaturge, peintre, compositrice, danseuse, pharmacienne et médecin, surpasse déjà le génie aux talents variés, l'homme de la Renaissance bien connu pour sa flexibilité ?

La question ne devrait-elle pas être inversée ? Ne devrions-nous pas nous demander pourquoi nous sommes fascinés par un De Vinci au lieu de nous demander pourquoi elle en est dégoûtée ? Est-ce parce que De Vinci pend au cou du Léviathan comme une clochette de vache, tandis qu'elle se complait dans la crasse ordinaire ?

Pourquoi un De Vinci brille-t-il pour nous au milieu des innombrables clarines de la bête ? Est-ce, après tout le rabougrissement et toute l'altération de notre esprit qui ont fait de nous des civilisés, parce que nous désirons encore être ce qu'elle fut, mais que nous ne pouvons même plus devenir ce qu'il était, que nous pouvons seulement applaudir ce que le Léviathan devient à notre place ?

* * *

Pour certains d'entre nous, la raison pour laquelle la femme potawatomini ainsi que son frère cadet n'ont pas été attirés par la perspective que Wiske leur offrait sera claire comme de l'eau de roche. Mais nous allons nous demander comment des gens qui n'ont jamais été enfermés dans les entrailles d'un Léviathan pouvaient en savoir suffisamment sur cette condition-là pour en être dégoûtés. On a donné de nombreuses réponses à cette question, toutes spéculatives, toutes sous formes de chants ou de récits. La qualité des chants a décliné depuis que les mots écrits ont commencé à remplacer les voix vivantes, depuis que les archives léviathaniques ont commencé à remplacer les mémoires humaines. L'histoire que j'ai racontée n'est pas tirée de l'apogée mais du déclin, et pourtant je continuerai à la chanter parce qu'au moins certains de ses rythmes casseront les mélodies officielles abrutissantes et passivement acceptées, et qu'ils feront même de gros dégâts sur elles.

Je viens de raconter une histoire sur la résistance humaine à une bête qui est née à Ur, dont la progéniture artificielle avalera finalement

toutes les communautés humaines et, à notre époque, commencera à dévorer la Biosphère.

J'en suis arrivé à certaines des dernières communautés humaines avalées par le Léviathan, et je constate qu'elles résistaient déjà à la bête avant qu'elle ne les atteigne. Comment ces gens-là connaissent-ils déjà ce avec quoi ils seront aux prises ? Est-il possible que la bête ne soit pas unique mais multiple, que Ur ne soit pas dans Sumer mais partout où des gens se réunissent, que le Léviathan soit aussi naturel pour les êtres humains que les ruches pour les abeilles ? Tout est possible, mais d'admettre une telle possibilité est quelque chose de cyniquement misanthropique et qui exclut d'avance d'envisager une issue quelconque pour échapper au piège. Une telle possibilité ne peut pas être admise dans un chant de liberté, parce que sa reconnaissance est une prédiction du destin funeste de la terre.

Je ne peux nier que des êtres humains sur toutes les grandes îles du monde soient capables de s'enfermer dans les entrailles du Léviathan, puisqu'ils ont tous démontré leur capacité à le faire. Mais je peux en revanche nier que cette condition soit aussi naturelle pour eux que les ruches pour les abeilles, et le reste de mon histoire confirmera qu'elle ne l'est pas.

Comment les Potawatomis ont-ils eu vent des courants léviathaniques s'agitant dans d'autres parties du monde ? Les Grands Lacs étaient aussi éloignés de ces courants que n'importe quel refuge sur le globe. Des histoires ont été racontées sur les courants léviathaniques qui soufflaient depuis des continents appelés Atlantide et Mu, mais les histoires de continents engloutis posent plus de questions qu'elles ne donnent de réponses, et la plupart de leurs narrateurs placent le Léviathan et non pas des êtres humains à l'origine de tout. Les brises n'ont pas besoin d'être cherchées sur des continents engloutis ; elles ont pu souffler sur les Grands Lacs en provenant de l'une des quatre directions. Je sais aussi peu de chose sur ces quatre vents que sur Mu, mais mon histoire peut prendre son essor plus facilement en se fondant sur les vents que sur des continents engloutis.

Le vent du nord apporta des nouvelles concernant des gens qui erraient dans le pays de la glace. Des cousins linguistiques des Potawatomis, dénommés Lenni Lenapes, ont conservé un rouleau qui faisait vaguement allusion à leur voyage d'autrefois dans le pays de la glace. D'autres cousins linguistiques, appelés Crees, habitaient les vallées fluviales et les forêts septentrionales qui séparaient les Potawatomis des Aleuts, des Athabascans et d'autres peuples du Nord. On dit que certains de ces gens du Nord sont venus d'Eurasie plus récemment que d'autres, et certains même après que Lugal-zaggizi a lancé le premier Léviathan dans sa première entreprise impérialiste. Nous avons vu que des gens qui étaient attachés à leurs terres essayèrent de résister au Léviathan en lui tenant tête frontalement, tandis que d'autres résistèrent à l'étreinte de la bête en fuyant hors de sa portée. Si nous savions quelque chose à propos des vagues de migration mises en mouvement par les poussées extérieures des Léviathans d'Eurasie, nous saurions probablement que certaines des migrations les plus récentes qui s'effectuèrent à travers le détroit du nord constituaient les franges d'un mouvement de résistance anti-Léviathan.

Le vent d'ouest apporta des nouvelles concernant les grandes montagnes et des gens qui naviguaient sur la mer d'au-delà des montagnes, des gens qui possédaient de grandes et solides embarcations océaniques et qui bravaient les courants et les vagues tumultueuses afin de chasser des monstres de l'océan et des poissons gigantesques. Beaucoup de ces gens de la mer, des gens appelés Nootkas et Kwakiutls, Tillamooks et Bella Coolas, étaient des cousins linguistiques éloignés des Potawatomis, et beaucoup d'autres cousins linguistiques, des gens appelés Kutenais, Spokans, Okingans, Atsinas, Arapahos, Ojibwas et Menominis, habitaient les montagnes, les plateaux et les plaines qui séparaient les Potawatomis des gens de la mer situés à l'ouest. On dit que ces gens de l'Ouest ont maintenu des contacts sporadiques avec des émissaires chinois et japonais des méthodes léviathaniques de l'Eurasie, mais nous n'en savons pas plus sur ces contacts que sur Mu. Nous n'en savons

même pas assez pour conjecturer si la représentation de l'escroc que les Potawatomis partageaient avec leurs cousins linguistiques, c'est-à-dire la représentation du lièvre, du coyote et du corbeau, exprimait une réaction à l'encontre des émissaires des méthodes léviathaniques.

Le vent d'est apporta des nouvelles concernant des proches cousins des Potawatomis, des gens du levant dont on se souviendra sous les noms d'Abnakis, Penobscots, Massachusetts, Wampanoags, Pequots, Narragansets, Mohicans, Lenni Lenapes. On dit que ces gens-là, qui sont séparés de l'Eurasie par un océan qu'ils n'avaient aucune raison de traverser, ou du moins certains de leurs ancêtres, ont vu brièvement des êtres humains qui venaient de l'autre côté. On dit que d'anciens Phéniciens, Libyens et Celtibères se sont aventurés par-delà l'océan. Les Vikings ont effectivement laissé une saga qui décrit leur traversée. Des marins biscayens, basques et d'autres peuples européens n'ont pas demandé à Ferdinand et à Isabelle la permission de pêcher près des côtes habitées par des cousins des Potawatomis. Les contacts de ces gens de l'Est avec des Européens n'étaient pas, semble-t-il, des événements rares, mais la connaissance que nous en avons est aussi pauvre que notre connaissance de Mu.

Le vent du sud apporta des nouvelles plus appréciables, et notre connaissance d'elles n'est pas aussi clairsemée. Séparés par un petit détroit des villages potawatomis, il y avait de grands villages de gens qui parlaient l'iroquois, qui vivaient dans de longues huttes rectangulaires, des gens qui seront connus plus tard sous le nom de Wendats ou Wyandots. Ces gens aux longues maisons, ainsi que leurs cousins linguistiques situés plus loin à l'est se souvenaient d'avoir migré vers le nord à partir d'un pays très lointain. Ils avaient fui des géants de pierre, des têtes volantes et des anthropophages. Ces êtres redoutés sont naturellement des sujets mythologiques, des créatures illusoires de l'imagination, et non de solides entités historiques comme Néron, Caligula ou Constantin. Les Wendats qui parlaient de ces êtres n'étaient pas intéressés par l'*His-toire*, mais par leur contexte cosmique.

Le cosmos des Wendats, qui étaient de pacifiques cultivateurs de maïs et de haricots dans les pays boisés du nord, comportait des monstres qui n'existaient pas au nord. Avec une justesse et une concision poétiques, les mythes wendats fournissaient un regard de profane sur des êtres étrangement semblables aux pyramides de pierre plus hautes que des arbres de la jungle, à des serpents à plumes, à des prêtres masqués qui sacrifiaient des êtres humains. Le cosmos wendat incluait un Léviathan, de manière la plus plausible le Léviathan qui agissait au Yucatán bien avant que des membres de tribus franques ne prennent d'assaut les murs du Léviathan romain en Eurasie.

Il est vraisemblable que des nouvelles du Léviathan du sud aient atteint les Potawatomis bien avant que les ancêtres des Wendats se soient enfuis des géants de pierre des jungles méridionales. La Beautiful Valley, qui se trouve juste au sud des rives lacustres où vivaient les Potawatomis, était autrefois parsemée de tumulus de terre, petits et grands, beaucoup d'entre eux étant compris dans des ensembles entourés par des murs symboliques délimitant un lieu sacré. Les contes des tout premiers constructeurs de tumulus n'ont pas survécu, mais des constructeurs de tumulus ultérieurs se sont souvenus de leurs origines méridionales, et leur pyramides de terre, surmontées d'un temple, possèdent des affinités avec les géants de pierre du Yucatán et du Mexique central.

La pratique consistant à élever des montagnes sur les os des morts ne fut pas maintenue dans les pays boisés du nord, mais l'un des éléments de cette pratique survécut chez les gens des Grands Lacs. Cet élément, c'était la fête des morts. Les os des parents décédés étaient soigneusement conservés. Une fois par an, les villageois de tous les coins se rendaient sur un lieu de rassemblement et enterraient tous les os dans une tombe commune. Là, les os des étrangers se mélangeaient, et les descendants vivants de ceux qui étaient dans la tombe cessaient d'être des étrangers, car leurs ancêtres étaient éternellement liés les uns aux autres.

Dans les forêts du nord, les grandes cérémonies d'inhumation n'étaient pas des occasions pour introduire des relations léviathaniques, mais des occasions pour agrandir le monde de la parenté. Continuellement séparés les uns des autres par leurs rêves individuels, les villageois libres étaient continuellement réunis par des cérémonies qui incluait tous ceux qui pouvaient se rendre sur les terrains de fête. L'authentique solidarité des êtres humains dont les ancêtres partageaient des tombes communes n'aurait pas été accrue par l'unité artificielle imposée par la force des institutions de maintien de la paix du Léviathan de Hobbes.

Les Potawatomis qui expulsèrent Wiske de chez eux sentirent probablement des brises léviathaniques qui provenaient de toutes les directions, et certainement celle qui soufflait du sud, bien longtemps avant que des jésuites et des voyageurs français n'aient atteint les Grands Lacs.

* * *

Si nous considérons l'Eurasie comme un modèle et l'*His-toire* comme le destin, nous pouvons aisément nous convaincre que les Potawatomis seraient finalement tombés dans les entrailles d'un Léviathan, et notamment de celui du sud, même si les Européens n'avaient pas traversé l'océan. Mais si nous considérons l'Eurasie comme un monstre et l'*His-toire* comme une aberration, nous pouvons aussi aisément nous convaincre que la communauté de libertés, que nous appelons la nature ou le paradis, n'aurait jamais disparu si les Européens n'avaient pas fait traverser l'eau à leurs holocaustes léviathaniques.

En Eurasie, les monstres artificiels connurent une expansion qui semblait inéluctable. J'ai montré que cette inéluctabilité est une illusion créée par des scribes qui ferment les yeux sur la disparition de nombreux empires tels que le Mohenjo-Daro et celui des Hittites, des scribes qui sont entraînés à ne pas voir la décomposition qui accompagne tout Léviathan en état de fonctionnement.

Cette inéluctabilité est une illusion, mais l'expansion des artifices sur toute la longueur et la largeur du continent n'en est pas une. La totalité de l'Eurasie finit dans les entrailles du Léviathan.

Mais il n'y a aucune raison de projeter ce destin par-delà l'océan. Il y a, en réalité, des indices qui portent à croire que les géants de pierre ne s'en sont pas aussi bien tirés au-delà de l'océan qu'en Eurasie, indices selon lesquels l'expulsion du Léviathan à la manière potawatomi fut plus généralisée dans ce monde-ci que l'enfermement léviathanique des communautés libres.

Nous avons vu que le monstre eurasien connut une expansion très rapide. Tout d'abord, il y eut seulement Ur, commencement de quelque chose qui était sans précédent. Bientôt, il y eut Lugal-zaggizi, puis Sargon et un empire mondial.

Aucune vitesse comparable ne peut être trouvée par-delà l'océan, où les premières bêtes artificielles semblent avoir été léthargiques, et même moribondes dès le départ. Les monstruosité dont se souvenaient les Wendats étaient, de l'aveu général, plus jeunes que Ur, mais pas suffisamment jeunes pour expliquer leur léthargie.

Les têtes olmèques et les géants de pierre semblables à des ziggurats étaient apparemment contemporains des premiers Phéniciens ayant voyagé sur l'océan. Par l'effet d'une coïncidence, les merveilles architecturales sont apparues au Yucatán et au Mexique central à l'époque où les Phéniciens faisaient voile sur le grand océan. J'ai suggéré, antérieurement dans ce récit, que cela n'a peut-être pas été une coïncidence. Mais, même si ce fut une coïncidence, même si les ancêtres des Toltèques et des Mayas ont réinventé Tyr et Byblos au Mexique central et au Yucatán, les Léviathans de ce côté-ci de la grande eau ne parvinrent pas à avaler les communautés humaines du double continent et ne réussirent pas à affronter la Biosphère comme des adversaires irrésistibles. Ces échecs ne peuvent pas être expliqués par la jeunesse des bêtes artificielles de ce monde-ci. Ces insuccès ne peuvent pas être expliqués par des bizarreries de caractère ou des faiblesses en elles. La cruauté des Aztèques fut comparable à celle des Assyriens ou des Espagnols ; l'architecture

des Mayas à celle des Grecs ; l'administration des Incas à celle des Chinois ou des Perses.

Et ces échecs ne peuvent pas non plus être expliqués par l'absence des prétendues conditions matérielles. Ceux qui s'accrochent à cette pseudo-explication doivent d'abord expliquer pourquoi le plus puissant des Léviathans se développera postérieurement dans les mêmes conditions. Les prétendues conditions matérielles sont les vêtements du Léviathan, et non le sol sur lequel il repose.

À mon avis, l'insuccès des Léviathans de ce monde-ci peut être expliqué par la résistance humaine opposée à leur expansion. L'expulsion de Wiske à la manière potawatomi n'est qu'un exemple de cette résistance. Les Wendats des pays boisés du nord n'avaient pas une haute opinion des géants de pierre. Les Guaranis du continent méridional parlaient avec crainte et dégoût de l'Unique. Les Hopis des pays de canyons du nord annonçaient des êtres humains destructeurs de dieux qui ne respectaient pas les coutumes des êtres vivants. Les Winnebagos des Grands Lacs se moquaient du grand faiseur de cadeaux, l'escroc.

En fait, même les prêtres et les militaristes de ce monde-ci, c'est-à-dire les propres agents du Léviathan, parlaient de la Civilisation comme de quelque chose qui leur était étranger. Sur le continent septentrional de même que sur le continent méridional, on se souvenait de celui qui apporte les pouvoirs et les agréments du Léviathan comme de quelqu'un qui était venu de l'étranger, qui était reparti, et qui reviendrait pour récupérer ses cadeaux.

Il est possible que le premier Kukulcan-Quetzalcóatl ait été un tentacule d'une pieuvre phénicienne ou libyenne. Il est possible que le serpent à plumes ait été la coiffe d'un aventurier phénicien ou une déité sur la proue d'un bateau. En effet, l'homme venant de loin n'aurait pas parlé une langue étrangère aux villageois qui l'accueillaient, mais une langue qui leur était familière. Il n'aurait pas parlé des conditions du commerce, mais du cycle de la végétation et des cycles de la vie, de la mort et de la régénération, du don sacrificiel, de Baal. Les villageois hospitaliers se seraient surpassés en offrant

tout ce qu'ils avaient à l'étranger ressemblant à un dieu qui surgissait de la mer.

Comme les Potawatomis, les villageois, qui, au début, comblaient de cadeaux le Wiske à plumes, se seraient lassés de ce fardeau, mais, parce qu'ils étaient hospitaliers, ils ne pouvaient pas exiler l'étranger. En conséquence, comme ils le racontèrent, Quetzalcóatl s'exila de lui-même, en promettant de revenir. Et les villageois retournèrent à leurs communautés, à leurs cérémonies, à leurs visions, à leurs coutumes.

Mais on conserva le souvenir de la venue du dieu-serpent. L'événement était important, et les événements importants n'étaient pas ce qu'ils seront pour nous : uniques, isolés, linéaires, exceptionnels. Un événement important était un événement cosmique, et, comme d'autres événements cosmiques, comme le lever du soleil, l'éclipse de la lune ou le passage d'une comète, il était rythmique, cyclique, indéfiniment renouvelable.

Le visiteur laissa des cicatrices sous la forme de prêtres serviles et d'admirateurs ambitieux. Périodiquement — les Mayas mesuraient réellement la durée exacte de la période — les cicatrices se rouvraient et Quetzalcóatl surgissait à nouveau de la mer.

Les dieux-hommes ultérieurs furent sans aucun doute des prêtres et des admirateurs locaux qui se revêtirent de la renommée de l'étranger, mais qui continuèrent à affirmer leur origine étrangère. Le don de cadeaux reprit. De vastes centres de cérémonie apparurent dans la jungle, des cités de pierre avec des temples et des palais d'une beauté incomparable. Et, une fois encore, la bête fut abandonnée, l'homme du Léviathan s'exila de lui-même. Les cités de pierre retournèrent à la jungle.

Les ruines des merveilles architecturales abandonnées seront trouvées de nos jours par de soi-disant archéologues, qui seront éblouis par la magnificence de ce qu'ils trouveront, et encore plus par l'abandon de lieux qui convenaient si idéalement à l'établissement de campus universitaires. Les archéologues et les anthropologues rempliront des bibliothèques qui expliquent cet abandon en

fonction de toutes les causes possibles à l'exception de la résistance humaine. La perspective de voir leurs propres centres universitaires retourner à ce qu'ils appellent les mauvaises herbes brouillera l'imagination des anthropologues.

* * *

En Eurasie, le Léviathan a détruit les communautés et enfermé les êtres humains dans ses entrailles. L'*His-toire* linéaire a remplacé les cycles rythmiques de la vie. La musique ouvre la voie à la marche du temps.

Mais, de l'autre côté de l'océan, les communautés vivantes n'ont pas été détruites. Au contraire, les quelques Léviathans qui ont émergé ici semblent avoir été avalés par les communautés. Le temps léviathanique a été noyé dans le temps cyclique. Les allées et venues de la bête sont devenues une partie du rythme de la vie. De l'excroissance léviathanique, comme des autres excroissances, il n'est resté que de l'engrais. La musique n'a pas ouvert la voie à la marche du temps. La vie n'a pas ouvert la voie à l'*His-toire*. Pourquoi ?

Si nous continuons à fouiller dans cette multitude de faits à la recherche de significations, on peut également répondre à cela. Arnold Toynbee a naguère parlé de deux types de stimuli. Le premier stimulus accable le sujet et le rend incapable d'agir, le second le revivifie et le raffermir.

Les communautés de Goutis qui tentèrent de résister au Léviathan sumérien de façon militaire furent vaincues avant même qu'elles ne se soient disposées à réagir. Dès l'instant où les Goutis se sont constitués en une organisation militaire permanente, ils ont cessé d'être ce qu'ils voulaient rester et sont devenus ce à quoi ils se sont opposés. En tant que communautés, ils ont été incapables d'agir avant de prendre les armes contre le Léviathan. Ils se sont donné l'illusion de résister à la bête au moment même où ils sautaient dans ses entrailles.

De l'autre côté de l'océan, les communautés qui donnèrent l'hospitalité au premier Quetzalcóatl ne furent pas paralysées par le premier stimulus, et elles furent capables de réagir selon leurs propres méthodes et à leurs propres conditions. Elles n'ont pas seulement raccourci le temps léviathanique en le réduisant à des irrptions rythmiques dans la symphonie du temps cyclique. Elles ont aussi contraint les agents du Léviathan, qu'ils soient prêtres ou administrateurs, à se borner à ordonner les rituels de la communauté, à célébrer les cérémonies de la fertilité, à donner sans compter aux déités de la pluie et aux déités du maïs, à honorer le cycle de la végétation, à mettre en valeur la terre et la vie.

Les communautés qui réduisirent ainsi le Léviathan à l'état de jouet ne s'en sont pas toujours sorties indemnes. Le Léviathan était un jouet mortel. Ici comme là-bas, il s'engraissa en mangeant des victimes humaines. Mais chaque fois qu'il commençait à devenir obèse, sa période se terminait et les villageois laissaient pousser les plantes de la jungle sur lui.

Des communautés aussi éloignées du lieu de débarquement de Quetzalcóatl que les Potawatomis devinrent assez familières avec le Léviathan pour vouloir l'expulser de chez elles.

La myriade de communautés qui vivaient entre les pays boisés du nord et les jungles du sud, toutes aussi différentes les unes des autres que le wapiti l'est du quetzal, jouèrent avec le monstre ou évitèrent tout contact avec lui, comme convenait le mieux à leurs sensibilités. Mon bref récit est volontairement idyllique. L'idylle, c'est ce que les Européens sont venus détruire. Les prétendues sales réalités, les transactions cyniques, les trahisons violentes n'étaient pas des nouveautés pour les Européens, et ils s'allièrent avec elles pour lutter contre l'autre, contre le pur, le beau, le nouveau.



— Chapitre 22 —

L'idylle a maintenant disparu. Il ne reste rien d'autre que les sales réalités. Le Léviathan est tout ce qui reste.

Ces mots mêmes, ces mots écrits, sont une invention des scribes du lugal. Ils ne peuvent pas communiquer le rêve.

Toutes les significations ont été renversées.

L'« Afrique centrale », l'« Australie », l'« Amérique » ne sont pas des noms de lieux où des êtres humains libres ont toujours vécu. Ce sont les noms d'holocaustes sans précédent, des colonies gigantesques, des trophées léviathaniques monstrueux. Ce sont les « continents vides » du Léviathan.

De la position avantageuse où se tient la mort, toute vie est une aberration. Les langues de ces deux protagonistes leur sont réciproquement inintelligibles. Le monde du Léviathan est une *wilderness* pour les êtres humains libres. La liberté des êtres humains est une *wilderness* pour le Léviathan.

Les êtres humains libres furent capables d'intégrer le Léviathan dans leur horizon et, malgré cela, ils restent libres. Les léviathanisés ne peuvent pas intégrer les êtres libres dans leur horizon et ils restent toujours léviathanisés. Pour peu qu'ils comprennent la liberté, ils deviennent des renégats. Et les porte-paroles intraitables du Léviathan le savent. Les questions : « Qui voudrait abandonner les agréments de la Civilisation ? » et « Qui voudrait en revenir au bâton à fouir ? » sont des questions rhétoriques que l'on se pose devant un miroir.

Les renégats de la Civilisation ont une mauvaise réputation. Ils enlèvent leurs masques. Ils se défont entièrement de leur cuirasse. Ils se séparent d'agréments précédemment indispensables et ils font l'expérience de l'abandon d'un fardeau insupportable. Un simple

contact avec une communauté d'êtres humains libres leur donne des idées qu'aucune éducation léviathanique ne peut leur fournir. Un contact nourrissant stimule des rêves et même finalement des visions. Les manipulateurs de psyché, conscients des mécontentements suscités par le Léviathan, tenteront de produire de telles transformations à l'intérieur des entrailles du Léviathan, mais les succès dont ils se vantent le plus ne seront que de misérables échecs. La Civilisation ne nourrit pas l'humanité.

Les communautés étaient capables de posséder les léviathanisés.

Mais le Léviathan ne peut pas posséder les communautés, il ne peut pas posséder des sujets vivants. Le Léviathan ne peut posséder que des choses, des choses mortes, des objets.

Les communautés pouvaient enlever les masques et les cuirasses. Le Léviathan, lui, enlève le cuir chevelu, la peau et la chair.

Les communautés pouvaient aider les réprimés à recouvrer leur humanité. Le Léviathan, lui, *dé-couvre* l'humanité non réprimée et il la dévore. La *dé-couverte*, c'est-à-dire l'enlèvement de la couverture de la terre, et la liquidation des êtres humains constituent en réalité le projet central du Léviathan, et les communautés qui nourrissent les êtres libres représentent son plus grand ennemi.

* * *

L'entité qui traverse la grande eau dans les bateaux de Christoforo, en français « messager du Christ », est davantage que l'esprit occidental. Ce qui traverse l'océan dans trois navires, c'est un corps, ayant la forme d'une pieuvre et aussi d'un ver, mais sans vie et artificiel, le corps que Hobbes dénomme le Léviathan. Ce corps est désigné par l'ultime nom du dé-couvreur, du colonisateur, Colón en espagnol. Ce Colón, dont certains pensent qu'il était un *converso*, c'est-à-dire un chrétien plus catholique que le pape, se prend pour un second Moïse conduisant les Hébreux hors d'Égypte. Aussi lourdement cuirassé que le premier, le second Moïse transporte le désert enfermé dans sa cuirasse, et partout où il mène ses Hébreux, c'est la *wilderness*. S'il

baissait son masque, s'il desserrait son armure, ne serait-ce qu'un instant, il pourrait voir des communautés d'êtres humains avec des relations, des émotions, des idées bien plus complexes que les siennes. Mais il ne peut pas desserrer sa cuirasse.

Si les communautés nourrissent la liberté de leurs membres, les Léviathans nourrissent la répression des leurs. Les léviathanisés assurent le maintien de l'ordre entre eux. Seuls les isolés peuvent y échapper. L'équipage et son capitaine sont solidaires, l'esclave est attaché à son maître. Chacun oblige l'autre à renier sa propre vision, à voir ce qu'il exige que l'autre voie. Ainsi, après avoir accompli la prouesse de traverser l'abîme infranchissable, après avoir passé l'océan réputé impraticable à la navigation, ces hommes aveuglés trouvent dans le Nouveau Monde ce qui leur est le plus familier dans l'ancien.

Les précurseurs à l'esprit analytique des érudits en sciences de la nature, des économistes et des anthropologues, c'est-à-dire le messager du Christ et ses complices, trouvent des choses, des objets, qu'ils classent automatiquement comme des obstacles ou des instruments potentiels.

Héritiers de la sauvagerie des croisades albigeoises, des croisades taborites, des inquisitions et des chasses aux sorcières, ils voient les communautés d'Arawaks, mais ils leur donnent le nom de sauvages. Envoyés et agents du Léviathan, lequel est synonyme de mangeur d'hommes, ils voient les communautés de Caraïbes, mais ils leur donnent le nom de cannibales, de mangeurs d'hommes.

Ces noms ne sont pas seulement des projections. Ils sont également des définitions. Une fois définis, les objets peuvent être manipulés. Les sauvages sont des instruments potentiels : ils peuvent être mis au travail. Les cannibales sont des obstacles : ils doivent être liquidés. C'est ainsi que les « îles bienheureuses » sont transformées en une *wilderness* léviathanique ou que, dans l'autre langue, la *wilderness* est transformée en une partie de la civilisation chrétienne.

L'un des participants à cette atrocité sans précédent, voire aucun, est Bartolomé de Las Casas, considéré par certains comme un

autre *converso*. Il éprouve du dégoût au cours de la mise en œuvre de cette entreprise sinistre, et enlève le masque ainsi que la cuirasse. Cet héritier supposé des persécutés s'identifie tout à coup aux persécutés, accomplissant ainsi un exploit aussi rare à son époque qu'à n'importe quelle autre. Incapable, avec l'Inquisition sur le dos, d'exprimer son point de vue sur la persécution des juifs d'Espagne, Las Casas se répand à voix haute et claire en invectives contre la persécution et l'extermination des Arawaks. Plus il observe les actes de ses compagnons chrétiens, et plus il compte de victimes du christianisme, jusqu'à ce que sa voix solitaire plaide pour la défense de l'humanité contre les griffes de la bête léviathanique. Quelle est cette conversion au christianisme sinon une réduction à l'esclavage et à l'état de bête ? demande-t-il. Quels sont ces chrétiens qui transforment un Éden en un camp de travail infernal — sont-ils des dieux ou des démons ? Quel est le dieu qui exige une telle effusion de sang, ces sacrifices monstrueux ? Que les victimes résistent, s'écrie-t-il, au besoin en sacrifiant les sacrificateurs. Si le cannibalisme est un mal aux yeux d'un certain être supérieur, qu'il condamne le plus grand fauteur.

Mais Las Casas n'a plus foi en un être supérieur. Il adresse sa supplique au roi d'Espagne, à la tête même du monstre.

Et la tête de la bête accorde une audience au protestataire parce qu'elle est, elle aussi, troublée par les exploits du dé-couvreur, mais pour des raisons différentes. Le Léviathan est capable de massacrer les habitants du Nouveau Monde, mais il ne peut pas les faire travailler, il ne peut pas se développer en les enfermant dans ses entrailles. Peu après qu'ils sont entassés dans les camps de travail forcé, appelés des *encomiendas*, ils périssent, tous autant qu'ils sont.

Le roi ne verse pas de larmes sur la perte des êtres humains mais sur la perte de ce qui sera appelé plus tard le capital et la technologie.

Le capital et la technologie ne sont pas de simples objets mais des relations de gens avec les objets, non pas des leviers et des burins mais d'anciens êtres humains réduits à l'état d'accessoires des leviers et des burins. Sans les opérateurs humains, les leviers et les

burins sont inertes ; ils retournent à la *wilderness*. Et l'important de l'ensemble de l'entreprise léviathanique, c'est d'extirper la *wilderness*, de réduire les îles tropicales luxuriantes à l'uniformité des plantations, de creuser de magnifiques endroits de grande valeur pour en extraire des pierres, ou, dans la langue de la bête, de faire fleurir la *wilderness*, de transformer ce qui est barbare et sauvage en jardins profitables.

Le légendaire Midas pleurait parce que tout ce qu'il touchait se transformait en or, même sa nourriture. Le roi d'Espagne pleure pour la même raison. Tout être humain qu'il touche se ratatine et meurt, non seulement les obstacles mais aussi les instruments potentiels. Après tous les emprunts qu'il a contractés auprès des banquiers génois, emprunts qui mènent son royaume à la ruine fiscale, il ne gagne qu'un demi-empire. Les champs jonchés de cadavres ne contiennent plus d'obstacles, mais ils ne contiennent pas non plus d'instruments.

Les navires du roi n'ont pas seulement transporté les conquistadors par-delà l'océan, ils ont aussi transporté des rats, des virus et des bacilles. Les dé-couvreurs ne sont pas seulement des porteurs de Léviathan mais aussi des porteurs de la peste.

La maladie est, de fait, l'arme principale de l'envahisseur, mais elle est à double tranchant. Elle donne une victoire facile, mais elle mutile le fruit de la victoire. C'est pourquoi le roi écoute Las Casas, il feint de devenir humain, il révisé les lois de l'*encomienda*. Mais tout cela est sans résultat. Les « îles bienheureuses » se dépeuplent de plus en plus, les camps de travail restent inactifs, les jardins ne rapportent pas de profits, l'empire de zeks potentiels est perdu. Pour combler cette perte, les sinistres conquérants détruisent des communautés sur un continent complètement différent et ils importent des êtres humains immunisés contre les maladies des Européens afin de peupler les camps de travail avec des zeks et d'enterrer les morts du Nouveau Monde.

Le Nouveau Monde est progressivement vidé de ses êtres vivants. Le double continent d'au-delà de l'océan est en voie de devenir l'Amérique cherchée depuis longtemps des Européens.

À la différence des objets qui se transformaient en or lorsque Midas les touchait, l'Amérique est un objet qui brille comme de l'or mais qui disparaît lorsque les Européens le touchent. Les Espagnols, qui surpassent tous les autres dans leur avidité à accaparer les choses, ne sont même pas capables de conserver l'or métallique qui, fondu en lingots, prend le chemin des chambres fortes souterraines des prêteurs étrangers.

Et l'or réel, celui avec lequel Hésiode a désigné un âge, disparaît — après les lieux sacrés, les mythes, les cultures — de la Biosphère même, à tout jamais.

Parvenu à ce point, je suis à même de poser ma question rhétorique. Si les instruments qui remplacent le bâton à fouir, si les fameux agréments de la Civilisation sont si attrayants, si irrésistibles, pourquoi les bénéficiaires futurs de toutes ces merveilles doivent-ils être décimés ?

Malgré les campagnes d'enjolivement qui surpassent l'Église elle-même dans le domaine du mensonge renouvelé, l'histoire de l'apparition de la civilisation en Amérique restera horrible au-delà de toute description. On pourra accumuler les considérations à propos des continents vides qui furent remplis de vie grouillante, il n'en sera pas moins impossible d'effacer la mémoire de la vie foisonnante qui fut transformée en continents vides.

On parlera de chevaux, de poudre à fusil et de rhum. On parlera d'une technologie supérieure et d'une culture supérieure. On parlera de tout sauf de la mort. Et pourtant le conquistador représente bien la mort, qu'elle soit montée à cheval ou qu'elle jaillisse des fusils. La mort est le nom imprononcé de la technologie supérieure. La mort est la seule culture supérieure de l'envahisseur privé de communauté. Et la mort n'est pas du tout une culture ; elle est l'anti-culture, la mangeuse de culture, le Léviathan.

Les villageois cultivés restent bouche bée devant les chevaux, mais pas pour longtemps. Les chevaux, ils peuvent les comprendre. Les chevaux sont des êtres vivants, des amis, des cousins. Les êtres humains libres surpassent bientôt les Européens cuirassés dans l'art de monter à cheval, ils sont bientôt les égaux des Turcs montés des steppes de l'Eurasie.

La poudre à fusil et le rhum sont plus étranges que les chevaux. La première ne sert qu'à tuer, le second à abrutir. Mais même ces choses-là ne restent pas étranges longtemps à des gens qui sont déjà familiers avec les flèches empoisonnées et les herbes vénéneuses.

Ce qui est étrange au-delà de toute compréhension, c'est l'entité barbue qui est à l'intérieur de la cuirasse, une entité qui a l'aspect et le comportement d'un être humain, mais qui est manifestement quelque chose d'autre, étant donné qu'il prend sans donner, qu'il n'est parent avec personne, qu'il n'existe dans aucune communauté. Ce qui est étrange et demeure étrange, ce sont les membres d'une chose morte qui ressemblent à des hommes, c'est-à-dire les ressorts et les roues du Léviathan.

Ceux qui sont envahis sont déjà familiers avec le Léviathan, mais pas familiers au point d'avoir été évacués par lui. Ils ont gardé leurs communautés intactes, relégué le Léviathan sur les marges ou bien expulsé la bête des marges mêmes de leurs communautés.

Les communautés résistent à toute incursion, à tout asservissement, à tout viol. L'histoire de l'invasion est aussi l'histoire de cette résistance interminable. Elle est interminable parce qu'elle n'a pas de terme, parce qu'elle n'est pas un cycle, parce qu'elle ne fait pas partie du rythme de la vie.

La résistance ne se traduit pas principalement par un affrontement armé, même si les batailles spectaculaires des Aztèques proto-léviathaniques donnent l'impression que la résistance réside dans les lances. La résistance réside dans les tambours, et non dans les lances. Elle réside dans la musique, dans les rythmes vécus par des communautés dont les mythes et les coutumes continuent de les nourrir et de les soutenir.

L'invasion n'est pas elle non plus principalement une entreprise militaire, même si les successeurs des chevaliers croisés ne ressemblent à rien d'autre qu'à des cuirasses aux membres mortifères. L'invasion consiste à réduire au silence la musique, à aplanir le rythme. Elle consiste à rendre le temps linéaire, à détruire les mythes et les coutumes qui seront appelés plus tard la culture. Elle est une guerre contre les communautés qui nourrissent la liberté, la vision et la vie. Les envahisseurs n'ignorent pas ce qu'ils détruisent. Ils ne sont pas seulement des successeurs des croisés qui combattaient les incroyants, mais également des successeurs des bégards itinérants et des adamites libérés. Ils sont des successeurs éloignés de communautés qui résistèrent naguère à l'aide de la musique et du mythe. Eux-mêmes petits-fils de victimes, ils ont été transformés, comme beaucoup d'autres avant eux, en oppresseurs passionnés. Ils détruisent avec passion précisément parce qu'ils connaissent ce qu'ils détruisent. Eux-mêmes réprimés — ou dans leur propre langage déchus, frustrés de l'Éden, enfermés dans une vie de péché, ils mettent de la passion à réprimer ce qui est libre, à rendre la Chute universelle, à détruire l'Éden de manière aussi irréversible que les Romains détruisirent Carthage, à faire en sorte que le péché devienne catholique, c'est-à-dire embrassant tout.

* * *

Les successeurs immédiats du messager du Christ, Colón, considèrent l'Amérique comme le jardin d'Éden. Leur but, comme celui de leurs successeurs ultérieurs puritains, libéraux, bolcheviks et nazis, est de transformer ce jardin en un camp de travail forcé. Pour parvenir à cette fin, ils doivent briser les êtres humains de la même façon qu'ils dressent les chevaux ou les chiens, ils doivent éliminer la matrice qui nourrit l'humanité, ils doivent détruire la communauté. De soi-disant économistes prétendront plus tard que c'est l'attrait irrésistible des agréments matériels de la Civilisation qui constitue la force qui détruit les anciennes communautés. Ces sages économi-

seront sur les mots en appelant cette force la demande. Ils feront également des économies sur la vérité. Les vêtements européens sont portés par des gens qui ont perdu ce qui leur appartenait ; aucun être humain libre n'est attiré par les fers.

Les His-toriens se focaliseront évidemment sur la puissance militaire, en tant que force qui détruit les communautés, et ils peindront des tableaux où de jeunes héros, semblables à Alexandre, prennent d'assaut les murs des monstres cannibales. Mais les His-toriens éviteront toute mention des communautés, et ils deviendront des je-ne-sais-rien ou bien des experts dans d'autres domaines plutôt que d'admettre que leurs héros perpètrent une guerre chimique et biologique sans précédent contre des êtres vivants passés sous silence.

Les armées européennes célébrées donnent le coup de grâce à des victimes qui sont déjà en train de mourir. Les prétendus agréments fournissent un vain dédommagement aux survivants rendus misérables. La force qui détruit les communautés, c'est un allié tout d'abord insoupçonné, mais ensuite considéré comme bienvenu : la peste.

Dès lors que les Européens se sont adaptés physiquement aux virus, aux bacilles et aux rats buboniques, ils ont été des porteurs d'épidémies mortelles. Un livre, intitulé *Pestes et Peuples*, décrira de manière éclatante ce que les prouesses des conquistadors, la variole et la peste bubonique peuvent faire contre des communautés qui n'y avaient pas été exposées antérieurement. L'auteur de ce livre, William McNeill, éventrera le grand secret public qui se cache derrière les conquêtes célébrées.

Hernán Cortés et sa bande de maraudeurs ivres d'or n'auraient pas pu exterminer les Aztèques, ils n'auraient pas pu détruire leur machine militaire sans un allié beaucoup plus important que Tlaxcala et d'autres tributaires aztèques mécontents. Ils n'auraient pas pu le faire et ils ne l'ont pas fait. L'un de ces maraudeurs espagnols, Bernal Díaz de son nom, laissera un récit de la fameuse conquête du Mexique. Il mentionnera nonchalamment que la variole se déclara

brusquement à Tenochtitlán à la veille de la conquête, et il parlera de monceaux de cadavres et de foules d'affligés. Mais il portera toute son attention sur les traits alexandrins de son chef de bande, car une telle focalisation ne rend pas Díaz pire qu'un ancien Grec.

L'indifférence inhumaine avec laquelle Díaz fait mention de la variole sera appelée du détachement scientifique par les historiens postérieurs. Le beaucoup plus postérieur McNeill, notre contemporain, diffusera une information quand il révélera que, parmi des êtres humains non affectés antérieurement par la petite vérole, trois ou quatre sur quarante survivent à cette maladie. Le terme de « petite » dans le nom de ce fléau fait allusion à la taille des éruptions cutanées, et non à la force de la maladie.

Dotés d'une telle arme, les meurtriers de masse, qui se dépeignent comme des conquistadors et des pionniers, n'ont pas de précurseurs. Cette prouesse est sans précédent. Tous les codes moraux de l'humanité se dissolvent face à ces actes. Rien de comparable n'a été accompli par les Assyriens, les Chinois, les Grecs, les Romains ou les Mongols. Shang Yang ne pouvait même pas rêver de compter la peste parmi les armes destinées à liquider les communautés humaines.

Un vide aussi inédit que la *conquista* elle-même permettra aux apologistes ultérieurs d'oublier benoîtement le levier qui dépeupla le continent et lança le règne des lois de l'offre et de la demande.

Cet oubli hypocrite du grand allié des Européens commencera déjà à l'époque de la seconde *conquista*, celle du fameux Pizarro. Les amis de ce forcené se focaliseront de manière si obstinée sur l'or qu'ils ne feront même pas mention de ce Midas dont le toucher videra les montagnes et les littoraux andins, et les transformera en or sans vie. Après plusieurs générations, les descendants des survivants seront aussi immunisés contre ces fléaux que les Européens eux-mêmes et seuls leurs enfants en seront affectés. Ils seront alors à même de repeupler leur monde. Mais, à ce moment-là, il sera trop tard. À ce moment-là, les lois de l'offre et de la demande auront remplacé les rythmes des communautés. À ce moment-là, les pillards se seront

approprié les habitations et les champs. Ils auront fouillé les lieux sacrés, massacré les habitants des forêts et abattu les arbres. À ce moment-là, les mythes et la musique seront oubliés. À ce moment-là, le Léviathan aura supplanté les esprits, rasé les champs et lancé l'*His-toire*.

L'un de ces envahisseurs de l'Altiplano andin et des jungles situées au-delà, un homme nommé Lope de Aguirre, sait que les tueurs venant d'Europe ne sont pas de simples hommes. Cet Aguirre cuirassé se considère lui-même comme un être supérieur, un fléau de dieu, une déité, car la vie se retire devant son avancée. Aguirre sait que la peste est une déité mineure, un éclaircur qui ouvre les chemins et vide les champs. Il sait que le Léviathan est une déité plus importante, étant donné que le Léviathan achève ce que la peste a commencé et qu'il dispose de manière omnipotente de ce qui reste. Aguirre sait également, comme Shang Yang, Néron et Caligula le savaient déjà, que celui qui tue sans limites et sans scrupules, qui tient des hommes sans famille par la peur, qui excite la cupidité chez les instruments potentiels et la terreur chez les obstacles menaçants, est au-delà du bien et du mal, au-dessus de l'humanité. Aguirre en conclut qu'un tel dieu ne peut pas être le subordonné du mari espagnol de Mary l'Écossaise, le lointain empereur Philippe de Habsbourg.

Aguirre déclare la guerre à l'empereur. La lettre de défi que ce maraudeur envoie à Philippe II d'Espagne constitue la première Déclaration américaine d'indépendance. Il déclare que c'est le porteur de peste cuirassé Aguirre, et non pas l'empereur, qui a instauré les tueries, et que, par conséquent, c'est Aguirre, et non pas l'empereur, qui achèvera les survivants et disposera de ce qui restera. *¡Viva la libertad! ¡Viva Aguirre!*

Mais cette déclaration de défi est trop explicite, y compris pour les complices d'Aguirre, tous de bons chrétiens, et elle sera reléguée dans les oubliettes de l'*His-toire* au lieu d'être exposée dans sa vitrine. Aguirre ne réussit pas à devenir « le Grand » parce qu'il néglige

d'exprimer la terreur, la peur et la cupidité, avec des termes comme la vie, la liberté et la recherche du bonheur.

Les héritiers spirituels d'Aguirre, qui sont de plus grands maîtres de la langue que leur précurseur inexpérimenté, réaliseront le projet d'Aguirre non pas sur le continent du sud mais sur celui du nord, dans des pays jadis habités par des gens qui n'avaient pas lancé d'entreprises proto-léviathaniques, des gens qui avaient expulsé l'escroc mortifère hors de chez eux.

Les communautés de Potawatomis et les communautés de leurs cousins seront touchées par des Aguirre anglophones qui ne sont pas des sujets de Philippe, mais de sa reine écossaise, des Aguirre qui se déclareront tout d'abord indépendants de la reine et du pape afin de s'approprier les terres et la richesse de l'Église et des Irlandais.

Les pillards anglais se rassemblent derrière l'anti-catholique Elisabeth afin de tirer plein avantage des exploits des conquistadors espagnols, car leur protestantisme n'est au départ qu'un permis de piller les navires espagnols qui retournent chez eux avec l'or du Nouveau Monde. Les premiers avant-postes anglais dans le Nouveau Monde sont des repaires de pirates qui se nichent le long des côtes.

Avant de se risquer à l'intérieur, les pirates, tous de respectables marchands, bourrent leurs avant-postes de réfugiés qui sont soit trop, soit pas assez protestants pour les réformés officiels d'Angleterre.

* * *

Les Potawatomis des Grands Lacs n'entendront pas parler la langue anglaise tant que les futurs Aguirre n'auront pas proclamé leur propre Déclaration d'indépendance.

Les Potawatomis ainsi que leurs cousins proches et éloignés sont néanmoins au courant de l'existence des Anglais sur les côtes orientales du monde, de la même façon que les ancêtres des Francs étaient au courant de l'existence de Romains cuirassés en Gaule. Longtemps avant d'en voir un, les Potawatomis ont connaissance

non seulement des Anglais mais aussi des Français sur la rivière qui charrie l'eau des Grands Lacs jusqu'à l'océan, et aussi des Espagnols à l'ouest du Long Fleuve, le Mississippi.

Des chasseurs et des messagers apportent des nouvelles des trois directions, des nouvelles de grandes morts, de morts inconcevables, de morts non seulement d'individus mais de communautés entières. Ces morts sont provoquées par des étrangers barbus qui ont surgi de l'océan, même si la plupart des victimes n'a pas eu plus de contacts avec ces inconnus que les Potawatomis eux-mêmes.

Le meurtre à longue distance n'est pas un mystère pour les Potawatomis, qui reconnaissent aussitôt cet exploit comme celui de Wiske, de l'escroc. Les Potawatomis ne savent pas que les rats porteurs de la peste qui débarquent des bateaux de l'envahisseur ne se limitent pas aux colonies de l'envahisseur, et ils ne savent pas non plus que d'autres rongeurs, le wapiti ou encore le cerf transmettent les infections de l'envahisseur. Ce qu'ils savent, c'est que Wiske viola autrefois plusieurs villageoises, alors qu'il se trouvait à un endroit situé du côté opposé de l'étang, en envoyant son membre dans cet étang et en le lui faisant traverser en suivant le fond. Ils ne sont pas surpris par ce qu'ils entendent, et ils ne seront pas surpris lorsqu'ils verront finalement les fusils crachant le feu des hommes barbus.

Les Potawatomis savent que cette nouvelle est importante parce qu'ils le reconnaissent. Wiske aux longues oreilles et aux longs membres est de retour plus malfaisant que jamais, et beaucoup moins généreux à l'égard des êtres humains que ce que l'on disait. Et naturellement, ils savent ce qu'il faut faire avec cet être aux longs membres : l'expulser de leurs communautés, l'exiler vers des pays où la vie est désagréable, brutale et courte, le chasser des pays boisés et des lacs luxuriants et grouillant de vie.

Des parents de plusieurs villages se rassemblent sur un lieu qui continuera à être connu sous le nom de Detroit. Ils y préparent une vaste cérémonie d'expulsion afin de se purger du monstre léviathannique comme ils l'ont fait depuis les premiers jours.

Mais à mi-terme de la cérémonie, les sons du tambour deviennent arythmiques et les voix qui chantent se noient dans des cris de douleur. Les Potawatomis de Detroit sont attaqués par le tueur à longue distance. La variole ou la peste bubonique atteignent les Grands Lacs bien avant que leurs porteurs ne le fassent. Les villages des Potawatomis deviennent des cimetières. Les survivants s'enfuient vers la baie des Winnebagos, loin vers le nord. Quand des jésuites français atteignent Detroit pour la première fois une génération plus tard, ils trouveront des monticules de terre, des clairières dans la forêt pour la culture du maïs, ainsi que des roches peintes, mais pas d'êtres humains.

Les survivants sont peu nombreux. Les souvenirs qui ont été conservés de ces événements parleront d'un sur vingt. McNeill confirmera que cela devrait correspondre au taux de mortalité pour la première manifestation de la variole. Les attaques suivantes de la variole — et elles se reproduisent de temps en temps — font moins de victimes, mais elles alternent avec des manifestations de la peste bubonique et avec d'autres maladies qui sont connues depuis longtemps en Eurasie comme des maladies infantiles.

Les apologistes qui diront « nous » pour les porteurs de peste européens nieront naturellement cet événement. Ils exigeront la Preuve Positive. Ils feindront de vouloir voir et compter les cadavres. Mais ils ne voudront même pas entendre parler réellement du fait que des communautés potawatomis ont existé à Detroit. Auteurs de livres édifiants pour enfants, ils dépeindront les tueurs qui dépeupleront les pays boisés luxuriants et grouillant de vie comme des bâtisseurs qui ont fait fleurir les déserts. Ils diront que « nous » avons transformé des pays où rien ni personne n'a jamais vécu en zones industrielles prospères, que « nous » avons changé des terrains vides en Disneylands.

Les survivants ne peuvent pas contester les histoires à dormir debout des apologistes. Les manifestations récurrentes de la peste font plus que tuer de nombreux membres des communautés. Les fléaux détruisent les communautés.

Sur quatre cents, vingt survivent. Sur quarante, deux survivent. Ces deux peuvent se souvenir des noms des totems disparus, mais ils ne peuvent pas régénérer la musique. Si l'un des survivants est un conteur, l'autre n'est pas un jeune à qui le conteur peut transmettre ses récits, et les récits meurent sans être dits. Si l'un est un guérisseur par les plantes, l'autre n'est pas nécessairement enclin à enregistrer cette connaissance des herbes. L'un peut se souvenir des chants ou des préparatifs pour certaines des grandes représentations, mais deux ou même quatre ou six ne sont pas en nombre suffisant pour danser, ou pour faire festin ou la fête.

Certains partent tout seuls, aigris parce qu'ils pressentent que quelque chose, peut-être leur propre esprit-guide, les a trahis.

D'autres s'enfuient vers le soleil couchant, vers les plaines infinies d'au-delà du Mississipi, et même vers les grandes montagnes.

Beaucoup se joignent à des villages de survivants pareillement déplacés et désorientés, des réunions de fragments de communautés. Ces fragments réunis ne constituent pas un tout. Ces rassemblements sont des camps de réfugiés — des creusets et non des communautés. Le son du tambour est arythmique. La musique est discordante. Les continuités conservées depuis le Commencement sont brisées, et les quelques mythes remémorés ne parlent plus d'un commencement partagé parce que les fragments réunis ne sont pas un totem et ne partagent pas de Commencement commun.

Les mythes des personnes déplacées sont de simples histoires et les grandes représentations sont de simples cérémonies. Les façons de vivre deviennent des façons de passer le temps. Le temps qui peut être passé sans être vécu, c'est le temps de la peste, le temps du Léviathan, le temps His-torique. *L'His-toire* des Potawatomis et de tous leurs cousins et voisins commence avec la peste, et cette histoire est son histoire.

Les innombrables périodes qui ont précédé la peste sont désormais inaccessibles à la mémoire. Les communautés qui se sont souvenues de toute leur trajectoire depuis le Commencement ont disparu à

tout jamais. Leur temps est dorénavant le temps du rêve, le temps irréel, le temps imaginaire.

Même les mots que nous employons pour décrire ce qui a été perdu, des mots comme musique, mythe, cérémonie et communauté, seront aussi vides que le continent le deviendra, parce qu'ils font allusion à des expériences vécues qui ne sont accessibles à aucun être humain piégé dans l'*His-toire*. Ce qui est perdu est de beaucoup plus grande importance que les choses que les économistes incluront dans leurs livres de comptabilité.

Les rassemblements de survivants pourraient récupérer une partie de ces significations, ils pourraient harmoniser une partie de cette musique, ils pourraient reconstituer une partie des communautés disparues. Mais cela prendrait des générations, et peut-être des générations innombrables. L'une des quelques choses que nous connaissons sur ces cultures, ce sera qu'elles ont été très anciennes. Mais les survivants ne sont pas seuls désormais. Avant même qu'ils aient guéri de la peste, ils sont déjà assaillis par des envahisseurs qui se précipitent pour achever ce que la peste a commencé.

Les envahisseurs ne rompent pas leur alliance avec la peste. Au contraire, les rats buboniques continuent à accompagner les envahisseurs dans les canoës ou dans les pirogues. Les envahisseurs continuent à dispenser la variole aussi copieusement qu'ils distribuent l'alcool toxique qui rend fous ses consommateurs, aussi abondamment qu'ils distribuent des fusils qui transforment les victimes désorientées de la peste en tueurs à la gâchette facile.

La force des maladies épidémiques décroît graduellement, et les envahisseurs ont recours à d'autres armes issues de leur armurerie léviathanique afin d'achever leurs victimes, de liquider les obstacles et de civiliser les instruments potentiels, de transformer l'Amérique en camp de travail.

Désormais, c'est-à-dire après le débarquement initial des envahisseurs et de leurs rats et bacilles, les envahisseurs n'affrontent que des survivants de la peste, des fragments de communautés, des personnes déplacées.

Pourtant, les fragments continuent de résister, les survivants de la peste continuent à expulser le Léviathan de chez eux, les personnes déplacées refusent de couvrir leurs blessures en se couvrant elles-mêmes des masques et des cuirasses des civilisés.

La résistance persiste de génération en génération, face aux fléaux, aux poisons et aux explosifs. L'histoire de cette résistance a été racontée vigoureusement et à maintes reprises. C'est une histoire qui ne montre pas le Léviathan comme étant aussi naturel pour les êtres humains que les ruches le sont pour les abeilles. C'est une histoire qui montre le Léviathan comme étant une aberration qui ne peut pas être imposée, par la ruse ou par la force, aux êtres humains qui gardent le plus petit lien avec la communauté, même un lien aussi ténu que le souvenir du temps du rêve.



— Chapitre 23 —

Je suis impatient d'achever l'histoire de la bête artificielle aux entrailles humaines. Je parlerai dans un autre ouvrage de certains détails de la résistance à l'américanisation de la part de certaines des dernières communautés du monde. Il m'est impossible de tout dire, que ce soit là ou ici, parce que la lutte contre l'*His-toire* et contre le Léviathan est synonyme de vie. Elle fait partie de l'autodéfense de la Biosphère contre le monstre qui la déchire. Cette lutte n'est en aucune façon terminée : elle continuera aussi longtemps que la bête sera animée par des êtres vivants. Je vais conclure cette *His-toire* en résumant, tout ce qu'il y a de plus brièvement, les moments qui mènent à sa fin.

En transportant le Léviathan de l'autre côté de l'océan, les Européens déploient le tégument bestial sur toute l'étendue du globe. Dans le court espace de temps de quelques générations, toute la terre tombe dans les entrailles d'une bête artificielle unique. Les Européens ne font pas une faveur à la Civilisation en enfermant la terre entière dans un seul Léviathan, car ils mettent un terme à son existence future.

Nous avons vu que les Léviathans précédents étaient toujours en état de décomposition. Quand l'un pourrissait, les autres avalaient ses restes. Mais quand il n'y a pas d'autres Léviathans, quand le Léviathan est unique, l'histoire racontée par un idiot et qui ne signifie rien en est presque à sa conclusion.

La Civilisation, ce synonyme du Capital, de la Technologie et du monde moderne, qui est appelée Léviathan par Hobbes et esprit occidental par Turner, est aussi tenaillée par la décomposition que tous les Léviathans antérieurs. Mais la Civilisation n'est pas un Léviathan parmi d'autres. Elle est Le Léviathan. Sa décomposition finale représente la fin du Léviathan. Après vingt siècles de sommeil

dur comme la pierre, agités jusqu'au cauchemar par un berceau à bascule, le dormeur est sur le point d'être réveillé par les rythmes d'une musique oubliée depuis longtemps ou par l'éternel silence de la mort sans lendemain.

On dira des Européens, qui transportent la bête jusqu'aux derniers lieux de refuge du monde, et qui mettent donc un terme à l'existence de la bête, qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Leur ignorance d'eux-mêmes, des autres et de la terre est proverbiale, mais elle ne justifie pas entièrement leur conduite. Les Européens sont des zeks, des zeks administratifs et des zeks serviles, des enfants et des petits-enfants de zeks. Si certains d'entre eux se souviennent d'ancêtres qui n'étaient pas des zeks, aucun d'eux ne peut imaginer le monde de ces ancêtres, un monde qui n'était pas un camp de travail. Ils ne peuvent pas voir ce qu'ils n'imaginent pas, même s'ils le regardent. C'est en ce sens qu'ils sont ignorants. Mais ils savent qu'ils sont incomplets, que quelque chose à l'intérieur d'eux s'est rabougri ou est mort, et ils sont irrités par la moindre suggestion que d'autres possèderaient ce qui leur fait défaut. Ce ressentiment les incite à frapper violemment quelqu'un qui prétend être plus qu'eux, car les zeks européens sont de grands égalisateurs — ils s'appellent eux-mêmes des démocrates — et ils sont résolus à universaliser leur condition. C'est en ce sens qu'ils ne sont pas ignorants, car ils savent parfaitement bien ce qu'ils font et pourquoi.

Les zeks du dernier Léviathan ne sont pas des conscrits mais des volontaires. Ils ne représentent pas un phénomène complètement nouveau. Des zeks volontaires existèrent dans les Léviathans précédents, mais seulement aux marges ou dans les interstices où les chevaliers romains se rendirent indispensables au fonctionnement continu de leur bête. Les zeks volontaires de l'Europe en expansion ne se situent pas aux marges, mais ils constituent le corps de la bête aussi bien que sa tête.

Les tâches imposées par la force aux zeks antérieurs sont adoptées comme des vocations par les volontaires. Avec un pistolet et de la poudre, le successeur du conscrit, qui assurait une corvée militaire,

est un véritable Néron. Le pouvoir de tuer de sa poudre est égal à celui de l'empereur. Et, avec un continent qui se vide avant même qu'il n'avance, le descendant des serfs envisage la perspective de devenir un Habsbourg, un empereur qui a une autorité incontestée sur un royaume d'âmes mortes.

L'Amérique est une terre de promesses pour les zeks qui s'enrôlent volontairement et qui servent à la transformer en continent vide.

Les liens de servitude ne sont pas coupés ou même affaiblis, mais ces liens subissent une transformation subtile qui les rend invisibles au zek agissant comme pionnier. Les dîmes et les droits ne sont plus payés aux agents visibles et odieux de la paroisse et de la seigneurie. Les droits deviennent des frais qui sont payés lors des échanges et sur les marchés. Ce qui compte sur ces derniers n'est pas le sang ou la position de l'acheteur mais son argent. Sur de tels marchés, qui sont tous des manifestations locales d'un marché mondial interconnecté, la pièce d'or de tout acheteur est égale à celle de l'empereur, de sorte que tout acheteur est non seulement l'égal de l'empereur mais qu'il est aussi pour ainsi dire libre.

C'est en raison de cette liberté-là que les zeks volontaires s'imposent à eux-mêmes des tâches qui étaient considérées comme très pénibles par les serfs. Les travaux de défrichage de terrains couverts de pierres ou de forêts, ceux de bêcheage et de creusement, de levage et de traction sont tous pris en main avec une conviction sans précédent. Si, après tout ce labeur et cette suée, le zek émancipé se retrouve endetté auprès de marchands et de prêteurs, sa condition n'est pas pire que celle de l'empereur. Si les prêteurs le conduisent à la ruine, il peut partir vers l'ouest, se joindre aux pionniers qui sont en train de vider de nouvelles terres de promesses, et renouveler sa liberté.

Le zek volontaire n'éprouve aucun ressentiment à l'égard des marchands qui l'ont ruiné, car il est lui-même l'un d'entre eux. En revanche, il ressent de la rancœur à l'encontre de ses compagnons zeks qui confient leurs tâches les plus pénibles à des esclaves importés, mais il ne se sent pas menacé par eux car il sait que les esclaves travaillent sans conviction, et c'est pourquoi il méprise ses

compagnons. Il en veut encore plus à ceux qu'il appelle les renégats, c'est-à-dire des compagnons zeks qui s'installent et se sentent chez eux dans des communautés de survivants du continent. Il en veut à ces renégats non seulement parce qu'ils sont aussi paresseux que les propriétaires d'esclaves, mais aussi parce qu'ils se passent des agréments qui les marqueraient comme des humains (il veut dire des civilisés).

Il réserve sa colère la plus violente aux communautés décimées dans lesquelles les renégats trouvent refuge. Pour lui, les êtres de ces communautés ne sont pas des humains. Ce sont des cannibales. Ils seront également appelés des sauvages, des primitifs, des indigènes, toujours avec la même signification. Le zek-pionnier passe sa vie à faire la volonté de dieu, à suer et à peiner, contrecarré par une terre ingrate, assailli par les prêteurs. En revanche, les bons à rien, les cannibales, prétendent que la nourriture s'offre tout simplement d'elle-même à eux, ils chassent et pêchent comme des nababs ou d'anciens nobles, ils passent leurs jours ainsi que leurs nuits à hurler et à sauter comme des loups fous.

Si le pionnier admettait leur humanité, ne serait-ce que pour un court instant, même à contrecœur, ses entrailles exploseraient, sa cuirasse fondrait, son masque tomberait. Dans cet éclair de lumière, il se verrait en effet lui-même comme un zek, il verrait sa liberté comme un autoasservissement, et sa civilisation de marché comme un camp de travail forcé. Le diable essaierait de le tenter pour qu'il devienne un renégat et, ironie des ironies, il tomberait, à la différence d'Ève, du travail béni dans l'Éden maudit.

Tant que les hommes des Lumières ne lui auront pas fourni un nouveau langage pour cette même entreprise, l'humanité du pionnier dépend du fait qu'il est capable de conjurer le démon, d'écarter le tentateur de son chemin. Le pionnier se définit lui-même comme un convertisseur de païens, un civilisateur de la *wilderness*. Traduit dans un langage qui a du sens, le pionnier se définit lui-même comme un zek auquel est confiée l'extermination des êtres humains du monde.

Le vieux langage, le langage du salut et de la damnation, du péché et de la chute, devient de plus en plus archaïque dans ce pays aux frontières infinies. Il est ainsi plus souvent un obstacle qu'un guide pour les envahisseurs entreprenants. Les maraudeurs hispanophones et francophones sont plus attachés à l'ancien langage que les maraudeurs anglophones, et les conséquences seront fatales pour ceux qui conservent cette mentalité archaïque.

Les envahisseurs espagnols des pays du Sud sauvent tout l'or et toutes les âmes qu'ils peuvent atteindre et ils damnent tout le reste. Et puis, ils se pétrifient. Ils se pétrifient littéralement, ils s'immobilisent sur une étroite saillie de peur de tomber dans l'abîme qui se situe devant ou derrière eux. Tandis que le catholicisme se contracte en Europe sous les attaques des réformés et des hommes des Lumières, les prêtres se multiplient et les églises s'élèvent dans l'Amérique espagnole, où les assemblées des derniers survivants du continent présentent leurs hommages à des déités toltèques, mayas et incas atrophiées qui ont été converties en saints catholiques. Devenant de plus en plus marginaux par rapport aux grandes réalisations du Léviathan mondial, les descendants des conquistadors eux-mêmes se transforment en indigènes, c'est-à-dire en objets de pillage, pour les envahisseurs entreprenants qui parlent un langage plus neuf.

Les envahisseurs français des pays du Nord se trouvent dans une situation encore plus mauvaise que les Espagnols.

Les prêtres et les chercheurs de trésor français remontent le fleuve par lequel les Grands Lacs s'écoulent vers l'océan, fleuve qu'ils dénomment le Saint-Laurent. Le « découvreur » français du Saint-Laurent découvre des pêcheurs basques et biscayens qui lui font visiter l'embouchure et les environs du fleuve, puis qui le présentent aux habitants permanents et hospitaliers du fleuve. Les invités cuirassés non conviés enlèvent plusieurs de leurs hôtes, laissent la variole et les rats infectés de la peste parmi ceux qui

restent, et ils retournent chez eux avec bien moins que l'or qu'ils s'attendaient à trouver dans ce Tenochtitlán nordique.

Décus de leur prise initiale, les éboueurs francophones ne reviendront en masse que trois générations plus tard et, lors de ce voyage, ils trouveront le trésor qu'ils cherchent. Ils trouvent de l'or ainsi que des âmes.

L'or qu'ils trouvent n'est pas de l'or minéral mais de l'or animal : de l'or de martre, de rat musqué et de castor. Ils trouvent un approvisionnement apparemment inépuisable en manteaux de fourrure, et plus ils remontent le fleuve, plus ils trouvent de peaux.

Ces peaux représentaient autrefois les vêtements d'hiver des nombreux habitants dont les villages parsemaient les deux rives du fleuve désormais appelé le Saint-Laurent. Les emplacements des villages sont encore visibles, mais les habitants ont disparu de manière inexplicable.

Cette disparition des habitants n'est inexplicable que dans les annales des scribes des envahisseurs. La propagation de fléaux n'est ni honorable ni courageuse aux yeux des descendants des Francs, de même qu'un tel acte n'est pas chrétien aux yeux des prêtres français. En outre, les théologiens français sont peu soucieux de mettre en balance le péché de propagation de parasites avec le péché de cannibalisme, de même que les inquisiteurs français sont peu soucieux d'identifier les auteurs d'un péché ou de l'autre. Les miroirs français ne sont pas faits pour de tels usages.

Les Français voient de grandes communautés dépérir devant leurs yeux, et leurs annalistes ne font cependant aucun bruit. Ils traversent sur la pointe des pieds ces villages dépeuplés comme s'ils marchaient sur des œufs. Et ces annalistes inventent même des guerres de style européen entre des « tribus » imaginaires afin de fournir une explication satisfaisante aux grands villages vides.

Les Français ne peuvent pas répandre sans un certain embarras les causes de leur bonne fortune, car cela diminuerait l'importance de leurs réalisations.

Les manteaux de fourrure apparemment inépuisables proviennent de trois générations de victimes de la peste.

Les épidémies elles-mêmes n'ont pas toutes été apportées par les *dé-couvreurs* français du Saint-Laurent. Certaines maladies sont sans doute arrivées avec les prédécesseurs basques et biscayens des *dé-couvreurs*, d'autres ont voyagé vers le nord à partir de la côte, transportées soit par des animaux, soit par des aventuriers hollandais ou anglais.

Les Français du Saint-Laurent récoltent les fruits de la peste. Les navires de la compagnie royale des aventuriers retournent au pays chargés de fourrures qui sont vendues avec des bénéfices inespérés à des chapeliers qui les attendent. C'est grâce aux peaux des animaux morts, qui protégeaient autrefois les victimes de la peste du froid de l'hiver, que s'élèvent des villes, des forteresses et des missions.

Tandis que les peaux voyagent en direction des chapeliers, les missionnaires français font la moisson des âmes. Ils vont parmi les hommes sans parents, les femmes sans abri, les enfants devenus orphelins, parmi les survivants des communautés naguère nombreuses.

Les prêtres font de gros efforts pour apprendre les langues des survivants, car ils ont un message urgent à leur communiquer : le Sauveur est venu parmi les déplacés, les désorientés et les pauvres, afin de les tirer de leur misère et de les transformer en sujets du royaume du roi Louis.

Les cousins adultes des Potawatomis reconnaissent Wiske sous la robe noire du missionnaire, mais les enfants deviennent des catholiques français. Les femmes converties trouvent du travail comme apprêteuses de fourrures, les hommes convertis comme chasseurs de nouvelles fourrures, mais peu d'entre eux deviennent des catholiques français prospères parce que les chapeliers d'outre-mer continuent de préférer les fourrures assouplies, huilées par des années d'usage, aux nouvelles fourrures rêches et difficiles à travailler.

L'Amérique française prospère, mais pas pour longtemps. Les bateaux chargés de fourrures inondent le marché européen et les

profits exceptionnels prennent fin. C'est temporaire. Le marché se redresse, mais cela est aussi temporaire. Le roi ordonne de brûler plusieurs cargaisons de fourrures, et les prix remontent.

Un bien plus grand désordre frappe l'Amérique française. De jeunes Français désertent des centres de la Civilisation. Ils deviennent des renégats. Le Léviathan perd la maîtrise de ses entrailles humaines. Dans le langage des chroniqueurs effrayés, des Français civilisés se transforment en sauvages, et pourtant aucun sauvage ne devient civilisé. Même les convertis catholiques retournent à la *wilderness* toutes les fois que les portes sont laissées entrebâillées.

Ce phénomène ressemble à une contre-peste : les centres de la Civilisation se dépeuplent tandis que les villages décimés par la peste se repeuplent avec des adoptés barbus. À la question : « Qui abandonnerait les agréments, etc. », il est répondu par des décisions et des actes qui ne peuvent pas être tenus secrets par la cour ou le clergé français parce que la désertion est si importante qu'elle provoque un scandale. La réponse est : tous ceux qui le peuvent. Des siècles plus tard, les derniers descendants des Winnebagos, des Ottawas, des Potawatomis et des autres peuples entassés dans des camps de concentration par les armées du président Jackson conserveront encore les noms français des renégats.

Ce n'est pas là le premier retrait d'êtres humains des entrailles du Léviathan. J'ai mentionné de nombreux exemples antérieurs de ce phénomène. Des exemples existent aussi dans les Amériques espagnole, anglaise et hollandaise, certains étant moins scandaleux et certains autres plus scandaleux pour les gardiens des portes de la Civilisation.

Ce qui est pratiquement sans précédent dans ces fuites vers le monde pré-américain, c'est que les réfugiés ou les renégats deviennent réellement des membres de communautés en état de fonctionnement. Ces communautés sont des vestiges réduits en fragments par comparaison avec ce qu'elles étaient autrefois, au temps du rêve. Mais, même dans leur condition décimée, elles donnent aux envahisseurs adoptés une profusion de liberté, de parenté et de communau-

té, qui n'est plus accessible aux Européens depuis très longtemps. Les descendants des renégats français se présenteront plus tard comme des conteurs d'histoires, des guérisseurs, des conservateurs de chants et des organisateurs de cérémonies, comme des soutiens et des défenseurs des cultures de leurs hôtes.

Les premiers renégats français ne sont pas des crypto-adamites, des radicaux à la recherche de l'Éden. Ce sont au contraire des rejetons de la civilisation coloniale française, et certains sont même des fils d'aristocrates. Ce qui les rend capables de comparer l'attrait relatif des deux modes d'existence se présente comme une conséquence involontaire de l'organisation du commerce des fourrures. La Compagnie envoie des représentants, des voyageurs, pour rassembler les manteaux de fourrure de tous les villages accessibles par voie d'eau, car de grandes quantités de fourrures ne peuvent pas être aisément transportées par voie de terre. Les voyageurs se déplacent seuls ou tout au plus à deux, étant donné que l'essentiel est de revenir avec un plein bateau de fourrures, et non pas de cavaliers.

Un individu seul — parfois même deux — n'a pas à supporter la censure pesante qui réprime le membre d'un groupe, cette pression qui lui fait garder la cuirasse bien ajustée et qui l'empêche de tomber le masque. Par conséquent, l'individu est apte à répondre à l'hospitalité, à l'amitié et à l'amour qui lui sont offerts. Et dès qu'il y répond, sa rigidité commence à fondre. Il est arrivé comme un éboueur. Si ses hôtes lui offrent de le transformer en un parent, il se rendra compte, lentement ou rapidement, qu'il peut être davantage qu'un zek dans un camp de travail.

Les prêtres français s'en prennent aux renégats et les menacent d'excommunication. Les gouverneurs français importent les dernières modes de Paris pour les jeunes femmes de Québec et de Montréal. Ils envoient des expéditions punitives contre les renégats, mais certains de leurs membres désertent également.

En fait, les seuls soldats français sur lesquels les gouverneurs peuvent compter sont ceux qui viennent d'arriver de France, et la Nouvelle-France se défend contre la Nouvelle-Angleterre en faisant

de grands cadeaux et de plus grandes promesses à des gens qui sont encore appelés les *sauvages* mais qui sont traités avec un respect de plus en plus grand, car ils sont maintenant des cousins, des parents, non pas métaphoriquement mais réellement.

Les armées de la Nouvelle-France se composent de guerriers ottawas, ojibwas, potawatomis et wendats, et ces guerriers, bien qu'euro-péens de par leurs armes, ont leurs propres stratégies ainsi que leurs propres visées. Ces stratégies et visées n'englobent probablement pas la reconstitution des communautés du temps du rêve avec l'aide de leurs parents barbus et immunisés contre la peste, mais nous ne saurons jamais ce qu'elles englobent effectivement. L'existence de l'Amérique française est brutalement interrompue par des racistes anglophones avides.

* * *

Les envahisseurs anglophones qui finissent par avaler la totalité du pays du Nord ne s'autorisent pas à donner dans des relations de parenté avec les anciens habitants du continent. Eux aussi sont scandalisés par les renégats qui quittent leurs camps de travail et ne retournent jamais au style de vie des zeks. Mais ils ne se contentent pas d'être scandalisés. Ils élèvent des barrières infranchissables entre eux-mêmes et les habitants survivants du continent, barrières qui préfigurent les clôtures de fil de fer barbelé électrifiées de notre époque.

Ces chrétiens anglais se guident à l'aide d'une terminologie qui leur vient non pas de leur christianisme, mais de leur pratique de l'élevage des moutons, des chevaux et des chiens. Des termes comme croisement, hybridation et métissage deviennent des directives pour des déshumanisations qui n'ont pas de précédent. Les êtres humains sont de façon permanente marqués, stigmatisés, classés, en fonction de leur hérédité, de leur prétendu sang. La conversion religieuse, les services rendus, les droits payés ne peuvent jamais enlever cette flétrissure. Ceux qui sont marqués et tous leurs descendants sont

étiquetés pour toute l'éternité. Devant une telle barrière, les renégats anglais doivent être fortifiés par une détermination et un courage dont leurs homologues français ou espagnols n'ont pas besoin.

Les envahisseurs qui donnent le ton de toute l'entreprise anglaise, les fers de lance progressistes du Léviathan, les pionniers tout court, ce sont les habitants de la Nouvelle-Angleterre qui se considèrent eux-mêmes comme des puristes ou des puritains.

Voisins très proches des Français du Saint-Laurent, les habitants de la Nouvelle-Angleterre sont entourés par des renégats très peu de temps après leur arrivée. À côté des puristes qui s'établissent à Plymouth qui a été vidée par la peste, des non-puristes s'établissent parmi les habitants survivants du littoral, en un lieu que les renégats appellent Mare Mount ou Merry Mount.

Les non-puristes de Merry Mount laissent leurs yeux se repaître de la beauté du continent et leurs oreilles de la musique des villageois. Ils se laissent posséder par leurs hôtes, avec lesquels ils dansent autour d'un arbre de mai, symbole de fertilité. Ils laissent tomber leurs masques et leurs cuirasses. Et ils se moquent des zeks obstinés et à l'esprit étriqué qui ne s'évadent d'un camp de travail que pour s'emprisonner dans un autre de leur propre fabrication, dans un pays inhospitalier pour les camps de travail.

Les puritains ne se contentent pas d'être scandalisés, ils sont poussés à une fureur dévorante par les joyeux renégats qui mettent à nu les crocs répressifs qui se dissimulent derrière leur pureté. Ils envoient une police puritaine, conduite par l'assassin renommé Miles Standish, pour raser Merry Mount et pour abattre l'arbre de mai, le symbole de la fertilité. Ils purifient l'Amérique des arbres de mai.

L'un des survivants de ce nettoyage puritain, un certain Thomas Morton, continuera à dénoncer de manière railleuse ses oppresseurs dans un poème satirique qu'il appellera le *New English Canaan*.

Les puritains et leurs successeurs parleront beaucoup du destin et de la prédestination, et ils se considéreront comme des détenteurs de certificats portant intérêt de la destinée. Mais le chemin de ces affairistes est pavé d'autant d'équivoques insolites et d'ironies

cruelles que les chemins de n'importe quel de leurs prédécesseurs léviathaniques.

Je ne peux que mentionner certaines des plus grandes de ces ironies. Tout d'abord, les puritains ne sont pas des héritiers spirituels des croisés catholiques qui se lancèrent à l'assaut des pays des incroyants. Ils sont des héritiers spirituels des victimes des croisés, des héritiers des albigeois, des béguines et des bégards, de Wyclif et de John Ball, des lollards radicaux et des paysans insurgés. Leur fureur dévorante ne leur vient pas du feu d'Ahriman, le feu qui consume la lumière afin de plonger le monde dans l'obscurité, mais du feu d'Ahura-Mazdâ, le feu qui chasse l'obscurité. Leur projet provient, non pas de l'héritage de ceux qui ont fondé le Léviathan et monté la garde autour de lui, mais de l'héritage de ceux qui ont fui le Léviathan, de ceux qui se sont rebellés contre lui. Leur exploit réside non pas dans la réalisation de ce projet, mais dans son inversion complète. Cet exploit peut être qualifié de grand, car il n'a assurément pas d'équivalent depuis le jour où le culte de crise anti-romain est apparu comme l'Église de Rome.

Cette inversion de l'héritage radical de l'Europe ne représente pas la totalité de l'œuvre des puritains qui s'installent sur les rivages du Nouveau Monde.

Quand les Européens vikingsés ont commencé à exproprier les juifs et les musulmans et à s'occuper eux-mêmes des profits tirés du commerce et des intérêts provenant du prêt d'argent, ils ont subi une perte qu'ils n'ont jamais pu compenser complètement avec leurs gains monétaires. Les bourgeois ont perdu le paradis, à la fois dans cette vie et dans l'après-vie. Les nobles européens pouvaient atteindre le paradis en tuant des infidèles, les paysans européens en tuant des prêtres et des nobles, mais les bourgeois ne pouvaient rien atteindre d'autre que davantage d'argent. Ayant exproprié les musulmans de leurs entreprises et de leurs coutumes, mais non de leur dieu miséricordieux, les marchands européens ne pouvaient même pas espérer le paradis terrestre promis par Allah.

Tous bons chrétiens, les usuriers de l'Europe étaient absolument incapables de concevoir qu'ils étaient des instruments de Satan, des pécheurs dans ce monde, irrémédiablement damnés dans le suivant. L'absence de telles considérations conduisit la plupart des bourgeois à limiter leurs pensées aux sommes inscrites dans leurs livres de comptabilité, et à abandonner la réflexion aux ecclésiastiques.

Mais certains marchands étaient déterminés à trouver un substitut au miséricordieux Allah, si déterminés qu'ils ne répugnèrent pas à placer Mammon lui-même à la porte des cieux. Si un pauvre pouvait franchir gratuitement le seuil céleste, un riche pouvait à coup sûr acheter son ticket d'entrée.

Le bourgeois suisse Calvin refusera même aux pauvres l'accès gratuit au paradis. La pauvreté, selon Calvin, ne confère pas un tel privilège. Les élus sont choisis à l'avance, ou plutôt hors du temps, et les richesses, ou le manque de richesses, des pécheurs n'affectent en rien leur sort final.

Calvin ouvre les portes du paradis aux marchands, mais il ne leur donne pas de laissez-passer tangibles. Les passeports pour le paradis sont émis par les puritains, pour eux-mêmes. Les passeports de ces chrétiens sont, figurez-vous, les profits et les intérêts mêmes tirés du commerce et de l'usure.

Les puritains n'ont pas infléchi les préceptes de Calvin, ils n'ont pas lu entre les lignes. L'exactitude de leurs livres de comptes tient à leur forme d'esprit qui consiste à prendre les choses au pied de la lettre. L'élite, les damnés, ainsi que le reste de la création sont prédestinés. Les signes de la prédestination sont en fait un livre ouvert, et ils sont visibles à tous ceux qui sont capables de les lire. Des signes facilement reconnaissables du salut peuvent être également vus, lus, perçus. L'élite sait qu'elle sera sauvée. Ses économies dans ce monde sont les signes de son salut dans le prochain.

Les profits et les intérêts des purs remplacent les misères des pauvres en tant que passeports pour le ciel, qu'investissements dans le paradis. Les pauvres, qui n'ont rien à investir, sont en fait exclus, prédestinés à la damnation par leur pauvreté. Les impurs, les

prodigues et les libertins, avec tout leur appareil, n'ont évidemment aucune chance depuis le début, car ils sont la couvée de Satan. Non seulement les portes du ciel s'ouvrent effectivement aux marchands puritains, mais elles ne s'ouvrent à personne d'autre.

Persécutés par les agents de la bête à cause de leur vertu même, les puritains se retirent de la bête exactement de la même façon que les Hébreux se retirèrent d'Égypte. Cette analogie n'est pas de moi mais d'eux. Ce sont eux qui trouvent leurs prédécesseurs dans le Moïse cuirassé et les fils de Lévi. Les puritains se retirent des lieux de débauche de l'Égypte et font voile vers la terre promise, qu'ils nomment Canaan.

D'autres, parmi lesquels les radicaux anglais, les bégards français, les taborites et les adamites moraves, rêvent de même d'une telle terre promise, d'un tel paradis terrestre empli de communautés d'êtres humains qui savaient jouir et célébrer la superbe générosité les entourant.

Mais pour les Hébreux anglais purs qui atteignent effectivement la terre promise, la promesse n'est ni dans la terre ni dans ses communautés survivantes. Elle est plutôt dans les puritains eux-mêmes, de manière irrévocable, irrémédiable et prédéterminée en eux, et rien de ce qu'ils voient, entendent ou touchent ne peut ébranler le roc de leur savoir.

Les puritains sont les premiers Américains, et désormais partout où la destinée manifeste s'empare d'eux, c'est l'Amérique, car l'Amérique n'est pas un lieu mais une condition, une manifestation des élus prédéterminés et autoproclamés. Les puritains l'appellent Canaan, et avec de très bonnes raisons. Canaan est en effet une terre de promesse. Ce qui est promis aux Hébreux, c'est

la domination sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux qui rampent sur la terre.

Les Hébreux anglais sont venus pour dépouiller la terre de promesse. Leur dessein est de faire fleurir les déserts, car ils sont eux-mêmes les déserts.

Les habitants actuels du Nouveau Canaan luxuriant sont déjà destinés à l'extermination avant que les puritains ne les rencontrent. Car les Hébreux savent qu'ils

chasseront devant eux les Amorites, les Cananéens, les Perizzites, les Hivvites et les Jébuséens...

Et tu dévoreras tous les peuples que Yabvé, ton Dieu, te livre ; ton œil sera sans pitié pour eux...

Mal préparés pour leur arrivée dans un Canaan qui ne se situe pas entre l'Égypte et le Croissant Fertile, mais dans des contrées plus froides, les nouveaux Hébreux ne refusent pas les cadeaux qui leur sont offerts par des gens qui demeurent hospitaliers après trois douloureuses générations de peste. Les puritains acceptent de leurs hôtes les manteaux d'hiver qui lanceront le commerce des fourrures de la Nouvelle-Angleterre. Ils acceptent comme présents les précurseurs du maïs en épi, de la courge de Thanksgiving, de la citrouille de Halloween et des haricots de Boston, tous cent pour cent américains. Les marchands de produits alimentaires d'Amérique vendront au monde tous ces cadeaux gratuits.

Pour accomplir leur destin, les puritains rassemblent leurs forces pour donner l'attaque, une attaque qu'ils ont toujours reconnue comme inévitable, prédéterminée, puisqu'elle est déjà consommée dans le plus saint des livres. Mais ils se sentent gênés par tous ces cadeaux. Ils imaginent que les Cananéens, les Amorites ou les Hittites n'avaient pas accueilli les premiers Hébreux avec tant de générosité, d'une manière si désarmante. À coup sûr, les Cananéens ont donné aux Hébreux un signe, un prétexte, ils ont procédé à une provocation.

En l'absence de tout prétexte, les puritains sont dans l'obligation d'en inventer un, et cela n'est pas un problème pour les purs. Les habitants du Nouveau Monde ne sont pas des puritains. Chacune de leurs coutumes, et en particulier leur aversion à l'égard du travail, les stigmatise comme des instruments de Satan, comme de maudits païens en route vers la damnation. C'est une provocation suffisante pour la première attaque ainsi que pour toutes les suivantes, c'est une

provocation suffisante pour une guerre totale contre les habitants survivants du continent.

Les premiers Cananéens à tomber sous les fléaux du dieu léviathanique sont des cousins des Potawatomis des Grands Lacs, habitant le littoral et appelés les Pequots. Les puritains passent à l'attaque pendant que les Pequots dorment. Selon les paroles d'un des participants à ce massacre, l'un des élus met le feu à de la poudre tandis qu'un autre

sort un flambeau, et le jetant sur les nattes dont ils étaient couverts, met le feu aux wigwams. [Les deux feux] se rencontrant au centre du fort [c'est ainsi que le puritain choisit d'appeler le village pequot], flambèrent de la manière la plus épouvantable, et brûlèrent tout en l'espace d'une demi-heure.

Beaucoup d'hommes courageux ne voulurent pas sortir, et ils combattirent de la manière la plus désespérée à travers les palissades, de telle sorte qu'ils furent roussis et brûlés par la flamme même et qu'ils furent privés de leurs armes...

Le courage de ces hommes ne sera pas oublié. L'ennemi vaincu lors de cette première victoire militaire américaine sera dépeint comme aussi formidable qu'un Goliath affrontant David. On ne peut garder ses distances avec ces hommes braves, vaillants, qu'au moyen des mesures les plus sévères, par exemple en tuant les femmes et les enfants, ce qui est sans précédent dans le Nouveau Monde, et cette méthode est introduite dans ce continent par les propres élus de Dieu. Le dieu d'Israël, et du nouvel Israël,

n'a aucun respect pour les personnes, mais il les déchire, il les scie, les passe au fil de l'épée, en leur donnant la mort la plus terrible qui puisse être. Parfois, l'Écriture déclare que les femmes et les enfants doivent périr avec leurs parents. Parfois, la situation change, mais nous n'allons pas discuter de cela maintenant. La parole de Dieu nous a éclairés suffisamment pour fixer notre ligne de conduite.

Les puritains ne discutent de cela ni maintenant ni plus tard, ils établissent un précédent. Désormais, les femmes et les enfants périssent systématiquement.

Afin de proposer une justification militaire mais non une explication économique, les apologistes des puritains prétendront que le continent inoccupé foisonne de tribus belliqueuses toutes composées d'hommes inhumainement courageux.

Courageux, ils le sont sûrement, et résolument braves, parfois repoussant les limites de l'endurance humaine : on ne peut pas en dire autant des incendiaires armés de fusils qui attendent pour achever des ennemis qui ne sont pas complètement brûlés.

David, pour sûr ! L'histoire des Goliath de ce continent est construite sur une inversion préméditée et malveillante du terme de « guerrier », terme emprunté par les envahisseurs aux gens habitant les pays boisés de ce continent. Des conflits comparables aux prétendues guerres des guerriers de ce continent ont été connus en Eurasie sous le nom de raids et de vendettas depuis l'époque des machines militaires sumériennes. Ces raids et vendettas requièrent des formes de courage dont n'avaient pas besoin les soldats de l'armée impériale de Lugal-zaggizi, et qui deviennent superflues et indésirables à l'époque des fusils et de la poudre.

En utilisant le mot de « guerre » pour couvrir les exploits des braves ainsi que ceux des puritains, les apologistes exagèrent les raids et les vendettas des braves, tout en amoindrissant les exploits des puritains, exploits qui sont déjà pleinement des guerres modernes d'extermination de masse, exploits auxquels on donnera à notre époque le nom de génocide. Les apologistes qui frissonneront à la pensée des raids et des vendettas, alors que le génocide leur semblera normal, ne feront pas preuve d'une moralité nouvelle et progressiste, ils feront preuve de la plus ancienne et de la plus absolue des hypocrisies.

Le massacre des Pequots n'est pas une aberration dans une histoire des élus de Dieu sur la terre promise qui, à part cela, aurait été pacifique. Le massacre des Pequots constitue le modèle pour tout ce qui suit, et les puritains ne cessent de se préparer pour le suivant. Ils utilisent la même méthode avec tous ceux qui leur apportent de la nourriture et des vêtements, les guident sur les chemins forestiers,

leur montrent comment récolter le sirop des érables. Tous sont des Cananéens, des Amalécites et des Amorites, tous n'ont été installés à Canaan qu'afin de mettre à l'épreuve la capacité des puritains à accomplir leur destin.

David n'est absolument pas dans le coup. C'est Goliath qui est le puritain lui-même, et le dieu de Goliath n'est autre que Optimus Maximus, lequel obtiendra son incarnation finale en Amérique sous la forme du dollar.

Les habitants du littoral sont réduits à des noms de lieu en Nouvelle-Angleterre. Les différents peuples de l'Est, les totems, les clans et les fédérations des Pequots, des Narragansetts, des Massachusetts, des Wampanoags, tous appelés tribus par les lecteurs de la Bible, ne sont pas considérés comme des êtres humains mais comme des choses, comme des obstacles sur la route du progrès américain.

L'humanité des victimes des puritains ne sera pas reconnue avant notre époque. Cette reconnaissance attendra que des nazis imitant les pionniers d'Amérique perpètrent des actes semblables sur d'éminents docteurs, avocats, marchands et scientifiques. Ce n'est qu'alors que paraîtront les nombreux livres révélateurs qui parleront avec sympathie et une vive imagination des communautés disparues d'êtres humains libres qui furent décimés mais non brisés, massacrés mais non vaincus, déplacés mais non domestiqués.

Il ne faut pas dire qu'il n'y a plus de radicaux ou de renégats en Amérique anglaise. Il y en a en tel nombre que l'élite de la Nouvelle-Angleterre n'est pas encore prête à massacrer les Narragansetts avant qu'elle ne se soit mise à pendre les non-conformistes, à emprisonner et à déporter les radicaux, à vendre les dissidents comme esclaves ou à les brûler comme sorcières.

Les élus de Dieu réduisent effectivement les radicaux au silence, et avec une telle énergie que c'est à se demander quand les sauvés trouvent le temps pour faire leur salut. Mais des économies, ils en font, et ils les investissent dans des flottes de navires. Les navires transportent en Afrique les produits qui poussent sur les terres des Pequots et des Narragansetts. Là-bas, les bateaux remplissent leurs

cales d'êtres humains « prédestinés » à l'esclavage en Virginie. Les bateaux retournent à leur port d'attache avec du coton et du tabac de Virginie. Si le radicalisme pouvait être exorcisé une fois pour toutes, toute cette entreprise pourrait marcher comme sur des roulettes.

Canaan devient une petite Angleterre, une pieuvre artificielle qui envoie ses tentacules partout sur le globe. Le Nouveau Monde devient exactement comme l'ancien. Ou plutôt, le Nouveau Monde est dévoré par l'ancien, il cesse d'être une entité séparée, il fait entièrement partie d'un empire commercial unique.

Dans cet empire, qui est en réalité un réseau d'échanges et de marchés, les États se livrent à la compétition afin d'obtenir des positions privilégiées, et l'Angleterre distance tous les autres concurrents. La raison de cela n'est pas aussi compliquée que les His-toriens voudront parfois le faire paraître.

Nous avons vu que, en matière commerciale, les Léviathans ayant la forme d'une pieuvre ont un avantage décisif sur les Léviathans ayant la forme d'un ver, étant donné que les entités vermiformes ont tendance à manger jusqu'à la dernière miette les contenus de leurs bateaux et, de la sorte, à envoyer les sources de leur richesse, c'est-à-dire leurs propres flottes commerciales, par le fond. La Hollande est trop petite pour rester longtemps un concurrent. L'Espagne ainsi que la France sont des monstres orientés vers la terre qui ne peuvent pas, comme l'Angleterre insulaire, avoir des flottes qui circulent sans cesse des endroits où certaines choses sont abondantes vers des endroits où ces choses-là sont rares. C'est ainsi que l'Angleterre devient la métropole du Léviathan qui embrasse bientôt le monde entier, et l'Amérique anglaise n'est pas un avant-poste ou une marge, mais elle fait partie intégrante de la métropole.

* * *

Néanmoins, les radicaux anglais continuent de croire que, en quittant l'Angleterre et en faisant voile vers l'Amérique, ils peuvent abandonner l'ancien monde et gagner le nouveau.

Ceci n'est vrai que pour ceux qui deviennent des renégats, qui abandonnent non seulement l'Angleterre mais également l'Amérique, qui se font adopter et posséder par les communautés restantes du continent. Ces renégats continuent à être nombreux, et peu d'entre eux choisissent de retourner à la Civilisation, même pour seulement y raconter leurs histoires. En effet, on affirme que la « colonie perdue » de Raleigh, sur les bancs de sable longeant le continent, a pénétré à l'intérieur et a survécu en chassant, en pêchant, en chantant et en dansant, et que ni Virginia Dare ni aucun de ses parents ou descendants n'ont choisi de révéler plus que leurs identités aux successeurs propriétaires d'esclaves de Raleigh.

Ce ne sont pas les renégats qui s'imposent silence à eux-mêmes. Le silence, ce sont les cuirassés, les civilisés, qui l'imposent, car ils ne comprennent ni même n'écoutent un renégat pas mieux qu'ils ne comprennent ni n'écoutent d'autres gens qui ne sont pas des zeks et qui ne passent pas leur vie dans des camps de travail.

Les dissidents ou les radicaux qui partent d'Angleterre ou d'Europe vers l'Amérique anglaise ne voyagent pas aussi loin que les renégats, car ils peuvent en effet couvrir la même distance en restant chez eux. Les fameux quakers et les moins bien connus Unitas Fratrum, qu'on appellera simplement les moraves en Amérique, figurent parmi les radicaux européens qui entreprennent ce voyage.

Les premiers quakers font partie d'un mouvement qui essaie de mettre le monde sens dessus dessous, du moins en Angleterre. Le radicalisme de ce mouvement sera décrit à notre époque par Christopher Hill. C'est un mouvement qui a ses racines dans les soulèvements antérieurs des radicaux et des paysans anglais, racines qui renvoient, par l'intermédiaire des béguines, des bégards, des Libres Esprits et des albigeois, aux courants anti-Léviathan qui ont précédé le culte de crise anti-romain. Ces courants radicaux percent une fois de plus au cours de la soi-disant Révolution anglaise.

Les gens possédant de l'argent, qui se considèrent comme les élus de Dieu, déposent le roi et l'archevêque afin de s'installer dans les charges du pouvoir anglais. Les radicaux, qui constituent l'armée

qui réalise cette destitution, ont eux pour objectif de supprimer le pouvoir de l'aristocratie, de l'Église ainsi que de l'argent, et de reconstituer l'Éden adamite sur terre. Des gens appelés les familistes, les diggers, les ranters, et les premiers quakers, figurent parmi les radicaux qui tentent de jeter à bas la hiérarchie, la loi et les privilèges. Messieurs les protestants établissent, en mentant comme des catholiques expérimentés, ce qu'ils appellent leur République, et ils réduisent promptement au silence « les paysans, les manants et les gens de basse extraction » qui voulaient « suivre notre exemple » en renversant la petite noblesse protestante ainsi que l'Église protestante.

Les quakers survivent à cette répression, mais amoindris et abattus. Ils désirent toujours ardemment un Éden terrestre, mais ils deviennent extrêmement patients. Ils renoncent à la résistance armée, ils reconnaissent que la victoire de l'armée radicale a mené à une tyrannie instaurée par ses généraux. Ils continuent à rejeter les hiérarchies léviathaniques de la richesse et du pouvoir, mais ils limitent en pratique leur radicalisme à la dénonciation de la malhonnêteté et de l'hypocrisie des hiérarques.

Même cette pratique modérée transforme les quakers en un poison pour les puritains américains qui traquent, déportent et exécutent ces pâles radicaux avec la méchanceté des inquisiteurs catholiques et des chasseurs d'hérésie.

Les premiers quakers d'Amérique s'opposent à l'extermination des habitants originels de ce continent, mais seul un petit nombre de quakers deviennent des renégats, et les autres acquièrent peu à peu la malhonnêteté et l'hypocrisie qu'ils dénonçaient autrefois. Qu'ils aient été paysans ou artisans en Angleterre, ils deviennent tous des hommes d'affaires en Amérique, et, comme les autres envahisseurs, ils obtiennent leurs premiers profits exceptionnels de l'expropriation des habitants originels. Reniant les armes ainsi que les méthodes incendiaires des puritains, les quakers ont recours aux manœuvres légales et au franc mensonge, et ils vident le Quakerland, appelé Pennsylvanie, de ses habitants originels aussi complètement que

les envahisseurs violents du Continent vide. À l'instar de Moïse, ils avaient l'intention de trouver un nouveau monde tandis qu'ils étaient à l'intérieur de l'ancien. Mais ils le transportent avec eux lorsqu'ils quittent ce dernier.

Les Frères Unis, connus en Amérique sous le nom de moraves, apportent en Amérique un héritage radical aussi ancien que celui des quakers. Les racines de cet héritage se situent en Europe centrale, en particulier à Tabor.

Nous avons vu que cet héritage de Tabor remonte aux vaudois, aux Libres Esprits, aux albigeois et, encore plus loin, aux bogomiles, aux manichéens perses et aux anciens zoroastriens. Après que les derniers taborites ont été réprimés, d'abord par leurs alliés hussites et ensuite par leurs ennemis catholiques, des groupes isolés et dissimulés de taborites survivants préservèrent, si ce n'est l'engagement, du moins la mémoire de la tentative de reconstituer le paradis dans les environs de Prague. Beaucoup d'entre eux prirent part aux vastes rébellions paysannes qui furent violemment réprimées par les aristocrates militaires allemands avec les bénédictions et les encouragements de Luther.

Brisés et intimidés par une persécution qui n'en finit pas, les taborites qui survivent encore sont résolus à montrer au monde qu'ils ne sont pas les fanatiques pour lesquels on les prend, et qu'ils ne viennent pas pour mettre le feu au monde du Léviathan. L'un des plus célèbres de ces taborites, Jan Amos Komenský, ramène le feu du révolutionnaire au niveau de la lumière de l'éducateur.

Pourchassés même en tant qu'éducateurs, les derniers taborites amoindris abandonnent finalement l'Europe et se dispersent partout dans le monde. La plupart d'entre eux ne parviennent qu'à fonder une Église morave. Mais certains s'aventurent aux franges de l'Amérique et ils font la connaissance de gens qui sont persécutés aussi impitoyablement dans le Nouveau Monde que les taborites le furent dans l'ancien.

Ces moraves ne peuvent s'empêcher de reconnaître que ces communautés qui ne vivent pas aux franges de l'Amérique ont des

affinités avec les adamites dont ils se souviennent vaguement. Ils sautent le pas, si dangereux dans cette Amérique raciste, et ils se font adopter par les communautés survivantes des Mohicans, des Leni Lenapes, des Shawanos.

Incapables de se débarrasser du don que Komenský fit à leur Église, les moraves qui s'installent hors des franges ne se laissent pas aller à devenir des frères. Ils insistent pour être des enseignants, bien que ce soient leurs âmes et non celles de leurs hôtes qui sont faiblement illuminées. Ainsi, au lieu de prendre part aux fêtes de l'amour des Shawanos, ces professeurs venant de l'étranger obtiennent que les Shawanos assistent à une fête de l'amour adamite médiocrement conservée, qui est défigurée au point de ressembler pour tout le monde à une messe chrétienne.

Ces moraves ont conservé suffisamment de leur ancien héritage pour les guider jusqu'au seuil des communautés, mais pas assez pour qu'ils passent ce seuil. Ces héritiers spirituels de Tabor sont les premiers missionnaires de l'Amérique anglaise.

À la différence des missionnaires ultérieurs, les moraves respectent et admirent leurs hôtes, car, malgré leurs masques et leurs cuirasses pédagogiques inamovibles, ces enseignants ne peuvent s'empêcher de soupçonner que Tabor est de l'autre côté du seuil. Leurs nombreux livres et journaux sont uniques par la sympathie et la compréhension avec lesquelles leurs auteurs décrivent les us et coutumes de leurs hôtes. Les livres et les récits de ces professeurs inspireront de fait une grande partie de la maigre littérature dans laquelle des racistes américains tels que James Fenimore Cooper concèdent un brin d'humanité à cet Autre disparu.

Bien qu'ils ne soient que des missionnaires, les moraves sont détestés par les pionniers américains comme seuls les renégats ont été haïs. La vue d'enseignants moraves vivant dans un respect mutuel avec des « Indiens sauvages » rend fous les pionniers, les transporte dans une rage meurtrière qui est caractéristique des foules lyncheuses américaines. Les habitants du continent sont de la vermine pour les pionniers impatients, et ils ne peuvent pas attendre pour exterminer

ces habitants afin de s'approprier et de violer leurs champs, leurs forêts et leurs rivières.

Lors de deux des massacres les plus criminels jamais perpétrés, le massacre de Paxton et le massacre de Gnadenhütten, les frontaliers du progrès et de la civilisation américains attaquent les villageois mohicans, lenni lenapes et shawanos, qui hébergeaient des professeurs moraves et se montraient leurs amis. Bien qu'il n'y ait pas un seul guerrier parmi les villageois, les pionniers enragés les mettent en pièces.

Tu dévoreras tous les peuples que Yabvé, ton Dieu, te livre ; ton œil sera sans pitié pour eux...

Tu n'auras ni pitié, ni respect, ni compréhension pour eux. L'Amérique, c'est l'extinction de la liberté, de la parenté et de la communauté, et également de leur souvenir.



— Chapitre 24 —

Les Aguirre anglophones qui répandent la mort, l'esclavage et une misère de plus en plus morne, à travers le continent dé-couvert, parlent avec éloquence de la vie, de la liberté et de la recherche du bonheur.

Les contraires s'amalgament, les antonymes deviennent des synonymes, sur la frontière où tous les antagonismes sont conciliés. Les zeks luttent aux côtés de leurs gardes, les débiteurs aux côtés de leurs créanciers, les emprunteurs aux côtés de leurs banquiers, les pigeons aux côtés de leurs arnaqueurs, dans une extravagance bouffonne la plus frauduleuse qui soit depuis la première croisade.

Une désolation qui dépasse toute imagination est apportée à des Jérusalem innombrables. Dans les seuls pays boisés du Nord, où les ordres du général Washington au général Sullivan sont « de détruire totalement les villages des Iroquois », Anthony Wallace racontera que :

La liste des destructions est une liste interminable (et cela valut à Washington le nom de Destructeur de villages) : trois bourgades sur la Chemung River ; trois bourgades sur la Tioga River ; toute la douzaine ou à peu près de bourgades cayugas et senecas sur les lacs Cayuga et Seneca ; la demi-douzaine de bourgades senecas sur la route qui mène vers l'ouest à la Genesee River ; et l'ensemble des campements de Genesco lui-même... Avant la Révolution, les Six Nations et leurs protégés avaient vécu pour une large part dans une trentaine de villages prospères disséminés depuis la Mohawk River jusqu'au lac Érié et à la région de l'Ohio. Sur toutes ces bourgades, seules deux subsistaient intactes au printemps de 1780. Les autres étaient en cendres ou vides, tombant en poussière dans la pluie et le vent...

Pour les Ojibwas, les Potawatomis et les Miamis des Grands Lacs, qui n'ont pas encore été atteints par les armées de Washington et

qui représentent la nouvelle frontière, cette terreur qui s'appelle l'Amérique n'est pas porteuse de vie, de liberté ou de bonheur. C'est Wiske qui est devenu complètement fou. Après avoir absorbé les Français, les Anglais victorieux déclarent une guerre contre eux-mêmes et, sous l'apparence du fratricide, ils ont l'intention de tuer et d'exproprier les derniers habitants originels du continent.

La Déclaration d'indépendance pleine d'ostentation, comme la proclamation de la première croisade, est une manœuvre d'abus de confiance, une bannière conçue pour aligner les zeks aux côtés de leurs gardes. La liberté qu'elle offre aux zeks n'est pas la liberté de leur zekie de camp de travail, mais la liberté de tuer toute prise autorisée. Le bonheur provient, comme le salut pour les croisés, du sacrifice sanglant des victimes. La dévotion à une telle liberté devient synonyme de patriotisme. Le patriote actif est un meurtrier de masse, le patriote passif un voyeur enthousiaste des tueries de son équipe.

La bête qui se trouve derrière la bannière n'est pas concernée par la vie, la liberté ou le bonheur, elle est en fait leur plus grand ennemi. Hobbes a déjà publié son *Léviathan*, grâce auquel non seulement la bête se reconnaît par son nom, mais elle possède aussi une conscience dont ne disposaient ni les ecclésiastiques ni les Lope de Aguirre. La bête sait qu'elle ne peut pas parler en son propre nom sans perdre la confiance de ses entrailles humaines. Elle sait qu'elle doit parler en des termes comme la vie, la liberté et le bonheur, et elle acquiert une éloquence sans précédent dans l'utilisation de ces termes.

La guerre fratricide des Anglais contre les Anglais, qui a été menée de la manière la plus rageuse par les deux côtés à l'encontre des communautés survivantes du continent, n'a rien à voir avec la liberté, l'indépendance, le bonheur ou quoi que soit d'autre ayant un caractère humain. C'est une affaire léviathanique purement interne, un réajustement des leviers et des ressorts, un réglage des soupapes de la machine. Un des jeux de ressorts et de roues, l'Intérêt de la fourrure, veut conserver les pays boisés et les communautés du

nouveau continent comme sa réserve à lui, tandis qu'un autre jeu, l'Intérêt de la terre, veut élargir sa réserve.

Ces deux Intérêts sont pareillement léviathaniques, tous deux sont des impérialismes, c'est-à-dire des fabricants de zeks, des agrandisseurs de l'archipel des camps de travail administrés sans méthode mais complètement par le marché mondial.

L'Intérêt de la fourrure n'est pas aussi insignifiant qu'il apparaîtra aux observateurs postérieurs accoutumés aux Intérêts de l'acier, du pétrole et de l'uranium. À l'époque de la fameuse Déclaration, la fourrure est le pétrole de l'Europe. L'Empire français d'Amérique est centré sur la fourrure. L'Empire russe naissant en Sibérie et en Amérique est un empire de trappeurs de fourrure. L'Angleterre a exproprié la France des sources de ces précieuses fourrures.

Ce n'est probablement rien de plus qu'une mode passagère pour les Européens que de couronner leurs têtes avec les peaux des animaux de ce continent, et pourtant c'est précisément ces modes-là qui mettent en mouvement les leviers et les roues de la machine dévorant le monde que nous appelons la Civilisation.

Le négoce des animaux morts, comme le négoce antérieur des épices, rapporte des superprofits, engendre une épargne extraordinaire. En Angleterre, cette épargne est investie dans la production d'étoffes et de vêtements, production qui devient de plus en plus industrielle, de plus en plus déshumanisante. La relation entre la personne et l'outil est en train de s'inverser. L'être humain devient un accessoire de la machine, exactement ce que décrivait Hobbes. Les êtres humains antérieurement réduits à l'état de zeks sont maintenant réduits à l'état de facteur, qu'on appelle habituellement la main-d'œuvre. Certaines des étoffes produites dans les fabriques sont transportées pour être vendues aux chasseurs et trappeurs de fourrures en échange de ces fourrures.

L'Intérêt de la fourrure veut préserver les pays boisés du Nouveau Monde en tant qu'usine de fourrures et marché d'étoffes, ce qu'est déjà le vaste conglomérat qui s'étend sur le Nord glacé du continent, à savoir la Compagnie de la baie d'Hudson.

L'Intérêt de la terre, personnifié par des gens tels que Franklin, Washington, Lee et d'autres pères fondateurs célèbres, est aussi peu concerné que l'autre par la liberté et l'indépendance humaines.

Des acheteurs affolés donnent tout ce qu'ils ont en échange de titres de propriété foncière parce que ces titres sont des passeports pour le paradis. Chaque détenteur de ces titres est un Habsbourg, l'empereur d'un domaine réel, doté d'une autorité absolue sur tous ceux qui marchent à deux ou à quatre pattes, ainsi que sur les arbres et les cours d'eau. La vente des terres, dont les anciens habitants du continent ont été expropriées au profit de ces acquéreurs, rapporte des superprofits, c'est-à-dire une épargne aussi exceptionnelle que celle qui est engendrée par le commerce des fourrures. Cette épargne est investie dans des flottes de bateaux qui transportent le produit des terres expropriées en Afrique, qui transportent les Africains mis en esclavage vers les plantations de coton de Virginie, et qui transportent ensuite le coton de Virginie vers les fabriques d'étoffes de l'Angleterre et de la Nouvelle-Angleterre.

(Mon résumé est par trop abrégé. Je devrais ajouter que les flottes américaines transportent également des Africains réduits en esclavage vers d'autres parties du monde, que la cargaison est parfois composée d'Européens liés par contrat...).

Les proxénètes de la terre réalisent leurs économies par la vente des terres expropriées, et par la vente du produit des terres expropriées. Leur vie, leur liberté et leur bonheur sont engendrés par l'expropriation de plus de terres et par la perspective d'en exproprier encore davantage. Ils prendront la terre, même s'ils doivent faire la guerre aux proxénètes de la fourrure qui ont l'oreille du roi. Leur intention n'est pas d'éliminer l'épargne qui provient du commerce des fourrures. Ils laisseront en effet John Jacob Astor acquérir les fourrures auprès des Canadiens français.

Les deux Intérêts qui s'affrontent ne sont pas des personnes mais des personnifications — ils se feront par la suite connaître sous le nom de Compagnies. Ce ne sont pas des êtres humains qui se

querellent parce qu'ils sont personnellement touchés, insultés ou lésés. Ce sont les épargnes qui sont menacées ou lésées.

Les Intérêts qui se querellent représentent des façons alternatives et contradictoires d'accumuler de l'épargne. Cette épargne provient de toute une série de ventes d'objets matériels, qui ont été volés aux anciens habitants du continent ou extorqués aux zeks et aux esclaves des fabriques et des plantations. Ces séquences ou ces processus, mécaniques et matériels, constituent la circulation sanguine commerciale du Léviathan, son mouvement interne, sa pseudo-vie. Toute la tâche de l'éloquence consiste à présenter les nécessités de ces processus inhumains comme des besoins humains pressants. La préservation de la séquence d'échanges qui rapporte une super épargne à partir des peaux d'animaux est identifiée à la loyauté envers l'Empire et son roi. L'appui à la séquence qui rapporte une super épargne à partir des terres expropriées est identifié à l'indépendance, à la liberté et au bonheur.

Les zeks restent des zeks quel que soit l'Intérêt qui est vainqueur, mais ils se font néanmoins avoir, et ils veulent se laisser duper par les escrocs. Ils veulent se laisser avoir parce qu'ils partagent l'ardent désir européen d'être différent de ce qu'ils sont, du moins en apparence. Ils ne veulent pas se voir comme des zeks mais comme des acheteurs et des vendeurs, comme des hommes d'affaires, même s'ils n'ont rien d'autre à vendre que leur force de travail et même s'ils ne peuvent acheter rien d'autre que de la nourriture avec laquelle ils reproduisent leur force de travail. Un zek qui possède un titre relatif à un lopin de terre, sur lequel il reproduit sa force de travail, est le roi de son logis, le seigneur de son royaume, le maître de sa maisonnée. Le zek volontaire a confiance dans l'éloquence parce qu'il pense qu'il est exactement comme les autres hommes d'affaires. Son épargne ne comporte peut-être que ce qu'il accumule dans ses lieux d'aisance, tandis que l'épargne de l'autre consiste en une flotte de navires. Son affaire n'est peut-être qu'un pois en comparaison de la lune de l'autre. Il se fait néanmoins avoir, non pas parce qu'il exagère son entreprise, mais parce qu'il participe indirectement à

celle de l'autre en tant que voyeur du grand commerce, en tant que spectateur de la libre entreprise.

Pour les étrangers comme les Potawatomis, les Outagamis et les Miamis, le zek entreprenant est fou, il est affaibli mentalement par le labeur continu et monotone qui constitue l'existence au sein du camp de travail. Cette observation donne aux étrangers une autre raison encore pour rester à l'écart des camps de travail.

Il est compréhensible que les zeks entreprenants n'aient pas être regardés par les étrangers. Les spectateurs, comme nous l'avons vu, remplissent les zeks d'une rage meurtrière, qui les rend fous. Du point de vue des zeks, ce sont bien évidemment les étrangers qui sont fous. Et selon les escrocs qui parlent des zeks comme de pionniers industriels, de petits propriétaires indépendants et de fiers travailleurs, il n'y a pas de monde extérieur. L'univers tout entier est un camp de travail et quiconque nie cela est un énergumène, un aliéné. Les deux folies sont réciproquement exclusives.

* * *

Il devient très important pour le dernier Léviathan de nier l'existence d'un monde extérieur. Les voix de la bête se doivent donc de transporter les traits léviathaniques dans le passé pré-léviathanique de l'humanité, dans la nature, et même dans l'univers inconnu.

La bête artificielle post-hobbesienne prend conscience d'elle-même en tant que Léviathan et non plus en tant que temple, empire céleste ou vicariat du Christ, et elle commence simultanément à soupçonner sa fragilité, son impermanence. La bête sait qu'elle est une machine, et elle sait que les machines se détraquent, se décomposent et peuvent même se détruire elles-mêmes. Une recherche frénétique de machines à mouvement perpétuel ne fournit pas l'assurance de pouvoir contrecarrer ces soupçons, et la bête n'a pas d'autre choix que de se projeter dans des domaines ou des êtres qui ne sont pas des machines.

Toute cette sueur et ce labeur dépensés heure après heure dans les entrailles de la bête présupposent son existence perpétuelle. La notion d'un progrès qui aboutit à un effondrement final est une notion chrétienne et non léviathanique. Cette notion est cohérente avec la voie absurde dans laquelle le christianisme s'est engagé, et elle n'est pas tout à fait absurde si la vie est considérée comme une vallée de larmes. Mais, pour le Léviathan, une telle notion est contradictoire, et le Léviathan est une entité éminemment logique. L'existence léviathanique, qui est une vallée de larmes pour les chrétiens et les étrangers, est une grande route pavée pour le Léviathan, et le progrès sur cette grande route ne peut pas conduire à une apocalypse mais seulement à plus de progrès.

La conscience du Léviathan s'exprime dans les courants de pensée connus sous le nom des Lumières, de l'illuminisme, de la franc-maçonnerie, du marxisme, ainsi qu'un petit nombre d'autres. Ces courants fournissent à la bête avalant tout un langage qui convient à ses derniers jours.

Il n'est plus nécessaire d'identifier l'épargne au salut, ou la cupidité à une dévotion à une mission divine. Depuis que l'expropriation et l'usure produisent des accroissements de capital qui sont la base du progrès, l'âpreté au gain devient l'entreprise, et les masques des anciens termes deviennent superflus, étant donné que les termes eux-mêmes sont abandonnés.

Le marchand et le banquier n'ont plus besoin de se sentir honteux d'avoir hérité de la pratique commerciale de l'islam mais non de son dieu miséricordieux. Le Léviathan est tout ce qui est, Il est dieu, et Il est miséricordieux pour ceux qui réinvestissent leurs intérêts et leurs profits.

Les marchands des Lumières peuvent maintenant répondre à Rousseau, qui dit que le Léviathan est un artifice imposé à la nature et aux êtres humains par la force et par le mensonge, que tout est artifice, la nature aussi bien que les êtres humains, et que l'univers lui-même. Le cosmos lui-même n'est rien d'autre qu'un vaste artifice, une machine, une horloge remontée par le grand horloger,

le mathématicien. Des termes comme la force et le mensonge ne peuvent pas être appliqués à un mécanisme d'horloge, et des termes comme inhumain et artificiel perdent toute signification autonome si l'humain et le naturel sont également un simple rouage d'horlogerie.

L'Église catholique, c'est-à-dire embrassant tout, étant toujours en retard de quelques générations, rate encore un autre bateau à cause de l'allure nonchalante de ses prélats opportunistes.

Depuis longtemps d'accord pour répandre les formes pures du catholicisme dans des domaines qui résistent à sa substance, les ecclésiastiques s'élèvent avec force contre les formes des Lumières, contre son langage. Les ecclésiastiques myopes ne parviennent pas à s'apercevoir que les illuministes et les francs-maçons, qui rejettent le langage catholique, conservent la substance du catholicisme, et qu'ils ont de fait réalisé l'exploit d'assimiler cette substance au corps de la bête dominatrice, quelque chose que l'Église n'a jamais réussi à faire.

e l'apparence de leurs mots, les ecclésiastiques ne parviennent pas à s'apercevoir que la création et la machine signifient la même chose. Ils n'arrivent pas à se rendre compte que les illuministes sont des monothéistes plus conséquents que ne l'ont jamais été les catholiques. Ils n'arrivent pas à se rendre compte que le mathématicien cosmique de Newton, le grand horloger qui met en mouvement la vaste horloge à partir de principes mathématicomécaniques accessibles à l'esprit mathématico-mécanique de Newton, n'est personne d'autre que Lugal-zaggizi, le roi des rois, ou que Optimus Maximus, le dieu des légions cuirassées.

Plutôt que de saluer l'apparition du Messie des Derniers Jours, et par conséquent de se placer dans le poste de pilotage brillamment éclairé de la bête, les catholiques nonchalants se laissent glisser dans l'ombre de la bête, et le catholicisme, la porte et le berceau des Lumières, est dorénavant reconnu comme un obscurantisme.

Certaines sectes protestantes tentent de s'emparer des fonctions laissées de côté par l'Église en raison de son étroitesse d'esprit,

mais elles s'y prennent trop tard, car les illuministes, rejetés par les chrétiens, ferment à leur tour la porte aux chrétiens.

Les traditions ainsi que les penchants personnels des illuministes les prédisposent à préférer le vicariat du Christ, mais, étant donné qu'ils sont repoussés, ils se soumettent au vicariat de Satan, bien que ce soit rarement exprimé en des termes aussi explicites. Seuls quelques poètes parmi les hommes d'affaires vont réellement jusqu'à identifier le Léviathan à Satan ou à Mammon, et seuls les plus illuminés des francs-maçons s'alignent explicitement sur le feu de l'obscurité, celui d'Ahriman, contre le feu de la lumière, celui d'Ahura-Mazdâ.

La plupart des hommes d'affaires bornent leurs pensées aux sommes qui figurent dans leurs livres de comptes et ils laissent la métaphysique aux intellectuels. Ils se chauffent néanmoins à la lumière répandue sur eux par les illuministes. Les affaires peuvent maintenant être menées à bien avec beaucoup moins de perfidie que celle qui était indispensable à l'époque du vicariat du Christ. Il n'est plus nécessaire de vêtir les mensonges, l'exploitation et les tueries continuelles du Léviathan du manteau emprunté au mouvement anti-Léviathan.

Ceux qui portent le manteau d'Ahriman ou de Mammon n'ont pas besoin de rendre des hommages peu sincères à la piété, à la charité ou à la pauvreté apostoliques, ni d'ailleurs à l'honnêteté, au respect ou à l'humanité élémentaires. Ils n'ont pas besoin non plus de craindre, comme des ecclésiastiques le redoutaient sans cesse, que leurs propres doctrines se retournent contre eux lorsque des radicaux découvrent la localisation et l'intention initiales de leurs doctrines, car aucune partie d'Ahriman ou de Mammon ne peut être utile aux radicaux.

Dorénavant, le radicalisme sera extérieur à la bête, les radicaux seront tous des agitateurs de l'extérieur.

Les illuminés s'alignent complètement sur la bête dans une guerre totale contre tous les étrangers qui demeurent encore.

Le fait qu'il y ait encore des étrangers introduit un certain dualisme dans un monisme sans cela cohérent, mais ce dualisme n'est pas

dérangeant. L'existence des étrangers est niée tandis que les étrangers eux-mêmes sont exterminés. Le monisme se confirme lui-même. Tout est artifice, et tout ce qui n'est pas artifice le sera bientôt. Il n'y a rien à l'extérieur si ce n'est des matières brutes, prêtes à être traitées et attendant d'être transformées en excrément léviathanique, la substance de l'univers. Certaines matières premières résistent à cette transformation plus que d'autres, mais aucune ne peut contre-carrer la marche inexorable du progrès.

Les hommes des Lumières ont une confiance sans bornes dans leur machine. Leur monisme n'est pas une description mais une prescription, un programme, une stratégie militaire, et ce n'est pas un hasard si autant de présidents du segment américain de la machine sont des héros militaires. Avant que les matières résistantes ne puissent être transformées dans des camps de travail, elles doivent être exploitées, moissonnées, autrement dit séparées de leur contexte, et cette cassure et cette séparation représentent la tâche spécifique des armées du Léviathan. Le progrès de la machine est en tout premier lieu une guerre implacable contre toutes les personnes et toutes les choses qui ne sont pas des machines.

La confiance sans bornes des hommes des Lumières s'incarne dans les courbes de l'offre et de la demande des économistes du Léviathan. Ces courbes, représentations géométriques d'oscillations interconnectées, dotées de clignotants lumineux et sonores, sont un paradis pour un crétin. Tant que les fournisseurs gardent un œil sur l'offre déclinante d'un objet et l'autre sur la demande croissante pour celui-ci, ils sont sûrs d'obtenir un accroissement de leur épargne. En d'autres termes, le gadget fait réellement ce qu'il est censé faire.

Malheureusement pour les économistes, le monde ne fonctionne pas conformément à leurs courbes, et le fonctionnement réel de la bête commerciale dans le monde ne justifie pas la confiance des hommes des Lumières. La marche du progrès, qui est le nom que le Léviathan donne à sa guerre contre l'humanité et la nature qui résistent, n'est pas une guerre métaphorique mais une guerre tout ce qu'il y a de réel. Cette guerre n'est pas faite avec des oscillations et

des clignotants sonores, mais avec des explosifs de grande puissance et des armées d'assassins entraînés. Cette guerre est une longue suite de victoires, mais de victoires à la Pyrrhus. Le lecteur se souvient peut-être de Pyrrhus comme de cet ancien militaire albanais qui marchait tout droit de victoire en victoire, jusqu'à son destin funeste. Afin de réduire le monde à l'état d'oscillations et de clignotants lumineux, le Léviathan doit d'abord rendre le monde susceptible de subir cette réduction, il doit d'abord transformer les matières premières en produits et les êtres humains en zeks qui moissonnent, traitent et font circuler ces produits. Cette réduction de la nature et des gens n'est pas réalisée par les économistes mais par les foules lyncheuses, les milices et les armées, c'est-à-dire par la police du Léviathan.

Aucune catastrophe naturelle, aucun Léviathan antérieur n'ont détruit les communautés humaines ainsi que leurs environnements sur une telle échelle. Des forêts et des prairies luxuriantes sont réduites à l'état de champs labourés. Des populations complètes d'animaux, et quelquefois des espèces entières, sont exterminées. Les communautés humaines sont abattues et détruites, leurs derniers restes déportés dans des camps de concentration.

Des plumes, des outils, et parfois même des exemplaires empaillés des populations exterminées, sont exposés dans les musées comme des trophées de vainqueurs. Les chasseurs de trophées, qu'on appelle les archéologues, dénichent les cimetières de communautés éteintes afin de montrer même des pipes et des flèches de ceux qui vivaient au temps du rêve dans les vitrines des vainqueurs.

Les matières non renouvelables épuisées sont remplacées par des matières synthétiques. Les êtres humains exterminés sont remplacés par des zeks, par des êtres humains susceptibles d'être soumis à l'existence des camps de travail.

Puisque même les meilleurs des zeks ne sont pas complètement susceptibles d'être soumis à l'autorépression requise par des camps de travail efficaces, ils sont eux aussi remplacés par des matières

synthétiques, par des machines, à savoir par des choses faites avec la propre substance du Léviathan.

En subissant ce qu'on appellera des révolutions industrielles et technologiques, le grand artifice bat en brèche tous les murs, prend d'assaut victorieusement toutes les barrières naturelles et humaines, en accroissant sa vitesse à chaque révolution. Mais, quand la bête en arrivera réellement à ressembler à un rongeur ailé sorti de l'enfer, ses propres devins diront qu'un objet qui se rapproche de la vitesse de la lumière perd son corps et se transforme en fumée. Les victoires d'un tel objet sont, à long terme, des victoires à la Pyrrhus.

* * *

Les victoires de la bête sont également des victoires à la Pyrrhus à court terme.

Les communautés humaines qui sont décimées par la peste et le feu, leurs restes qui sont brisés en mille morceaux, déportés et emprisonnés, et leurs derniers vestiges qui sont exposés comme des trophées, ne sont pas en réalité vaincus, ils ne sont jamais réduits à l'état de gangs de labeur.

Au surplus, les fantômes de ces communautés, qui ne sont toujours pas réduites, s'installent dans les recoins et les placards de la bête synthétique, et ils font connaître leur présence par un interminable sifflement ou mugissement qui rend nerveux les malheureux détenus.

Ni la peste, ni le feu, ni la poudre à fusil ne peuvent supprimer l'œil spectral, le regard du fantôme, qui voit les entrailles comme un camp de travail et les habitants comme des zeks. Se révoltant contre l'image qui est réfléchi par le miroir du fantôme, image d'un présent on ne peut moins paradisiaque, les malheureux détenus ne cessent de se projeter vers un lendemain heureux. Étant arrivés en Amérique, ils se précipitent vers l'Amérique suivante. Déjà sur la frontière, ils se piétinent les uns les autres pour être les premiers pionniers sur la nouvelle frontière. Et, à chaque frontière, le même

sifflement qui produit une sensation désagréable, le même mugissement hostile et le même regard qui en dit long ne cessent de les rendre nerveux.

Le nettoyage opéré sur ce continent afin d'ouvrir la voie à l'entreprise engendre assez de fantômes pour peupler un univers.

Contrairement aux histoires destinées à endormir les petits que racontent les gens rendus nerveux à leurs enfants craintifs, les gens libres ne font tout simplement pas la queue aux bureaux de recrutement des usines afin d'y solliciter un emploi. Sur ce continent septentrional seulement, la perspective d'une vie frugale et utile est saluée par toutes les formes de résistance connues en Eurasie depuis l'époque des Sumériens.

La manière la plus sûre pour se protéger de l'étreinte de la bête envahissante, du moins à court terme, est de se mettre hors d'atteinte de la bête. C'est ce moyen qui a été utilisé par les innombrables êtres humains qui émigrent des rivages de l'océan, des pays boisés, des lacs et des vallées fluviales vers les plaines de ce continent.

Ces plaines, ce vaste refuge foisonnant d'êtres humains, ce lieu de pâturage pour des troupeaux au nombre infini de bisons, qui sont sans bornes pour l'œil humain, sont cependant limitées, protégées et isolées du monstre d'au-delà. Elles sont isolées à l'est par des montagnes, des forêts épaisses et la Longue Rivière, au sud par un désert infranchissable, à l'ouest par des montagnes impénétrables et au nord par la glace perpétuelle. C'est là que les réfugiés provenant des communautés décimées retrouvent leurs rythmes interrompus, reprennent leurs danses, remettent en vigueur leurs mythes, reconstituent leur musique. Ils profitent d'un article d'importation européen qui n'est ni une matière synthétique, ni un produit de l'industrie, mais un être vivant et un ami, même un cousin, c'est-à-dire le cheval. Des gens qui antérieurement payaient dans leurs canoës, plantaient du maïs et s'abritaient dans des huttes d'écorce se rendent à dos de cheval à des feux de conseil entourés de cercles de huttes en peau de bison. Ce sont les derniers êtres humains libres du monde.

Ceux qui ne peuvent pas, malgré les ravages, s'exiler de leurs lieux de naissance, ces endroits où leurs ancêtres reposent, n'ont pas d'autre choix que d'affronter les envahisseurs. Ceux qui capitulent, c'est-à-dire ceux qui sont candidats à un emploi, sont rares, si rares que les pionniers envahisseurs considèrent comme un axiome que « le seul bon Indien est un Indien mort ».

La résistance est acharnée et longue. Elle commence lorsque les Caraïbes et les Arawaks retournent leurs armes contre les premiers invités, et elle ne se termine pas quand Cuauhtémoc et les derniers Aztèques tourmentés de douleur et décimés par la peste échouent à reprendre Tenochtitlán à Cortès et à sa bande.

La résistance continue pendant soixante générations, c'est-à-dire quatre siècles léviathaniques, durant lesquels les entrailles de la bête constituent un camp perpétuellement en armes, et la première occupation des détenus, c'est la guerre.

Les vitrines à trophées seront bourrées d'armes et de portraits présumés des héros de la *wilderness* qui osèrent faire obstacle au progrès inévitable. Les successeurs affligés de Cuauhtémoc sont la preuve de la vaillance des envahisseurs — et l'unique. Plus grand est le courage du conspirateur sauvage, et plus grand est l'exploit du conquérant civilisé. Les proportions des événements réels sont renversées par les collections de trophées qui agissent sur leurs spectateurs comme des miroirs inversant l'image. De gigantesques défenses et bois de bêtes fabuleuses récapitulent la fable du petit David civilisé opposant sa force modeste à un Goliath brutal.

Coordonnée par un homme fort militaire et un état-major général et aussi ancienne que la fédération gouti, la résistance armée représente la dernière ressource contre l'expansion des Sumériens.

Contrairement à la fable de Goliath, les hommes forts de ce continent, appelés des chefs par les envahisseurs, ont tendance à avoir une stature moyenne ou petite, mais une grande imagination ; leur force n'est pas dans leurs membres mais dans leurs paroles.

À la différence des Goutis et des taborites, les résistants de ce continent-ci ne finissent pas par s'enfermer dans leurs propres

organisations militaires proto-léviathaniques. Leurs différentes fédérations et alliances sont temporaires et le demeurent. La continuité de celles-ci dépend de leur renouvellement à chaque conseil. Si la victoire dépend de la transformation des résistants en êtres semblables aux envahisseurs, les résistants renoncent à la victoire et ils se débandent, invaincus.

La résistance armée entreprise par les êtres humains libres de ce continent entrave le progrès à chaque pas de sa marche. Les premiers Anglais, qui implantent une Virginie sur les bancs côtiers du continent et qui pensent que leurs hôtes extrêmement amicaux aimeraient servir les Anglais de manière permanente, sont rapidement détrompés de leurs grandes espérances.

L'amical Wingina change d'habits ainsi que de nom, et il se transforme en un véritable Cuauhtémoc au nez même des envahisseurs désabusés. Wingina, sous le nom de Pemisapan, est accompagné, à la différence des Aztèques, par des guerriers robustes et en bonne santé, et non par des victimes de la variole prostrées, et la première Virginie, contrairement à la Nouvelle Espagne, est réduite à l'état de colonie perdue.

Les Anglais désignent leur Némésis par le terme de conspirateur, et ils donneront ce même nom à tout guerrier qui résiste avec succès à leurs incursions. Les Anglais se réservent des termes comme patriote ou combattant de la liberté, même s'ils sont ceux qui conspirent afin d'accaparer les terres et réduire en esclavage leurs habitants, alors que les résistants défendent leurs terres natales et leurs libertés. En tant qu'hypocrites et menteurs, les Anglais protestants ne sont pas différents des papistes qu'ils considèrent comme des hypocrites et des menteurs.

Les catholiques français, ce n'est pas une surprise, parlent d'une conspiration des Renards quand des habitants des Grands Lacs se fédèrent afin d'arrêter l'expansion de la Nouvelle-France au détriment de leurs forêts et de leurs voies d'eau. Après presque deux générations de guerre, les Renards, décimés mais encore invaincus, se débandent plutôt que de se laisser transformer en des machines

de guerre perpétuelles, et afin de continuer à affronter ces envahisseurs diaboliquement tenaces. Mais la machine de guerre française est épuisée par sa lutte contre les Renards, et la Nouvelle-France devient la proie des Anglais du littoral.

Les Anglais à leur tour tentent de faire pénétrer les agréments de la Civilisation jusqu'aux forêts, vallées fluviales et lacs d'au-delà des montagnes, et ils sont accueillis par des « conspirations » qui sont encore plus obstinées que celles auxquelles leurs prédécesseurs ont été confrontés. Les Espagnols qui affrontent Tupac Amaru et une forteresse inca reconstituée dans les Andes n'affrontent pas la résistance armée qui accueille les envahisseurs anglais.

Le fait que le continent ne soit pas vide et que ses habitants n'aient pas attendu pour être des civilisés est gravé dans la mémoire anglaise par une série de défaites militaires sans précédent.

Les Anglais ne sont pas accueillis comme des libérateurs du joug français par les peuples indépendants des Grands Lacs.

Les Potawatomis et tous leurs cousins se fédèrent contre les escrocs, comme les Anglais sont appelés par les habitants des Grands Lacs qui n'ont pas encore appris cette pratique. La première confrontation majeure de la fédération avec les Anglais est connue sous le nom de défaite de Braddock, l'un des plus grands revers vécus par une armée européenne dans le Nouveau Monde.

Les spéculateurs fonciers et les négociants de fourrures anglais persistent néanmoins à revendiquer leur droit, donné par Dieu, sur les pays boisés, les vallées et les lacs, et ils se trouvent confrontés à une résistance dont ils ignorent encore ce qu'elle peut être.

Tous les peuples variés des territoires boisés, des lacs et des vallées ainsi que les survivants des terres côtières envahies, peuples aux coutumes différentes et aux langues mutuellement inintelligibles, sont unis dans une fédération unique et résolus à ramener les envahisseurs à l'océan.

Les guerriers fédérés détruisent tous les nombreux forts et postes militaires britanniques à l'ouest des montagnes, à l'exception de deux d'entre eux. Les guerriers échouent devant le fameux fort Pitt parce

que le commandant de ce fort, sous les ordres du général britannique, empoisonne les assiégeants avec la variole. Et les guerriers échouent devant le fameux fort Detroit parce que son siège aurait impliqué une perte en vies humaines parfaitement acceptable pour des militaires européens mais totalement inacceptable pour les « tribus belliqueuses » de ce continent, comme les Anglais s'obstineraient à les dénommer.

Les His-toriens dénommeront cet épisode la « conspiration de Pontiac », en ajoutant ainsi un autre Goliath à leur catalogue des monstres du désert, un Goliath qui était trop formidable même pour le David anglais rusé et vigoureux.

Pourtant, le Pontiac réel est un homme de petite stature, qui est remarquable comme orateur et non comme tueur, un homme qui semble être principalement responsable de la décision de ne pas risquer la vie de ses frères, cousins et neveux, dans la prise du fort Detroit.

Les « conspirateurs » réels, ce sont de nombreux prophètes, certains originaires des terres côtières envahies, qui n'oublient pas, et qui rappellent à leurs parents que leurs ancêtres vivaient heureux sans fusils, sans rhum, sans étoffes, ou sans envahisseurs venant d'Europe.

Les Britanniques sont battus à plate couture et, malgré la conservation de leurs deux forts, ils capitulent devant les guerriers fédérés, et ils promettent de ne plus s'aventurer dans les territoires situés à l'ouest des montagnes.

Les résistants se débandent. Leurs cultures n'intègrent pas la possibilité que des promesses solennelles puissent être de purs mensonges. Si quelqu'un leur avait raconté les mystifications qui sont présentées comme des grands moments de l'*His-toire*, ils ne l'auraient pas cru. Certains Anglais, ceux de l'Intérêt de la fourrure, feignent de tenir leur promesse avec le soi-disant *Quebec Act*, qui interdit les incursions au-delà des montagnes.

Mais les Anglais des côtes, dont la majorité est impliquée dans l'Intérêt de la terre, proclament le *Quebec Act* intolérable, et ils se

déclarent indépendants, puis ils se mettent en marche pour traverser les montagnes avec des fusils et des canons.

Les accapareurs de terres, désormais connus sous le nom d'Américains, se font connaître au monde comme des révolutionnaires, comme des démocrates, comme tout ce que l'on veut, mais surtout pas comme des envahisseurs cupides et des scalpeurs sans scrupules. Mais, pour les Potawatomis et leurs cousins des Grands Lacs, l'honnête George Washington et ses compagnons spéculateurs en terres expropriées ne sont rien d'autre que des envahisseurs cupides et des scalpeurs sans scrupules. Les peuples encore invaincus des lacs et des vallées de l'intérieur reconstituent leur fédération et accueillent les Américains démocrates de la même manière qu'ils ont accueilli les Britanniques royalistes.

Saint-Clair et Harmar ne sont pas simplement les noms de deux généraux de Washington. Ce sont les noms qui se détachent dans les annales américaines de la même façon que Braddock dans les annales britanniques, des noms de revers militaires marquants, de défaites impossibles à dissimuler.

Et pourtant les Américains, tels des machines, comme tous les Léviathans avant eux, continuent à arpenter les mêmes champs de bataille à maintes et maintes reprises. Le David suivant qu'ils opposent à Goliath est un général nommé Wayne, un tueur déterminé à voir tous ses hommes mourir plutôt que d'accepter la défaite.

Face à un tel adversaire, les résistants disent oui à la vie et non au Léviathan en se débandant plutôt que de devenir semblables à des machines à tuer. La célèbre victoire de Wayne, qui s'est déroulée sur un champ d'arbres abattus qu'il avait envahi, est acquise contre les quelques guerriers restants, lesquels ne se dispersent pas parce qu'ils n'ont plus de chez-soi où retourner.

Les Américains finissent par imaginer une stratégie digne de leur esprit d'entreprise, une stratégie d'abus de confiance. Le gourdin dans une main et le traité dans l'autre, ils promettent de ne plus avancer, et chaque fois qu'ils obtiennent que quelques guerriers croient à leur promesse, ils avancent.

Le praticien le plus fieffé de cet « art de gagner » indiciblement hypocrite est un opportuniste roublard appelé Lewis Cass. Ce Cass est lui-même l'un de ces agents fonciers qui vendent aux immigrants des parcelles de terre envahie.

Titre de propriété en main, les colons qui font œuvre de pionniers réalisent leur rêve de domination en dépouillant le pays de tous ses arbres et animaux. Des territoires boisés luxuriants, foisonnant de vie, sont transformés en champs déserts connus sous le nom de fermes aux cultures qui rapportent de l'argent. Les habitants de ces territoires boisés sont privés de refuge comme de nourriture. Et maintenant, ce Cass de triste notoriété, élevé au poste de ministre de la guerre du président Jackson, déchaîne l'armée américaine contre les habitants originels restants.

À ce point-là, à savoir lorsque l'environnement lui-même est rendu inhabitable pour les êtres humains libres, lorsque les résistants invincibles sont littéralement minés, les Américains ne se donnent plus la peine de dissimuler leur génocide. Le programme américain est appelé sans détours « loi de déménagement des Indiens », ce qui est explicitement et résolument génocidaire.

Des populations entières, y compris les Potawatomis, sont déracinées de leurs terres ancestrales comme s'ils étaient de mauvaises herbes. Des déportations de masse, qui atténuent par comparaison les atrocités des anciens Assyriens, sont perpétrées par un club d'escrocs se réclamant des Lumières.

Et les déportations elles-mêmes sont encore un autre moyen de tuer l'adversaire sans avoir à l'affronter au combat. Les déportés, dont le bien-être le long de la route est confié à l'armée américaine, émotionnellement obtuse et, comme on peut s'y attendre, corrompue, meurent en chemin de faim et de maladie parce que les escrocs militaires entreprenants vendent la nourriture et les fournitures destinées à ceux qui sont sous leur garde aux immigrants œuvrant comme pionniers, le long des routes menant aux camps de concentration.

Les colons munis de titres de propriété se précipitent pour dévaster les zones évacuées et pour élever, sur les anciens terrains destinés aux conseils, des écoles où l'on enseigne aux enfants de migrants à réciter « Pourquoi je suis fier d'être américain ».

Les envahisseurs meurtriers sont maintenant face à face avec les derniers êtres humains libres du continent, avec ceux qui trouvèrent refuge dans les plaines infinies en fuyant le Léviathan. De vastes campagnes militaires, accompagnées de toutes les ruses du registre américain, ne réussissent pas à vaincre les résistants. Les promesses mensongères sont maintenant sans effet car les peuples des plaines savent que les Américains sont de parfaits menteurs.

Une autre atrocité qui confond l'imagination est perpétrée par les agents de la raison et du progrès. Toute la population mondiale de bisons est exterminée avec une méchanceté qui dépasse la compréhension humaine, afin de priver de nourriture et d'abri les habitants des plaines. En tant que destructeurs des conditions mêmes de la vie, les Américains n'ont pas de prédécesseurs. Sommet d'une irrationalité irresponsable, cette atrocité n'a même pas de nom. Aucune bête connue n'en est capable, c'est l'acte d'une matière synthétique stupide et inanimée.

Même après avoir été privés de leurs sources de nourriture et d'abri, les peuples des plaines décharnés continuent de résister, et ils résistent encore après avoir été déportés dans des camps de concentration.

Les derniers résistants se lancent dans une danse, la danse du revenant. La musique partagée, les mouvements rythmiques ressuscitent les résistants décharnés, les soulèvent hors du camp de concentration, les transportent hors du temps léviathanique, au-delà de *l'His-toire*. Les peuples des plaines qui dansent font un emprunt aux shakers et à d'autres Européens qui conservent encore des éléments de l'héritage européen de retrait. Ils rêvent d'un esprit qui les guidera hors des entrailles du monstre, esprit qui balayera les envahisseurs et rendra vie aux troupeaux de bisons. N'ayant jamais été piégés auparavant dans les entrailles du Léviathan, les gens

libres de ce continent n'ont pas d'héritage de retrait qui soit à eux ; ils n'ont jamais eu besoin auparavant de se retirer ; ils étaient des étrangers libres. Désarmés, emprisonnés et affamés, ils reprennent les thèmes principaux du culte de crise anti-romain, le culte même qui est encore invoqué par les géoliers américains pour justifier le génocide.

* * *

Les dernières communautés exécutent la danse du revenant et les fantômes des dernières communautés continueront de danser dans les entrailles de la bête artificielle. Les feux des conseils des communautés invaincues ne sont pas éteints par les envahisseurs génocidaires, de même que la lumière d'Ahura-Mazdâ ne fut pas éteinte par les souverains qui prétendirent qu'elle brillait sur eux.

Le feu est éclipsé par quelque chose de sombre, mais il continue de brûler et ses flammes jaillissent là où l'on s'y attend le moins.

De même que la flamme d'Ahura-Mazdâ fut transportée jusqu'à Albi, en France méridionale, par les bogomiles et leurs successeurs occidentaux, de même les flammes que les communautés de ce continent ont entretenues sont transportées jusqu'aux endroits les plus sombres de l'Europe et de l'Amérique.

Montaigne a une révélation quand il voit que les gens que les Européens appellent des sauvages possèdent des mondes que les Européens ont perdus. Rousseau a une vision quand il écarte des faits qui obscurcissent le jugement et qu'il voit que le processus appelé Civilisation n'a pas été le bienfait que ses contemporains des Lumières prétendent qu'il a été, mais plutôt la peste qui explique la perte qu'ont subie les Européens. Blake, Melville et Thoreau chantent ces révélations à leurs contemporains rabougris par l'école et, malgré un appareil d'éducation scolaire de plus en plus globale et une presse de plus en plus omniprésente, les petits-enfants des zeks irrémédiablement léviathanisés commencent à bouger avec

des rythmes qui proviennent de l'extérieur de leur environnement synthétique.

Le feu qui devait détruire la dernière bête de l'Apocalypse, feu entretenu par les Libres Esprits, les adamites, les ranter, les zeks et les serfs insurgés, est oublié mais non éteint. Ses flammes sont rallumées avec le petit bois qui provient des feux de conseils des communautés cheyennes, dakotas et potawatomis.

Mais l'inversion léviathanique de ce feu par l'Église suivante est déjà annoncée.

C'est Marx en personne, l'économiste scientifique des Lumières, qui place la version de Morgan d'une communauté iroquoise dans le soubassement de son édifice révolutionnaire. Les coutumes de partage des Iroquois, présentées comme du communisme primitif, s'attardent dans le soubassement de cet édifice tandis que l'humanité laborieuse s'élève jusqu'au communisme pleinement développé, en passant par l'esclavage, le servage et le travail salarié.

Ce sont les forces productives qui font passer l'humanité, en l'élevant, par les quatre bêtes de Daniel ainsi que par les trois époques de Joachim de Flore. Chaque stade est un mode de production. Le contexte est un camp de travail, et les sujets révolutionnaires sont les objets de l'*His-toire*, c'est-à-dire les zeks, qu'on appelle les prolétaires.

L'eschaton, la fin du monde, de cette Apocalypse est encore un camp de travail animé par des zeks concentrés, mais on peut le distinguer de tous les camps précédents par le fait de mauvais augure que les archontes du régime post-révolutionnaire sont tous des membres du Parti paradisiaque. La police eschatologique brutalise, incarcère et tue, par la grâce d'Ahura-Mazdâ, exactement comme celle de l'ancien Cyrus. Les agents de cette répression arborent les coutumes de liberté et de partage des Iroquois comme des badges et des brassards.

Répétition burlesque de l'expropriation et de l'inversion du culte de crise anti-romain par l'Église romaine, l'Église révolutionnaire réussit néanmoins à canaliser de nombreux rebelles potentiels vers

des ordres néo-franciscains, culs-de-sac léviathaniques, qui, comme les ordres antérieurs, deviennent l'avant-garde de la répression. Le projet essentiel des rebelles rabougris devient celui de réussir là où les hommes d'affaires ont échoué, à savoir de détruire ce qu'il reste de communautés humaines, d'éradiquer les dernières traces de ce que Marx a appelé le communisme primitif, et cela afin d'envoyer toute l'humanité se précipiter vers l'escalier mécanique, c'est-à-dire les camps de concentration de l'*His-toire* passée, qui mène au stade le plus haut de la crétinisation, au camp le plus élevé, celui qui est dirigé par le secrétaire général du Parti paradisiaque, un dirigeant qui s'appelle lui-même le prolétariat.

Les archontes révolutionnaires entrent en compétition avec les archontes des Lumières pour déchirer la Biosphère, pour transformer le monde en un lieu où les êtres humains libres ne peuvent se tenir ni debout, ni couchés, ni assis.

Les derniers vestiges des communautés du monde sont placés en lieu sûr dans des coffres à trophées qui contiennent, leurs gardes insistent là-dessus, tout ce qu'il y a à savoir sur ces communautés. La bête s'en prend maintenant aux zeks qui sont dans ses entrailles, car eux également, aussi rabougris qu'ils puissent être, possèdent encore ce que les quakers appellent une « lumière intérieure », et toute lumière de ce type représente la bête noire du Léviathan, dont l'élément est ce qui est sombre, ce qui est synthétique. Ayant éliminé les communautés d'étrangers, la merveille technologique continue d'engendrer des étrangers au sein de ses propres entrailles, d'effacer les zeks humains et de les remplacer par des machines, par des choses qui sont faites de sa propre substance.

Ce dernier acte bizarre ne surprend que ceux qui prennent encore le Léviathan au mot et qui pensent qu'il est rationnel. Sa rationalité est aussi artificielle que son amour de la nature et que sa dévotion à l'humanité. La bête, qui a avalé de manière si cruelle et si sanglante l'humanité afin de transformer les gens en accessoires d'outils, met maintenant ces accessoires au rebut et crée des poches d'êtres humains inutiles pour son progrès ultérieur.

Ces nouveaux étrangers ne sont pas des radicaux. Ce sont des gens à qui il est arrivé d'animer des ressorts et des mécanismes qui peuvent être désormais mécanisés, c'est-à-dire artificialisés. Il est possible que ces étrangers soient des descendants des zeks ou des administrateurs les plus royalistes, comme ces Canadiens français qui trouvèrent réellement une parenté et une communauté, mais qui, à la différence de beaucoup de leurs contemporains, ne surent pas qu'ils désiraient ces cadeaux.

Les zeks évincés languissent, et l'on ignore encore si les quakers ont raison, si les nouveaux étrangers ont effectivement encore une « lumière intérieure », c'est-à-dire une aptitude à reconstituer les rythmes perdus, à retrouver la musique, à régénérer les cultures humaines.

On ignore également si le détritisme technologique qui encombre et empoisonne le monde laisse aux êtres humains de l'espace pour danser.

Ce que l'on sait, c'est que le Léviathan, le grand artifice, qui est unique et embrassant le monde pour la première fois dans l'histoire, est en voie de décomposition.

Depuis le jour où des voix fonctionnant avec des batteries ont commencé à diffuser d'anciens discours en direction d'auditeurs fonctionnant également avec des batteries, la bête s'est mise à parler à elle-même. Ayant avalé toutes les personnes et les choses situées à l'extérieur d'elle, la bête devient son unique cadre de référence. Elle se fait la conversation à elle-même, elle s'exploite elle-même et elle se fait la guerre à elle-même. Elle a atteint le terme du progrès, car il ne lui reste plus rien contre quoi progresser, à part elle-même. Étant par-dessus tout une machine de guerre, la bête a toutes les chances de périr une fois pour toutes dans une guerre suicidaire cataclysmique, auquel cas Ahriman éteindrait de façon définitive la lumière d'Ahura-Mazdâ.

Les gens perdent leur temps lorsqu'ils plaident auprès d'Ahriman pour qu'il renonce à éteindre la lumière, parce qu'un tel acte serait le triomphe final d'Ahriman sur Ahura-Mazdâ, et que les plaideurs

pourraient apprendre trop tard que ce sont eux qui ont mis cette idée dans la tête du monstre.

Le Léviathan est en train de se transformer en Narcisse puisque, ravi par le spectacle de lui-même, il admire sa propre image synthétique dans son propre étang synthétique.

Il est temps que les gens abandonnent son bon sens, ses masques et ses cuirasses, et qu'ils soient pris de folie, car ils ont déjà été expulsés de sa jolie *polis*.

Dans l'ancienne Anatolie, les gens ont dansé sur les ruines recouvertes de terre du Léviathan hittite et ils ont construit leurs maisons avec les pierres qui contenaient les souvenirs des grandes actions de cet empire disparu.

Le cycle a fait un tour complet. L'Amérique, c'est l'Anatolie d'autrefois. C'est un lieu où les êtres humains doivent, afin de rester simplement vivants, sauter, danser, et, grâce à cette danse, ils ressusciteront les rythmes, ils retrouveront le temps cyclique. Les danseurs an-archistes et panthéistes ne ressentiront plus l'artifice et son *Histoire* linéaire comme un tout, mais comme un simple cycle, une longue nuit, une nuit d'orage qui a laissé la terre blessée, mais une nuit qui s'achève, de même que toutes les nuits prennent fin quand le soleil se lève.

Detroit, mars 1983.

